
LLI




·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·





THÉÂTRE

DE

L. B. PICARD.



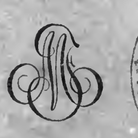
THÉATRE

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME TROISIÈME.





PARIS,
MAME, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1812.

PRÉFACE.

Je fis encore cette pièce, pressé par la nécessité de soutenir mon théâtre. J'y fus moins heureux que dans le Collatéral. Cependant elle obtint quelque succès.

Un homme d'un esprit fort original me rencontre au moment où je cherchais un sujet de comédie. Il me dit que la source intarissable du rire parmi les hommes, c'est un mari trompé, et il se sert du vieux mot si fréquemment employé par Molière et La Fontaine. Il me propose de réunir dans une même comédie trois maris trompés; un qui le sait, et qui se fâche; un second qui le sait, et qui s'en accommode; le troisième qui ne le sait pas, et qui se moque des deux autres. J'adoptai son idée, mais avec quelques modifications; et j'eus le tort de faire la pièce trop vite. Il n'y a pas d'action, pas d'intérêt. Le cinquième acte est défectueux, confus, embarrassé: mais il faut qu'en effet la confiauce ou la peur rende un mari bien comique. Car, malgré la faiblesse de l'ouvrage, mes Maris ont toujours fait rire à la représentation.

Je crois avoir mis de la vérité dans plusieurs scènes. J'invoque ici le témoignage de tous les maris. Car il n'est pas d'homme, si bien qu'il vive avec sa femme, qui n'ait parfois sa petite querelle de ménage, et plus d'un lecteur reconnaîtra peut-être dans ma comédie sa querelle de la veille et sa réconciliation.

Ce qui rend les pièces où l'on joue avec le mariage plus difficiles à faire, c'est que nos bienséances théâtrales ne nous permettent pas de mettre en scène une femme trompant son mari. Molière lui-même dans son École des Maris, dans

son École des Femmes, a mis des tuteurs et des pupilles, et non des maris et des femmes. Ce n'est que dans Amphitryon et dans Georges Dandin qu'il nous offre des ménages troublés, ici par un dieu, là par un aimable et jeune gentilhomme : et quels cris n'a pas excités ce tableau d'une chose si commune !

A l'époque où je composai la pièce, toutes nos dames avaient la manie de se faire dire la bonne aventure. Je crus faire merveille en présentant au public une sorcière jeune, riche et élégante. J'aurais dû me rappeler la fable de La Fontaine, et songer qu'une sorcière perd toute sa vogue en quittant son galetas. Le personnage de M. Desgraviers, veuf de deux femmes, séparé de la troisième, me paraissait comique et original. Aujourd'hui je le trouve d'un comique forcé et romanesque. J'aime mieux le caractère des deux autres maris. Ils sont vrais et naturels. Celui du tranquille et présomptueux professeur de belles-lettres me semble surtout bien tracé et bien soutenu.

On trouvera quelques événements de la pièce assez invraisemblables. Ces événements sont des anecdotes. Cette réponse suffira peut-être à quelques lecteurs ; d'autres me diront avec Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Pour amener ces anecdotes, je suis obligé de multiplier des circonstances bizarres et qui embarrassent la marche de la pièce.

C'est après la représentation des Trois Maris qu'on commença à me reprocher de choisir tous mes personnages parmi les bourgeois. Je demanderai d'abord où était la haute société à l'époque où je donnai les Trois Maris. J'irai plus loin. Je crois que c'est dans la classe

des bourgeois que l'auteur comique doit chercher presque toujours ses originaux. Hors le Misanthrope et Amphitryon, qui est une pièce à part, Molière a toujours placé sa scène chez des bourgeois, ou de petits gentilshommes. Orgon, Argan, Harpagon, Arnolphe sont de riches bourgeois (*). L'homme de cour est un personnage de son drame qui tend à faire ressortir les mœurs bourgeoises des autres personnages, tantôt en escroc, comme le Dorante du Bourgeois Gentilhomme, tantôt en honnête homme, comme le Clitandre des Femmes savantes. La Bruyère a dit : *Chez le peuple se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; chez les grands se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse.* Cette écorce de politesse donne à tous les individus de la haute société une même physionomie. Les vicomtes, les marquis, les chevaliers des comédies de la fin du siècle dernier, parlent, agissent, et sont vêtus de la même manière. Messieurs du bon ton, vous êtes souvent aussi ridicules que nos bourgeois; mais qu'il s'en faut que vous soyez aussi comiques!

(*) Il y a une grande différence entre la situation des petits bourgeois de plusieurs de mes comédies, et celle des personnages chez lesquels Molière place la scène. J'en fais la remarque dans une autre préface; mais je crois que, comme observation générale, ce que je dis ici n'en est pas moins juste.

PERSONNAGES.

DESGRAVIERS, ancien négociant.
BAZIN, professeur de belles-lettres.
DUPARC, juge.
LECOQ, brasseur.
MADAME BAZIN.
MADAME DUPARC.
MADAME JACOB.
LEDOUX, valet de madame Jacob.

La scène est à Paris.

LES TROIS MARIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon ; un cabinet d'un côté, une fenêtre de l'autre.

SCÈNE I.

LEDOUX, MADAME DUPARC.

(On entend sonner.)

LEDOUX, *traversant le théâtre.*

Attendez; on y va. Nos affiches indiquent pourtant que nous ne donnons audience qu'à dix heures; et déjà du monde ! C'est un bon état que celui de sorcier; mais il faut convenir qu'il donne bien du mal. (*Il va ouvrir.*) Entrez, madame, entrez.

MADAME DUPARC, *examinant l'appartement.*

Je me suis trompée, sans doute; ce n'est pas ici l'appartement de madame Jacob ?

LEDOUX.

Pardonnez-moi.

MADAME DUPARC.

Madame Jacob, cette femme si savante, si renommée !

LEDOUX, *comme ayant l'air de réciter sa leçon.*

Versée dès sa plus tendre enfance dans la cartonomancie égyptienne; ayant parcouru une grande partie du

monde pour trouver les savants qui l'ont perfectionnée dans cet art, et se mettre en état de procurer les conseils et avis salutaires que dictent la prudence et la sagesse, en vous faisant éviter le mal pour parvenir au bien, ainsi que nous avons eu l'honneur d'en prévenir les dames par nos petits billets imprimés, portant pour titre, *Le Flambeau de la Vérité*(*).

MADAME DUPARC.

Est-il possible? Quoi! c'est ici?

LEDOUX.

Ici même. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Madame va paraître dans l'instant; elle est à sa toilette.

MADAME DUPARC.

A sa toilette! Je m'étonne de plus en plus.

LEDOUX.

Je vois ce qui vous surprend. On va chez une devineresse; on s'attend à voir une vieille femme dans un grenier, avec un grabat, deux chaises et une table. Point du tout. Un des plus jolis appartements de la Chaussée d'Antin, les meubles antiques les plus modernes, une jeune femme aimable, coquette, recherchée dans sa parure : c'est tout simple. Madame est la plus célèbre de Paris, et nous ne regardons pas à la dépense.

MADAME DUPARC.

La plus célèbre en effet. On m'a dit....

LEDOUX.

Madame a bien fait de se hâter : avant un quart d'heure

(*) Cette tirade est la copie exacte d'une annonce imprimée que faisait distribuer une sorcière en vogue, au moment où la pièce fut jouée.

notre salon sera plein de toutes les élégantes du quartier, et il faudra attendre son tour. Vous entendez que pour être valet de chambre et prevôt de salle d'une devineresse, je n'aurais pas quitté un poste excellent, si les affaires n'allaient pas aussi bien.

MADAME DUPARC.

Un poste excellent!

LEDOUX.

Brigadier dans les machines de l'Opéra. Mais voici madame. Je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MESDAMES DUPARC, JACOB.

MADAME JACOB.

Mille pardons, madame, de vous avoir fait attendre; puis-je avoir le bonheur de vous être utile?

MADAME DUPARC.

Plusieurs femmes de ma connaissance se sont si bien trouvées des conseils que vous leur avez donnés....

MADAME JACOB.

Que vous venez m'en demander vous-même.

MADAME DUPARC.

Je me trouve dans une situation fort embarrassante.

MADAME JACOB.

Madame est mariée?

MADAME DUPARC.

Oui.

MADAME JACOB.

C'est votre mari qui cause vos chagrins ?

MADAME DUPARC.

Il est trop vrai.

MADAME JACOB.

Vous êtes jeune, jolie ; il serait bien coupable, s'il était infidèle.

MADAME DUPARC.

Aussi ne l'est-il pas.

MADAME JACOB.

Il est jaloux ?

MADAME DUPARC.

Vous l'avez dit.

MADAME JACOB.

Il adore sa femme ?

MADAME DUPARC.

Et il est bien payé de retour.

MADAME JACOB.

Un très-galant homme ?

MADAME DUPARC.

Intègre, délicat.

MADAME JACOB.

Mais un caractère ombrageux?

MADAME DUPARC.

Susceptible, défiant ; voyant un ennemi dans l'homme qui lui serre la main.

MADAME JACOB.

Un amant de sa femme dans l'homme qui la regarde?

MADAME DUPARC.

C'est unique comme vous devinez les choses !

MADAME JACOB.

Trouvez-vous ?

MADAME DUPARC.

Il me gêne au point que, pour venir vous consulter, il m'a fallu profiter du moment où il va au palais....

MADAME JACOB.

C'est un homme de loi ?

MADAME DUPARC.

Un juge.

MADAME JACOB.

Il est jeune encore ?

MADAME DUPARC.

Trente-six ans.

MADAME JACOB.

Vous demeurez loin d'ici ?

MADAME DUPARC.

A l'Estrapade.

MADAME JACOB.

Ah ! ah !

MADAME DUPARC.

Je n'aurais pas tout l'amour que j'ai pour lui, que je n'oublierais jamais ce que je me dois à moi-même. Mais convenez qu'il est bien dur pour une jeune femme d'être obligée de renoncer à tous les plaisirs.

MADAME JACOB.

Et qu'en vérité ce n'est pas la faute de certains maris si leurs femmes sont vertueuses.

MADAME DUPARC.

Non que le mien refuse de me conduire partout.

MADAME JACOB.

Mais il veut toujours vous accompagner ; et ses occupations....

MADAME DUPARC.

Nous retiennent souvent dans son cabinet, où je lis des romans....

MADAME JACOB.

Tandis qu'il examine les procés dont il est rapporteur.

MADAME DUPARC.

Or, une telle surveillance est injurieuse, inutile.

MADAME JACOB.

Dangereuse même.

MADAME DUPARC.

Dangereuse, vous l'avez dit.

MADAME JACOB.

Un jeune homme vous a distinguée ?

MADAME DUPARC.

Au jardin des Plantes où je me promenais un soir avec mon mari ; je n'y faisais pas la moindre attention.

MADAME JACOB.

Mais l'inquiétude de votre mari vous le fit remarquer.

MADAME DUPARC.

Et depuis ce temps cet homme m'obsède sans cesse ; je ne peux sortir que je ne le voie sur mes pas. A la promenade, les yeux fixés sur les miens, il a l'air de me plaindre ; il est fort riche, assez bien fait ; il a déjà essayé de me faire remettre un billet par un gros valet qu'il appelle son

jockei. Depuis deux jours il a loué une petite chambre garnie dont les fenêtres donnent sur les miennes, et je le vois constamment à sa croisée, pinçant sur sa guitare des romances, où il parle de victime innocente, de tyran ombrageux. Je suis la victime, et le tyran est mon pauvre Duparc. Que ferai-je ? en parlerai-je à mon mari?

MADAME JACOB.

D'après son caractère, ses soupçons ne feront qu'augmenter.

MADAME DUPARC.

Recevrai-je les épîtres du galant pour y répondre et l'éconduire ?

MADAME JACOB.

Le fat concevra des espérances.

MADAME DUPARC.

C'est ici que la prévoyance et les conseils d'une personne comme vous me deviennent nécessaires.

SCÈNE III.

MESDAMES DUPARC, JACOB; LEDOUX.

LEDOUX.

Une dame à qui vous avez donné rendez-vous ce matin demande à voir madame.

MADAME JACOB.

Ah! c'est probablement cette madame Bazin dont madame Derville m'a parlé. Priez d'attendre.

MADAME DUPARC.

Madame Bazin! quelle singulière rencontre! c'est ma

meilleure amie, ma voisine ; elle peut entrer sans indiscrétion.

MADAME JACOB.

Mais êtes-vous bien sûre....

MADAME DUPARC.

Oh ! très-sûre. C'est à madame Derville que je dois également le bonheur de vous connaître ; madame Bazin, la femme d'un professeur de belles-lettres qui demeure à l'Estrapade, dans ma maison. Je serai charmée de la voir.

MADAME JACOB.

Faites entrer, Ledoux.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MESDAMES DUPARC, JACOB.

MADAME DUPARC.

C'est là une petite femme bien heureuse, un mari charmant, plein d'esprit, point gênant, point jaloux, confiant et rangé.

MADAME JACOB, *en soupirant.*

Qu'elle garde précieusement un pareil trésor.

MADAME DUPARC.

Vous soupirez, madame Jacob.

MADAME JACOB.

Et chacun n'a-t-il pas ses peines, madame Duparc !

SCÈNE V.

MESDAMES DUPARC, JACOB, BAZIN.

MADAME BAZIN.

Que vois-je ? madame Duparc chez madame Jacob ?

MADAME DUPARC.

Vous, chez madame Jacob, madame Bazin ?

MADAME BAZIN.

Vous qui plaisantiez tant madame Derville sur sa confiance dans les cartes ?

MADAME DUPARC.

Vous qui aviez l'air de vous moquer, quand on parlait de la science de certaines personnes....

MADAME BAZIN.

Vous y voilà.

MADAME DUPARC.

Je vous y surprends.

MADAME JACOB.

Vous n'avez rien à vous reprocher.

MADAME BAZIN.

C'est qu'en vérité, ma voisine, je ne conçois pas votre démarche. Qu'on vienne consulter les personnes de l'art quand on a quelque peine, c'est tout simple; mais, heureuse comme vous l'êtes, quand on a un mari comme le vôtre qui ne quitte pas sa femme, qui ne semble respirer que par elle.

MADAME JACOB.

Les peines de madame viennent aussi de son mari.

MADAME BAZIN.

Il est trop vrai, madame, je l'aime de tout mon cœur, et il le mérite sous bien des rapports. Il a de l'esprit, de l'éloquence, de l'instruction, à ce qu'on dit, à ce qu'il dit lui-même; car n'ayez pas peur qu'il vous laisse ignorer ses belles qualités. La vanité est un cruel défaut. Et ses perpétuelles railleries sur les maris trompés, et la confiance avec laquelle il affirme qu'il est à l'abri de pareils accidents, confiance fondée sur l'opinion qu'il a de son propre mérite, bien plus que sur l'amour et la vertu de sa femme! Ah! que n'a-t-il un peu de cet amour, de cette tendre inquiétude que j'ai vingt fois admirée dans M. Duparc!

MADAME DUPARC.

Que M. Duparc n'a-t-il un peu de la confiance, de la sécurité de M. Bazin!

MADAME BAZIN.

Vous ne savez guère ce que vous désirez, ma voisine. Cette sécurité ne ressemble-t-elle pas trop souvent à l'indifférence, à la négligence? Par exemple, comment trouvez-vous M. Bazin qui me laisse seule à Paris pour aller passer ses vacances à la campagne, me donnant bien rarement de ses nouvelles, me recommandant de ne pas trop m'ennuyer loin de lui, comme s'il se croyait absolument nécessaire à mon bonheur? C'est trop vrai, dans le fond; mais est-il bien à lui d'en paraître si persuadé? Suis-je déjà

si vieille, si laide, que je ne puisse donner de l'inquiétude, de la jalousie à un mari?

MADAME JACOB.

Et les occasions ne vous manqueraient pas?

MADAME BAZIN.

Comment, madame? l'autre jour, à la Chaumière du Mont-Parnasse, j'étais avec ma cousine à regarder la balançoire; un homme très bien mis ne s'est-il pas mêlé de notre conversation? ne nous a-t-il pas suivies? n'a-t-il pas été voir ma cousine le lendemain? Eh bien, madame, qu'arrivera-t-il? mon mari revient ce soir ou demain matin au plus tard; cet homme, qui ne le connaît pas, mais qui paraît entreprenant, téméraire, trouvera le moyen de faire connaissance avec lui. Je vois d'ici mon mari qui me le présente, qui m'engage à le bien recevoir, qui, sous prétexte des travaux de sa classe, de ses traductions, m'envoie au spectacle, dans les sociétés, seule avec l'homme en question. Voyez pourtant, madame, où tout cela nous conduirait, si on ne se respectait pas soi-même, et si on n'aimait pas ces maudits maris beaucoup plus qu'ils ne le méritent.

MADAME DUPARC.

Oui, beaucoup plus qu'ils ne méritent, ma voisine; car ne croyez pas que la jalousie du mien soit de l'amour. C'est de l'orgueil, la crainte de la honte, s'il était trompé. Voilà tout.

MADAME BAZIN.

Ah! mon Dieu! oui, de l'orgueil. M. Bazin m'a épousée très-jeune, et il croit avoir tout gagné en m'adressant le

lendemain des noces un beau discours comme ceux qu'il adresse à ses écoliers pour la rentrée des classes.

MADAME DUPARC.

Il est un peu pédant, votre cher mari.

MADAME JACOB.

Un professeur !

MADAME BAZIN.

Ma femme, me dit-il, je n'entreprendrai point de vous retracer vos devoirs d'épouse et de mère; c'est l'amour qui a présidé à notre hymen ; je ne compte et ne veux compter que sur cet amour. Je ne me permettrai de vous donner qu'un seul conseil. Ne cessez jamais de vous rendre compte à vous-même de vos sentiments, de votre conduite; et pour que ce compte soit utile et clair, tenez un journal fidèle de toutes vos actions, de toutes vos pensées; écrivez tous les matins ce que vous aurez fait la veille, et que ce journal soit tenu avec la plus minutieuse sévérité : ne vous épargnez jamais vous-même. Outre que la nécessité d'écrire tout ce que vous faites peut vous arrêter, si jamais vous étiez tentée de mal agir, la lecture de ce journal peut devenir très-amusante pour nous dans nos soirées d'hiver. Cela vaudra bien tous ces romans qui nous pleuvent des quatre parties du monde. Ainsi parla mon très-cher et honoré mari.

MADAME JACOB.

Que de femmes dans Paris n'oseraient entreprendre de tenir fidèlement un pareil registre !

MADAME BAZIN.

C'est pourtant ce que j'ai fait depuis deux ans que je

suis mariée. Eh bien ! à peine s'est-il avisé deux fois de me demander la lecture de ce journal qui devait faire le charme de nos soirées.

MADAME JACOB.

Comment donc ! des maris, l'un confiant, l'autre jaloux. J'en conclus que vous êtes toutes les deux bien malheureuses. Ah ! plût au ciel que moi qui vous parle.... Or çà, je suis dans l'usage de conseiller chaque personne séparément.

MADAME DUPARC.

Mais.... qu'en pensez-vous, madame Bazin ?....

MADAME BAZIN.

Deux femmes aussi intimes que nous le sommes....

MADAME JACOB.

N'ont pas de secrets l'une pour l'autre ; il s'agit de déterminer votre conduite par les cartes : mais on pourrait nous interrompre. (*Elle appelle.*) Ledoux ?

SCÈNE VI.

MESDAMES DUPARC, JACOB, BAZIN; LEDOUX.

LEDOUX.

Madame !

MADAME JACOB.

Ne laissez entrer personne, et priez d'attendre ceux ou celles qui voudraient me parler.

LEDOUX.

C'est qu'il y a là un homme qui ne me paraît rien moins

que patient : il s'agit, m'a-t-il dit, d'une affaire très-pressée.

MADAME DUPARC.

Nous serions désespérées de vous gêner.

MADAME BAZIN.

Recevez cet homme ; nous pouvons attendre.

MADAME JACOB.

Me le permettez-vous, mesdames ? Ayez donc la complaisance de passer dans ce cabinet ; vous y trouverez des livres, une porte qui donne sur le jardin.

MADAME DUPARC.

Un jardin, c'est charmant ! Je ne connais pas de petite-maîtresse qui ait un meilleur ton que madame Jacob.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

LEDOUX, MADAME JACOB.

LEDOUX.

Madame a bien fait de les envoyer au jardin. Ce monsieur qui est là-dedans vient pour leur compte, je crois. Il m'a demandé avec empressement s'il n'y avait pas ici deux jeunes dames ; et comme madame est bien aise de savoir ce qui regarde les personnes qui viennent la consulter, parce qu'alors on n'a pas de peine à deviner des choses extraordinaires....

MADAME JACOB.

C'est bon. Faites entrer. (*Ledoux sort.*) Serait-ce, par aventure, le mari de madame Duparc ?

SCÈNE VIII.

MADAME JACOB, LECOQ.

LECOQ.

En vérite, madame, on a bien de la peine à parvenir jusqu'à vous. Une charmante tournure, par ma foi, pour une devineresse !

MADAME JACOB.

Pourriez - vous me dire, monsieur, quelle affaire si pressée....

LECOQ.

Vous saurez d'abord, madame, que vous voyez en moi un homme un peu incrédule. Je n'ai pas beaucoup de foi à tous les sortiléges, à toutes les simagrées avec lesquelles vous pouvez amuser et tromper des femmes et des enfants.

MADAME JACOB.

En effet, monsieur me paraît un esprit fort. Si je lui disais cependant que je sais déjà le sujet de sa visite.

LECOQ.

En vérité ! Eh bien ! voyons, madame, le sujet de ma visite?

MADAME JACOB.

Deux jolies femmes sont venues me voir ce matin : une d'elles vous intéresse infiniment.

LECOQ.

Une d'elles, madame ?

MADAME JACOB.

Toutes les deux, peut-être !

LECOQ.

Vous l'avez dit. Tenez, madame Jacob, mettons-nous à notre aise; vous pouvez m'être très-utile, et je sais reconnaître les services qu'on veut bien me rendre. Je me nomme Lecoq; je suis brasseur de mon état au faubourg Saint-Marceau, très-riche, très-amoureux de mes plaisirs, franc buveur, beau joueur, grand chasseur, fort à la paume, au billard. J'ai pour première qualité celle d'adorer les dames; je suis connu pour cela dans le quartier, et l'on cite partout pour la galanterie Lecoq de la rue Mouffetard. Or dernièrement j'ai fait rencontre de deux femmes charmantes; j'en suis fou.

MADAME JACOB.

Rien que deux?

LECOQ.

Pas davantage.

MADAME JACOB.

L'une au Jardin des Plantes, madame Duparc; l'autre à la Chaumière du Mont-Parnasse, madame Bazin.

LECOQ.

Et comment savez-vous....

MADAME JACOB.

Vous qui ne croyez pas à ma science, devinez.

LECOQ.

Elles vous auront parlé de moi; elles m'ont remarqué: tant mieux.

MADAME JACOB.

Vous en concluez que vous n'aimez pas deux ingrates.

LECOQ.

Sans être taxé de suffisance, la conséquence est assez naturelle.

MADAME JACOB.

Et vous êtes déterminé à poursuivre les deux aventures?

LECOQ.

Je ne suis pas accoutumé à m'arrêter en chemin.

MADAME JACOB.

Eh quoi! deux à la fois! c'est tromper, c'est trahir.

LECOQ.

Point du tout. Si je leur plais également, c'est faire le bonheur de toutes deux.

MADAME JACOB.

C'est fort généreux.

LECOQ.

Oh! j'ai des idées libérales.

MADAME JACOB.

Deux femmes mariées!

LECOQ.

Mariées! mais d'abord il y en a une qui ne l'est pas, je crois.

MADAME JACOB.

En vérité!

LECOQ.

Mais je n'ai pas vu de mari au moins, et dans mes informations....

MADAME JACOB.

On ne vous en a pas parlé?

LECOQ.

Je l'estime veuve.

MADAME JACOB.

Madame Bazin ?

LECOQ.

Précisément. Et l'autre, quel est son mari ? Un ours, un homme sans éducation, du plus mauvais ton ; qui a la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme : c'est révoltant. Je ne peux pas voir une femme malheureuse que je ne sois tenté de la consoler.

MADAME JACOB.

Je vous dois des remercîments pour tout mon sexe.

LECOQ.

C'est le rôle d'un galant homme. Depuis quinze jours je suis mes belles partout ; la pudeur apparemment les a empêchées de recevoir mes lettres, de répondre à mes soupirs, à mes regards. Enfin ce matin je les ai vues toutes les deux à très-peu d'intervalle monter discrètement en voiture. Mon valet, garçon brasseur, très-intelligent, est monté derrière la première, j'ai suivi la seconde ; et comme si elles s'étaient donné le mot, mes deux belles se sont arrêtées à votre porte ; je me suis informé chez les voisins ; on m'a vanté vos talents, vos lumières surnaturelles : j'ai le malheur de ne pas y croire beaucoup, comme je vous l'ai dit ; mais je crois beaucoup à la douceur, à la complaisance des personnes de votre état. Une devineresse doit valoir la soubrette la plus fine et la plus adroite : je ne sais pas mettre de bornes à ma générosité, quand on me sert comme je le désire. Le marché vous convient-il ? Parlez ; j'attends votre réponse.

MADAME JACOB.

Ma réponse est que vous proposez là un bel emploi à une artiste !

LECOQ.

Une artiste qui interprète les présages, explique les rêves et tire les cartes, ne laisse pas échapper l'occasion de mettre à profit la reconnaissance des honnêtes gens.

(Il lui offre une bourse.)

MADAME JACOB, *la refusant.*

Je ne refuse pas de vous servir, mais je ne suis pas dans l'habitude d'exiger d'avance mes honoraires. Voyons, de quoi s'agit-il?

LECOQ.

Si je vous priais de leur remettre à chacune un billet, de les décider à se trouver ce soir à un bal, à une promenade....

MADAME JACOB.

Mais je ne vois rien là que de fort innocent.

LECOQ, *lui passant le bras autour du corps.*

N'est-il pas vrai?

MADAME JABOB, *se dégageant.*

Vous oubliez que je ne joue ici que le rôle de confidente.

LECOQ.

Il ne tiendrait qu'à vous de me le faire oublier tout-à-fait.

MADAME JACOB.

Songez à madame Duparc, à madame Bazin.

LECOQ.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut garder le plus

grand secret entre elles deux, qu'elles ne se doutent pas qu'elles sont rivales.

MADAME JACOB.

Si j'ai vraiment toutes les qualités que vous me supposez, pouvez-vous me croire capable d'une telle indiscrétion? Eh! mon Dieu, je connais le cœur humain, vous allez feindre beaucoup plus d'amour que vous n'en avez; elles en témoigneront beaucoup moins qu'elles n'en sentent; et quand le moment sera venu de révéler à chacune que vous aimez l'autre, la jalousie achevera de vous les amener toutes les deux.

LECOQ.

Je ne m'étonne plus de votre réputation; comme vous analysez tous les sentiments! Je retourne chez moi; les plaisirs ne doivent pas nuire aux affaires; il faut toujours le coup-d'œil du maître dans une maison comme la mienne. Avant une heurej e suis de retour.

MADAME JACOB.

Point du tout; mes affaires m'appellent moi-même dans votre quartier.

LECOQ.

Cela se rencontre à merveille; rue Mouffetard, je suis très-connu. Sans adieu, madame Jacob.

MADAME JACOB.

Sans adieu, monsieur Lecoq.

LECOQ.

J'avais toujours entendu dire que les sorciers étaient des personnes fort accommodantes.

SCÈNE IX.

MADAME JACOB SEULE.

Oui, oui, je vous servirai de la bonne manière, monsieur Lecoq; c'est à moi qu'il appartient de venger toutes les femmes que vous avez trompées. (*Elle appelle.*) Ledoux.

SCÈNE X.

MADAME JACOB, LEDOUX.

LEDOUX.

Madame.

MADAME JACOB.

Priez ces dames de rentrer.

LEDOUX.

J'y vais.

(Il sort.)

MADAME JACOB.

Vous apprendrez bientôt à vos dépens qu'on sait rester fidèle à ses devoirs, et se moquer des fats qui ne croient pas à la vertu des femmes.

SCÈNE XI.

MESDAMES JACOB, DUPARC, BAZIN.

MADAME DUPARC.

En vérité, madame Jacob, vous avez un jardin charmant!

MADAME BAZIN.

Il faut que votre état soit bien bon, pour suffire à une telle dépense.

MADAME JACOB.

Beaucoup de personnes m'honorent de leur confiance, et j'ose dire que je la mérite; cependant, mesdames, j'ai consulté sur votre sort, et je vais vous révéler un grand secret que la force de mon art m'a fait découvrir.

MADAME BAZIN.

Un secret!

MADAME DUPARC.

Qui nous concerne!

MADAME JACOB.

C'est le même homme qui vous fait la cour à toutes deux.

MADAME DUPARC.

Le même homme!

MADAME BAZIN.

Pas possible.

MADAME JACOB.

Trente ans, cheveux bruns, bonne mine, ton décidé, tranchant....

MADAME DUPARC ET MADAME BAZIN.

C'est bien lui.

MADAME JACOB.

Fort riche, renommé par ses bonnes fortunes, hardi, téméraire.

MADAME DUPARC ET MADAME BAZIN.

C'est le mien.

MADAME JACOB.

En un mot, monsieur Lecoq, brasseur, rue Mouffetard.

MADAME DUPARC ET MADAME BAZIN.

C'est le mien.

MADAME DUPARC.

C'est le vôtre ?

MADAME BAZIN.

C'est le vôtre ?

MADAME DUPARC.

Comment ! ce petit monsieur ne se contente pas de faire la cour à une jolie femme comme vous, ma voisine ?

MADAME BAZIN.

Il lui en faut deux, ma voisine.

MADAME DUPARC.

Ah! le petit traître!

MADAME BAZIN.

Mais quelle est donc votre science, madame Jacob!

MADAME JACOB.

J'ai des talents bien surnaturels, n'est-il pas vrai? Ici cependant je dois vous l'avouer, rien de plus simple que ma science : vous ne devinez pas quel est l'homme qui voulait me parler?

MADAME BAZIN.

Lecoq, peut-être ?

MADAME. JACOB.

Précisément. Écoutez-moi, mes chères dames. Tourmentées par vos maris, poursuivies par un fat, vous m'intéressez beaucoup ; je suis moi-même victime des faux soupçons, de l'injustice, de l'abandon. C'est un mari,

un ingrat que je ne puis m'empêcher de regretter, qui m'a réduite à prendre un état qui m'est bien pénible. Je ne parle pas de mes immenses études, mais les scrupules, les préjugés qu'il m'a fallu vaincre, enfin j'y suis faite; or, dans les circonstances où vous vous trouvez, que faut-il faire? Se servir du galant pour corriger vos maris; se servir de vos maris pour donner une leçon au galant. Il y a de quoi rire, de quoi être utile à vous, à vos maris. Je saisis avec ardeur l'occasion : si mes petits talents peuvent vous être agréables, je vous les offre de bien bon cœur.

MADAME DUPARC.

Nous acceptons avec reconnaissance.

MADAME BAZIN.

Sans doute, mais point de scandale; nous habitons un quartier bien paisible.

MADAME DUPARC.

Eh! ma chère, il y a des maris trompés et des femmes galantes à l'Estrapade comme à la Chaussée d'Antin.

MADAME JACOB.

Et partout. Voyons, concertons nos opérations.

(On entend Ledoux parler dehors.)

LEDOUX.

Je vous dis encore une fois que vous n'entrerez pas.

DESGRAVIERS, *dehors.*

C'est l'affaire d'un instant, mon ami. Dites-moi, n'y aurait-il pas ici....

MADAME JACOB.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit-là?

LEDOUX, *toujours dans la coulisse.*

Madame est occupée et ne reçoit personne.

DESGRAVIERS, *de même.*

Eh bien! là, ne vous fâchez pas, je reviendrai.

LEDOUX.

A la bonne heure; on ne vient pas ainsi chez les gens....

MADAME DUPARC.

Eh! mais, je reconnais cette voix.

MADAME JACOB.

Et moi-même, je crois reconnaître.... Se pourrait-il... Ledoux!

SCÈNE XII.

MESDAMES JACOB, DUPARC, BAZIN; LEDOUX.

LEDOUX.

Un homme qui voulait entrer malgré moi, et il y a une heure qu'il est là à rôder autour de la maison; c'est un voleur ou un espion.

MADAME JACOB.

Cet homme, où est-il?

LEDOUX.

Eh! pardine, madame, le voilà dans la rue à regarder encore vos fenêtres.

MADAME BAZIN, *regardant à la fenêtre.*

Eh! mais, ma chère, c'est notre voisin M. Desgraviers.

MADAME JACOB.

M. Desgraviers! Ciel! quel nom prononcez-vous? Serait-ce lui?

MADAME DUPARC, *regardant à la fenêtre.*

Ah! mon Dieu! oui, c'est lui-même.

MADAME JACOB, *regardant à son tour.*

C'est lui-même. Quel hasard! quelle rencontre!

MADAME DUPARC.

Il nous aura épiées; il va rapporter à M. Duparc qu'il m'a vue entrer chez madame Jacob, et me voilà perdue.

MADAME JACOB.

Vos maris sont liés avec M. Desgraviers?

MADAME BAZIN.

C'est leur intime ami.

MADAME DUPARC.

Il demeure dans notre maison.

MADAME BAZIN.

Au troisième.

MADAME DUPARC.

Un homme très-dangereux.

MADAME BAZIN.

D'un caractère très-singulier, au moins.

MADAME DUPARC.

Veuf de deux femmes; séparé d'avec la troisième; trompé tour à tour par toutes les trois.

MADAME JACOB.

Par toutes les troi ?

MADAME BAZIN.

Il le dit au moins.

MADAME JACOB, *à part.*

Le monstre!

MADAME DUPARC.

Depuis qu'il a quitté le commerce et sa femme, s'amusant à brouiller les ménages pour passer le temps....

MADAME BAZIN.

Et se faisant appeler homme de lettres...

MADAME DUPARC.

Parce qu'il fait des journaux et des almanachs.

MADAME JACOB.

Comme moi qui prend la qualité de physicienne, parce que je tire les cartes.

MADAME BAZIN.

Excellent cœur au fond, mais tracassier.

MADAME DUPARC.

Faisant des méchancetés sans être méchant.

MADAME JACOB.

Ah! que voilà bien tout son portrait!

MADAME DUPARC.

Vous le connaissez, madame Jacob?

MADAME JACOB.

Hélas! oui, madame, et beaucoup pour mon malheur!

MADAME BAZIN.

Vous aurait-il par hasard brouillée avec votre mari?

MADAME JACOB.

Le voilà donc enfin, je ne le croyais pas à Paris. Ah! gardons-nous de laisser échapper l'occasion.

MADAME DUPARC.

Que dites-vous?

MADAME JACOB.

Oui, tout me promet que ceci peut tourner à mon avan-

tage. Vous n'imaginez pas, mesdames, le service que vous m'avez rendu en venant me consulter.

MADAME DUPARC.

Mais, expliquez-nous....

MADAME JACOB.

Qu'il vous suffise de savoir que, d'après l'amitié qui existe entre M. Desgraviers et vos maris, je suis portée plus que jamais à vous servir, que l'affaire me devient personnelle, et que peut-être, en vous rendant heureuses, je pourrai parvenir moi-même à retrouver le bonheur.

MADAME DUPARC.

Se pourrait-il ?

MADAME JACOB.

M. Bazin arrive ce soir de vacances, M. Duparc va bientôt revenir de l'audience, M. Lecoq m'attend chez lui; permettez que je vous accompagne. C'est dans votre quartier que je pourrai trouver des papiers, des lettres qui me sont nécessaires. Que dis-je ? Votre mari est juge, madame Duparc ; il pourra m'aider dans mes recherches. Il s'agit d'un procès jugé il y a un an. Ledoux, vous remettrez à demain toutes les personnes qui viendront. Je n'ai pas besoin de vous recommander beaucoup d'honnêtetés.

LEDOUX.

Madame n'a pas à se plaindre de moi, et ces dames que voilà peuvent rendre témoignage....

MADAME DUPARC.

Comment donc ! Un garçon qui a fait son cours de politesse dans les coulisses de l'Opéra !

MADAME JACOB.

Et il lui en est resté un habit du ballet de Psyché, avec lequel il pourrait me servir au besoin.

MADAME BAZIN.

L'habit de Zéphir peut-être ?

MADAME JACOB.

Non, celui du diable vert ; et si quelque bonne femme de la campagne voulait absolument voir le diable... Vous voyez que je n'ai pas de secrets pour vous, j'espère bientôt n'en avoir plus pour personne. Venez, mesdames, et dans le chemin nous aviserons aux moyens les plus sûrs et les plus gais de donner à vos maris, à M. Lecoq, et surtout à M. Desgraviers, une leçon qui les corrige, et nous profite à toutes les trois.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon ; sur un côté une fenêtre ouverte

La scène est chez Duparc.

SCÈNE I.

MESDAMES DUPARC, BAZIN.

MADAME BAZIN, *une lettre à la main.*

Eh bien, ma voisine, toute seule encore ! pas de nouvelles de madame Jacob ?

MADAME DUPARC.

C'est d'autant plus désagréable que, par une circonstance qui ne se retrouvera pas, mon mari a été forcé d'aller dîner en ville.

MADAME BAZIN.

Sans vous ! comment a-t-il fait ?

MADAME DUPARC.

Un repas de corps où il est bien loin de s'amuser; non qu'il n'aime beaucoup la bonne chère et ses collègues; mais que fait sa femme pendant qu'il dîne? Voilà ce qui l'occupe, j'en réponds.

MADAME BAZIN.

Moi, je reçois une lettre du mien, où, avec sa froideur accoutumée, il m'annonce qu'il arrive ce soir ; il se rend

à mes vœux, m'écrit-il; l'impertinent! et je ne pourrai pas me corriger d'aimer cet homme-là!

MADAME DUPARC.

Il y a une heure que madame Jacob devrait être de retour. Que fait-il lui-même ce M. Lecoq? Il n'a pas paru à la fenêtre de sa petite chambre.

MADAME BAZIN.

C'est donc lui vraiment qui a loué cette petite chambre?

MADAME DUPARC.

Oui sans doute, là en face, regardez.

MADAME BAZIN.

Je ne m'étonne plus si j'entends tous les soirs de la musique en rentrant.

MADAME DUPARC.

Hier notre fenêtre était ouverte; ne s'est-il pas avisé de lancer un billet jusque dans cet appartement? Le papier est tombé dans la rue; vous auriez ri de le voir descendre rapidement l'escalier.

MADAME BAZIN.

Convenez que cette madame Jacob est bien aimable. Elle s'est emparée sur-le-champ de ma confiance.

MADAME DUPARC.

Mais elle ne vient pas.

MADAME BAZIN.

La voilà.

SCÈNE II.

MESDAMES DUPARC, BAZIN, JACOB.

MADAME DUPARC.

Eh ! venez donc, venez donc; nous vous attendons avec impatience.

MADAME JACOB.

Ce n'est qu'à l'instant que j'ai pu me procurer des éclaircissements... Tout va bien, et le témoignage de M. Bazin pourra me servir comme celui de M. Duparc. Avant d'être professeur, n'a-t-il pas fait l'éducation d'un jeune homme nommé Valmont ?

MADAME BAZIN.

Je crois qu'oui, et plût au ciel qu'en faisant l'éducation des autres, il eut un peu perfectionné la sienne ! non qu'il n'ait beaucoup de politesse, mais il est d'une ignorance, d'une simplicité sur toutes les convenances du monde !

MADAME JACOB.

J'ai vu Lecoq. Je suis chargée de vous inviter toutes les deux à certain bal, où il aura le talent, dit-il, de mener de front ses deux intrigues. Voulez-vous m'en croire? pour commencer, changez toutes les deux de caractère : vous, madame Bazin, dont le mari est si présomptueux, et qui jusqu'à présent avez peut-être eu le défaut de lui paraître trop attachée, tâchez, à force de coquetterie, d'éveiller en lui quelque inquiétude ; vous, madame Duparc, dont le mari est si jaloux, et qui jusqu'à présent avez paru regretter les fêtes, les bals, les spectacles, obsédez-le à

votre tour d'attentions, de complaisance; fatiguez-le pour ainsi dire à force de vertu. Ainsi madame Duparc refuse l'invitation, madame Bazin l'accepte; elle va au bal, je l'accompagne, nous y restons assez long-temps pour que son mari ne la trouve pas à son arrivée. Lecoq est toujours dans l'ignorance sur ce cher mari, et par précaution je lui ai laissé presque entendre que vous étiez veuve.

MADAME BAZIN.

A quoi bon?

MADAME JACOB.

Cela peut servir, j'ai mes projets.

MADAME DUPARC.

Et moi à qui mon mari ce matin précisément a fait une scène affreuse où il m'a traitée de coquette, de femme frivole, inconsidérée...

MADAME JACOB.

Tant mieux; il sentira d'autant plus la différence.

MADAME DUPARC.

Mais Desgraviers sera là qui lui persuadera toujours que je le trompe.

MADAME JACOB.

Soyez tranquille; je réserve à ce M. Desgraviers..... A propos, Lecoq voulait me charger de deux lettres; mais il lui faut du temps pour composer ses épîtres. Il vous remettra lui-même la vôtre, madame Bazin; quant à vous, madame Duparc, il a trouvé pour vous envoyer son billet un moyen plus sûr que celui d'hier, m'a-t-il dit, en regardant avec complaisance un fusil et des munitions de chasse éparses sur une table.

MADAME DUPARC.

Ah! mon Dieu! il me fait trembler.

MADAME BAZIN.

Et c'est cet homme-là que vous voulez que je berce d'espoir au bal?

MADAME DUPARC.

Ciel! voici mon mari avec Desgraviers.

MADAME JACOB.

M. Desgraviers! tout serait perdu s'il me voyait; n'y a-t-il pas moyen de leur échapper?

MADAME DUPARC.

Suivez-moi, je vais vous conduire par le petit escalier.

MADAME JACOB, *à madame Duparc.*

Vous entendez bien; grands dehors de vertu, soyez prude, bégueule, s'il le faut. (*A madame Bazin.*) Vous m'avez bien comprise, de la coquetterie, de la légèreté, grande toilette.

MADAME BAZIN.

Rapportez-vous-en à moi, j'ai une robe délicieuse.

(Elles sortent toutes trois.)

SCÈNE III.

DUPARC, DESGRAVIERS.

DUPARC.

COMMENT! mon cher Desgraviers, ma femme est sortie ce matin?

DESGRAVIERS.

Il faut bien qu'elle soit sortie, puisque je l'ai rencontrée ce matin à la Chaussée d'Antin.

DUPARC.

A la Chaussée d'Antin! Attendez que je voie si elle ne pourrait pas nous entendre. (*Il va regarder à la porte par laquelle sa femme est sortie.*) Bon! la voilà dans sa chambre, seule. Mais je n'ai pas de connaissance à la Chaussée d'Antin.

DESGRAVIERS.

Les connaissances du mari et de la femme ne sont pas toujours les mêmes.

DUPARC.

Vous me faites mourir avec votre sang-froid.

DESGRAVIERS.

Vous connaissez mon caractère doux et conciliant; me préserve le ciel de vouloir troubler un ménage aussi heureux que le vôtre!

DUPARC.

Ah! oui, bien heureux.

DESGRAVIERS.

Ne gênez-vous pas un peu trop votre femme? Tenez, cela ne m'a pas réussi.

DUPARC.

Trêve à vos réflexions, de grâce, et venons au fait.

DESGRAVIERS.

N'allez pas croire au moins que j'aie suivi votre femme! Il n'est pas dans mes principes d'espionner les gens. J'étais allé pour affaires dans ce quartier, lorsqu'à la porte d'une maison très-apparente je vis sortir d'une voiture.....

DUPARC.

Ma femme?

DESGRAVIERS.

Votre femme.

DUPARC.

Et vous ne vous êtes pas informé du nom, de l'état, des moyens d'existence des gens qui habitent cette maison ?

DESGRAVIERS.

Je ne suis pas curieux, et je n'aime pas à me mêler des affaires des autres.

DUPARC.

Allons, pour la première fois de sa vie, il aura mis quelque discrétion dans sa conduite.

DESGRAVIERS.

Cependant, tout en causant dans une maison voisine, j'appris, dans la conversation, que la maison à la porte de laquelle votre femme était descendue appartenait à une célèbre tireuse de cartes.

DUPARC.

Ah! mon Dieu!

DESGRAVIERS.

Eh bien, qu'avez-vous donc? N'est-ce pas la mode aujourd'hui pour toutes nos femmes de se faire dire leur bonne aventure?

DUPARC.

Oui, laissez donc vos femmes suivre la mode; Dieu sait jusqu'où s'étend la mode!

DESGRAVIERS.

Elle s'étend fort loin; mais il ne faut pas croire que madame Duparc..... Le plus souvent toutes ces magies sont fort innocentes. Je sais bien que ces sortes de femmes peu-

vent devenir fort dangereuses, qu'il y a eu là des rendez-vous donnés.

DUPARC.

Oh mon Dieu! oui; mais ma femme est incapable..... N'est-ce pas, mon voisin?

DESGRAVIERS.

Incapable? Je le crois comme vous. Cependant....

DUPARC.

Ah! mon Dieu! qu'on est malheureux d'avoir une jolie femme!

DESGRAVIERS.

Mon ami, cela dépend des caractères et des circonstances. Par exemple, lorsque dans un spectacle ou une promenade on remarque une belle femme, que chacun s'en va tout bas disant à son voisin: C'est la femme de monsieur un tel, vous conviendrez que c'est bien flatteur pour le mari: moi qui vous parle, j'ai éprouvé plus d'une fois cette jouissance.

DUPARC.

Oui, mais les inquiétudes que donnent à un cœur délicat les poursuites, les regards, les admirations ridicules.

DESGRAVIERS.

Eh bien! j'ai éprouvé aussi ces inquiétudes.

DUPARC.

Ce qui redouble mes craintes, ce sont les perpétuelles agaceries de ce Lecoq.

DESGRAVIERS.

Vous avez raison de le craindre. Je suis bien trompé si ce n'est pas lui que j'ai vu ce matin rôder autour de la

maison de madame Jacob, cette diseuse de bonne aventure.

DUPARC.

En vérité?

DESGRAVIERS.

Cependant il n'était peut-être pas là pour le compte de votre femme.

DUPARC.

Et pour le compte de qui, s'il vous plaît?

DESGRAVIERS.

Ne m'avez-vous pas dit que ce Lecoq faisait également les yeux doux à madame Bazin?

DUPARC.

Eh! qu'importe.

DESGRAVIERS.

C'est que votre femme n'était pas seule chez madame Jacob; madame Bazin y était aussi.

DUPARC.

Celui-là mériterait bien son sort; aller passer ses vacances sans sa femme! la laisser seule à Paris! Enfin il revient ce soir. Et vous dites donc que ces dames étaient ensemble?

DESGRAVIERS.

Non pas. Chacune avait sa voiture, et elles y sont restées fort long-temps. Car, après avoir terminé mes affaires, je voulus monter, non par curiosité, mais pour avoir le plaisir de les accompagner. Pas moyen de pénétrer jusqu'à elles. Oh! ce sont de très-grands mystères dans ces maisons-là.

DUPARC.

Et vous voulez que ces mystères-là ne m'inquiètent pas?

DESGRAVIERS.

Je conviens que cela n'est pas fort rassurant..... Hé! voici Bazin!

SCÈNE IV.

DUPARC, DESGRAVIERS, BAZIN.

BAZIN.

MILLE pardons, mon cher voisin; mais il faut que vous me donniez l'hospitalité pour quelques instants. Il n'y a personne chez moi.

DESGRAVIERS.

Eh! bonsoir, mon cher Bazin; vous voilà donc de retour? Vous arrivez bien, nous parlions de vous.

DUPARC.

Bonsoir, bonsoir, mon ami.

DESGRAVIERS.

Je vous trouve engraissé. Vous avez fait un bon voyage?

BAZIN.

Excellent, Dieu merci. C'est singulier, j'écris à ma femme que j'arrive ce soir, et elle est au bal, et personne chez moi.

DUPARC.

Ah! voilà bien les femmes. La mienne m'a impatienté ce matin avec sa coquetterie.

BAZIN.

Cela m'étonne bien un peu de la part de la mienne, qui

n'a des yeux que pour son mari. Il faut qu'elle n'ait pas reçu ma lettre, car à coup sûr elle m'aurait attendu.

DUPARC.

Ah! oui, fiez-vous-y. Elle vous aurait attendu!

BAZIN.

Cela ne laisse pas que de me contrarier. J'aurais été bien aise de revoir ma traduction des Offices de Cicéron.

DUPARC.

Vous me faites penser que demain je suis rapporteur d'une affaire très-pressée, et qu'il me faut travailler ce soir; mais comment travailler quand on a une femme....

BAZIN.

Il paraît que le caractère de Duparc n'a pas changé pendant mon absence.

DUPARC.

Ni le vôtre, à ce qu'il me paraît; toujours confiant, toujours sûr de vous-même.

BAZIN.

A votre avis, ai-je si grand tort?

DUPARC.

Oui, oui, votre femme s'est bien conduite pendant votre voyage!

DESGRAVIERS.

Tenez, mon cher Bazin, les voyages sont quelquefois funestes aux maris.

BAZIN.

Il y a des maris à qui je ne conseille pas de s'absenter; mais je suis de ces gens-là, moi, n'est-il pas vrai?

DESGRAVIERS.

Si je vous disais cependant que pendant ces deux mois votre femme est sortie tous les jours.

DUPARC.

Que ce matin même elle a été consulter une devineresse.

DESGRAVIERS.

Qu'elle a été distinguée par mille galans, dont il en est un sur-tout.

DUPARC.

Oui, M. Lecoq.

BAZIN.

Qu'est-ce que c'est que M. Lecoq ?

DESGRAVIERS.

Un libertin, un mauvais sujet, qui en veut à votre femme ou à la sienne, homme de bien, du reste, et le premier brasseur de Paris.

BAZIN.

Comment, diable ! mais c'est fort inquiétant ; un brasseur ! la comparaison devient défavorable au professeur ! et elle est sortie tous les jours! Vous auriez voulu apparemment qu'elle se fût cloîtrée comme une religieuse ; et ce matin elle a été consulter une devineresse! elle allait peut-être savoir quand je reviendrais, qu'en dites-vous? Allez, allez, mes voisins, je suis bien tranquille ; ma femme est une bonne petite personne, un peu simple, mais sensible, aimante. Je connais sa tendresse, et plus que tout cela, sans vanité, je connais mon mérite.

DESGRAVIERS.

Vous avez là de belles connaissances !

DUPARC.

Vous êtes d'un amour-propre....

BAZIN.

Qui ne m'empêche pas de rendre justice aux qualités des autres.

DUPARC.

Mais qui vous aveugle tellement sur les vôtres..... On vous dirait une injure, que vous remercieriez comme d'un compliment.

DESGRAVIERS.

C'est assez vrai ce qu'il vous dit.

BAZIN.

Et vous, mon cher Duparc, vous êtes d'une susceptibilité ! Eh ! que diable, pourquoi n'être satisfait de rien, quand vous devriez être satisfait de tout ? Jeune, riche, considéré, mari d'une femme charmante, pourquoi regarder comme un complot le sourire le plus innocent, l'éloge d'un inconnu, la distraction d'un ami, le silence d'un valet ?

DESGRAVIERS.

Il a raison.

DUPARC.

Vous l'approuvez, vous qui êtes venu me donner l'éveil ? Que veut dire ceci? y a-t-il quelque chose là-dessous ?

BAZIN.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas.... C'est l'amitié qui nous fait parler.

DESGRAVIERS.

Pas autre chose ; j'ai été trois fois marié, et trois fois...

car je n'ai plus honte de l'avouer maintenant ; bien consolé, bien calme, hors quelques regrets qui m'échappent de temps en temps pour ma troisième épouse ; semblable au pilote qui voit les naufrages du port, je crois pouvoir distribuer mes conseils à ceux qui s'embarquent sur une mer orageuse. Mais notre ami Duparc a besoin de travailler ce soir....

BAZIN.

Une petite leçon de trictrac au café des Arts.

DESGRAVIERS.

Oh ! une leçon ! prenez garde aux écoles. J'en ai tant fait, je peux avertir les joueurs. Allons, mon cher Duparc, ne vous créez pas des malheurs imaginaires.

DUPARC.

Mais je ne sais pas pourquoi vous me tenez un pareil langage ; je suis tranquille, fort tranquille !

DESGRAVIERS.

Et vous faites bien ; avec des femmes comme les vôtres.... Ce n'est pas que quelquefois... ! Allons jouer au trictrac.

(Il sort avec Bazin.)

SCÈNE V.

DUPARC SEUL.

(Il s'assied et prend ses papiers.)

Et nous, voyons ce procès qu'on doit juger demain. (*Regardant du côté de l'appartement de sa femme.*) Ma femme est toujours dans son appartement. Dieu sait à quoi elle pense, tout en faisant son ouvrage ! A moi, oh !

oui, à moi; car il est impossible que ce Lecoq..... (*Se remettant au travail.*) Il est question de savoir si Eustache Duchène a eu le droit d'ouvrir une fenêtre sur la cour de la maison contiguë. (*S'interrompant.*) Ah! ma femme, vous allez chez les diseuses de bonne aventure. Quand je pense à la scène qu'elle m'a faite ce matin, parce que je ne voulais pas qu'elle sortît sans moi; oh! elle est coquette, là, vraiment coquette. (*Reprenant son ouvrage.*) Il est certain que la maison de Duchêne donnant sur la cour du demandeur, il n'a droit de prendre que ce qu'on appelle en justice un jour de souffrance. (*S'interrompant.*) Un jour de souffrance. Plût au ciel que ce maudit Lecoq n'eût qu'un jour de souffrance dans cette malheureuse chambre garnie qu'il a louée précisément en face de chez moi. Eh bien! voyez ce que c'est que l'imagination! eh! que m'importe la chambre garnie de M. Lecoq! Quand il aimerait ma femme, ma femme ne l'aime pas, et je peux m'occuper sérieusement de mon affaire. (*Reprenant son ouvrage.*) La fenêtre, suivant le demandeur, ne doit avoir qu'un demi-mètre d'ouverture à deux mètres, trois décimètres de hauteur.

SCÈNE VI.

DUPARC, MADAME DUPARC.

MADAME DUPARC.

Ah! vous voilà, M. Duparc; je ne savais pas que vous fussiez rentré.

DUPARC.

Bonsoir, ma bonne amie. (*A part.*) Hâtons-nous de

terminer cette affaire : après, nous parlerons de la diseuse de bonne aventure.

MADAME DUPARC.

(*A part.*) Commençons mon rôle. (*Haut.*) Il fallait donc me faire avertir que tu étais rentré ; j'étais impatiente de te voir.

DUPARC, *à part.*

Impatiente !.... Trop bonne, en vérité. (*Reprenant son ouvrage.*) D'un autre côté le défendeur allègue....

MADAME DUPARC.

Oh ! laisse donc là tes affaires, je t'en prie.

DUPARC.

Tout à l'heure, un moment. (*Reprenant son ouvrage.*) Que l'obscurité qui régnerait dans sa salle à manger...

MADAME DUPARC.

Mais, écoute-moi donc, mon ami.

DUPARC.

Ah çà ! puisque tu veux rester près de moi, ne pourrais-tu pas t'asseoir et travailler, ou lire ?

MADAME DUPARC.

Lire ? quoi ! des romans ?

DUPARC.

Ce que tu voudras.

MADAME DUPARC.

Non; je sais que cette lecture ne te plaît pas; des aventures imaginaires où il n'est question que d'amour, de sentiments exagérés, cela vous monte la tête, m'as-tu dit; cela vous distrait de votre ménage, de votre mari. Causons plutôt, j'ai bien des choses à te dire.

DUPARC.

Mais ne peux-tu pas me laisser achever?

MADAME DUPARC.

Mais quand je te laisse travailler en silence, tu t'interromps pour me demander à quoi je pense; et maintenant que je veux te confier des secrets de la dernière importance, tu ne veux pas m'écouter; accorde-toi donc.

DUPARC.

C'est qu'il y a temps pour tout, madame.... De la dernière importance, dites-vous? De quoi s'agit-il donc, je vous en prie? mais dépêchez-vous.

MADAME DUPARC.

Vous avez remarqué ce monsieur Lecoq, qui, depuis quinze jours, me suit et m'obsède partout.

DUPARC.

Oui, sans doute, je l'ai remarqué; eh bien?

MADAME DUPARC.

Eh bien, monsieur, ne serait-il pas temps de mettre un terme à ses extravagantes prétentions? Quelque bien établie que soit ma réputation, pourra-t-elle résister....

DUPARC.

Je te sais bon gré, ma bonne amie, de me parler de la sorte; mais cet homme est-il si dangereux? Laisse-moi achever mon rapport, et puis nous concerterons ensemble....

MADAME DUPARC.

Non, vous ne vous remettrez pas à l'ouvrage.

DUPARC.

Mais permets donc, c'est un travail tellement pressé!

MADAME DUPARC.

Eh quoi ! vous qui vous piquez de quelque délicatesse, de quelque amour pour votre femme, pouvez-vous me laisser le soin de songer moi-même à arrêter les prétentions d'un mauvais sujet ? Ah ! c'est bien mal reconnaître les attentions, l'amour d'une femme qui ne pense qu'à son mari, à qui tous les plaisirs paraissent ennuyeux, quand elle est loin de son mari.

DUPARC.

Eh ! mais, hier, ce matin encore, vous ne parliez pas ainsi.

MADAME DUPARC.

Et hier, ce matin, j'avais tort ; oui, je le sens, et j'ai bien pris mes résolutions. Tout mon bonheur est placé dans le cœur de mon mari. Il est délicat et jaloux ; je préviendrai tout ce qui peut lui porter ombrage ; je déposerai tous mes secrets, toutes mes pensées dans son sein.

DUPARC.

Que signifie ce langage ?

MADAME DUPARC.

Et pour commencer, je dois vous révéler une faiblesse à laquelle j'ai cédé ce matin. Je n'ai pu résister au désir de consulter une devineresse dont m'avaient parlé plusieurs amies.

DUPARC.

Eh bien ! que vous a-t-elle conté ?

MADAME DUPARC.

Des chimères, des sottises. Je rougis d'y avoir été.

DUPARC.

Il n'y a pas grand mal à cela. (*A part.*) Moi, qui comptais lui en parler. (*Haut.*) Enchanté, ma bonne amie, de te voir dans d'aussi bonnes dispositions. Mais permets-moi....

MADAME DUPARC.

Mon ami, je réclame de toi un petit cadeau que j'avais refusé assez dédaigneusement avant-hier.

DUPARC.

Quoi donc?

MADAME DUPARC.

Un voile de dentelle. C'en est fait, je ne veux plus sortir sans un voile; les remarques des passants m'excèdent au lieu de me plaire; et qu'ai-je affaire de leur admiration? je ne veux être belle que pour mon mari.

DUPARC.

Je t'en aurai un dès demain, et superbe, je t'en réponds; mais ce soir...

MADAME DUPARC.

Dis-moi, ne conviendrait-il pas de fermer cette fenêtre?

DUPARC.

Pourquoi donc cela?

MADAME DUPARC.

Ce monsieur Lecoq!

DUPARC.

Eh bien?

MADAME DUPARC.

Il a loué cette chambre en face.

DUPARC.

Je le sais.

MADAME DUPARC.

Il est perpétuellement à sa fenêtre à faire des mines.

DUPARC.

Eh bien?

MADAME DUPARC.

Je sais que cela te contrarie, et je vais....

DUPARC.

Non, il fait une chaleur excessive, et je suis bien aise d'avoir un peu d'air.

MADAME DUPARC.

Il faut au moins baisser la jalousie.

DUPARC.

Pas du tout.

MADAME DUPARC.

Il le faut pour ta tranquillité, pour la mienne... (*Au moment où elle va pour baisser la jalousie, une balle de plomb enveloppée dans un papier écrit tombe par la fenêtre au milieu de l'appartement.*) Ah! mon Dieu!

DUPARC, *se levant avec vivacité, et courant à la fenêtre.*

Qu'est-ce que c'est que cela? Quel est l'insolent qui se permet de lancer ainsi par la fenêtre....

(Ici on entend Lecoq parler en dehors.)

LECOQ, *parlant de sa chambre.*

O ciel! quelle imprudence! Mille pardons, monsieur.

MADAME DUPARC.

C'est monsieur Lecoq! Une balle de plomb enveloppée dans un papier! C'est un billet!

DUPARC, *revenant à sa femme.*

Un billet! ne le lisez pas. (*Retournant à la fenêtre.*) Que veut dire ceci, monsieur, parlez?

LECOQ, *en dehors.*

Monsieur, il y a des choses qu'on ne peut expliquer par la fenêtre. Je cours chez vous.

DUPARC.

Comment, chez moi! Il accourt, en effet, je ne veux pas qu'il mette les pieds chez moi; et c'est moi qui vais chez lui....

MADAME DUPARC.

Non, vous n'irez pas; qui sait à quel excès il pourrait s'emporter? Vous voyez que c'est un homme qui se permet tout!

DUPARC.

Vous avez raison, ce n'est pas chez lui, mais chez le juge de paix que je vais me plaindre. Une balle de plomb! Un joli moyen de correspondance!

MADAME DUPARC.

Ciel! on vient, c'est lui!

DUPARC.

Rentrez, madame.

MADAME DUPARC.

Rentrer! je mourrais d'inquiétude; permettez-moi de rester. Mon Dieu! faut-il qu'une femme qui veille avec tant de soin sur sa réputation se trouve exposée à des scènes aussi scandaleuses?

SCÈNE VII.

DUPARC, MADAME DUPARC, LECOQ.

DUPARC.

Que voulez-vous, monsieur?

LECOQ.

Au désespoir de ce qui vient de se passer! Que je suis confus! que je vous dois d'excuses!

MADAME DUPARC.

Savez-vous que c'est une affaire qui pourrait avoir des suites?

DUPARC.

Outre la témérité de la balle lancée chez un voisin...

MADAME DUPARC.

Que veut dire ce billet, cette lettre?

LECOQ.

Je mérite tous vos reproches; c'est qu'en vérité on n'est pas de cette maladresse, et elle me force à un aveu que je n'aurais jamais fait sans cet accident. Je vous dois des excuses pour le malheur qui a fait entrer cette balle dans votre appartement, mais non pas pour le billet; il n'est pas pour madame.

DUPARC.

Il n'est pas pour madame!

LECOQ.

Je suis assez adroit ordinairement. Je ne sais comment je m'y suis pris pour ajuster si mal.

DUPARC.

Et pour qui donc, s'il vous plaît?

LECOQ.

Ne me trahissez pas. Pour une dame... Une voisine...

DUPARC.

Une voisine!

MADAME DUPARC.

Quelle imposture! Il y a une adresse. (*Développant le papier et lisant.*) A la plus belle. (*D'un ton piqué.*) Fort bien, ce n'est pas à moi que le billet s'adresse.

LECOQ.

S'il est à la plus belle, vous y avez sans doute des droits; mais le respect...

DUPARC.

A merveille! le voilà qui en ma présence lui dit des galanteries. Et vous, madame, n'allez-vous pas faire la guerre à monsieur, parce qu'il ne vous trouve pas la plus belle femme de Paris? Reprenez votre billet, monsieur, et choisissez désormais une voie plus sûre pour les faire parvenir à leur adresse. Permettez-moi de vous dire d'ailleurs que votre conduite n'en est pas moins très-scandaleuse, très-extravagante, passez-moi l'expression... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

LECOQ.

C'est moi qui suis votre très-humble serviteur. Que je suis fâché qu'une connaissance que je me faisais un plaisir de cultiver, grâce au voisinage, ait commencé sous de si malheureux auspices! Cependant je vous prie de croire

que je suis un très-galant homme, et si madame m'accordait la permission de lui faire ma cour quelquefois...

MADAME DUPARC.

On ne me fait point la cour, monsieur; je vois très-peu de monde; je préfère la société de mon mari à toutes les autres. Je suis très-heureuse avec lui; il m'aime, je l'adore, et rien ne peut m'en détacher.

LECOQ.

J'en suis persuadé, madame; daignez donc agréer mes adieux. (*A part.*) Allons au bal rejoindre madame Bazin. (*Haut.*) Monsieur et madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DUPARC, MADAME DUPARC.

MADAME DUPARC.

En vérité, j'ai peine à revenir de mon émotion!

DUPARC.

L'insolent! Est-ce à vous, est-ce à madame Bazin qu'il en veut?

MADAME DUPARC.

Eh! qu'importe! Il suffit qu'il y ait le moindre doute pour que je redouble de précaution, que je m'observe plus que jamais dans ma conduite. C'en est fait, je ne vous quitte plus, mon ami; je veux que vous ayiez sans cesse les yeux sur moi; que ne puis-je vous accompagner jusqu'à l'audience!

DUPARC.

Mais, en vérité, je suis édifié, enchanté de votre nouvelle façon de voir les choses ! En tout cas, puisqu'il dit que le billet était pour madame Bazin... Mais ce pauvre Bazin, eh bien, il ne le croira pas. Il y a des grâces d'état, je m'en aperçois... (*Retournant à son bureau.*) Ah çà, voyons.

MADAME DUPARC.

Oh ! non, ne travaille plus, il est tard.

DUPARC.

Ma chère amie, je suis touché de tes attentions ; mais il ne faut rien pousser à l'excès ; et cela devient vraiment fatigant.

MADAME DUPARC.

Fatigant ! Ah ! Duparc, je ne m'attendais pas à ce mot dans votre bouche !

DUPARC.

Pardon, pardon, ma chère Henriette, mais c'est qu'en vérité il faut que je travaille. Je suis à toi dans l'instant.

MADAME DUPARC.

Allons, je te laisse. Tu ne tarderas pas ?

DUPARC.

Non.

MADAME DUPARC.

Bien vrai ?

DUPARC.

Bien vrai.

MADAME DUPARC.

Je fais une réflexion. La petite porte de l'escalier dérobé qui donne sur la rue n'est jamais fermée à double tour ; ce monsieur Lecoq est si entreprenant... Il y avait une sonnette autrefoi qui avertissait quand quelqu'un entrait ou sortait; si tu la faisais rétablir ?

DUPARC.

Elle le sera dès ce soir; mais je t'en prie...

MADAME DUPARC.

La belle chose qu'un tendre ménage !

DUPARC.

Ah ! oui, c'est charmant.

MADAME DUPARC.

Ce pauvre ami ! Et j'étais assez inconséquente pour sortir sans lui, pour lire des romans, pour ne pas porter de voile ! Ah ! comme je vais changer ! Tu verras, tu verras ! Ah çà ! viens bien vite, songe que je t'attends.

DUPARC.

Oui.

MADAME DUPARC.

C'est que vraiment tu as tort de travailler comme cela le soir ; cela échauffe le sang.

DUPARC.

Eh ! non, non, ce qui échauffe le sang c'est la contrariété, c'est l'humeur.

MADAME DUPARC.

Allons, allons, ne te fâche pas, je m'en vais.

SCÈNE IX.

DUPARC seul.

Je ne peux pas en douter ; cette femme-là m'adore, elle ne peut pas me tromper. C'est gênant, cependant quelquefois ces excès d'amour... Voilà Bazin qui revient avec Desgraviers. Il est écrit que je ne pourrai pas travailler de la soirée.

SCÈNE X.

DUPARC, BAZIN, DESGRAVIERS.

DESGRAVIERS.

C'est encore nous. Sa femme n'est pourtant pas encore rentrée.

BAZIN.

Ce qui m'afflige, c'est la peine qu'elle éprouvera d'avoir été absente au moment de mon arrivée. C'est moi qui l'ai battu au trictrac.

DESGRAVIERS.

Grâce aux écoles. Je ne peux pas m'en corriger. Il faut pourtant que votre femme s'amuse beaucoup à ce bal.

BAZIN.

Eh bien ! tant mieux, cela me console.

DESGRAVIERS.

Qu'avez-vous donc, mon cher Duparc ? toujours triste, toujours des soupçons ?

DUPARC.

O mon Dieu non ! je dois être plus tranquille que

jamais ; je viens d'avoir une conversation avec ma femme, où son amour pour moi, sa vertu, ses scrupules se sont développés avec tant de vérité, tant d'acharnement, si je peux me servir de l'expression, qu'elle m'en a presque excédé.

DESGRAVIERS.

Excédé, mon ami ! prenez-y garde ; ce n'est pas pour madame Duparc que je parle ; mais sa conduite, et celle de la vôtre également, mon cher Bazin, me rappellent celle de ma première femme. Un jour, comme la vôtre, elle était au bal ; je la surprends en grande conversation avec un jeune homme. A ma vue on se sépare ; ma femme, affectant une grande vertu comme la vôtre, me remet une lettre toute cachetée, qu'elle avait reçue, disait-elle, du galant. Le lendemain, le hasard fait tomber des poches de ma femme (les femmes portaient des poches dans ce temps-là) une autre lettre. Oh ! pour celle-là, elle était bien décachetée ; on l'avait lue et relue, et on y traitait le pauvre mari....

DUPARC.

En vérité, vous penseriez.....

BAZIN.

N'écoutez pas les contes qu'il vous fait. Mon cher voisin, il faut que vous me donniez à souper ce soir, puisque ma femme n'est pas rentrée.

DESGRAVIERS.

Et moi je soupe aussi avec vous ; j'ai besoin de causer avec tous les deux ; c'est qu'il est certain que ce monsieur Lecoq en veut à l'une des deux femmes.

DUPARC.

A la mienne, j'en suis sûr, et je tremble.

BAZIN.

Pas du tout; à la mienne, et j'en ris.

DUPARC.

Oui, riez; je suis loin d'accuser votre femme; mais recommandez donc à ceux qui lui font la cour d'être un peu plus adroits dans leur correspondance, et de ne pas prendre les fenêtres des voisins pour les vôtres.

BAZIN.

Comment! que voulez-vous dire?

DESGRAVIERS.

Encore une aventure! contez-moi donc...

DUPARC.

Venez, venez; madame Duparc et moi nous vous dirons à table tout ce que nous pouvons vous dire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon ; sur un côté une petite porte d'escalier dérobé, un bureau; de l'autre côté, une porte vitrée donnant sur un cabinet. Il fait nuit : deux bougies allumées sur le bureau.

La scène est chez Bazin.

SCÈNE I.

MESDAMES JACOB, BAZIN.

MADAME BAZIN.

Ils sont à souper chez Duparc, et ne se doutent pas que je sois revenue du bal.

MADAME JACOB.

Et monsieur Desgraviers....

MADAME BAZIN.

Depuis tantôt ne les a point quittés.

MADAME JACOB.

Il est là sans doute à échauffer, à animer la jalousie de ce pauvre Duparc, comme à tâcher d'éveiller celle de votre cher époux.

MADAME BAZIN.

Mais expliquez-moi donc quel intérêt vous prenez à ce Desgraviers ?

MADAME JACOB.

Votre mari va revenir, il faut que je retourne chez moi... Hâtons-nous.

MADAME BAZIN.

N'avons-nous pas déjà été assez loin? Mon mari a été très-fâché, très-intrigué quand il ne m'a pas trouvée....

MADAME JACOB.

Fâché, oui, parce qu'aimant ses aises, il aurait désiré rentrer chez lui; intrigué, non, car il a passé la soirée à jouer au trictrac, et il soupe tranquillement avec ses amis. Vous avez très-bien commencé à ce bal, en ayant l'air d'écouter avec intérêt les discours de M. Lecoq.

MADAME BAZIN.

Jugez de ce qu'il m'en a coûté; ce M. Lecoq, qui ne cessait de me prier à danser, de me prodiguer les bonbons, les oranges, les rafraîchissements, qui avait un air si jaloux quand je dansais avec un autre : ah! qu'il a bien le caractère de tous nos fats! A peine une femme leur fait-elle la moindre politesse qu'ils se hâtent de l'afficher.

MADAME JACOB.

Et ses conversations avec moi! Vous saurez qu'il vous croit un peu coquette, qu'il vous soupçonne déjà quelques aventures, de façon que le voilà presque aussi jaloux de vous que ce pauvre Duparc de sa femme. D'après nos conventions, je l'ai flatté d'un rendez-vous. Il m'attend là-bas dans une voiture.

MADAME BAZIN.

Un rendez-vous! ah! non, certainement.

MADAME JACOB.

Lecoq ne connaît pas votre mari; il vous croit veuve, il est jaloux, le rendez-vous est obligé.

SCÈNE II.

MESDAMES JACOB, BAZIN, DUPARC.

MADAME DUPARC.

Je me suis échappée, sachant que vous étiez ici; ils sont toujours à table à se disputer : comme ils sont entiers dans leurs opinions! et qu'ils méritent bien la leçon que nous voulons leur donner!

MADAME BAZIN.

Cela vous est bien aisé à dire; en redoublant de tendresse pour votre mari, vous ne faites que suivre le mouvement de votre cœur, tandis que moi....

MADAME JACOB.

Vous donnez au galant Lecoq un rendez-vous par la petite porte de l'escalier dérobé dont vous m'avez parlé.

MADAME DUPARC.

Cela ne se peut pas.

MADAME JACOB.

Pourquoi donc?

MADAME DUPARC.

Pour mieux jouer mon rôle de prude, n'ai-je pas dit à mon mari de faire remettre en place, à la porte de l'escalier dérobé qui donne sur la rue, une sonnette qui ne laisse entrer ni sortir personne sans faire un carillon à n'y pas tenir; et mon mari, en ayant l'air de rire de ma proposition, ne s'est-il pas empressé de replacer la maudite sonnette?

MADAME JACOB.

Motif de plus pour donner un rendez-vous à Lecoq. En vous quittant, je laisse la porte ouverte; je lui recommande, suivant l'usage, de faire le moins de bruit possible. Il entre en effet bien discrètement, suivant ses désirs, et ce n'est qu'à sa sortie que le carillon commence. Dieu sait comme vos maris, Lecoq et Desgraviers vont se trouver intrigués, embarrassés, étonnés, interdits! Que de commentaires! que de questions! que de réflexions!

MADAME BAZIN.

Pauvres gens! et nous aurions la cruauté....

MADAME JACOB.

Ecoutez; sans vanité, je me crois aussi vertueuse qu'une autre; mais il s'agit de corriger vos maris, et de rire aux dépens de M. Lecoq : tout mon regret est de ne pouvoir être présente à la fête; mais il faut que je retourne à la Chaussée d'Antin.

MADAME DUPARC.

Point de pitié, ma voisine; mon mari, à son tribunal, n'acquitte-t-il pas tous les jours les gens sur l'intention? et les nôtres sont si pures! je les rejoins, et vous envoie M. Bazin.

(Elle sort.)

MADAME JACOB.

Moi, je vole avertir Lecoq qu'il trouvera la petite porte ouverte.

MADAME BAZIN.

Y pensez-vous? un rendez-vous de ma part?

MADAME JACOB.

Non; de la mienne. Ce sera pour ainsi dire à votre

insçu. De l'embarras, de la contrainte, de la gêne à l'aspect de votre mari.... L'effroi d'une femme qui a donné un rendez-vous. Demain matin, de bonne heure, je reviens apprendre tout ce qui se sera passé.

SCÈNE III.

MADAME BAZIN SEULE.

De l'effroi! ah! je n'aurai pas besoin de le jouer. Un rendez-vous! n'y a-t-il pas de quoi s'effrayer trop réellement. Que je m'entendrais mal à le tromper, ce cher homme! Il ne s'agit que d'une plaisanterie, et pour peu qu'il m'en presse, je vais lui avouer la vérité. Ah! le voilà. Eh bien! qu'est-ce que je fais? J'allais l'embrasser.... Restons.

SCÈNE IV.

BAZIN, MADAME BAZIN.

BAZIN.

Eh! bonsoir, ma bonne amie! Te voilà donc enfin revenue?

MADAME BAZIN, *jouant l'embarras.*

C'est vous! Enchantée de vous revoir. Avez-vous fait un bon voyage?

BAZIN.

Très-bon.

MADAME BAZIN.

Combien je vous dois d'excuses! être absente au moment où son mari arrive!

BAZIN.

Pourquoi donc cela? Ce qui m'a contrarié, c'est que j'avais à travailler, et que ne pouvant rentrer chez moi...

MADAME BAZIN.

Ce n'est pas le déplaisir de ne pas me trouver?

BAZIN.

Si fait, un peu, beaucoup même; mais tu étais au bal. J'aime que tu t'amuses.

MADAME BAZIN.

C'est qu'en vérité je ne vous attendais pas sitôt.

BAZIN.

Te voilà bien contente de revoir ton mari, n'est-ce pas?

MADAME BAZIN.

Oh! sans doute.

BAZIN.

Et je ne te quitterai plus de toute l'année.

MADAME BAZIN.

De toute l'année! vous ne me quitterez plus?

BAZIN.

Eh bien! ce pauvre Duparc! il est toujours le même; et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'il voudrait que tout le monde lui ressemblât. Parce qu'il a des soupçons très-mal fondés sur sa femme, ne voudrait-il pas que je m'avisasse d'en avoir sur toi? Il y a de singuliers originaux dans le monde!

MADAME BAZIN.

En effet.

BAZIN.

Ne m'a-t-il pas parlé d'un certain Lecoq qui te fait les yeux doux, dit-il.

MADAME BAZIN, *jouant de plus en plus l'embarras.*

Lecoq? Il vous aurait dit.... Oh! c'est indigne!

BAZIN.

Il ne faut pas lui en vouloir, ma chère; le pauvre homme! qu'il tremble pour son propre compte, à la bonne heure; mais moi!

MADAME BAZIN.

Vous ne le connaissez pas ce Lecoq?

BAZIN.

Du tout. Il faudra que tu me le fasses connaître, je l'inviterai à dîner.

MADAME BAZIN.

A dîner! un homme qu'on dit me faire la cour! Y pensez-vous?

BAZIN.

Parbleu! me ferais-tu l'injure de croire que je partageasse des soupçons?.... Fi donc!.... Je veux rire à ses dépens.

MADAME BAZIN, *à part.*

J'ai beau faire tout ce que je peux pour paraître troublée, il ne s'en aperçoit seulement pas.

BAZIN.

Ah çà, il n'est pas encore tard; je vais passer ma robe de chambre, et je reviens.... Des soupçons sur toi, qui m'adores, qui n'as des yeux que pour ton mari! il est fou.

SCÈNE V.

MADAME BAZIN SEULE.

Et j'aurais quelques égards pour cet homme-là ! et je balancerais à le tourmenter pour le guérir! Il n'a été contrarié de rester à la porte que parce qu'il était fatigué. Et je l'aime! et je l'adore ! et je n'ai des yeux que pour lui ! il n'est que trop vrai. Mais le mérite-t-il? Allons, allons, du courage. M. Bazin, je suis piquée au jeu; vous serez obligé de convenir que je suis assez jolie pour que vous soyez jaloux.

SCÈNE VI.

BAZIN, EN ROBE DE CHAMBRE ; MADAME BAZIN.

BAZIN, *les papiers à la main.*

Me voici. Je ne me croyais pas si avancé dans ma traduction.

MADAME BAZIN.

Comment ! vous allez travailler ici ? mais c'est mon appartement.

BAZIN.

Cela t'arrange, n'est-ce pas, que je travaille à côté de toi. Parle toujours; moi, je cause tout en écrivant ; quand on a quelque facilité....

MADAME BAZIN.

Mais vous seriez mieux dans votre cabinet. Vous pourriez avoir besoin de vos livres.

BAZIN.

Point du tout. Toute ma bibliothèque est là. (*En se frappant la tête.*) Quand on a de la mémoire....

MADAME BAZIN.

Mais, monsieur....

BAZIN.

Quoi?

MADAME BAZIN.

Si je vous disais que vous me gênez en restant ici.

BAZIN.

Comment, je te gêne! cela ne se peut pas. Tu plaisantes; tu t'amuses sans doute.

MADAME BAZIN.

C'est bien intéressant ce que vous faites là?

BAZIN.

Parbleu! une traduction des Offices de Cicéron.

MADAME BAZIN.

Des Offices de Cicéron?

BAZIN.

Oui. Des devoirs de la société.

MADAME BAZIN.

Dans ce traité des devoirs, n'y a-t-il pas un chapitre sur les devoirs des maris envers leurs femmes?

BAZIN.

Oui.... il y a quelque chose.

MADAME BAZIN.

Eh bien! je vous conseille de le lire.

BAZIN, *commençant à s'assoupir.*

Je n'en ai pas besoin, je t'aime.... je t'aime beaucoup.

MADAME BAZIN.

Oui, vous m'aimez! comme un mari. Après un aussi long voyage... Que dis-je? et pourquoi ce voyage entre-

pris sans moi? .... Rougissez-vous de celle que vous vous êtes choisie pour compagne ?

BAZIN, *presque endormi.*

Moi! rougir! .... Je m'en glorifie.... J'en suis fou!

MADAME BAZIN.

Il faut que vous ayiez une bien haute idée de votre mérite....

BAZIN, *toujours plus endormi.*

J'ai tort. J'avoue que j'ai tort.

MADAME BAZIN.

Comment! vous avez tort?

BAZIN.

Mais je veux changer. Oh! oui, je changerai.

MADAME BAZIN.

Fort bien. Dites-moi des impertinences pour mettre le comble.... En bonne foi, par quel charme vous flattez-vous donc de défendre notre cœur contre la complaisance, les soins, la flatterie? Répondez.... Eh bien! il s'est endormi. Quel homme! et j'étais tentée de lui avouer.... Ciel! Lecoq va venir! Qu'il ne me trouve pas seule près d'un époux endormi! Laissons au fat le soin de le réveiller.

(Elle sort.)

BAZIN, *en s'endormant tout-à-fait.*

C'est charmant! retrouver une femme.... jolie.... près laquelle on travaille; on cause.... on dort....

(Il s'endort tout-à-fait.)

SCÈNE VII.

LECOQ, BAZIN.

LECOQ, *entrant avec précaution par la petite porte.*

PERSONNE ne m'a entendu; m'y voilà. Il faut convenir aussi que notre aimable veuve ne m'a pas fait languir.

(Il ferme la porte.)

BAZIN, *se réveillant au bruit.*

Qu'est-ce que tu fais donc? Suivant ton usage, tu barricades la porte du petit escalier. N'as-tu pas peur que des voleurs viennent enlever mes manuscrits?

LECOQ, *s'avançant.*

Enfin, belle dame.... (*Apercevant Bazin.*) Que vois-je? un homme en robe de chambre!

BAZIN, *se levant.*

Que vois-je? un inconnu!

LECOQ.

Je ne suis pas le seul à qui elle donne des rendez-vous.

BAZIN.

Moi qui parlais de voleurs!

LECOQ.

Mais l'on ne se moque pas de moi impunément. Que faites-vous ici, monsieur?

BAZIN.

Voici du nouveau; eh! qu'y venez-vous faire vous-même?

LECOQ.

Sachez que j'ai lieu d'être fort surpris de trouver ici, et en robe de chambre....

BAZIN.

Sachez que j'ai lieu d'être bien plus surpris de vous y voir vous-même, et ce ton....

LECOQ.

Ce ton est celui qui me convient. Et vous allez me faire le plaisir de sortir à l'instant.

BAZIN.

Les menaces ne m'effraient pas.

LECOQ.

Je vois que vous ne me connaissez pas; je me nomme Lecoq.

BAZIN.

Lecoq! ce n'est pas un voleur; mais c'est bien pis.

LECOQ.

J'ai des droits ici.

BAZIN.

Des droits!

LECOQ.

Oui, un rendez-vous.

BAZIN.

Ah! mon Dieu! serait-il bien possible!

LECOQ.

Je vois que j'avais affaire à une franche coquette qui nous trompait, nous sacrifiait l'un à l'autre.

BAZIN.

Monsieur, je me suis modéré tant que je ne vous ai pris que pour un voleur.

LECOQ.

Un voleur!

BAZIN.

Avec ces gens-là il faut filer doux ou être le plus fort; mais avec vous, monsieur, je prendrai la liberté de vous prier d'abord de sortir par où vous êtes entré sans vous le faire répéter, et demain vous me ferez raison, s'il vous plaît.

LECOQ.

Volontiers. Je ne refuse jamais une partie d'honneur avec les hommes, une partie de plaisir avec les dames; mais pour ce soir, croyez-moi, regagnez au plus vite votre logis en robe de chambre, car bien certainement ce n'est pas moi qui partirai.

(Il s'assied dans un fauteuil.)

BAZIN.

Insolent! savez-vous à qui vous parlez enfin?

SCÈNE VIII.

LECOQ, BAZIN, MADAME BAZIN.

MADAME BAZIN.

D'ou vient donc tout ce bruit? Ah! ciel!

BAZIN.

Venez, venez, madame, jouir du prix de vos perfidies, de votre affreuse conduite.

LECOQ.

Oui, ingrate! femme indigne! ....

MADAME BAZIN.

Plaît-il? à qui parle monsieur?

BAZIN.

Voyez, madame, qu'outragé aussi sensiblement par vous et par monsieur, on veut encore me mettre à la porte de chez moi.

LECOQ.

De chez lui !

BAZIN.

C'est à présent que je vois que vous ne m'attendiez pas sitôt. N'est-ce pas là ce monsieur Lecoq sur lequel on voulait m'inspirer des soupçons ? Parlez, répondez.

MADAME BAZIN.

Une femme qui a pour soi le témoignage d'une conscience pure sait braver tranquillement les fausses apparences.

LECOQ, *à part.*

C'est un mari ! et moi qui la croyais veuve ! je suis pris.

BAZIN.

Regardez, regardez votre complice interdit, confondu, et rougissez à votre tour. Ah ! madame Bazin !

MADAME BAZIN.

Ah ! monsieur Bazin, vous concevez donc que votre femme peut encore inspirer de tendres sentiments ?

BAZIN.

Rire, plaisanter effrontément. Tu-dieu ! comme elle s'est formée pendant mon voyage !

LECOQ.

C'est unique, comme les femmes ne perdent jamais la tête.

MADAME BAZIN.

Finissons ; que demande, que veut monsieur Lecoq ?

BAZIN.

Osez-vous encore l'interroger ? Ce rendez-vous donné !

MADAME BAZIN.

Un rendez-vous donné par moi ?

LECOQ.

Madame....

MADAME BAZIN.

Osez-vous le soutenir ?

LECOQ.

Il est certain que ce n'est pas madame.

BAZIN.

Croyez-vous qu'il suffise de nier ? Après les propos trop significatifs....

MADAME BAZIN.

Monsieur aurait-il prononcé mon nom ?

LECOQ.

Non, madame.

BAZIN.

Il est vrai, mais qu'importe.

MADAME BAZIN.

Suis-je donc la seule femme qui habite cette maison ?

BAZIN.

Comment ! quoi ! .... Se pourrait-il....

LECOQ, *à part.*

L'excellent détour ! (*Haut.*) Monsieur, les événements me forcent à une indiscrétion nécessaire pour votre repos. C'est une fatale erreur qui m'a conduit dans cet appartement ; la nuit, sans lumière, on peut se tromper de porte, d'étage.

BAZIN.

Quoi ! ce serait chez madame Duparc....

MADAME BAZIN.

Ne le croyez pas. Ma voisine est incapable....

LECOQ.

Sans doute, elle n'y est pour rien, je suis seul coupable; c'est une extravagance amoureuse, une témérité excessive.....

BAZIN.

Le voilà bien payé de sa jalousie, mon cher ami Duparc; cependant je ris et j'ai tort; votre conduite n'en est pas moins très-inconsidérée, et le mariage un état très-respectable; mais c'est qu'il y a des maris qui semblent chercher leur sort.

MADAME BAZIN.

Allez, monsieur Lecoq, et souvenez-vous des dangers qu'on court, du mauvais rôle qu'on s'expose à jouer quand on se permet....

BAZIN.

Écoutez ma femme. Elle parle bien. Vous êtes jeune encore, la fatuité et les bonnes fortunes ne mènent à rien, et les choses qu'elle vous dit....

LECOQ.

Font la plus grande impression sur mon âme. Oui, je dois songer à me corriger.... Voulez-vous bien recevoir mes excuses pour la scène.....

BAZIN.

J'ai été moi-même un peu vif.

MADAME BAZIN.

Eh bien ! ne va-t-il pas lui demander excuse ?

LECOQ, *à part.*

Maudits maris ! voilà pourtant deux fois dans un jour que je suis obligé de m'humilier devant eux.

BAZIN.

Je ne vous propose pas de sortir par la grande porte.

LECOQ.

Je sortirai par où je suis entré. Restez donc, je vous prie.

BAZIN.

Permettez au moins que je vous éclaire.

LECOQ.

Pas du tout.

(Il sort.)

MADAME BAZIN.

Et il le reconduit !

BAZIN, *à Lecoq.*

Allons, puisque vous le voulez, je rentre. Prenez garde, il y a deux étages et une allée.

SCÈNE IX.

BAZIN, MADAME BAZIN.

BAZIN.

C'est un jeune étourdi, mais on pourra le ramener.

MADAME BAZIN.

Pour vous, monsieur, je vous garantis incurable.

BAZIN.

Allons, tu dois être en colère. Je me suis emporté;

mais rends-moi justice, la jalousie est-elle mon défaut, et ne mérité-je pas mon pardon?

MADAME BAZIN.

Ah! votre colère n'a pas duré long-temps.

BAZIN.

N'est-ce pas? J'aurais bien voulu voir Duparc tout à l'heure à ma place; eh bien! quand il était garçon, c'était le plus grand libertin, le plus grand railleur sur les maris trompés. C'est ainsi que les fripons, dès qu'ils se sont faits propriétaires, crient plus haut que les honnêtes gens au respect des propriétés.... Ah çà! crois-tu que madame Duparc soit vraiment attachée à son mari?

MADAME BAZIN.

Oui, oui, madame Duparc, comme toutes les femmes, aime cent fois plus son mari qu'il ne le mérite; que dis-je? n'a-t-elle pas raison? et cet homme délicat, susceptible, jaloux même, si vous voulez, ne mérite-t-il pas plus d'amour que vous, époux froid, insensible, présomptueux, orgueilleux? Agréer les excuses de ce Lecoq, lui en faire vous-même, le reconduire, l'éclairer poliment! oh! en vérité, cela est trop fort!

BAZIN.

Doucement, doucement donc, ma chère amie, tu t'emportes. (*On entend le carillon d'une forte sonnette.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que cela?

MADAME BAZIN.

Ce que c'est? c'est la précaution innocente d'une femme bien plus heureuse que la vôtre; car il m'est bien prouvé, surtout après la scène qui vient de se passer, que jamais vous ne m'avez aimée. (Elle sort.)

SCÈNE X.

BAZIN seul.

J'ai lu qu'il y avait des pays où les femmes étaient désespérées quand leurs maris ne les battaient pas; je commence à le croire.... Eh quoi! lorsque je me conduis délicatement, civilement, comme il convient à un professeur de belles-lettres et d'humanités. (*Le carillon recommence.*) Mais qu'est-ce que c'est donc que cela? avant mon voyage il n'y avait pas de sonnette. (*Encore le carillon.*) Encore! Ah ciel! c'est Duparc et Lecoq; ils parlent haut, je puis entendre. Imprudent jeune homme et malheureux mari! (*Il va écouter à la porte de l'escalier dérobé.*) Plaît-il? Ah! le détour n'est pas mauvais; il lui fait croire qu'il vient pour ma femme. Ah! la porte se referme, Lecoq part, Duparc remonte chez lui; il faut pourtant que je le désabuse, il y va de mon honneur. C'est pour le coup que ma femme serait furieuse, si elle apprenait..... Mais sachons ménager ce pauvre Duparc. (*Ouvrant la petite porte.*) Mon voisin, un mot; entrez donc, s'il vous plaît.

SCÈNE XI.

BAZIN, DUPARC, EN ROBE DE CHAMBRE, UNE LUMIÈRE A LA MAIN.

DUPARC.

Vous n'êtes pas encore couché, mon voisin?

BAZIN.

Non, vraiment. Qu'est-ce donc que tout ce bruit que j'ai entendu tout à l'heure?

DUPARC.

Ce que c'est? oh! rien; un de mes amis qui vient de sortir. (*A part.*) Pauvre homme! il ne se doute pas....

BAZIN.

Mais il n'y avait pas de sonnette....

DUPARC.

Hier encore, il est vrai; c'est ma femme qui, pour plus de sûreté, l'a fait placer.

BAZIN, *à part.*

Sa femme! Ce cher voisin, je ne le croyais pas si confiant.

DUPARC, *à part.*

Est-ce bien à sa femme que Lecoq....

BAZIN.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble avoir reconnu ce monsieur Lecoq dont vous m'avez parlé.

DUPARC.

Mais vous m'aviez dit ne l'avoir jamais vu?

BAZIN.

Je le croyais; je me rappelle à présent... (*A part.*) Je ne sais comment diable m'y prendre.

DUPARC.

Puisque je ne peux vous le cacher, oui, c'est Lecoq qui sort d'ici; et puisque vous le savez, je vous conseillerai en ami de veiller un peu sur votre femme.

BAZIN.

Oh! oui, parlez-moi de ma femme. Mon voisin, veillez vous-même sur la vôtre.

DUPARC.

Oh ! à cet égard-là, voisin, je crois qu'on n'a pas de leçon à me faire; et dans cette circonstance, d'ailleurs, elle serait assez déplacée; on connaît les vues et les intentions de Lecoq.

BAZIN.

Oh ! oui, nous avons entendu toute votre conversation; il vous trompe.

DUPARC.

Il me trompe? Vous verrez qu'il vient pour ma femme.

BAZIN.

Vous verrez que c'est la mienne qui aura tout fait.

SCÈNE XII.

BAZIN, DUPARC, DESGRAVIERS, EN ROBE DE CHAMBRE, UN BOUGEOIR A LA MAIN.

DESGRAVIERS.

Qu'est-ce donc, mes chers voisins, que tout ce tapage, cette sonnette et le nom de M. Lecoq qui frappe mes oreilles? En vérité, voilà un homme qui fait bien du bruit dans la maison.

BAZIN.

J'étais à travailler, un homme entre par cette petite porte; il ne me connaît pas, il me cherche querelle; ma femme accourt, tout s'éclaircit : c'était Lecoq; c'est chez la voisine qu'il allait; il s'était trompé, il me l'avoue, je le congédie.

DUPARC.

En ouvrant la porte de la rue il fait aller une sonnette

posée nouvellement; j'accours au bruit, je trouve mon homme, je l'interroge; c'est pour la voisine qu'il venait, dit-il. A laquelle des deux en veut-il maintenant?

DESGRAVIERS.

A toutes les deux, rien n'est plus clair.

BAZIN.

Allons donc.

DUPARC.

Vous croyez?... Mais en effet....

BAZIN.

Eh! quand cela serait? nos femmes sont vertueuses et incapables....

DUPARC.

Il est certain que pour cette affaire, au moins, j'ai des motifs de sécurité. Cette sonnette qui a fait tant de bruit, c'est ma femme qui m'a engagé à la placer de façon que la porte ne pût s'ouvrir ou se fermer....

DESGRAVIERS.

Mon ami, cela ne prouve rien. Cette double aventure de la nuit me rappelle ce qui m'est arrivé avec ma seconde femme. Un jour, dans une société, un de mes amis intimes nous vante les doux moments qu'il a passés le matin même en déjeunant avec une femme charmante; on annonce ma femme. Ignorant la conversation qui avait eu lieu, son premier mot est de dire qu'elle a déjeuné le matin même avec le beau conteur, mon ami intime. Voilà pour vous, mon cher Bazin. Quant à votre sonnette, mon cher Duparc, vous rappellez-vous certain couplet du mariage de Figaro où il est question d'un chien qui mordait

tout le monde, excepté celui qui l'avait vendu. C'est sur moi que ce couplet a été fait. Même aventure m'arriva; ce n'est pas que tout cela doive vous inquiéter, parce que vos femmes.... c'est bien différent. Femmes honnêtes, vertueuses.

DUPARC.

Oh! sans doute; mais quand je pense à ma sonnette et à votre chien.... Je m'amuse à causer, et je ne pense pas à tout ce qui peut se passer chez moi. Bonsoir, mes voisins.

BAZIN.

Eh! mais, écoutez-donc, mon cher Duparc, écoutez-donc.

SCÈNE XIII.

BAZIN, DUPARC, DESGRAVIERS, MADAME BAZIN.

MADAME BAZIN.

Eh bien, monsieur, après une scène comme celle qui vient de se passer, vous me délaissez, vous m'abandonnez.

SCÈNE XIV.

BAZIN, DUPARC, DESGRAVIERS; MESDAMES BAZIN, DUPARC.

MADAME DUPARC.

Ah, mon Dieu! mon ami, j'ai entendu fortement disputer dans l'escalier, et ne te voyant pas revenir, je n'ai pu résister au désir de m'informer.... Comment peux-tu

me laisser en proie à l'inquiétude? Ah! cela n'est pas bien.

DESGRAVIERS.

Eh bien! qu'est-ce que je vous disais? femmes charmantes! Jouissez, mes voisins, du plaisir des querelles et des raccommodements; tandis que moi, triste comme un vieux garçon.... Bonne nuit, mes chers voisins.

BAZIN.

Allons, ne te fâche pas; je vais devenir inquiet, défiant, comme Duparc.

DUPARC.

Eh! mais, en vérité, vous me feriez passer pour un jaloux.

MADAME DUPARC, *bas à madame Bazin.*

A demain matin, nous verrons madame Jacob.

TOUS ENSEMBLE.

Bonsoir, mes voisins, ma voisine. Bonsoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est toujours chez Bazin.

MESDAMES JACOB, BAZIN, DUPARC.

MADAME JACOB.

Oui, mesdames, à sept heures du matin, M. Lecoq est venu me raconter toutes ses bonnes fortunes de cette nuit.

MADAME DUPARC.

Elles n'ont pourtant pas été bien brillantes.

MADAME JACOB.

Il a passé une partie de la nuit dans cette chambre, à votre porte, dans votre escalier, sous vos fenêtres, pour ne rencontrer partout que des maris et réveiller toute la maison; et une petite pluie froide qui a duré jusqu'au jour l'a percé jusqu'aux os; mais c'est égal, il est enchanté!

MADAME BAZIN.

Bon jeune homme! il est facile à enchanter!

MADAME JACOB.

D'abord, il est sûr de vous; mais il ne veut plus de rendez-vous dans la maison; la présence des maris les rend trop dangereux. Je suis chargée de vous proposer de vous rendre toutes les deux chez moi, ce matin, pendant que votre mari sera à l'audience et le vôtre à sa classe.

MADAME BAZIN.

A quoi bon ce rendez-vous?

MADAME JACOB.

Il ne vaudrait rien si nous ne trouvions pas le moyen d'y amener vos maris.

MADAME DUPARC.

Pour le mien, rien de si facile.

MADAME BAZIN.

Oui; mais le mien, impossible. C'en est fait, après la scène d'hier, il faut y renoncer.

MADAME JACOB.

Renoncer! Fi donc! Une apparence plus forte, une espèce d'aveu de votre part..... Vous me parliez hier d'un journal de toutes vos actions, de toute votre conduite.

MADAME BAZIN.

Eh bien?

MADAME JACOB.

L'avez-vous continué jusqu'à ce jour?

MADAME BAZIN.

Ennuyée de n'avoir à écrire que mon éternel amour, son excessive suffisance, je l'ai interrompu.

MADAME JACOB.

A merveille! où est-il ce registre?

MADAME BAZIN.

Là, dans mon cabinet.

MADAME JACOB.

Bon! Je veux le continuer, moi.

MADAME BAZIN.

Mais comment faire tomber ce journal entre ses mains?

MADAME JACOB.

Il ne s'agit que de le mettre sur la voie.

MADAME DUPARC.

Voici mon mari qui vient dans cette chambre avec le vôtre.

MADAME JACOB.

Eh! vite, venez avec moi.

MADAME BAZIN.

En vérité, vous me faites faire tout ce que vous voulez.

MADAME DUPARC.

Je suis curieuse de voir ce qu'elle va lui dicter.

(Elles entrent toutes les trois dans le cabinet.)

SCÈNE II.

DUPARC, BAZIN.

DUPARC.

Ma femme est sans doute chez vous, mon cher Bazin? Je causais avec elle, lorsqu'un maudit plaideur est venu m'accabler de ses doléances, comme si j'étais un homme qu'on sollicitât.

BAZIN, *lui montrant la porte vitrée de l'appartement de sa femme.*

Tenez, la voilà dans l'appartement de ma femme.

DUPARC, *regardant.*

Avec une autre femme! Qu'est-ce que c'est que cette autre femme?

BAZIN.

Je ne la connais pas; voilà la première fois que je l'aperçois.

DUPARC.

Comment ! mon ami, vous souffrez que votre femme voie une femme que vous ne connaissez pas ?

BAZIN.

Et pourquoi pas ?

DUPARC.

Et vous n'êtes pas déjà allé vous informer de l'état, du nom de cette femme, du motif de sa visite ?

BAZIN.

Et pourquoi donc ? Ma femme ne serait-elle pas en droit de s'offenser d'une pareille enquête ?

DUPARC, *s'avançant vers le cabinet.*

Oh bien ! que la mienne s'en offense ou non.... je vais...

BAZIN, *le retenant.*

Arrêtez, mon voisin, vous êtes chez moi, et je ne souffrirai pas qu'on se permette de déranger....

DUPARC.

Ah! que toutes les femmes vous doivent de remercîments pour la manière dont vous prenez les choses ! Vous devriez faire un petit code de morale et de patience à l'usage des maris. (*Regardant la porte.*) Mais ces dames parlent vivement. Allons, je suis sur le tapis. Il est question de moi, je le parie.

BAZIN.

Point du tout. On ne pense pas à vous peut-être.

DUPARC.

Ah ! l'on ne pense pas à moi ? En effet, suis-je digne qu'on s'occupe de moi ?

BAZIN.

C'est de moi qu'on parle.

DUPARC.

Ma femme s'applaudit sans doute du rôle qu'elle a joué depuis hier. Dieu sait les sarcasmes qu'on lance sur les pauvres maris ! Et vous souffrez cela de sang-froid ? Mais je ne serai pas si patient, morbleu !

BAZIN.

Eh ! mon ami, laissez votre femme tranquille. On s'occupe de moi, vous dis-je. Ma femme vante ma douceur, ma confiance ; elle cite ma dernière traduction : dans le fait, elle m'a fait honneur dans le monde, et cela lui a inspiré un respect, une vénération pour son mari. Votre femme, tout en vous rendant justice, soupire tout bas ; et leur bonne amie, que je ne connais pas, mais qui paraît une personne judicieuse et sensée, plaint la vôtre, et félicite la mienne.

DUPARC.

Oui, c'est parfaitement arrangé ; mais votre entêtement me force à vous le dire. Votre femme..... Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il me fût arrivé une scène semblable à celle qui s'est passée entre Lecoq et vous.

BAZIN.

Ma foi, mon cher ami, les confidences que ce Lecoq m'a faites.....

DUPARC.

Ah ! oui, si vous entendiez tous les raisonnements que fait là-dessus le cher Desgraviers.

BAZIN.

Ah ! sans doute, Desgraviers, jugeant tous les hommes d'après lui, et toutes les femmes d'après les siennes.... Ah ! les voilà qui sortent de chez madame Bazin.

SCÈNE III.

DUPARC, BAZIN ; MESDAMES JACOB, BAZIN, DUPARC.

MADAME JACOB, *remettant le journal à madame Bazin.*

Le voilà bien, très-bien.

MADAME DUPARC.

Ah, mon Dieu ! les voilà tous les deux !

BAZIN, *à Duparc.*

Ne trouvez-vous pas qu'elles ont toutes trois l'air interdit, embarrassé ?.....

MADAME JACOB, *à madame Duparc.*

Courez au-devant du vôtre, redoublez de caresses et d'amitiés. (*A madame Bazin.*) Vous, sans faire attention à votre mari, serrez ce journal dans le secrétaire, et laissez la clef comme nous en sommes convenues.

MADAME BAZIN.

Bon.

MADAME DUPARC, *allant à son mari.*

Ah ! te voilà, mon ami, pardon ; j'allais te retrouver. C'est madame Bazin qui m'a fait prier de descendre. Tu n'es pas fâché ?

DUPARC.

Du tout, ma chère amie. (*A part.*) Elle paraît sincère cependant.

MADAME DUPARC.

Mais tu as un rapport à faire aujourd'hui à ton tribunal. Le chocolat doit être prêt ; viens. (*A madane Bazin.*) Sans adieu, ma voisiue. (*A madame Jacob.*) Votre très-humble servante, madame.

DUPARC.

Je te suis. (*A Bazin.*) Puisque cette femme reste, tâchez de savoir d'elle et de votre femme le motif de sa visite, par amitié pour moi.

BAZIN.

Soit, puisque vous le voulez.

(Duparc sort.)

SCÈNE IV.

BAZIN; MESDAMES JACOB, BAZIN.

MADAME JACOB, *à madame Bazin.*

Laissez-moi seule avec lui.

MADAME BAZIN.

Bon. (*Haut.*) Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame.

BAZIN, *approchant un fauteuil.*

Et moi qui laissais madame debout. Madame est une de tes amies ?

MADAME JACOB.

Je n'ose pas encore me donner ce titre.

MADAME BAZIN, *à madame Jacob.*

Mille pardons, si je vous laisse ; les soins du ménage.....

MADAME JACOB.

Je serais désespérée de vous gêner, madame.

BAZIN.

Tu ne me dis rien, ma bonne amie?

MADAME BAZIN, *d'un air fâché.*

Que voulez-vous que je vous dise?

BAZIN.

Tu as un air tout fâché?

MADAME BAZIN.

Faites-moi l'amitié de tenir compagnie à madame.

BAZIN.

Volontiers. Mais encore...

MADAME BAZIN.

Je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BAZIN, MADAME JACOB.

BAZIN, *à part.*

Elle est piquée; c'est toujours l'aventure d'hier au soir. Oh! elle reviendra.

MADAME JACOB, *à part.*

Voyons venir notre homme, et tâchons de le bien amener au point que nous désirons.

BAZIN, *à part.*

Allons, pour satisfaire ce pauvre Duparc, tâchons un peu de savoir quelle est cette femme.

MADAME JACOB.

Vous devez vous trouver bien heureux, monsieur Bazin, d'avoir une femme aussi aimable?

BAZIN.

Très-heureux : mais pardon, c'est la première fois que j'ai le plaisir de vous voir. A qui donc, s'il vous plaît, ai-je l'honneur de parler ?

MADAME JACOB.

Je suis madame Jacob, assez connue dans Paris.

BAZIN.

Cette madame Jacob chez qui ma femme s'est rendue hier matin?

MADAME JACOB.

Précisément.

BAZIN.

Et vous êtes venue...

MADAME JACOB.

Rendre compte à madame du résultat de mes opérations.

BAZIN.

Diable ! mais c'est sérieux.

MADAME JACOB.

Monsieur ne croit pas à la chiromancie ?

BAZIN.

Pardonnez-moi, madame, j'y crois.

MADAME JACOB.

Les hommes doutent, et se moquent de notre art.

BAZIN.

Les femmes vous rendent plus de justice.

MADAME JACOB.

Ont-elles tort? Demandez à votre épouse; en un instant j'ai deviné tous ses secrets; et elle a été frappée de voir toutes mes révélations conformes à un certain journal de toutes ses actions.

BAZIN.

Ah! oui; c'est moi qui lui ai conseillé de tenir ce journal.

MADAME JACOB.

Excellente précaution!

BAZIN.

Vous me faites penser qu'il y a long-temps que je ne lui en ai demandé communication.

MADAME JACOB.

Vous avez eu tort.

BAZIN, *gaiement.*

Parbleu! madame Jacob, je n'aurais pas été vous chercher; mais puisque vous voilà, il me prend fantaisie de savoir ma bonne aventure.

MADAME JACOB, *très-sérieusement.*

Avez-vous confiance?

BAZIN.

Confiance? oui. Oui, vous dis-je. Vous faut-il une table, des cartes?

MADAME JACOB, *d'un ton emphatique.*

Inutile. Je lis dans vos yeux, dans vos traits, votre physionomie. Le passé nous révèle l'avenir. L'homme qui m'interroge a des talents, de l'instruction. Sa femme l'a épousé par amour, trop heureuse de donner sa main et

sa fortune à un professeur célèbre, dont les traductions et les élèves sont également admirés.

BAZIN.

Elle ne manque pas d'esprit cette femme-là.

MADAME JACOB.

Un seul défaut ternit toutes ces belles qualités : amour-propre qui serait insupportable dans tout autre. Il a bien fait hier de ne pas croire aux apparences, lorsqu'un fat s'établissait en maître chez lui.

BAZIN.

Quoi! Vous savez...

MADAME JACOB.

Je sais tout.

BAZIN.

Diantre!

MADAME JACOB.

Il dépend de lui d'être heureux; qu'il s'occupe un peu plus de sa femme. S'il néglige les avis de la prophétesse, quand la lune croîtra, perte de fortune, procès, embarras de ménage; ce n'est plus l'homme par exception, il rentre dans le commun des maris; divorce, chagrins, la réputation se perd, les traductions sont interrompues, les honnêtes gens le plaignent tout bas, les malins s'en moquent tout haut, et les écoliers le montrent au doigt dans la classe. Je vous laisse à deviner si c'est à la force de mon art, aux confidences de votre femme, ou à la lecture de son journal, que je dois la connaissance de tout ce que je viens de vous révéler... La voiture que j'attendais est arrivée; votre très-humble servante, M. Bazin; faites agréer, je vous prie, mes adieux à madame.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BAZIN seul.

Quelle volubilité! il y a du bon cependant dans ce qu'elle m'a dit. Au fait, j'ai quelques reproches à me faire; il paraît qne ma femme lui aura parlé de ce journal. Parbleu! je suis curieux...

SCÈNE VII.

BAZIN, MADAME BAZIN.

BAZIN.

Ah! c'est toi?

MADAME BAZIN.

Moi-même.

BAZIN.

Tu me boudes toujours?

MADAME BAZIN.

Pas du tout; vous êtes un homme charmant. Où est donc madame Jacob?

BAZIN.

Elle vient de sortir. Elle a beaucoup d'affaires cette femme-là. Tu ne m'avais pas dit que c'était cette devineresse?

MADAME BAZIN.

Vous êtes si curieux! M'aviez-vous demandé qui elle était?

BAZIN.

Elle a beaucoup d'esprit.

MADAME BAZIN.

Trouvez-vous.

BAZIN.

Beaucoup, beaucoup.

MADAME BAZIN.

Eh mais! vous en parlez avec un feu...

BAZIN.

Eh mais! ne vas-tu pas t'aviser d'être jalouse de madame Jacob?

MADAME BAZIN.

Moi! ah! mon Dieu, non.

BAZIN.

Allons, allons, apaise-toi.

MADAME BAZIN.

Eh mais! je ne me fâche pas.

BAZIN.

Tiens, ma chère amie, je sens vraiment que ma conduite avec toi n'est pas telle qu'elle devrait être; et, comme je le disais hier, j'en veux changer; oui, je veux devenir tendre, assidu, l'homme aux petits soins.

MADAME BAZIN.

Tout comme il vous plaira, monsieur.

BAZIN.

Et pour commencer, pour te prouver que je ne veux plus m'occuper que de toi, tout en déjeunant ici je te prierai de me procurer la lecture de ton journal.

MADAME BAZIN.

De mon journal!

BAZIN.

Oui, ce registre exact et fidèle de toutes tes actions dont je me reproche de ne t'avoir pas demandé plus souvent la lecture.

MADAME BAZIN.

Vous avez raison de vous le reprocher ; et cette indifférence de votre part est cause que je ne l'ai pas continué.

BAZIN.

Bah ! tu as eu tort.

MADAME BAZIN.

Il y a plus de quinze jours que je l'ai interrompu.

BAZIN.

Quinze jours, c'est une bagatelle ; que je lise au moins jusque-là.

MADAME BAZIN.

Mais de quoi vous avisez-vous, monsieur, de demander aujourd'hui ce journal ?

BAZIN.

Moi, je crois te faire ma cour.

MADAME BAZIN.

Vous vous trompez, monsieur, et cette attention est un peu trop tardive.

BAZIN.

Il n'est jamais trop tard pour reconnaître et réparer ses torts ; c'est une jouissance que je veux me procurer, d'ailleurs : tu auras confié au papier tout ce que tu as fait, dit et pensé pendant mon absence ; il me sera bien doux de voir avec quelle impatience tu désirais mon retour. Donne-le-moi donc.

MADAME BAZIN.

C'est qu'en vérité je ne sais seulement pas ce qu'il est devenu.

BAZIN.

Jusqu'à présent tu l'as toujours serré dans ce secrétaire.

MADAME BAZIN.

Il est vrai, mais je ne sais pas ce que j'ai fait de la clef.

BAZIN.

Qu'est-ce que tu dis? La voilà cette clef que tu as laissée à la serrure.

MADAME BAZIN.

Pardon, j'y avais si peu pris garde.

BAZIN, *en s'asseyant.*

Allons, apporte-le-moi.

MADAME BAZIN.

Mais en vérité, monsieur, jamais vous ne m'avez paru aussi curieux qu'aujourd'hui ; il faut convenir que les femmes sont bien malheureuses, et les hommes bien injustes; ou froids jusqu'à l'indifférence, ou exigeants jusqu'à la tyrannie.

BAZIN.

Madame, vous le savez, je ne suis ni un tyran, ni un jaloux ; mais, prenez-y garde, plus j'aurai eu de bonne foi, plus je serais furieux si jamais je m'apercevais que j'eusse été trompé dans ma confiance.

MADAME BAZIN.

Eh bien ! vous m'enchantez en me parlant de la sorte.

BAZIN.

Comment, madame, vous moquez-vous de moi ! Eh!

mais, oui, c'est un jeu, je n'en doute pas, tu veux rire, voir s'il est impossible de me donner de la jalousie : eh bien, te voilà contente, ma chère, tu vois que j'en suis susceptible comme un autre. Tu le sais, quand je t'engageai à l'entreprendre, ce journal devait faire les délices de nos soirées. Allons, voilà le moment arrivé, et je ne doute pas que la lecture n'en soit très-amusante pour nous.

(Il fait un pas vers le secrétaire.)

MADAME BAZIN.

Monsieur, c'est un abus de confiance, que sans doute vous ne vous permettrez pas.

BAZIN, *ouvrant le secrétaire.*

Pardonnez-moi, madame; très-certainement je me le permettrai; un mari n'a-t-il pas droit aux secrets de sa femme? (*Prenant le journal.*) Ah! je le tiens, je le vois, je le reconnais.

MADAME BAZIN.

Monsieur, au nom du ciel, ne le lisez pas; pourquoi se chercher des chagrins?

BAZIN.

Se chercher des chagrins! que dites-vous, madame? Voyons donc ce qu'il contient de si chagrinant, ce journal.

MADAME BAZIN.

Souvenez-vous des plaintes que je vous ai adressées sur votre négligence; une femme n'est-elle pas bien digne d'excuse?

BAZIN.

Bien digne d'excuse.... Voyons, voyons. (*Il lit.*) « Du 28. Lecoq profitant du moment où il me trouve

« seule me déclare son amour; je venais de recevoir une « lettre de mon mari. Quelque froide que fût son épître, « il avait daigné me donner de ses nouvelles, j'étais heu- « reuse. Lecoq n'eut pas à se louer de ma réponse, ou « plutôt de mon silence, car à peine lui dis-je deux « mots.... » C'est se conduire en femme honnête, prudente. Et pourquoi donc ne voulais-tu pas que je visse ce journal? Etait-ce pour aiguillonner mon amour? Etait-ce pour ne pas me laisser voir toute l'étendue de ton attachement?

MADAME BAZIN.

Ingrat! méritez-vous en effet tout l'amour qu'on a pour vous? (*Voulant reprendre le journal.*) Mais, c'en est assez, rendez-moi ce journal.

BAZIN.

Non pas.

BAZIN.

Croyez-moi, n'allez pas plus loin. (*A part.*) Il me fait rire avec sa confiance.

BAZIN, *lisant.*

Du 30 (*) « Le hasard me fait assister à la célébration « des mariages. La joie et l'amour qui brillent dans les « yeux de tous ces jeunes époux, l'empressement des « maris auprès de leurs femmes, me fait faire malgré « moi un triste retour sur moi-même; je pense à l'indiffé- « rence, à la froideur de mon mari. » Eh bien! voilà des reproches mérités, mais je veux me corriger; oui, je me corrigerai. (*Continuant sa lecture.*) « Lecoq, qui me

(*) A l'époque où je donnai la pièce, le calendrier républicain était encore en vigueur, et on ne se mariait que les jours de décade.

« suit partout, se présente à mes yeux. Involontairement, « je le trouve plus aimable que la veille. » Comment, madame, vous le trouvez plus aimable ?

MADAME BAZIN.

Vous avez voulu lire, mais de grâce....

(Elle entreprend de reprendre le journal.)

BAZIN.

Non, madame, je lirai jusqu'au bout... (*Continuant de lire.*) Du 1er, c'était avant-hier. « Lecoq revient me voir, « j'étais seule, attendrie par la lecture d'un des romans les « plus intéressants qu'on puisse faire ; il me presse, il est « éloquent. Je n'avais pas reçu de lettre de mon mari ; je « ne peux m'empêcher de le plaindre, il se jette à mes « genoux. Il... » des mots effacés... « il me prend la main... je.. il... » Ciel ! la page déchirée au milieu de la phrase ! Perfide ! ingrate !

MADAME BAZIN.

Qu'avez-vous donc, et pourquoi ces noms injurieux ?

BAZIN.

Pourquoi ? je vous trouve bien hardie, des mots effacés, comme si vous aviez craint.... la page déchirée, comme si vous aviez rougi.... Mais, quoi ! c'est peut-être le hasard ; que dis-je ? ce qui précède ne suffit-il pas pour justifier mon courroux ?

MADAME BAZIN.

Voyez que vos procédés seuls....

BAZIN.

Mes procédés ! Ah ! Clémence, vous m'avez pu tromper ! vous !

MADAME BAZIN.

(*A part.*) Eh quoi ! au lieu d'éclater, il s'attendrit ; il est temps de le désabuser. (*Haut.*) Ne croyez pas...

BAZIN.

Comment, madame, que je ne croie pas.....

SCÈNE VIII.

BAZIN, MADAME BAZIN, DESGRAVIERS.

DESGRAVIERS.

Ah ! vous voilà, mon cher Bazin !

BAZIN.

Ciel ! Desgraviers. Ah ! cachons cet odieux papier.

(Il cache précipitamment le journal dans sa poche.)

MADAME BAZIN.

Avant de le serrer, permettez que je vous explique...

BAZIN.

Eh quoi ! y pensez-vous ? devant M. Desgraviers !

MADAME BAZIN.

Eh ! qu'importe !

BAZIN.

Comment ! qu'importe ! Pour votre honneur, taisez-vous.

DESGRAVIERS.

Qu'avez-vous donc ?

BAZIN, *affectant un air gai.*

Rien, rien.... du tout.

MADAME BAZIN.

Pardonnez-moi... je veux...

BAZIN.

Sortez, madame; au nom du ciel, sortez.

MADAME BAZIN.

Non, souffrez....

BAZIN.

Vous voulez donc que tout l'univers apprenne... Encore une fois, sortez.

MADAME BAZIN, *à part.*

Allons voir avec madame Jacob ce qui nous reste à faire.

BAZIN.

Il ne lui manquait plus que de dévoiler...

SCÈNE IX.

BAZIN, DESGRAVIERS.

DESGRAVIERS.

Mais vous paraissez fort en colère?

BAZIN, *se contraignant.*

Petite querelle de ménage, reproche d'amour. Que voulez-vous?

DESGRAVIERS.

Je viens d'apprendre une nouvelle qui concerne vous et Duparc; vous ne me croirez pas, vous, d'après cette belle confiance que vous avez dans votre femme?

BAZIN.

Que j'ai dans ma femme!

DESGRAVIERS.

Duparc me croira, lui; il est certainement trop ombra-

geux, trop défiant; mais peut-être un excès de cette nature est-il moins déraisonnable que le vôtre.

BAZIN.

Oh ! sans doute; mais, de grâce, dites-moi...

DESGRAVIERS.

D'après la perversité qui règne parmi les hommes....

BAZIN.

Et parmi les femmes, mon ami. Ah ! oui, vous avez bien raison, plus de mœurs, tout est renversé, bouleversé dans la nature...

DESGRAVIERS.

Voilà de l'exagération ! il ne faut pas croire que l'Etat soit perdu parce que votre ménage est un peu troublé.

BAZIN.

De grâce, hâtez-vous de m'apprendre...

DESGRAVIERS.

Vous me connaissez assez pour être persuadé que c'est bien involontairement que j'ai appris ce que je vais vous révéler.

BAZIN.

Ah ! je le sais ! Vous n'êtes ni curieux, ni tracassier, ni bavard ; mais venons au fait.

DESGRAVIERS.

J'aime à voir que vous me rendiez justice; j'étais à ce café où nous avons fait cette partie de trictrac hier au soir.

BAZIN.

Eh bien

DESGRAVIERS.

Que je n'ai perdue que par étourderie.

BAZIN.

Oui, par étourderie. Après?

DESGRAVIERS.

Nous parlions des affaires publiques, suivant l'usage du déjeuner, lorsque Locoq est entré.

BAZIN.

Lecoq!

DESGRAVIERS.

Oui, ce Lecoq que vous ne voulez pas absolument croire l'amant de votre femme. Il fit bientôt changer la conversation; c'est un homme qui ne sait parler que de ses bonnes fortunes.

BAZIN.

Eh bien?

DESGRAVIERS.

Eh bien.... mais je voudrais que Duparc fût ici, car le fait le regarde autant que vous.

BAZIN.

Eh bien! soyez content, tenez, c'est Duparc que j'entends: mais, de grâce, maintenant soyez bref.

SCÈNE X.

BAZIN, DESGRAVIERS, DUPARC.

DUPARC.

Eh bien, mon ami, vous avez causé avec votre femme; de mon côté j'ai interrogé la mienne. Voyons si leurs réponses s'accordent. Quelle est cette femme inconnue qui est venue les voir ce matin?

BAZIN.

Madame Jacob, cette devineresse chez laquelle elles se sont transportées toutes les deux.

DUPARC.

Précisément. Voilà l'aveu que ma femme vient de me faire : Allons, malgré ma jalousie, il me faudra croire à cette fureur de tendresse qui l'a pris depuis hier.

DESGRAVIERS.

Madame Jacob, ciel ! comme tout coïncide, et comme la Providence permet que tout se découvre ! Il m'en coûte de vous affliger, mes voisins; mais il le faut, je le dois. Ce Lecoq, après s'être vanté de ses deux rendez-vous de la nuit dernière, dérangés par les maris, se félicitait d'en avoir de nouveaux ce matin, et pour le coup bien à l'abri de ces jaloux, de ces.... Dieu sait, mes voisins, comme il vous traite! Et chez qui ces nouveaux rendez-vous? chez cette madame Jacob à la Chaussée d'Antin.

BAZIN.

Ciel!

DUPARC.

Est-il possible ?

BAZIN.

Allons, mon malheur est avéré, connu même dans le quartier ; je n'ai plus de ménagements à garder. Mon cher Duparc, vous qui êtes un juge, et un bon juge, de grâce, indiquez-moi les moyens les plus prompts de parvenir au divorce.

DESGRAVIERS.

Au divorce! Est-ce vous, grands dieux! qui tenez un pareil langage?

DUPARC.

Au divorce ! Fi ! mon voisin ! dans mes plus forts accès, je n'ai jamais eu cette odieuse pensée.

BAZIN.

Mais auparavant je le verrai, ce perturbateur de la paix des ménages ; il apprendra qu'un professeur de belles-lettres ne se laisse pas outrager impunément.

DUPARC.

Je commençais à me convaincre si bien de la vertu de ma femme !

BAZIN.

C'est chez cette maudite sorcière, à la Chaussée d'Antin ! Ah ! parbleu, j'y serai !

DUPARC.

Et moi aussi j'y serai ; et nous verrons !

DESGRAVIERS.

Doucement, mes chers voisins, apaisez-vous. Tenez, depuis hier j'ai fait de très-graves réflexions. Ce double rendez-vous me rappelle mon aventure avec ma troisième femme ; celle dont je suis séparé... Je lui surprends un jour une lettre... une lettre terrible... Confiant avec ma première femme, je n'avais rien vu. Esclave d'un faux point d'honneur avec la seconde, j'avais tout vu, je n'avais rien dit. Jaloux avec la troisième, je ne cherche point d'autres preuves ; je quitte Paris, et je ne sais ce qu'elle est devenue. Je ne m'étais jamais avisé de penser que peut-être j'avais eu tort. C'est cette nuit, au milieu de mes réflexions solitaires, que pour la première fois.... Enfin je voudrais savoir au

moins à quoi m'en tenir sur elle, comme sur les deux autres.

BAZIN.

Oui, mon ami, vous pouvez avoir eu tort; mais, moi, certainement je ne l'ai pas, et j'irai chez madame Jacob...

DUPARC.

Et moi aussi j'irai.

DESGRAVIERS.

Non, vous n'irez pas. Vous êtes trop vifs; vous vous croyez outragés, vous feriez des scènes. C'est moi qui dois et qui veux aller chez madame Jacob.

DUPARC ET BAZIN.

Vous?

DESGRAVIERS.

Votre situation me touche; je suis de sang-froid; je ne suis pour rien dans l'affaire. Je verrai cette femme, et fût-elle cent fois plus habile, je vous réponds de découvrir la vérité.

BAZIN.

Non, je veux moi-même....

DESGRAVIERS.

Vous pouvez me suivre, m'attendre à quelque distance, dans un café, dans une voiture, et s'il est à propos, j'irai vous avertir; vous paraîtrez.

BAZIN.

Oui, certainement, nous paraîtrons; nous confondrons les coupables.

DUPARC.

Au moins, puisque vous voulez parler à cette femme

avant nous, ne perdons pas de temps, car je brûle d'éclaircir....

BAZIN.

Non, ne perdons pas de temps.

DESGRAVIERS.

Partons, et croyez moi, rapportez-vous-en à mon amitié, à mes lumières, et surtout à mon expérience de trois mariages.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un jardin ; sur un côté une petite porte donnant sur une rue ; de l'autre un pavillon.

La scène est chez madame Jacob.

SCÈNE I.

LEDOUX; MESDAMES JACOB, DUPARC, BAZIN.

(On frappe à la petite porte.)

LEDOUX, *traversant le théâtre pour aller ouvrir.*

Ah! voilà madame; il était temps : ma foi je ne saurais suffire à répondre à toutes les personnes qui l'attendent.

MADAME JACOB.

Entrez, mesdames, entrez.

MADAME BAZIN.

Vous croyez qu'ils ne nous auront pas vues?

MADAME JACOB.

Point d'inquiétude. Eh bien! Ledoux?

LEDOUX.

Ah! madame, un monde terrible; des vieilles, des jeunes, des grandes, des petites, des élégantes, des ouvrières, des femmes, des filles qui se disputent à qui passera la première quand vous arriverez.

MADAME JACOB.

Et M. Lecoq, ce beau brun qui est venu hier après ces dames? il n'a pas paru?

LEDOUX.

Pardonnez-moi, madame ; et cet autre aussi que je prenais pour un espion.

MADAME JACOB.

Mon cher Desgraviers ! Nous nous verrons enfin.

LEDOUX.

Je ne sais pas son nom ; mais c'est égal, il est venu, et, malgré toutes mes précautions, ils se sont presque rencontrés. Mais il n'y a pas de danger ; on aurait dit qu'ils se cachaient l'un de l'autre. Je les ai remis tous deux à un quart d'heure, comme madame me l'avait recommandé.

MADAME JACOB.

Dès que M. Lecoq arrivera, dites que je l'attends au jardin. N'introduisez M. Desgraviers qu'après son départ, et renvoyez tout le reste à demain.

LEDOUX.

A demain ? Ce ne sera pas facile, entre nous. Ah ! mon Dieu ! comme les gens sont donc curieux et crédules !

(Il sort.)

SCÈNE II.

MESDAMES JACOB, DUPARC, BAZIN.

MADAME JACOB.

Vous voyez qu'ils ne nous feront pas attendre.

MADAME DUPARC.

Avez-vous remarqué en passant la voiture où nos maris sont restés en sentinelle ?

MADAME BAZIN.

Je tremblais qu'ils ne nous aperçussent.

MADAME DUPARC.

Comme ils ont changé depuis hier! Sur le visage de Duparc, ce n'est plus qu'un reste d'inquiétude.

MADAME BAZIN.

Et mon pauvre Bazin, qu'est devenu son air vainqueur?

MADAME JACOB.

Et l'air consolateur, empressé, affairé du pacifique Desgraviers? Bientôt tu ne prendras plus tant d'intérêt aux affaires des autres, cher mari de trois femmes!

SCÈNE III.

MESDAMES JACOB, DUPARC, BAZIN; LEDOUX.

LEDOUX.

Voila M. Lecoq qui marche sur mes pas.

MADAME BAZIN.

Je ne veux pas le voir.

MADAME DUPARC.

Ni moi non plus.

MADAME JACOB.

Passez toutes les deux dans ce pavillon.

MADAME DUPARC.

Je vous le recommande.

MADAME BAZIN.

Ne l'épargnez pas.

(Elles entrent dans le pavillon.)

SCÈNE IV.

MADAME JACOB, LEDOUX.

LEDOUX.

Dépêchez-vous de l'expédier, car l'autre sonnait au moment où j'accourais.

MADAME JACOB.

Faites-le entrer et attendre jusqu'au départ de M. Lecoq.

LEDOUX.

Bon.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME JAÇOB, LECOQ.

LECOQ.

Ah ! c'est vous, belle dame; il y a une heure que je suis dans votre quartier à attendre votre retour. Eh bien ! viendront-elles?

MADAME JACOB.

Tout ce qui s'est passé hier au soir, ces rencontres avec les maris, vos confidences à chacun d'eux avaient altéré le léger sentiment de préférence qu'elles éprouvaient pour vous ; car ce sont des femmes vertueuses, et ce n'est que votre conversation qu'elles aiment.

LECOQ.

Ma conversation ! je parle si bien ! c'est tout simple. Viendront-elles ?

MADAME JACOB.

Que d'obstacles! D'abord, les maris qui les obsèdent

sans cesse; ensuite chacune a découvert que vous aimiez l'autre; de là, grande colère, grande jalousie.

LECOQ.

La jalousie! elle amène l'amour; vous le disiez hier.

MADAME JACOB.

Vous entendez bien que j'ai dit à celle-ci qu'elle était préférée; à celle-là, que vous ne faisiez la cour à l'autre que pour mieux cacher vos véritables sentiments; enfin j'ai levé tous les scrupules; dans un quart d'heure elles seront ici.

LECOQ.

Dans un quart d'heure! ici! Vous êtes adorable!

MADAME JACOB.

Mais elles ne viennent, m'ont-elles dit, que pour éclater en reproches contre le perfide, l'ingrat qui a cru pouvoir les tromper : elles sont étonnées de votre présomption, de votre fatuité; ce sont leurs propres expressions.

LECOQ.

Oh! quand les femmes vous aiment, elles ne vous épargnent pas les injures.

MADAME JACOB.

Mais voyez ce petit brasseur, disait madame Bazin, parce qu'il a séduit, trompé quelques grisettes, s'adresser à une femme comme moi! Plus vain que M. Bazin, plus jaloux que M. Duparc, il a tous leurs défauts sans avoir leurs qualités.

LECOQ.

Oui, mais ce sont des maris.

MADAME JACOB.

S'imaginer que je suis malheureuse avec mon mari, disait madame Duparc; c'est avec un mauvais sujet de son espèce que je serais vraiment infortunée.

LECOQ.

Oh ! entre nous, je ne vaux pas grand'chose ; elle a raison.

MADAME JACOB.

Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que, suivant les apparences, elles vont se trouver ici toutes les deux en même temps.

LECOQ.

Tant mieux! elles vont se disputer, il faudra faire le conciliateur. Il me vient une idée : il faut les réunir à table ; Bacchus et l'Amour ont toujours été bons amis : vous me prêtez votre maison ; je commande un grand repas chez Rose, votre voisin ; grande chère, bon vin, nous nous amuserons.

MADAME JACOB.

Volontiers. Donnez vos ordres en conséquence.

LECOQ.

Je me charge du dessert. Nos belles vont arriver; heureusement j'ai un cabriolet, je vole et je reviens. Sans adieu, trop aimable enchanteresse. Oh! cela va faire un bruit du diable; c'est charmant, divin, délicieux !

(Il sort.)

MADAME JACOB *seule.*

Le fat! il ne s'est pas aperçu que je me moquais de lui. Le bandeau de l'amour-propre est encore plus épais que celui de l'amour.

SCÈNE VI.

MADAME JACOB, LEDOUX.

LEDOUX.

Peut-on faire entrer monsieur... monsieur Desgraviers, comme vous l'appelez ? Il est là.

MADAME JACOB.

Faites-le passer ici ; et dans la conversation que vous allez avoir avec lui, donnez-lui à entendre que M. Lecoq me fait la cour.

LEDOUX.

A vous, madame ?

MADAME JACOB.

Oui, et que je reçois ses soins avec complaisance ; mais tout cela d'une manière bien précise, bien positive.

DEDOUX.

Laissez-moi faire ; ah ! l'on se forme à mentir dans une maison comme celle-ci.

(Il sort.)

MADAME JACOB *seule.*

Je suis bien faite aussi pour inspirer de tendres sentiments à M. Lecoq. Sortons, voici M. Desgraviers.

SCÈNE VII.

DESGRAVIERS, LEDOUX.

DESGRAVIERS.

Ah ! elle est rentrée enfin ! Eh bien ! où est-elle donc cette femme qui se fait tant désirer ?

LEDOUX.

Tout à l'heure vous l'allez voir paraître ; elle prépare ses expériences.

DESGRAVIERS.

Ses expériences ! Pourquoi descendre au jardin ? ne pas me recevoir dans son appartement ?

LEDOUX.

C'est ici qu'elle reçoit ses amis quand il fait beau comme aujourd'hui.

DESGRAVIERS.

Ses amis ! Je ne la connais pas.

LEDOUX.

Je veux dire les honnêtes gens, ou du moins ceux qui le paraissent comme vous.

DESGRAVIERS.

Vous ne parliez pas si poliment hier, quand vous me refusiez la porte.

LEDOUX.

Ah dame ! hier n'est pas aujourd'hui.

DESGRAVIERS, *à part.*

Si j'interrogeais ce valet ?

LEDOUX, *à part.*

Comment l'amener à parler de cet autre, de M. Lecoq ?

DESGRAVIERS.

Votre maîtresse est bien habile, n'est-ce pas, mon ami ?

LEDOUX.

C'est surprenant, monsieur ; ce ne sont pas seulement des femmes qui viennent nous consulter ; il nous vient des hommes. Oh mais ! des hommes d'esprit ; je m'y connais,

moi, parce qu'à cet Opéra j'en ai tant vu ; des musiciens qui demandaient des poëmes, des poëtes qui demandaient des décorations.

DESGRAVIERS.

Il me semble, lorsque je suis entré, que j'ai vu sortir un homme de bonne mine, que j'ai cru reconnaître ; n'était-ce pas....

LEDOUX.

M. Lecoq.

DESGRAVIERS.

Ah ! il vient aussi consulter les devineresses ?

LEDOUX.

Ah ! c'est une affaire à part ; une consultation comme il n'y en a pas.

DESGRAVIERS, *à part.*

Nous y voilà. Pauvre Duparc ! pauvre Bazin !

LEDOUX.

C'est que, voyez-vous, madame est dans la fleur de la jeunesse.

DESGRAVIERS.

Je le sais, et on la dit fort jolie.

LEDOUX.

C'est une honnête femme, au moins ; mais nous n'en avons pas moins nos soupirants.

DESGRAVIERS.

Comment ! est-ce que monsieur Lecoq lui aurait fait entendre que sa beauté l'a touché ?

LEDOUX.

Et pourquoi pas ?

DESGRAVIERS.

En vérité ?

LEDOUX.

Enfin je sais ce que je sais ; suffit que c'est une affaire très-avancée. Madame est un excellent parti, et M. Lecoq est vraiment aimable ; du moins, madame le trouve tel.

DESGRAVIERS.

Que votre maîtresse prenne garde à cet homme-là, mon ami ; il la trompe.

LEDOUX.

On ne trompe pas madame. Mais la voici, je vous laisse.

(Madame Jacob paraît, voilée ; elle appelle Ledoux et lui parle bas.)

DESGRAVIERS.

Voici du nouveau ; comment ! il ferait la cour, même à la sorcière ?

LEDOUX, *à madame Jacob.*

C'est entendu.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DESGRAVIERS, MADAME JACOB, VOILÉE.

DESGRAVIERS, *à part.*

Oh ! oh ! voilée ! c'est unique comme ces femmes-là savent employer jusqu'au plus petit moyen de charlatanisme.

MADAME JACOB, *grossissant sa voix.*

Que voulez-vous ?

DESGRAVIERS.

Ce que je veux, madame ? (*A part.*) C'est fort singu-

lier, cette femme m'inspire un certain je ne sais quoi qui m'étonne. (*Haut.*) Je venais, madame, plein d'admiration pour vos talents que j'entends vanter de tous les côtés où je porte mes pas.... qui se sont enfin tournés vers votre demeure, parce que je suis curieux de savoir comment.... et par quelle aventure.... dans une circonstance aussi bizarre...

MADAME JACOB.

Vous vous troublez ?

DESGRAVIERS.

C'est qu'aussi, madame, on ne s'attend pas.... Dites-moi un peu, madame, recevez-vous toutes les personnes qui viennent vous consulter avec un voile ?

MADAME JACOB.

Non.

DESGRAVIERS, *fort troublé.*

Bien sensible à la préférence. (*Cherchant à se remettre.*) Madame, un mauvais sujet que vous connaissez, un nommé Lecoq, fait la cour aux femmes de deux de mes amis; on dit même que toutes deux ont donné ce matin ici, chez vous, un rendez-vous à monsieur Lecoq.

MADAME JACOB.

Eh bien ?

DESGRAVIERS.

Eh bien ! madame, mes deux amis sont fort inquiets.

MADAME JACOB.

Eh bien ! monsieur, vos deux amis sont des sots.

DESGRAVIERS.

Ils en ont peur.

MADAME JACOB.

Ils ont tort d'avoir peur.

DESGRAVIERS.

C'est-à-dire que leur fait est sûr.

MADAME JACOB.

Au contraire, et leurs femmes sont vertueuses.

DESGRAVIERS.

En vérité? Cependant....

MADAME JACOB.

Cependant, vous qui vous mêlez si charitablement des ménages des autres, n'avez-vous pas été marié?

DESGRAVIERS.

Moi, madame? (*A part.*) Que diable veut dire cette question? (*Haut.*) Oui, je l'ai été, et plus d'une fois, malheureusement.

MADAME JACOB.

Vos deux premières femmes....

DESGRAVIERS.

D'où savez-vous?

MADAME JACOB.

Vos deux premières femmes....

DESGRAVIERS.

M'avaient trompé, et ne sont plus.... Mais vous cherchez à détourner....

MADAME JACOB.

La troisième?

DESGRAVIERS.

Eh bien! madame, la troisième! (*A part.*) Quelle est donc cette femme qui paraît si instruite et qui m'interroge...

MADAME JACOB.

Pourquoi vous en êtes-vous séparé ?

DESGRAVIERS.

Pourquoi ? .... Mais ce n'est pas pour ce motif que je viens....

MADAME JACOB.

Répondez.

DESGRAVIERS.

Eh bien ! madame, elle m'avait trompé comme les autres.

MADAME JACOB.

En avez-vous eu la preuve ?

DESGRAVIERS.

La preuve ! Mais encore une fois ce n'est pas là.... Je viens chez vous pour mes amis, et voilà que vous me parlez de mes propres chagrins.

MADAME JACOB.

En avez-vous eu la preuve ?

DESGRAVIERS.

Oui, madame, j'en ai eu la preuve, une lettre d'amour signée de deux lettres initiales.

MADAME JACOB.

Cette lettre était d'une femme.

DESGRAVIERS.

Quelle femme ?

MADAME JACOB.

Joséphine Mercour, son amie.

DESGRAVIERS.

Qui depuis épousa le jeune Valmont.

MADAME JACOB.

Élève de votre ami Bazin, qui gagna un procès jugé par votre ami Duparc, auquel alors mademoiselle Mercour n'osait écrire que sous l'adresse de votre femme.

DESGRAVIERS, *examinant attentivement madame Jacob.*

Et quel motif empêcha qu'on ne me mît dans la confidence ?

MADAME JACOB.

Votre indiscrétion.

DESGRAVIERS, *fort inquiet.*

Et qui a pu vous révéler.....

MADAME JACOB.

Mon art.

DESGRAVIERS, *examinant toujours.*

Qui êtes vous donc ?

MADAME JACOB, *se devoilant.*

Votre femme.

DESGRAVIERS.

Ah ! mon Dieu ! c'est elle. Innocente.... J'aime à le croire. Ah ! pardonne.

MADAME JACOB.

Il n'est plus temps.

SCÈNE IX.

DESGRAVIERS, MADAME JACOB, LEDOUX.

LEDOUX.

Le notaire de madame est là qui voudrait lui parler ; il dit que le contrat de mariage est prêt.

DESGRAVIERS.

Le contrat de mariage!

LEDOUX.

Eh! oui, de madame et de M. Lecoq; ce n'est plus un mystère.

DESGRAVIERS.

Mais cela ne se peut pas. Vous êtes ma femme, je suis votre mari.

MADAME JACOB.

Humeur incompatible. J'ai tout prévu; la procédure est en règle.

DESGRAVIERS.

Mais il aime madame Bazin, il aime madame Duparc.

MADAME JACOB.

C'est un jeu. J'ai tout conduit pour guérir l'un de sa jalousie, et l'autre de son excessif amour-propre.

DESGRAVIERS.

Mais permettez.... Écoutez.... Madame Desgraviers, quelle leçon! Ah! si jamais j'oublie celle-là.

MADAME JACOB.

Je souhaite qu'elle vous profite, si jamais vous faites choix d'une quatrième épouse.

SCÈNE X.

DESGRAVIERS seul.

Je reste confondu, anéanti; de trois femmes j'en retrouve une.... innocente.... à ce qu'il paraît, et elle serait sur le point d'en épouser un autre!

SCÈNE XI.

DESGRAVIERS, DUPARC, BAZIN.

BAZIN.

NON, laissez-moi; ne me retenez pas. Je veux la voir cette madame Jacob.

DUPARC.

Mais écoutez-donc : un peu de sang froid. On n'est pas de cet emportement.... Modérez-vous.

BAZIN.

Que je me modère! quoi! me préférer ce monsieur Lecoq! L'indigne!

DUPARC.

Ah! mon Dieu! ce que c'est que la jalousie! Tenez, voilà Desgraviers, il vous instruira....

BAZIN.

C'est vous, mon ami? eh bien! où en sommes-nous? Où en êtes vous? Qu'avez-vous appris?

DESGRAVIERS.

J'en suis, mes chers amis, j'en suis.... Ah! j'étais loin de m'attendre à ce qui vient de m'arriver.

DUPARC.

Ah! bon Dieu! Qu'avez-vous donc?

BAZIN.

Vous redoublez mon inquiétude!

DESGRAVIERS, *d'un ton dolent.*

Non, mes chers amis, ne vous inquiétez pas, ne vous

attristez pas; tout va le mieux du monde pour vous, et vous êtes trop heureux!

DUPARC.

Mais vous nous annoncez notre bonheur d'un ton bien douloureux!

DESGRAVIERS.

Ah! c'est que vous ne savez pas, vous ne pouvez pas vous douter.... Mais, avant tout, de grâce, répondez-moi. Vous connaissez le jeune Valmont?

BAZIN.

C'est un de mes élèves, un très-joli sujet; mais c'est ma femme dont il me faut parler.

DESGRAVIERS.

Ce jeune Valmont, mon cher Duparc, n'a-t-il pas gagné un procès, il y a un an?

DUPARC.

Oui, un procès qui l'obligeait à se cacher, et dont le succès décida son mariage. Mais, de grâce... M. Lecoq?

DESGRAVIERS.

Ainsi les amours de ce Valmont étaient donc bien secrets?

BAZIN.

Eh! oui, très-secrets; mais, de grâce....

DESGRAVIERS.

Et n'y a-t-il pas eu une lettre interceptée.....

BAZIN.

Oui, dit-on, fit le malheur d'une de ses amies, parce qu'il y avait un mari brutal.... Mais quel rapport ce Valmont peut-il avoir avec ma femme, avec la sienne?

DESGRAVIERS.

Un mari brutal ! Voilà ce que c'est, elle est innocente, et ce n'est que moi que je puis accuser de mon malheur.

BAZIN.

Ah çà ! perdez-vous la tête, mon voisin ? vous moquez-vous de nous ?

DESGRAVIERS.

Encore une fois, mes chers voisins, tranquillisez-vous. Vos femmes sont la vertu même, tout est éclairci.

DUPARC.

Le fait est que nos femmes sont ici, ou vont arriver.

BAZIN.

Que Lecoq y est déjà, qu'on l'a vu entrer.

DESGRAVIERS.

Et moi, je vous soutiens que tout est un jeu. Ces rendez-vous, ces surprises, et jusqu'à ce journal.... et si M. Lecoq est aimé, ce n'est ni de votre femme, ni de la vôtre.

BAZIN.

Allez-vous-en au diable, avec vos contes !

DUPARC.

Êtes-vous d'intelligence avec nos ennemis ?

DESGRAVIERS.

Doucement donc, doucement. Comme vous criez !

SCÈNE XII.

DESGRAVIERS, DUPARC, BAZIN, MADAME JACOB.

MADAME JACOB.

D'ou vient donc tout ce bruit? Est-ce vous M. Desgraviers qui vous permettez encore d'exciter ces messieurs?

DESGRAVIERS.

Qui? moi, madame! bien au contraire.

BAZIN.

Ah! vous voilà, madame?

DUPARC.

Osez-vous bien paraître devant nous?

BAZIN.

Vous qui favorisez des désordres.

DUPARC.

Qui vous prêtez à des manœuvres....

BAZIN.

Officieuse amie!

DUPARC.

Complaisante enchanteresse!

DESGRAVIERS.

Messieurs, cessez, je vous prie, ces insolents propos; du respect pour madame.

DUPARC.

Du respect! Et quel intérêt si puissant vous parle en sa faveur?

BAZIN.

Quelle est donc cette femme pour laquelle vous abandonnez vos amis ?

DESGRAVIERS.

Ce qu'elle est ? Ma femme, puisqu'il faut vous le dire. (*A Madame Jacob.*) N'est-ce pas que tu es ma femme, que tu resteras ma femme, que ton mariage avec Lecoq n'est qu'une plaisanterie? Oui, messieurs, ma femme, celle dont je m'étais séparé sur des apparences trompeuses; car j'avais tort, et vous venez de me le prouver. Enfin elle est ma femme.

SCÈNE XIII.

DESGRAVIERS, DUPARC, BAZIN, MADAME JACOB; MESDAMES BAZIN, DUPARC, SORTANT DU PAVILLON.

MADAME BAZIN.

Et voici la vôtre.

MADAME DUPARC.

Et voici la vôtre.

MADAME BAZIN.

Hier, outrée de votre indifférence; aujourd'hui, indignée que vous ayez pu la croire capable de quelque sentiment de préférence pour un fat ridicule; car elle doit vous l'avouer, ce journal, écrit sous la dictée d'une amie bien adroite, n'était fait que pour vous effrayer.

MADAME DUPARC.

Hier, outrée de vos injustes soupçons, bien sincère dans les témoignages d'affection qu'elle vous a prodigués, et

n'ayant accepté, comme madame Bazin, le rendez-vous chez madame Jacob que dans l'espoir de vous y amener.

DUPARC, *confus.*

Bazin, mon ami, c'est assez vraisemblable, au moins.

BAZIN, *de même.*

Nous n'avons qu'un parti.

DESGRAVIERS.

Un seul; implorer, mériter notre pardon.

SCÈNE XIV.

DESGRAVIERS, DUPARC, BAZIN, LEDOUX; MESDAMES JACOB, BAZIN, DUPARC.

LEDOUX.

Voila monsieur Lecoq qui descend de voiture avec un dessert complet.

MADAME JACOB.

Eh vite! tous les trois à votre tour dans le pavillon.

DUPARC.

Mais pourquoi?

BAZIN.

Comment?

DESGRAVIERS.

Il faudrait....

MADAME JACOB.

Obéir quand vos femmes commandent.

(Ils entrent tous les trois dans le pavillon.)

SCENE XV.

MESDAMES JACOB, DUPARC, BAZIN; LECOQ.

LECOQ, *parlant de la coulisse.*

C'EST bien, très-bien. Faites ouvrir les portes du salon. Mille pardons, mes belles dames, de vous avoir fait attendre.

MADAME JACOB.

Enchantée de vous voir, mais nous voici dans un grand embarras; depuis que vous m'avez quittée, il m'est survenu trois parents de province, qu'il m'est impossible de ne pas garder à dîner.

LECOQ.

Trois parents? Ah! diable, c'est gênant, moi qui me flattais d'être seul avec vous.

MADAME JACOB.

Que voulez-vous? il faut bien prendre son parti.

LECOQ.

Ah! sans doute. De province, dites-vous? Trois nigauds, trois imbécilles; nous nous amuserons à leurs dépens.

MADAME JACOB.

C'est cela; je cours les chercher et vous les présenter.
(*Elle va au pavillon et amène les trois maris.*)

LECOQ, *à madame Duparc.*

C'est que personne ne s'entend comme moi à mystifier un provincial; vous allez voir. (*Il se retourne du côté de madame Bazin, et aperçoit Bazin.*) Ciel! un mari!

(*Il se retourne du côté de madame Duparc, et aperçoit Duparc.*) Et l'autre !

MADAME JACOB, *présentant M. Desgraviers.*

Et le troisième.

BAZIN.

Ah ! monsieur Lecoq, nous vous avons bien des obligations ; sans vous je restais orgueilleux, indifférent.

DUPARC.

Moi, jaloux.

DESGRAVIERS.

Je ne retrouvais pas ma femme.

BAZIN.

Achevez votre ouvrage.

DESGRAVIERS.

Parlez pour nous.

DUPARC.

Aidez-nous à obtenir notre pardon.

MADAME BAZIN, *à son mari.*

Ayez autant d'amour, de soins, d'attentions que vous croyez pouvoir en exiger de moi.

MADAME DUPARC, *à son mari.*

De la franchise, de la confiance.

MADAME JACOB.

Et ces dames vous pardonnent comme je pardonne à mon cher Desgraviers. (*A Lecoq.*) C'est pour le coup que vous dînez avec nous.

LECOQ.

Je le voudrais, j'en serais enchanté ; mais je me rappelle

à l'instant une affaire.... Pas possible.... Au désespoir.... Votre très-humble serviteur.

(Il sort.)

MADAME JACOB.

Profitez de la leçon, messieurs; et souvenez-vous bien que la vertu des femmes dépend presque toujours de la conduite des maris.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LA

PETITE VILLE,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 18 mai 1801.

> J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre.... Je me récrie et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.
>
> LA BRUYÈRE, chap. V.

PRÉFACE.

Voici ma pièce favorite, et c'est de toutes mes pièces celle où je trouve moi-même les plus grands défauts : mais je crois que c'est aussi celle qui annonce le plus de talent pour la comédie.

Au lieu d'une intrigue, j'en vois trois ou quatre ; et c'est pour excuser ce défaut que j'avais d'abord appelé la pièce Comédie épisodique. Les amours et les jalousies de Desroches et de madame Belmont n'inspirent aucun intérêt ; leur reconnaissance est péniblement amenée, et cependant c'est là ce qui semble le nœud de la pièce ; mais je prie le lecteur d'être aussi indulgent que le spectateur, d'oublier madame Belmont et ses amours, pour ne considérer que les originaux de ma petite ville.

Mes deux jeunes Parisiens rappellent encore les Étourdis : mais le caractère enthousiaste de Desroches qui s'enflamme et se refroidit subitement, le caractère raisonnable et railleur de son ami me semblent bien imaginés pour faire ressortir les principales parties de mon tableau.

Grâce à ces deux caractères bien développés dans les premières scènes ; grâce aux détails nombreux et plaisants que j'ai placés dans les rôles de Riflard, de madame Senneville et de Vernon, le premier acte est agréable, et je crois qu'il ne mériterait aucun reproche, sans l'arrivée subite de madame Belmont et de son vieux domestique.

Il y a bien quelque chose à dire à l'intrigue de mademoiselle Nina Vernon ; elle rappelle un peu l'Étourderie, jolie comédie de Fagan, et c'est un accident bien heureux pour moi que Desroches ait la vue basse et ait oublié ses lunettes ; à cela près, le second acte tout entier me paraît bien.

Le troisième acte est le meilleur ; et je crois que je n'ai rien mis au théâtre d'aussi comique que madame Guibert et sa fille.

La pièce était d'abord en cinq actes ; entre le troisième et le quatrième acte actuel il y en avait un consacré à peindre la coquetterie de madame Senneville. Le public m'avertit que cet acte était de trop. Je le retranchai. Il en résulte un peu de confusion dans mon dernier acte, et d'ailleurs c'est dans ce dernier acte qu'il me faut ramener ma voyageuse parisienne, et la faire s'expliquer avec son amant. Aussi, combien cet acte est-il inférieur aux trois premiers ! Il s'y trouve pourtant encore quelques traits de bon comique.

La passage de La Bruyère, dont j'ai pris une partie pour épigraphe, m'a fourni l'idée de la pièce. Les aventures de mademoiselle Vernon, et les prétentions de madame Guibertsur Desroches sont des anecdotes.

Un journaliste me reprocha de n'avoir peint que la *mise*, *la démarche*, en un mot *le physique* de la province. Il soutenait que les situations et les caractères pouvaient s'appliquer tout aussi-bien à Paris qu'aux départements. C'est possible. Je le dis moi-même dans la pièce. Les hommes au fond sont partout les mêmes. Ce sont les habitudes, les usages qui amènent quelques différences entre les mœurs de la province et celles de Paris. Ma principale tâche était de saisir ces différences, et il faut que j'aie été assez heureux dans mes efforts, puisqu'on fit à ma pièce l'hon-

neur de la proscrire dans plus d'une petite ville. Tandis que les bons esprits de *l'endroit* riaient de ma comédie, plus d'une belle dame m'accusait d'être un auteur sans principes, sans mœurs et sans charité.

PERSONNAGES.

DESROCHES, jeune Parisien.
DELILLE, son ami.
DUBOIS, leur valet.

RIFLARD, VERNON, MADAME SENNEVILLE, MADAME GUIBERT, NINA VERNON, sœur de Vernon, FLORE, fille de madame Guibert,	habitants de la petite ville.

MADAME BELMONT, jeune veuve, cousine de Delille.
CHAMPAGNE, valet de madame Belmont.
FRANÇOIS, valet de madame Guibert.

La scène est aux portes et dans l'intérieur d'une petite ville.

LA PETITE VILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une jolie campagne; on voit au fond la petite ville.

SCÈNE I.

DESROCHES, DELILLE.

DUBOIS, *dans la coulisse.*

MAIS ce n'est pas ma faute, moi; je dormais sur mon cheval.

DESROCHES, *entrant en scène, fort en colère.*

Tu dormais! Est-ce qu'un postillon doit dormir? Voyez un peu, sur une route aussi belle, verser, briser une roue!

DELILLE, *entrant en scène.*

Allons, ne voilà-t-il pas un grand malheur; tu n'es pas blessé?

DESROCHES.

Il vaudrait mieux que je fusse blessé.

SCÈNE II.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DUBOIS, *entrant en scène.*

Ce n'est rien, monsieur, rien du tout; une roue cassée, l'essieu rompu, voilà tout. Je cours chez le premier char-

ron. Dans deux ou trois petites heures nous nous remettrons en route.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

DANS trois heures !

DELILLE.

Parbleu, c'est un accident qui ne pouvait arriver plus à propos. Nous voici aux portes de cette petite ville dont je t'ai parlé. Nous avons des lettres pour plusieurs de ses habitants. Nous ne comptions pas nous en servir : nous leur demanderons à dîner.

DESROCHES.

Oh, sans doute, nous perdrons là une journée toute entière. Tu vois les choses avec une tranquillité ! Si tu étais aussi pressé que moi de t'éloigner de ce maudit Paris, tu sentirais combien le moindre retard est insupportable ; combien je dois être furieux..... (*Examinant la campagne avec ses lunettes.*) Eh ! mais, autant que j'en puis juger avec ma vue courte, voilà un assez joli endroit.

DELILLE.

Ne te l'avais-je pas dit ? Vois-tu cette petite ville située à mi-côte ?

DESROCHES.

On la dirait peinte sur le penchant de la colline.

DELILLE.

Et cette rivière qui baigne ses murs ?

DESROCHES.

Et qui coule ensuite dans cette belle prairie.

DELILLE.

Et cette épaisse forêt qui la couvre des vents froids et de l'aquilon ?

DESROCHES.

La nature semble avoir pris plaisir à embellir, à protéger cette petite ville ; c'est peut-être là que se trouve le bonheur.

DELILLE.

Bon, ne voilà-t-il pas l'enthousiasme qui te prend ! En vérité, mon pauvre ami, tu es un singulier original : la moindre contrariété te met en fureur ; et, aussi prompt à te calmer qu'à t'emporter, tu t'enflammes pour le premier objet.....

DESROCHES.

J'ai eu tort, n'est-ce pas, de rompre sur-le-champ mon hymen avec ta chère cousine, cette veuve ingrate, madame Belmont, que je m'en veux d'aimer encore, et de fuir pour m'arracher à cet indigne amour !

DELILLE.

Ce ne serait pas le premier tort que tu aurais eu.

DESROCHES.

Ne l'ai-je pas vue dans cette fête que j'ai eu la sottise de lui donner la veille du jour arrêté pour notre contrat, accueillir, traiter familièrement un inconnu, un jeune officier ? Ne l'ai-je pas surprise en grande conversation tête à tête avec ce même jeune homme ?

DELILLE.

Je ne vois là que des apparences qui peuvent être trom-

peuses. Fortune, beauté, excellent caractère, ma cousine réunit tout; et tu pars comme un fou, sans rien approfondir, sans lui demander quel était ce jeune militaire.

DESROCHES.

C'est que j'étais éclairé par mes premières aventures. Des intrigants, des fripons, des joueurs, des coquettes et des prudes, voilà ce Paris que j'abandonne, et loin duquel je veux aller chercher des vertus et le bonheur.

DELILLE.

Si tu cours après ces objets, tu voyageras long-temps. Non que je prétende qu'ils n'existent nulle part; mais tu changes de façon de penser avec tant de rapidité. Ce qui te plaît aujourd'hui, à coup sûr demain sera l'objet de ta satire. Jeune, riche, maître de tes actions, tu étais né pour être heureux avec cette chère parente, que je me plais à ne pas croire aussi coupable. Je t'ai vu admirateur de Paris, étonné qu'on pût le quitter un instant; et maintenant tu voyages sans autre but que de t'en éloigner. Tu pars sans dire adieu à tes amis; tu me proposes de te suivre, je t'accompagne, mais sans jurer comme toi de ne plus revoir ce Paris où j'ai été trompé comme un autre, où j'ai rencontré aussi des fourbes et des coquettes, mais contre lequel je n'ai pas pris d'humeur pour cela, parce que je sais qu'il y en a partout comme à Paris.

DESROCHES.

Oh! c'est un peu fort. Ecoute : je ne veux pas m'ériger en défenseur langoureux des plaisirs et de la vie champêtres; mais, par exemple, dans cette petite ville dont nous admirions tout à l'heure la situation pittoresque, comment

peux-tu croire qu'il y ait autant de corruption, autant d'intrigue et de mensonge qu'à Paris.

DELILLE.

Mais oui. Les vices y sont les mêmes, et d'autant plus misérables, qu'ils s'exercent sur de plus minces sujets. Je n'y connais personne, je n'y suis jamais entré; mais il me semble voir d'ici la morgue des hommes, les prétentions des femmes, les haines des familles, le regret de ne pas être à Paris, les petites ambitions, les grandes querelles sur des riens, la coquetterie des petites filles, l'esprit sordide et mesquin dans l'intérieur des ménages, le faste ridicule et de mauvais goût dans les repas priés.

DESROCHES.

Oui; mais le repos, la tranquillité.....

DELILLE.

Sauf l'envie, la jalousie, les haines, les caquets, la médisance et la calomnie, dont l'activité est doublée par l'oisiveté, par l'ennui.

DESROCHES.

Bah! nous voyageons pour nous amuser; nous avons deux heures à passer ici, et j'ai dans l'idée qu'elles peuvent nous être à la fois agréables et utiles.

DELILLE.

C'est ce que je te disais, et ce que tu rejetais avec tant d'humeur avant que ton enthousiasme t'eût saisi.

DESROCHES.

Il faudrait trouver quelqu'un qui nous indiquât le plus court chemin. Il faut bien y aller à pied, puisque notre

chaise est brisée. (*Ici on entend un coup de fusil.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

DELILLE, *regardant dans la coulisse.*

Il serait assez plaisant qu'à la porte de cette ville, que tu t'imagines l'asile du bonheur et de la vertu, nous fussions attaqués par des voleurs.

DESROCHES.

Où diable vas-tu chercher des voleurs ? Il n'y en a pas dans ce pays-ci.

RIFLARD, *dans la coulisse.*

Apporte, apporte, Patineau ; là, bien ; là, bien ; là, bon chien.

DELILLE.

C'est un chasseur.

DESROCHES.

L'entends-tu qui cause avec son chien ?

SCÈNE IV.

DESROCHES, DELILLE, RIFLARD, EN CHASSEUR.

RIFFLARD, *entrant en scène.*

JACQUES, emmène Patineau ; je ne chasse plus.

DELILLE, *appelant.*

Ecoutez donc, monsieur, monsieur.

RIFLARD.

Mille pardons ; je n'avais pas l'avantage de vous apercevoir du premier abord. Que puis-je, s'il vous plaît, pour votre service ?

DESROCHES.

Indiquez-nous, je vous prie, le chemin le plus court pour arriver à la ville que nous apercevons.

RIFLARD.

Ces messieurs sont des étrangers et des gens honnêtes, mon coup-d'œil me trompe rarement. Je suis moi-même domicilié dans ladite ville, et j'aurai, si vous me l'accordez, l'honneur de vous y conduire.

DESROCHES.

Bien sensible. (*A Delille.*) Voilà un homme qui donne une bonne idée de la politesse du pays.

DELILLE.

Et du ridicule. Ce ton emphatique....

DESROCHES.

Ce pauvre cher homme, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit ridicule?

RIFLARD.

Ces messieurs comptent-ils faire un long séjour dans notre endroit?

DELILLE.

Mais non.

DESROCHES.

Nous ne savons encore.

RIFLARD.

Tant pis. Sans avoir l'avantage de vous connaître, je me serais fait un plaisir de vous faire admirer toutes nos curiosités; et grâce au ciel et aux soins du préfet de notre département, nous n'en manquons pas. Avant le canon, c'était une ville de guerre; on peut en juger par les remparts. Elle a soutenu un siége sous le règne de Clovis, où il a péri cinquante mille habitants.

DELILLE.

J'ai cru qu'elle n'avait jamais compté que sept à huit mille âmes.

RIFLARD.

C'est juste.... mais la chronique du temps.... La ville basse est antique et mal bâtie; il y a un coin de la grande rue où l'on ne saurait passer deux de front; mais le quartier neuf, c'est un vrai bijou.

DESROCHES.

Tu vois bien que c'est une ville charmante.

RIFLARD.

Très-agréable au moins. Des promenades pittoresques, le mail, le petit cours. Le sang y est superbe, la vie y est excellente, le poisson exquis, la marée presqu'aussi fraîche qu'à Paris; le vin du crû vaut le bourgogne. Deux foires par an, une société choisie, la bouillote à trente sous, et la comédie bourgeoise, établie par bienfaisance, où l'on s'amuse en faisant l'aumône.

DELILLE.

Je vois que nous parlons à un des principaux habitants.

RIFLARD.

J'y joue un certain rôle. Vous y entendrez parler de François Riflard, quoique je n'y aie qu'un pied à terre, parce qu'habituellement je loge à mon château, un fort joli endroit, et qui me convient pour la chasse, les créneaux, les tourelles et le pont-levis, que j'ai conservés en mémoire de mes ancêtres, non pas que je tienne à toutes ces chimères, à tous ces préjugés de noblesse et de féodalité dont je me réjouis avec tous les philosophes que nous soyons

débarrassés ; mais on est bien aise de pouvoir se rappeler à soi-même et aux autres qu'on a eu un aieul qui fut tué à la première croisade.

DELILLE.

Quoi ! vous avez eu un aïeul....

RIFLARD.

Rodolphe Riflard, aide-de-camp de Baudouin, comte de Toulouse : il en est question dans la Jérusalem délivrée.

DELILLE.

C'est donc un petit Paris que votre ville ?

RIFLARD.

Juste. Bal masqué pour l'hiver, bal champêtre pour l'été, un limonadier qui a commencé au café de Foi, et qui fait les glaces dans la perfection, pourvu qu'on les lui commande une semaine d'avance. Notre jeunesse est galante, brave, et fait assaut avec les plus forts maîtres d'armes des régiments qui passent. Je sais assez bien me servir d'un fleuret, moi qui vous parle ; quand on a touché Saint-George !.... Des mœurs d'ailleurs, un excellent ton, parce que toutes nos femmes sont vertueuses et fidèles à leurs maris ou à leurs amants. Dans une petite ville on sent la nécessité des égards et des procédés. De la littérature : nous avons un journaliste, un imprimeur et deux auteurs, sans compter les amateurs qui font des charades, des logogriphes et des bouquets. Je vous demande pardon si je vous entretiens de toutes ces misères ; j'aime mon pays, et je saisis l'occasion d'en faire les honneurs. J'aurais bien pu me fixer à Paris, mais je n'aime pas Paris.

DESROCHES.

Vous n'aimez pas Paris ! oh ! vous avez bien raison.

RIFLARD.

Un bruit, un tumulte, et des mœurs affreuses. Oh ! vive la province ! on s'y amuse autant pour le moins, et avec plus de décence, parce que la probité.... (*En regardant dans le fond.*) Mais permettez donc, je ne me trompe pas, c'est la carriole de madame de Senneville que j'aperçois au haut de la côte ?

DESROCHES.

Qu'est-ce que vous dites ? madame de Senneville ? En effet, elle habite ce pays.

DELILLE.

Tu la connais ?

RIFLARD.

Vous la connaissez ?

DESROCHES.

Une jolie femme ?

RIFLARD.

La plus jolie du pays, et nous n'en manquons pas.

DESROCHES.

Dans un voyage qu'elle fit à Paris, j'eus le plaisir de la voir, ainsi que son oncle.

RIFLARD.

Le vieil asthmatique, qui fait toujours bâtir ?

DESROCHES.

Elle ne me reconnaîtra pas, probablement.

RIFLARD.

Une femme charmante, pleine de sensibilité, et qui, entre nous, n'est pas sans une espèce d'intérêt pour votre

serviteur. Il y avait mille rivaux ; dès que j'ai paru, ils se sont tous éclipsés. Je veux vous présenter à elle ; dans l'instant je reviens. Sans adieu, messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Eh bien ! j'ai déjà trouvé une personne de connaissance, une femme vraiment aimable ; tu verras. Un air pur, un beau ciel, et des mœurs simples, honnêtes : ces bonnes gens ne peuvent pas être méchants, fourbes, intéressés ; chacun, content de la fortune de ses pères, ne sait ce que c'est que l'ambition, que l'avidité.

DELILLE.

Oh ! mon Dieu non ; l'aubergiste n'y écorche pas le voyageur, le marchand y vend en conscience, le médecin y guérit ses malades, le procureur y concilie ses clients ; c'est une ville privilégiée.

DESROCHES.

Oh ! moque-toi de moi tant que tu voudras, je gagerais.... Ah ! voici Dubois.

SCÈNE VI.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien ?

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, vous allez vous fâcher, j'en suis sûr ; mais ce n'est pas ma faute.

DESROCHES.

Quoi donc ?

DUBOIS.

Le charron dit comme cela que votre chaise ne peut pas être en état avant vingt-quatre heures.

DESROCHES.

Avant vingt-quatre heures.

DUBOIS.

Ces gens-là ne veulent que gagner leur vie ; et je suis bien sûr que si vous leur promettiez un bon pour-boire, ils auraient bien plus tôt fait ; car en vérité ça me désole pour vous.

DESROCHES.

Eh non, non, mon ami, ne te désole pas ; qu'il ne se presse pas : je serai enchanté de passer vingt-quatre heures ici.

DUBOIS.

Vous étiez si fâché de vous voir arrêté.

DELILLE.

Il serait désespéré de repartir à présent ; avec Desroches, tu dois être fait à ces manières.

DUBOIS.

C'est vrai, monsieur. Oh bien, tant mieux, si nous avons du temps.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Cela te contrarie peut-être, mon cher Delille ?

DELILLE.

Moi, rien ne me contrarie.

DESROCHES.

D'ailleurs, tu vois que c'est la nécessité....

DELILLE.

Oh! sans doute.

DESROCHES.

Ah! voici notre homme qui revient avec sa conquête. Elle n'est ma foi pas mal, cette femme-là.

SCÈNE VIII.

DESROCHES, DELILLE, RIFLARD, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE, *se retournant du côté de la coulisse.*

Je vous en prie, Bastien, n'allez pas trop vite en descendant la côte; ne fatiguez pas cette pauvre jument; c'est une si bonne bête. Quelle chaleur! quelle fatigue!

RIFLARD.

D'où venez-vous donc, belle dame?

MADAME SENNEVILLE.

Des vendanges de monsieur Rigaud.

RIFLARD, *d'un air piqué.*

Ah! vous allez chez monsieur Rigaud.

MADAME SENNEVILLE.

Eh bien, ne vous voilà-t-il pas jaloux? Nous avions une société charmante, et nous nous sommes amusés! On a joué un jeu d'enfer; cinq sous la fiche! Je ne reviens en ville que parce que c'est mon jour de société.

RIFLARD.

Madame, voilà les deux étrangers dont je vous ai vanté avec juste raison la tournure et la conversation.

DESROCHES.

Madame Senneville ne me reconnaît pas?

MADAME SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, je me rappelle....

DESROCHES.

Dans votre voyage à Paris, chez mon oncle, qui s'appelle Desroches comme moi.

MADAME SENNEVILLE.

Vous seriez le jeune neveu de M. Desroches? Ah! je vous remets parfaitement. Comment se porte-t-il, le cher oncle? un très-galant homme. Enchantée de vous voir dans notre pays; soyez le bien vénu. Ces messieurs viennent de Paris?

DESROCHES.

Oui, madame.

MADAME SENNEVILLE.

Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

DELILLE.

Mais rien, madame; on y va à la bourse, aux spectacles; chacun y fait ses affaires; les gens d'esprit se moquent des sots; plus d'un sot fait fortune, plus d'un fripon passe pour un honnête homme, plus d'un charlatan pour un homme de mérite: c'est toujours la même chose; c'est toujours comme partout.

MADAME SENNEVILLE.

Et y porte-t-on toujours des schals en effilé, des rubans

jonquille, des chapeaux à boucles, des tuniques amarante? Les fichus sont-ils croisés en X ou en Y? Porte-t-on ses cheveux, ou des perruques?

DELILLE.

C'est à quoi je n'ai pas pris garde autrement.

MADAME SENNEVILLE.

C'est que ma marchande de modes est d'une négligence; elle ne m'envoie les modes que trois mois après l'explosion; et cela me pique, voyez-vous, parce que quand on a le point d'honneur d'être bien mise....

RIFLARD.

C'est que madame donne le ton à toute la ville pour la parure et le goût.

MADAME SENNEVILLE.

Est-il vrai, monsieur Riflard?.... C'est un séjour enchanteur que Paris; j'y ai fait deux voyages dans ma vie, de quinze jours chacun. M. de Senneville vivait dans ce temps-là; je m'y suis fort amusée, et ils n'ont pas été infructueux pour moi.

DESROCHES.

On s'en aperçoit aisément, madame.

MADAME SENNEVILLE, *toujours minaudant.*

Trouvez-vous?

DELILLE.

Vraiment, à vos manières, à vos discours, à votre tournure....

MADAME SENNEVILLE.

Mais franchement je n'aimerais pas à y demeurer, parce que la campagne.... pour un cœur sensible.... Ah! la

campagne.... C'est là que la nature, plus belle et plus riante, invite aux sentiments les plus doux et les plus purs.... la verdure, les oiseaux, les ombrages, et les mœurs simples et rustiques vous rappellent.... ah! la campagne a tant d'attraits! J'espère que vous me ferez l'honneur de fréquenter ma maison dans le court séjour que vous ferez dans notre ville. Je vis avec un oncle, âgé et respectable, pour lequel je ne saurais avoir trop d'attentions; je lui dois mon éducation, et le peu que je vaux.

RIFLARD.

On n'a pas plus de sensibilité que cette femme-là.

MADAME SENNEVILLE.

Je vous retiens d'abord pour aujourd'hui; on passe la soirée chez moi : vous connaissez sans doute quelques personnes?

DESROCHES.

J'ai une lettre pour madame Guibert. Vous la connaissez?

MADAME SENNEVILLE.

C'est ma meilleure amie, une femme charmante, une fille céleste, excellente musicienne, que sa mère voudrait bien voir établie; c'est tout naturel. Elle est un peu gauche, empesée, la chère madame Guibert; elle a bien eu quelques aventures du vivant du défunt; mais on a oublié tout cela : une si belle âme! pas grand génie, et fort bavarde; je l'aime de tout mon cœur. Vous me ferez l'amitié de venir dîner demain chez moi : j'irai inviter aujourd'hui même madame Guibert et sa fille.

DELILLE.

C'est que demain il nous faudra continuer notre route.

MADAME SENNEVILLE.

Sitôt !

DESROCHES, *à Delille.*

Tais-toi donc. (*Haut.*) Votre aimable invitation est un motif assez puissant....

MADAME SENNEVILLE.

Vous en serez, monsieur Riflard ?

RIFLARD, *montrant sa carnassière.*

Vous me permettrez de vous offrir ma chasse ; deux perdreaux rouges excellents.

MADAME SENNEVILLE.

Toujours galant.

RIFLARD.

Il faudra inviter monsieur Vernon et sa sœur.

MADAME SENNEVILLE.

Y pensez-vous ? un rival !

RIFLARD.

Pauvre garçon ! il ne s'attendait pas à m'avoir pour concurrent. S'il n'était pas si amateur de procès, si chicaneur de profession, ce serait un homme parfait : il fait des vers délicieux, et il parle comme il écrit, par sentences et par adverbes.

MADAME SENNEVILLE.

Sa pauvre sœur commence à être sur le retour ; quand elle sera tout-à-fait résignée à rester fille, elle sera vraiment fort aimable. Allons, voilà qui est entendu ; demain à trois heures ; car chez moi c'est comme à Paris, et c'est la seule maison du pays où l'on ne dîne pas à une heure.

Vous choisirez entre la bouillote, le loto, le reversis, le bostonien, le maryland, le whisk ou les petits jeux à donner des gages. Mon oncle sera enchanté de renouer connaissance avec le neveu de son ami. Si vous restez seulement deux jours, vous viendrez à notre comédie de société; il y a des talents : nous jouons le Barbier de Séville et la Gageure imprévue.

RIFLARD.

Vous verrez comme madame joue Rosine et madame de Clainville.

DELILLE.

Et vous, monsieur Riflard, ne jouez-vous pas?

RIFLARD.

L'Eternueur et l'Alcade, par complaisance, parce qu'ordinairement je ne joue que dans l'opéra les Colins.

MADAME SENNEVILLE.

Eh! mais, c'est M. Vernon qui vient de ce côté!

DELILLE.

Qui? ce poëte chicaneur dont vous nous parliez à l'instant?

MADAME SENNEVILLE.

Lui-même. (*A Riflard.*) J'espère que vous n'allez pas faire éclater votre jalousie.

RIFLARD.

Est-ce que j'ai sujet d'être jaloux?

SCÈNE IX.

DESROCHES, DELILLE, RIFLARD, VERNON.

VERNON.

Vous, madame, en ces lieux ! je ne m'attendais pas véritablement à l'inestimable avantage de vous rencontrer.

MADAME SENNEVILLE.

Enchantée de vous voir. D'où venez-vous donc ?

RIFLARD.

Faut-il le demander ? de quelque tribunal voisin.

VERNON.

Directement, du tribunal d'appel. Ils me font mourir avec leur lenteur; voilà encore la cause remise à quinzaine.

MADAME SENNEVILLE.

Messieurs, voulez-vous permettre que je vous présente un des plus honnêtes gens du pays ?

VERNON.

Vous vous moquez, madame, assurément.

MADAME SENNEVILLE.

Vous aimez donc bien les procès, monsieur Vernon ?

VERNON.

Moi, je les déteste.

MADAME SENNEVILLE.

Mais vous en avez avec tout le monde.

VERNON.

Oh ! avec tout le monde !

MADAME SENNEVILLE.

Avec moi.

VERNON.

Avec votre oncle, pour ce belvédère qu'il fait bâtir directement devant mon moulin, et qui, sans contredit, intercepte le vent. Il ne tient qu'à vous que nous nous arrangions.

RIFLARD, *à Desroches et à Delille.*

Il la courtise, mais il ne l'aura pas.

MADAME SENNEVILLE.

Avec Riflard.

VERNON.

Ah! pour ce lapin qu'il poursuivit jusque dans mon verger : nous nous sommes conciliés. Quand on s'y prend aussi poliment que monsieur....

RIFLARD.

Oh! moi, je suis l'homme du monde le plus accommodant. (*A Delille.*) Je l'aurais fait sauter par les fenêtres du juge de paix, s'il avait raisonné.

MADAME SENNEVILLE.

Avec madame Guibert.

VERNON.

Oh! c'est différent; il s'agit d'une caisse de rouge végétal que ma sœur a fait venir directement du parfumeur de la Cloche d'Or à Paris, et certainement madame Guibert a eu tort de s'en emparer, et nous verrons.

MADAME SENNEVILLE.

Cependant auriez-vous quelque répugnance à dîner demain avec madame Guibert chez moi?

VERNON.

En aucune façon. On soutient ses droits, et l'on dîne ensemble.

MADAME SENNEVILLE.

Nous aurons M. Riflard et ces messieurs qui viennent de Paris.

VERNON.

De Paris.... Je serai ravi, enchanté.... (*A part.*) Je n'aime pas ces gens de Paris. Ils ne viennent que pour nous enlever nos femmes ou pour gagner notre argent. (*Haut*) Eh bien, messieurs, qu'y a-t-il de nouveau à Paris? Que deviennent les lycées, l'institut? Que disent les journaux? Fait-on toujours beaucoup de satires?

DELILLE.

Ce n'est pas la matière qui manque.

DESROCHES.

Ni l'intention.

DELILLE.

C'est peut-être le talent.

VERNON.

Et le Sauvage de l'Aveyron, le Chinois, le Sophi, Forioso, l'Oratorio, les Lionceaux.

MADAME SENNEVILLE.

Vous aurez tout le temps de causer de littérature et de nouvelles. Le jour s'avance. Mon cabriolet doit être au bas de la côte. A propos, avez-vous été à l'assemblée chez madame Saint-Hilaire hier au soir?

RIFLARD.

Oui, vraiment. C'était d'un triste! Vous n'y étiez pas. Un petit jeu, un souper mal servi, tout était froid.

VERNON.

Il y avait trente trois assiettes de dessert.

RIFLARD.

Il y en avait trente-cinq au dernier thé que madame nous donna. La petite Remival a fait un scandale, elle n'a cessé de jaser avec Lamorinière.

MADAME SENNEVILLE.

Comment peut-il s'attacher à une créature aussi jaune, aussi fade, aussi pigrièche?

VERON.

Et madame Verbois qui a donné un soufflet à Florancy.

MADAME SENNEVILLE.

En vérité?

RIFLARD.

Ces couplets malins qui courent dans la ville, on prétend qu'ils sont de lui.

MADAME SENNEVILLE.

Trêve à tous ces propos. Vous savez que je déteste la médisance. Allons sur le port. Voilà l'heure où le coche arrive.

DELILLE.

C'est un plaisir de voir débarquer un coche; on sait tout de suite toutes les personnes qui viennent dans la ville.

MADAME SENNEVILLE.

C'est fort gai.

SCÈNE X.

DESROCHES, DELILLE, RIFLARD, VERNON, DUBOIS.

DUBOIS, *bas à Delille.*

VOTRE cousine, madame Belmont, qui nous a suivis avec Champagne son vieux domestique.

DELILLE.

Madame Belmont !

DUBOIS.

Elle ne veut pas voir M. Desroches ; elle voudrait vous parler.

DELILLE.

Tout à l'heure, je suis à toi.

MADAME SENNEVILLE.

Donnez-moi le bras, mon cher Riflard. Deux jeunes gens très-aimables.

VERNON.

Nous vous suivons tous.

DESROCHES, *à Delille.*

Tu le vois, mon ami, c'est une ville charmante.

(Ils sortent tous. Delille les suit jusqu'au fond du théâtre, et revient.)

SCÈNE XI.

DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Dubois, où est donc M. Delille ? madame s'impatiente.

DUBOIS.

Le voilà.

DELILLE.

Desroches pourrait nous surprendre ; ne manquez pas de nous avertir dès qu'il paraîtra.

SCÈNE XII.

DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT.

MADAME BELMONT.

Ne croyez pas, Delille, que j'aie eu la faiblesse de suivre votre indigne ami. Je cours l'oublier à cent lieues de Paris, chez notre respectable tante. Sur la route, reconnaissant votre valet, je n'ai pu résister au désir de m'informer.....

DELILLE.

Pourquoi me cacher le véritable but de votre voyage, ma chère cousine? vous avez suivi les traces de Desroches. Est-ce un si grand mal? Vous l'aimez donc encore?

MADAME BELMONT.

Dieu sait ce que le monde va penser de ma démarche.

DELILLE.

Eh! qu'importe ce que le monde en pense? je vous approuve moi. Je le vois, vous connaissez Desroches comme moi : c'est la plus mauvaise tête, et le meilleur cœur.....

MADAME BELMONT.

Et d'ailleurs ce mariage rompu, cette fuite de votre ami.... ah! je me vois exposée aux propos des méchants? Mais quel a pu être son motif?

DELILLE.

La vivacité de son caractère, l'expérience qu'il a déjà faite de l'infidélité, de l'inconstance.

MADAME BELMONT.

Mais encore.....

DELILLE.

Cet inconnu, ce jeune officier avec lequel il vous a surprise au bal.

MADAME BELMONT.

Quoi! n'est-ce que cela ? Ah! je vais vous expliquer...

CHAMPAGNE, *accourant.*

Voilà M. Desroches qui quitte sa compagnie.

MADAME BELMONT.

Je ne veux pas le voir, je m'éloigne.

DELILLE.

Voulez-vous vous en rapporter à moi? Logez-vous dans une auberge voisine de la nôtre? J'irai vous avertir de tout ce qui se passera. (*Madame Belmont sort avec Champagne.*) *A Dubois.* Cette femme-là lui convient; mais comment compter sur quelque chose de raisonnable avec un homme qui semble brouillé avec la raison ? N'importe, l'arrivée de madame Belmont m'encourage, et j'espère.....

SCÈNE XIII.

DELILLE, DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien ! où étais-tu donc ?

DELILLE.

Je t'ai vu en grande conversation avec madame Senneville, je me suis éloigné en personne discrète.

DESROCHES.

Ah ! mon ami, c'est une femme charmante, pleine d'esprit, de grâces, d'amabilité. Au moment où elle est montée en voiture, elle m'a lancé un regard, elle m'a serré la main.

DELILLE.

Et Riflard ?

DESROCHES.

C'est un sot dont elle s'amuse.

DELILLE.

Et toi qui es si prévenu contre les coquettes ?

DESROCHES.

Oh! ici, c'est différent; ce n'est pas coquetterie, c'est sympathie. Mais nous perdons notre temps, entrons dans la ville. Je ne dis rien encore; mais j'espère bien y rester plus long-temps. Ah! quand on habite un pareil séjour, comment peut-on le quitter?

DELILLE.

Tu n'y seras pas vingt-quatre heures que tu penseras comme ses habitants; tu voudras en être dehors.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une rue. D'un côté une auberge, de l'autre la maison de Vernon.

SCÈNE I.

VERNON, MADEMOISELLE VERNON, SORTANT DE LEUR MAISON.

MADEMOISELLE VERNON.

Vous allez sortir, mon frère?

VERNON.

Précisément, ma sœur, je vais sortir.

MADEMOISELLE VERNON.

Toujours vos procès qui vous occupent; et vous abandonnez votre maison, et vous laissez une jeune personne comme moi exposée à toutes les entreprises des galants.

VERNON.

Une jeune personne comme toi! Je ne suis ton aîné que de dix mois.

MADEMOISELLE VERNON.

Mais vous êtes un jeune homme, vous, mon frère.

VERNON.

Mais je serais une vieille fille, si j'étais fille.

MADEMOISELLE VERNON.

C'est donc à dire que je suis vieille Vos propos sont d'une grossièreté.

VERNON.

Avec qui serait-on franc, si ce n'était avec sa sœur ?

MADEMOISELLE VERNON.

Enfin je sais à quoi m'en tenir sur mon âge ; et vous ne vous doutez pas des dangers auxquels vous exposez ma réputation, en veillant avec aussi peu de soin sur moi ; vous, mon frère, qui devriez être le tuteur, le père d'une pauvre petite orpheline.

VERNON.

Ma foi, ma sœur, tu es assez grande pour te surveiller toi-même.

MADEMOISELLE VERNON.

Eh! mais, écoutez donc; si je vous disais qu'enfin je crois avoir trouvé à me marier.

VERNON.

Nous y voilà. Depuis dix ans tu te crois toujours sur le point de te marier; n'est-il pas temps enfin d'être raisonnable? Eh! que diable, la vie d'une fille n'est pas si désagréable. Tu le verras, quand tu seras résignée. Faire sa partie avec les gens d'un âge mûr, donner des avis aux jeunes filles, être regardée, traitée comme une personne respectable dans la société, est-ce donc à dédaigner? Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller au bal, d'y danser à ton âge, de suivre les modes, de faire l'enfant, en un mot.

MADEMOISELLE VERNON.

Quelle cruauté, quelle tyrannie de la part d'un frère! Si je ne me montrais pas, si je ne développais pas mes grâces, mes moyens de plaire, comment pourrais-je espérer de trouver un établissement?

VERNON.

Et plût au ciel que tu pusses en trouver un établissement !

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, vous seriez débarrassé de moi, n'est-ce pas? Je ne vous resterai pas long-temps sur les bras; et si j'en crois les tendres regards de ce jeune étranger....

VERNON.

Quoi? ce serait un de ces deux Parisiens qui viennent de descendre dans cette auberge !

MADEMOISELLE VERNON.

Le plus jeune, le plus aimable.

VERNON.

Ah çà, écoute; ce n'est pas la première fois que tu te fais moquer de toi par les voyageurs de cette auberge.

MADEMOISELLE VERNON.

Pouvez-vous m'accuser de courir après eux?

VERNON.

Non; mais tu t'imagines qu'ils courent après toi; toutes les diligences sont remplies de tes adorateurs. On te fait une politesse, tu la prends pour une déclaration. Prends garde, ne me fais pas encore une scène avec ce jeune homme; tu ne sens pas la conséquence; je n'aime pas les procès, et j'en ai déjà eu cinq ou six pour tes beaux yeux. Ce sont ces maudits romans qui te tournent la tête.

MADEMOISELLE VERNON.

Douce lecture ! Tous ceux qui ont paru depuis quatre ans, je les ai lus: les Châteaux, les Dangers, les Enfans

du mystère, de l'amour, du bonheur, Cécilia, Camilla, Rosa, Cœlina, Agatha, Rosalba.

VERNON.

Oui, et tu rêves d'amour, et tu te crois Rosalba, Rosa, Francilla, *et cætera.*

MADEMOISELLE VERNON.

Et pourquoi donc mon cœur ne parlerait-il pas comme le vôtre? Pourquoi nous autres, jeunes personnes....

VERNON.

Nous autres jeunes personnes! enfin tu ne peux pas t'en déshabituer.

MADEMOISELLE VERNON.

Non, je ne le peux pas, et je ne le veux pas. N'est-il pas reconnu dans la ville que vous courtisez madame Senneville?

VERNON.

Je l'estime beaucoup, véritablement; mais je ne crois pas qu'on puisse.....

MADEMOISELLE VERNON.

De la discrétion! et puis, vous craignez Riflard.

VERNON.

Ni son épée, ni ses galanteries, ne sont faites pour effrayer; je ne pense pas à madame Senneville. Nous sommes engagés à dîner demain chez elle avec madame Guibert et sa fille.

MADEMOISELLE VERNON.

Oh! Je n'irai pas. C'est bien assez de me trouver ce soir avec elles à l'assemblée chez madame Senneville. Mademoiselle Guibert, un enfant qui fait la grande personne,

et madame Senneville qui fait encore la jeune. C'est celle-là qui bien certainement est mon aînée.

VERNON.

Tout comme tu voudras; ces deux étrangers en seront.

MADEMOISELLE VERNON, *toute radieuse.*

En seront! en vérité ?

VERNON.

Cela change la thèse, n'est-ce pas? et tu viendras. A propos, il est temps, je crois, que nous nous occupions de nos affaires, de notre partage; moi, je ne veux pas avoir de procès avec toi.

MADEMOISELLE VERNON.

Comment! est-ce que je suis majeure ?

VERNON.

A trente-cinq ans! Tâche donc de te guérir de cette manie de jeunesse.

MADEMOISELLE. VERNON.

Et vous, de cette manie de procès.

VERNON.

Crois-tu que ce soit pour mon plaisir que je plaide ? Si l'on me demande, je reviens tout à l'heure; je ne vais que chez mon huissier directement.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADEMOISELLE VERNON SEULE.

Comme les frères sont peu galants! Heureusement le monde me voit avec d'autres yeux. Ce jeune homme surtout m'a lorgnée d'une manière si tendre!... Et comme

il a causé avec son ami et la petite servante de cette auberge! Et cette petite fille, que j'aime de tout mon cœur, s'est hâtée de me rapporter tous ces propos, qui vraiment sont flatteurs pour une demoiselle. Mais voyez pourtant à quoi la négligence de mon frère m'expose.... Enfin, me voilà seule dans la maison. Ce jeune homme paraît fort aimable; mais je ne le connais pas.... N'est-ce pas lui précisément qui sort de l'auberge avec son ami? Hâtons-nous de rentrer. Ah! mon frère, mon frère, vous n'êtes pas digne, en vérité, d'avoir une jeune personne sous votre tutelle.

(Elle rentre.)

SCÈNE III.

DESROCHES, DELILLE.

DELILLE.

Eh bien, où vas-tu donc? Tu es donc bien pressé d'examiner cette ville, de voir les personnes pour lesquelles nous avons des lettres?

DESROCHES.

Ah! mon ami, c'en est fait, je suis amoureux, oh! mais amoureux!....

DELILLE.

En vérité; je n'aurais jamais pensé que madame Senneville....

DESROCHES.

Il s'agit bien de madame Senneville. Elle est fort jolie, sans doute, et je me suis aperçu des progrès que j'ai faits sur son cœur; mais c'est d'un autre objet, d'une charmante personne, que je veux te parler.

DELILLE.

Il te sied bien d'éclater en reproches contre ma cousine, quand je te vois voltiger toi-même de belle en belle!

DESROCHES.

Ce sont les femmes qui m'auront appris à être volage comme elles; je veux aimer et tromper toutes celles que je trouverai sur mon chemin.

DELILLE.

Voilà de vastes projets.

DESROCHES.

Et mon séjour dans cette ville les favorise; ce n'est plus ce premier enthousiasme que tu me reprochais; tu entends bien que je ne la crois pas le rendez-vous de toutes les perfections; mais nous pouvons nous y amuser des ridicules, y avoir quelques aventures.

DELILLE.

En attendant qu'il me tombe quelque bonne fortune, quel est le nouvel objet...

DESROCHES, *montrant la maison de Vernon.*

Tiens, elle loge dans cette maison.

DELILLE.

En face de notre auberge? Je n'ai vu là qu'une femme sur le retour.

DESROCHES.

Une tante ou une mère, probablement; mais moi, j'ai vu.... et la servante de l'auberge me l'a confirmé, il y a là une fille à marier. Je ne l'ai vue que de loin, je ne lui ai parlé que par signes. (*Ici mademoiselle Vernon*

paraît à sa fenêtre.) Eh! tiens, la voilà derrière sa croisée. Je ne me trompe pas, la fenêtre s'ouvre; la vois-tu?

DELILLE.

Oui, je vois en effet.... Mais....

DESROCHES.

C'est elle, c'est elle; de si loin, avec ma vue basse, je ne peux pas juger.... Ah! mon Dieu, je ne sais ce que j'ai fait de ma lorgnette! Elle est jeune, n'est-ce pas?

DELILLE.

Jeune, mais oui, très-jeune. (*A part.*) Pauvre garçon, s'enflammer de si loin, quand on a la vue basse.

DESROCHES.

Quinze à seize ans?

DELILLE.

Elle en a bien dix-huit ou vingt.

DESROCHES.

C'est comme je les aime; et elle est jolie?

DELILLE.

Céleste! je t'en fais mon compliment. (*A part.*) Ce n'est pas cette aventure qui sera dangereuse pour madame Belmont.

DESROCHES.

Tu sauras que je suis déjà un peu avancé auprès d'elle.

DELILLE.

En vérité!

DESROCHES.

Mon Dieu oui. J'ai fait agir la petite servante de notre auberge. On a écouté mes propositions avec la pudeur,

la décence, la résistance convenables; mais on entendra raison. Où est donc Dubois?

DELILLE.

Il va revenir, je l'ai envoyé....

DESROCHES.

J'ai besoin de lui; j'ai écrit une lettre, et, sous un prétexte, il peut s'introduire dans la maison.

DELILLE.

Diable! tu vas vite en besogne. Tiens, le voilà.

SCÈNE IV.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DESROCHES.

D'ou viens-tu donc? Je ne te trouve jamais quand j'ai besoin de toi.

DUBOIS.

Monsieur, cette petite ville me plaît comme à vous; vous savez que nous sympathisons ensemble. Je me suis amusé sur le port, sur le quai, à la douane, à la salle de comédie, qui est une ancienne paroisse. (*Bas à Delille.*) Madame Belmont est logée à l'auberge de la Poste, sur le quai; elle vous attend avec impatience.

DELILLE, *à Dubois.*

J'y cours. (*A Desroches.*) Allons, mon cher Desroches, il serait inutile de te presser de venir faire un tour de promenade avec moi. Je te laisse tout entier à ta nouvelle conquête, elle en vaut bien la peine, ma foi. (*A part en s'en allant.*) Il ne commence pas mal. Une douairière qu'il prend pour une enfant.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DUBOIS, DESROCHES.

DESROCHES.

Elle est toujours à sa fenêtre. Dubois?

DUBOIS.

Me voilà.

DESROCHES.

C'est ici, mon ami, qu'il faut déployer ton zèle et ton adresse.

DUBOIS.

Je suis en fonds pour les deux qualités. De quoi s'agit-il?

DESROCHES.

Entre dans cette maison.

DUBOIS.

Bon! j'y suis.

DESROCHES.

Il y a une jeune personne charmante.

DUBOIS.

Peste!

DESROCHES.

Voilà une lettre qu'il faudrait lui remettre.

DUBOIS.

Elle l'aura.

DESROCHES.

Mais prends bien garde; il y a sans doute quelque mère, quelque tuteur, ou quelque vieille gouvernante. C'est celle qui est à la fenêtre dans ce moment. Ne fais pas semblant de regarder, mais tâche de la reconnaître, pour ne pas faire de quiproquo.

DUBOIS, *regardant.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous dites? c'est celle....

DESROCHES.

Oui. Tu as de l'esprit, tu peux causer avec quelque domestique, sous quelque prétexte; et sans que personne s'en aperçoive, tu prendras bien ton temps pour lui remettre adroitement....

DUBOIS.

C'est donc quelque affaire importante que vous avez avec cette dame?

DESROCHES.

Imbécille, tu ne vois pas que c'est une lettre d'amour?

DUBOIS.

D'amour! allons donc, monsieur.

DESROCHES.

Oui, oui, d'amour. Ne perds pas de temps.

DUBOIS.

Allons, monsieur, puisque vous le voulez. (*A part.*) Mais il a donc perdu la tête.

(Il entre dans la maison.)

SCÈNE VI.

DESROCHES SEUL.

ELLE ne quitte pas sa fenêtre. Cependant elle aura vu entrer Dubois. Si j'osais.... (*Il fait une profonde révérence; mademoiselle Vernon la lui rend, et ferme sa fenêtre.*) Elle me rend mon salut, elle ferme sa fenêtre. De l'innocence, de la candeur, et des révérences! C'est une

Agnès. Oh ! voilà une aventure piquante. Mais Dubois tarde bien. Aura-t-il remis ma lettre ? L'imbécille se sera laissé surprendre. Ah ! le voilà.

SCÈNE VII.

DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien, Dubois ?

DUBOIS, *sur le pas de la porte.*

On vous répond.

DESROCHES.

On me répond !

DUBOIS.

Elle était seule dans la maison. Pas de parents, pas de surveillants, une vieille domestique occupée au fond de la cour. On est venu au-devant de moi d'un air timide, on a pris la lettre en rougissant. On hésitait à l'ouvrir. J'ai pressé, j'ai supplié ; et comme on tremblait d'être surpris, j'ai obtenu qu'on me fît une réponse, qu'on va me remettre.

DESROCHES.

Ah ! Dubois, tu es un garçon précieux. Tiens, mon ami, prends.

(Il lui donne de l'argent.)

DUBOIS.

Monsieur, en vérité, je crains que vous ne regrettiez bientôt votre argent.

DESROCHES.

Jamais, mon ami, jamais.

DUBOIS.

C'est que je crois qu'en conscience je dois vous prévenir....

DESROCHES.

Rien, rien, mon ami. Va vite chercher la réponse, elle doit être écrite; va, va.

DUBOIS.

J'y vais, j'y vais : mon devoir est d'obéir, mais au moins vous vous souviendrez que c'est vous qui m'avez fermé la bouche.

(Il entre chez Vernon.)

SCÈNE VIII.

DESROCHES seul.

Ce pauvre Dubois, c'est un garçon fidèle, attaché, intelligent. Il voulait sans doute me parler, comme Delille, de madame Belmont. Ils sont d'accord pour me ramener à elle; mais je saurai prouver à l'infidèle qu'on peut suivre son exemple. D'ailleurs son sort m'est fort indifférent, je ne l'aime plus. Et cette jolie personne, un peu vive, à ce qu'il me paraît.... Cette madame Senneville est aussi fort agréable.

SCÈNE IX.

DESROCHES, DUBOIS.

DUBOIS, *lui remettant une lettre.*

Voila la réponse.

DESROCHES.

Donne; lisons. (*Il lit.*) « Je sais que je fais mal en

« répondant à votre lettre; au moins ne pousserai-je pas « l'inconséquence jusqu'à accepter le rendez-vous que vous « me proposez. Tous les jours, à cette heure, l'argus sé« vère, sous la surveillance duquel je suis renfermée, se « livre au doux sommeil de l'innocence. Je peux profiter « de ce moment pour descendre et faire un tour de prome« nade; si vos intentions sont aussi pures que vous me l'an« noncez, l'instant sera favorable dans un quart d'heure. « Mon cœur ne peut désapprouver que vous vous adressiez « à moi avant de voir mes parents; mais au nom de tout « ce que vous avez de plus cher, ne trompez pas une jeune « personne trop franche et trop sensible. Nina Vernon. » Lettre charmante ! ainsi, dans un quart d'heure.... Ah ! Dubois, ne suis-je pas le plus heureux des hommes ? Toi qui as eu le bonheur de la voir de près, n'est-il pas vrai qu'elle est jolie ?

DUBOIS.

Monsieur, chacun a son goût dans ce monde.

DESROCHES.

Un quart d'heure, c'est un siècle quand on aime. Je rentre dans l'auberge, je sens que je ne peux rester en place, dans l'impatience, dans l'ivresse où je suis. Ah ! quel bonheur que notre chaise ait versé aux portes de cette ville !

(Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE X.

DUBOIS seul.

Mais je n'y conçois rien. Où diable va-t-il chercher des beautés ? En tout cas, ma foi, mon message est bien payé ;

une pièce d'or de mon maître pour la lettre, un petit écu de la soi-disant jeune personne pour la réponse....

SCÈNE XI.

DUBOIS, VERNON, AU FOND DU THÉATRE.

VERNON.

Au diable ma sœur, avec ses projets d'amour et de mariage. Je cours chez tout le monde, et je ne trouve personne.

DUBOIS.

Allons trouver le vieux Champagne. Tandis que madame Belmont, sa maîtresse, se désole, voyons s'il n'y a pas quelque cabaret dans cette ville, où mon maître trouve des bonnes fortunes si originales.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

VERNON SEUL.

Elle s'imagine que je n'ai qu'à écouter toutes ses balivernes. Ah ! la voilà.

SCÈNE XIII.

VERNON, MADEMOISELLE VERNON.

MADEMOISELLE VERNON.

C'est vous, mon frère ? je vous attendais avec impatience.

VERNON.

Vas-tu encore m'excéder de tes sots discours ? Tu m'as déjà fait manquer toutes mes affaires ce matin.

MADEMOISELLE VERNON.

Croyez-vous donc que l'affaire qui m'occupe soit moins importante pour vous que pour moi ?

VERNON.

Courage ; on t'adore, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE VERNON.

On m'adore.... pourquoi pas ? .... Mais puisque vous êtes si soigneux de vos affaires, n'allez-vous pas vous en occuper dans votre cabinet ?

VERNON.

Comment, dans mon cabinet ! Toi qui es si bavarde, qui aimes tant à jaser avec moi, tu me renvoies. Que veut dire ceci ?

MADEMOISELLE VERNON.

Rien, rien, mon frère ; mais tout s'éclaircira bientôt, et l'on verra si je suis une folle.

VERNON.

Tu médites encore quelque espièglerie, tu vas me donner de nouveaux ridicules.

MADEMOISELLE VERNON.

Quels propos ! Non, non, mon frère, ne craignez rien, personne ne blâmera mon choix, et cet aimable jeune homme.... Mais non, je n'y pense pas, et je ne dois pas y penser.

VERNON.

Eh bien ! ne vas-tu pas faire la pupille avec moi, vouloir me dérober tes actions comme à un tuteur, à un père ?

MADEMOISELLE VERNON.

Eh ! mais, en vérité, mon frère, vous m'interrogez avec

une chaleur; croyez que je suis innocente. Une jeune personne peut-elle empêcher un jeune étourdi de s'adresser à elle, de lui écrire?

VERNON.

Comment! il aurait eu le courage de t'écrire! c'est un brave homme.

MADEMOISELLE VERNON.

Je ne lui ai répondu que pour lui faire sentir toute l'inconséquence de sa démarche et du rendez-vous qu'il demandait.

VERNON.

Et il te demandait un rendez-vous?

MADEMOISELLE VERNON.

Que j'ai refusé, mon frère; je vous prie de le croire; je connais trop mes devoirs pour me manquer jusqu'à ce point.

VERNON.

Oh! tu es d'une vertu!

MADEMOISELLE VERNON.

Mais, mon frère, vous avez l'habitude de vous renfermer tous les jours après votre dîner dans votre cabinet.

VERNON.

Dans mon cabinet. (*A part.*) Elle veut m'éloigner. Allons, le rendez-vous est donné, rien n'est plus clair.

MADEMOISELLE VERNON.

N'ayez aucun soupçon sur le compte de votre sœur. J'ai perfectionné mon éducation par la lecture, et je suis incapable de compromettre ma famille.

VERNON.

Oh! je le sais. (*A part.*) S'il était vrai, si je pouvais

enfin la marier. Ce jeune homme est fort riche, dit-on; quand il n'aurait rien, d'ailleurs.

MADEMOISELLE VERNON.

A quoi pensez-vous donc, mon frère?

VERNON.

A rien, à rien du tout, ma sœur; comme tu disais, j'ai pour habitude de travailler après dîner, et je vais dans mon cabinet ... (*A part.*) Epions-la attentivement, et s'il est possible que ce jeune homme.... (*Haut.*) Sans adieu, ma sœur, je te souhaite toute sorte de prospérités dans tes amours. Adieu, Nina.

(Il rentre.)

SCENE XIV.

MADEMOISELLE VERNON seule.

Que veut dire ce ton ironique, et puis cet air sombre et soucieux? Me serait-il échappé quelque indiscrétion? J'ai tant vu d'exemples dans mes romans, des excès auxquels se portent ces frères italiens et espagnols. Je sais bien qu'en France ils sont un peu plus commodes; mais mon frère a beau faire l'indifférent, je tremble. Ciel! voici ce jeune homme. Ah! ma raison condamne également ma lettre et ma démarche; pourquoi faut-il qu'elle soit la plus faible?

SCÈNE XV.

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON.

DESROCHES, *sortant de l'auberge.*

C'est elle. Amour, amour, fais-moi réussir près de ce jeune et intéressant objet.

MADEMOISELLE VERNON.

Je tremble, je n'ose approcher.

DESROCHES.

Elle hésite. Courons au-devant d'elle. (*Il s'approche.*) Mademoiselle! (*Examinant mademoiselle Vernon.*) Oh ciel! que vois-je?

MADEMOISELLE VERNON.

Ma démarche, monsieur, doit vous étonner, sans doute.

DESROCHES, *à part.*

Ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle.

MADEMOISELLE VERNON.

La vôtre ne me surprend pas moins.

DESROCHES, *à part.*

Quelle est donc cette femme-là?

MADEMOISELLE VERNON.

A peine osé-je lever les yeux.

DESROCHES.

Madame....

MADEMOISELLE VERNON.

Eh bien, monsieur.

DESROCHES.

Ne prenez pas de moi une idée trop désavantageuse.

MADEMOISELLE VERNON.

Ah! mon cœur n'est que trop porté à vous excuser.

DESROCHES.

Non, je vous dois la vérité, je suis le seul coupable dans cette circonstance.

MADEMOISELLE VERNON.

Je voudrais me le persuader.

DESROCHES.

Mademoiselle votre fille est innocente.

MADEMOISELLE VERNON.

Ma fille, monsieur!

DESROCHES.

Ou mademoiselle votre nièce. (*A part.*) C'est une tante peut-être.

MADEMOISELLE VERNON.

Ma fille, ma nièce! que veut dire ceci, monsieur?

DESROCHES.

Que c'est moi seul qui ai tout conduit, qui le premier me suis hasardé d'écrire, qu'on ne m'a répondu que pour me confondre ou s'assurer de la pureté de mes intentions, et que ces intentions sont si louables....

MADEMOISELLE VERNON.

Comment, monsieur, est-ce pour m'insulter, pour m'humilier que vous vous trouvez au rendez-vous que j'ai eu la faiblesse de vous donner? Que parlez-vous de fille et de nièce?

DESROCHES.

Comment! se pourrait-il? Vous seriez l'objet charmant.....

MADEMOISELLE VERNON, *en minaudant.*

Ah! charmant!

DESROCHES.

Quoi! ce serait vous? (*A part.*) Peste soit de ma vue basse!

MADEMOISELLE VERNON.

Vous paraissez interdit, confus.

DESROCHES.

Pas du tout, mademoiselle. (*A part.*) Maudit soit ce Delille, qui m'affirme qu'elle est adorable.

MADEMOISELLE VERNON.

Outre l'inconséquence réelle de ma démarche, apprenez que je tremble d'être surprise par cet argus sévère et surveillant dont je vous ai parlé dans ma lettre.

DESROCHES.

C'est pour cela qu'il faut nous séparer au plus tôt. Vous me faites mourir d'inquiétude.

MADEMOISELLE VERNON.

Un moment ; permettez-moi de vous dire....

SCÈNE XVI.

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON, VERNON.

VERNON, *une lettre à la main.*

J'EN étais sûr ; les voilà tous les deux. Collusion, connivence coupable.

MADEMOISELLE VERNON.

Ciel! mon frère!

DESROCHES.

Votre frère! Vernon! J'aurais dû m'en douter au portrait que monsieur Riflard m'avait fait de sa sœur.

VERNON.

Courage, monsieur, est-ce donc pour séduire nos femmes, pour porter le trouble dans nos familles, que vous renoncez au séjour de Paris? Oh! cela ne se passera pas ainsi, certainement.

DESROCHES.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur ?

MADEMOISELLE VERNON.

Juste ciel! me voilà perdue.

DESROCHES.

Eh! non, rassurez-vous, mademoiselle, vous n'êtes pas perdue; croyez que j'ai trop de respect pour vous, pour mademoiselle votre sœur....

VERNON.

Croyez-vous que ce langage suffise pour vous justifier ? Cette lettre, que mon imprudente sœur a laissée par mégarde dans son cabinet, n'annonce-t-elle pas trop ouvertement vos intentions téméraires ?

DESROCHES.

Permettez-moi de vous expliquer....

VERNON.

Point d'explication. Une séduction ! Vous épouserez ma sœur.

DESROCHES.

Moi! j'épouserai mademoiselle ?

MADEMOISELLE VERNON.

Ciel! comment calmer ces esprits fiers et irrités ? Mon frère, de grâce, modérez ce ton violent: il ne peut qu'aigrir un caractère généreux, et lui faire rejeter ce qu'il désire lui-même.

DESROCHES.

Ce que je désire moi-même ; mais pas du tout, mademoiselle. Je sens certainement tout ce que vous valez ; mais....

VERNON.

Vous ne l'épouserez pas? ah! nous verrons, nous verrons.

MADEMOISELLE VERNON.

Je suis toute saisie. Cette rencontre entre mon frère et ce jeune homme! C'est un roman. Ciel! comment arrêter le sang qui va couler?

VERNON.

Eh! non pas du tout, ma sœur, il n'est question de sang, ni de combats, mais d'une sommation que je vais faire signifier à monsieur; et comme il est galant homme, je ne doute pas qu'il ne se range à son devoir.

DESROCHES.

Une sommation! Savez-vous que je commence à perdre patience. Allez-vous-en au diable, avec votre sommation.

MADEMOISELLE VERNON.

Quel langage!

VERNON.

Monsieur, ne vous avisez pas de nous injurier; cela pourrait avoir des suites beaucoup plus graves que vous ne pensez.

SCENE XVII.

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON, VERNON, DELILLE.

DELILLE.

D'ou vient donc tout ce bruit? Quoi! c'est toi, mon ami; en querelle avec monsieur Vernon?

DESROCHES.

Ah! viens; tu es un charmant garçon; c'est donc toi qui abuses ton ami?

DELILLE.

Moi, je t'ai dit que mademoiselle était jeune, aimable; t'ai-je trompé?

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, répondez, ingrat, vous a-t-il trompé? Voyez les pleurs que m'arrache votre indigne conduite.

DESROCHES.

Ma conduite!

DELILLE.

Ah! mon ami! pourrais-tu résister aux larmes de la beauté?

MADEMOISELLE VERNON.

Voyez votre ami lui-même qui prend mon parti.

VERNON.

Finissons. Votre intention est-elle d'épouser ma sœur?

DESROCHES.

Eh mais, monsieur Vernon, que vous ai-je fait?

MADEMOISELLE VERNON.

Vous ne m'épouserez pas, cruel!

VERNON.

C'en est assez, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

MADEMOISELLE VERNON.

Me voilà perdue, déshonorée dans la ville, et vous seul serez cause de mes maux, de ma mort.

VERNON.

Non, vous ne mourrez pas, ma sœur; mais monsieur pourra se repentir... Rentrez, ma sœur.

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, je cours cacher mes larmes et ma honte. Perfide, ingrat, barbare.

(Elle rentre.)

DELILLE.

Mais permettez donc, monsieur Vernon ; n'y aurait-il pas moyen d'arranger....

VERNON.

Un mariage, ou un procès.

DELILLE.

Deux cruelles extrémités, mon ami.

DESROCHES.

Eh ! tu te moques de moi. Laisse-le faire ; ah ! parbleu, je ne le crains pas.

VERNON.

Vous ne me craignez pas ! Ah! vous ne savez pas encore à quel homme vous avez affaire. Ah ! vous verrez, vous verrez. Séduction, rapt, abus de confiance, quelle horreur !

(Il rentre.)

SCÈNE XVIII.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Oui sans doute nous verrons ; mais as-tu jamais vu un plaideur, un chicaneur aussi ridicule ? On n'en manque pas à Paris ; mais franchement il n'y en a pas de cette force.

DELILLE.

Ah ! te voilà déjà regrettant Paris.

DESROCHES.

Oh ! pas du tout. C'est ta faute aussi ; mais je crois que le plus court est d'en rire. C'en est fait, je retourne à madame Senneville ; pour celle-là, tu ne me tromperas pas, elle est vraiment jolie. En attendant que nous puissions nous présenter chez elle....

DELILLE.

Veux-tu que nous allions chez madame Guibert ?

DESROCHES.

Quelques ridicules que nous puissions rencontrer dans cette ville, je doute qu'il s'en trouve de mieux conditionnés que ceux de monsieur Vernon et de sa céleste sœur.

DELILLE.

Que sait-on ? Il ne faut jurer de rien.

DESROCHES.

Dans tous les cas, songeons à trouver une autre auberge ; le voisinage de celle-ci est trop dangereux : il y pleut des mariages et des procès. Je suis à toi dans l'instant.

(Il rentre dans l'auberge.)

SCÈNE XIX.

DELILLE, MADAME BELMONT, ARRIVANT DU CÔTÉ OPPOSÉ.

DELILLE, *à madame Belmont.*

C'EST vous ? Que venez-vous faire ici ? Desroches va venir, tout serait perdu s'il vous voyait.

MADAME BELMONT.

Que m'importe que cette demoiselle Vernon ne soit ni

jeune, ni jolie. C'est l'inconstance, c'est l'oubli de votre ami qui m'irrite.

DELILLE.

Faites-lui grâce de votre colère ; il est assez malheureux. Le voilà engagé dans un procès ; écoutez : votre intention est de lui donner une forte leçon, mais non pas de vous punir vous-même en renonçant à lui.

MADAME BELMONT.

Me punir moi-même ?

DELILLE.

Oui, je vous le répète, pourquoi feindre avec moi, qui ne veux que son bonheur et le vôtre? Toutes ces aventures ne serviront qu'à vous faire regretter ; mais éloignez-vous. Ciel ! nous sommes perdus, le voici.

MADAME BELMONT, *baissant son voile.*

N'ayez pas peur, il ne me reconnaîtra pas.

SCÈNE XX.

DELILLE, MADAME BELMONT, DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien, mon ami, partons-nous ? (*Apercevant madame Belmont, qui fait une profonde révérence, et sort.*) Ah ! je ne m'étonne plus si tu m'as fait attendre. Quelle est donc cette belle mystérieuse ?

DELILLE.

Tu vois, mon ami, que je ne néglige ni tes leçons ni ton exemple. Et moi aussi j'ai mes aventures dans cette petite ville.

DESROCHES.

Ah ! fripon, c'est toi maintenant qui vas la trouver charmante.

DELILLE.

Délicieuse ! adorable ! divine ! Allons chez madame Guibert.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon de madame Guibert.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, DESROCHES, DELILLE.

FRANÇOIS.

Oui, messieurs, c'est ici même que demeure madame Guibert. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Vous voulez lui parler ?

DELILLE.

Oui, mon ami.

FRANÇOIS.

Je vais la chercher. Ces messieurs sont des marchands forains qui viennent pour la foire de la Saint-Michel ?

DESROCHES.

Non, mon ami ; mais de grâce....

FRANÇOIS.

J'y cours, je vous dis. Ah ! vous êtes peut-être des comédiens qui venez louer la salle ?

DESROCHES.

Du tout, mon ami ; nous venons pour madame Guibert.

FRANÇOIS.

Ah ! c'est différent. Vous êtes les hommes de loi qu'elle a demandés pour son procès avec monsieur Vernon ?

DESROCHES.

Nous sommes pressés, mon ami.

FRANÇOIS.

Et moi donc, croyez-vous que j'aie le temps de babiller ? C'est une indignité que nous fait là monsieur Vernon, parce qu'enfin ce rouge nous l'avons bien payé. C'est moi qui ai été porter l'argent, et j'en leverai la main s'il le faut.

DESROCHES.

Je vous crois, mais....

FRANÇOIS.

Je cours avertir madame.

(Il sort.)

SCENE II.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Quel bavard !

DELILLE.

Un petit agrément de plus dans les domestiques de province.

DESROCHES.

Oh ! il s'en trouve à Paris comme ailleurs. Cette maison annonce de l'opulence.

DELILLE.

Mais vois-tu comme c'est gothiquement meublé, et ces grands portraits de famille. Je te demande un peu si ce sont là des figures humaines ?

DESROCHES.

On aime à revoir ainsi ses aïeux ; et quoiqu'il y ait

peu de talent dans l'exécution, l'aspect de ces vieux portraits donne une bonne idée de la sensibilité des maîtres de la maison.

DELILLE.

Eh bien, ne te voilà-t-il pas comme ces faiseurs de sensibilité qui voient un sentiment partout? et à la vue de tous ces portraits, ne vas-tu pas t'attendrir comme à un drame?

DESROCHES.

Oui, toi qui fais le philosophe, parlons un peu de cette belle voilée avec laquelle je t'ai surpris.

DELILLE.

Oh! cette femme à coup sûr vaut bien toutes les beautés de cette ville. Tu ne penserais pas peut-être ainsi si tu la voyais à présent; mais demain, ce soir peut-être, tu rendras justice à toutes ses qualités.

DESROCHES.

Elle n'est donc pas de ce pays?

DELILLE.

Non.

DESROCHES.

D'où vient-elle donc?

DELILLE.

Tu le sauras.

DESROCHES.

A propos, n'oublions pas que madame Senneville nous attend chez elle à l'assemblée.

DELILLE.

Ah! oui, l'assemblée. Quelques vieilles femmes bien disgracieuses, bien sèches, possédant à fond toutes les

finesses du reversis ; quelques vieux houbereaux, dissertant gravement sur l'excellence de leur tabac ; quelques jeunes gens bien gourmés ; un groupe de jeunes personnes bien niaises ; deux bougies sur la cheminée, deux chandelles sur chaque table de jeu ; un petit chien sous celle-ci, un gros chat sous celle-là ; rien n'est galant comme une réunion de province.

DESROCHES.

On vient ; c'est sans doute la maîtresse de la maison. Vois-tu cette tournure noble et imposante ; soutiens donc qu'on n'a des grâces qu'à Paris.

DELILLE.

Non, parbleu ! madame Guibert me donnerait un démenti.

SCÈNE III.

DESROCHES, DELILLE, FRANÇOIS, MADAME GUIBERT.

FRANÇOIS.

Les voilà, madame ; ils me l'ont avoué eux-mêmes, ce sont les gens de loi que vous avez mandés pour votre procès avec monsieur Vernon.

MADAME GUIBERT.

Charmante tournure, pour des gens de loi de province !

FRANÇOIS.

Le plus jeune est l'avocat, l'autre est le procureur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT.

DESROCHES.

Madame, nous venons, mon ami et moi....

MADAME GUIBERT.

Je sais, messieurs; je vous attendais avec impatience.

DESROCHES.

Vous nous attendiez?

MADAME GUIBERT.

Quand, au soin d'établir ses enfants comme il faut, se joignent des affaires aussi désagréables, une pauvre veuve est bien à plaindre; n'est-il pas vrai, messieurs?

DESROCHES.

C'est la vérité, madame. Nous venions....

MADAME GUIBERT.

Convenez aussi que ce monsieur Vernon est un chicaneur comme il n'en existe pas.

DESROCHES.

Ah! je vous en réponds, madame. (*A Delille.*) Est-ce qu'elle saurait déjà mon aventure avec la sœur de monsieur Vernon?

DELILLE.

Tu le mériterais bien. (*Haut.*) Par quel motif croyez-vous que nous venons dans votre maison?

MADAME GUIBERT.

Mais pour m'aider de vos conseils dans cette malheureuse affaire avec cet impitoyable plaideur.

DELILLE.

Quand nous aurons l'avantage d'être connus de vous, nous ne vous refuserons pas certainement nos bons offices.

DESROCHES.

Et surtout contre ce ridicule Vernon, pour lequel je vous conseille d'avance de n'avoir aucun égard, aucune pitié.

DELILLE.

Mais nous ne sommes pas des gens de loi.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce donc que ce François est venu me conter?

DESROCHES.

Nous sommes deux Parisiens qui voyageons pour notre plaisir et pour notre instruction.

DELILLE.

Et qui, sur la réputation méritée dont jouit dans toute l'Europe la ville que vous habitez, nous sommes empressés d'y venir passer quelques instants.

DESROCHES.

Pour en observer le site et les monuments.

DELILLE.

Pour y jouir surtout de tous les agréments de la bonne société qu'elle renferme.

DESROCHES.

Munis de lettres de recommandation pour les principaux habitants....

DELILLE.

Nous ne pouvions manquer d'en avoir pour madame Guibert.

DESROCHES.

Daignez donc lire cette lettre de monsieur votre frère.

MADAME GUIBERT.

De mon frère de Paris ? Eh de grâce, sa santé ?

DESROCHES.

Excellente, madame. Toujours moins occupé de ses propres affaires que de celles des autres.

DELILLE.

C'est bien l'homme le plus obligeant, le plus sensible, le plus complaisant !

MADAME GUIBERT.

Ah ! oui, la sensibilité est une vertu de famille chez nous. (*A part.*) Encore quelques pauvres diables que mon frère me recommande. (*Haut.*) Je suis charmée, messieurs, enchantée, ravie.... (*A part.*) Il est d'une indiscrétion... (*Haut, en souriant agréablement aux deux jeunes gens.*) Voulez-vous bien permettre. (*Lisant.*) « Ma chère sœur, j'ai toujours reconnu en vous « une bienfaisance extrême, une politesse exquise, une « sensibilité.... » (*S'interrompant.*) Il ne m'épargne pas les compliments, mon cher frère.

DELILLE.

Et nous savons que vous les méritez, madame.

MADAME GUIBERT, *continuant à lire.*

« Permettez donc que je vous adresse un jeune homme « pour lequel j'ai conçu le plus vif intérêt, qui voyage « avec un de ses amis, c'est le jeune Desroches; il est « plein d'esprit, bien élevé, versé dans tous les arts d'a- « grément, surtout dans la musique et le violon, dont il

« pourrait donner des leçons aux plus forts amateurs. » (*S'interrompant.*) Je ne doute pas de vos talents, mon- » sieur; mais nous comptons dans notre ville plusieurs virtuoses qui ne seraient pas déplacés à l'Opéra de Paris.

DESROCHES.

Oh! je le crois.

DELILLE, *à Desroches.*

Elle s'imagine que tu viens faire des écoliers dans le pays.

MADAME GUIBERT, *continuant sa lettre.*

« Daignez donc, à ma prière, le recevoir, l'accueillir « comme votre fils; le présenter dans les sociétés; en un « mot, lui rendre le séjour de votre ville le plus agréable « qu'il vous sera possible. » (*S'interrompant.*) Je le voudrais de bon cœur; mais je suis fort peu répandue, je vois très-peu de monde. (*Continuant.*) « Delille, l'ami de « Desroches, jouit d'une fortune suffisante; c'est un fort « honnête garçon. » (*S'interrompant.*) Monsieur, je n'en doute pas. (*Continuant.*) « Desroches est le fils unique « d'un de mes amis, qui lui a laissé trente mille livres de « rente. »

DELILLE, *à Desroches.*

Te voilà bien plus honnête que moi.

MADAME GUIBERT.

Comme je vous disais, je suis très-peu répandue, mais je verrai volontiers du monde pour satisfaire aux désirs de mon frère.

DESROCHES.

Madame....

MADAME GUIBERT.

Combien je lui sais gré de m'avoir adressé deux jeunes gens aussi aimables!

DESROCHES.

Madame....

MADAME GUIBERT.

Vous arrivez apparemment à l'instant même.

DELILLE.

Voilà deux heures à peu près que nous sommes descendus à notre auberge.

MADAME GUIBERT.

A l'auberge! je ne souffrirai pas que les amis de mon frère logent à l'auberge.

DESROCHES.

Mais permettez....

MADAME GUIBERT.

Non, messieurs, cela ne sera pas, je vous en prie, je vous en conjure.

DELILLE.

Mais, madame....

MADAME GUIBERT.

Non, messieurs, vous logerez chez moi; mon frère ne me pardonnerait pas d'avoir laissé ses amis à l'auberge; je ne me le pardonnerais pas moi-même.

DESROCHES.

Mais, madame, nous vous gênerions.

MADAME GUIBERT.

D'abord, vous ne me gênerez pas; c'est l'appartement de mon frère que vous occuperez, il est charmant, c'est à lui seul qu'il est réservé, il me saura bon gré de vous

l'avoir offert, de vous avoir, pour ainsi dire, forcés à l'accepter.

DESROCHES.

Mais, madame....

MADAME GUIBERT.

Voilà qui est entendu, messieurs. (*Elle appelle.*) François. Vous y serez libres, parfaitement libres ; enfin, vous serez chez vous. On est si mal dans ces auberges ! François... François...

DESROCHES.

Voilà, par exemple, de ces politesses qui surprennent....

MADAME GUIBERT.

François... Mille pardons, messieurs.

DELILLE, *à Desroches.*

Comment ! tu accepterais....

DESROCHES, *à Delille.*

Tu sais que je ne veux pas rester dans cette maudite auberge, en face de ce monsieur Vernon et de sa sœur.

MADAME GUIBERT.

François....

SCÈNE V.

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT, FRANCOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, madame.

MADAME GUIBERT.

Allez vite ouvrir les volets et les croisées du petit appartement boisé... La vue en est délicieuse; sur la rivière,

sur des jardins... Faites descendre un lit dans le petit cabinet... C'est la chambre que je destine à votre ami; il y a la bibliothèque de mon frère, elle est très-bien composée... Ayez soin de balayer, de nettoyer partout.... Il y a des glaces, une toilette, des armoires, une commode, rien n'y manque.

FRANÇOIS.

Oui, madame. (*A part.*) Bon! voilà des profits qui m'arrivent.

(Il sort.)

MADAME GUIBERT.

Dépêchez-vous, et voyez si ma fille a fini sa leçon.

SCÈNE VI.

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT.

DESROCHES.

Monsieur votre frère nous a beaucoup parlé de votre aimable fille.

MADAME GUIBERT.

Son éloge est suspect dans ma bouche; mais c'est vraiment une aimable enfant, et qui ne me donne que de la satisfaction. Il est si doux pour une mère....

DELILLE.

Puisque vous exigez que nous logions chez vous, madame....

MADAME GUIBERT.

Nous nous brouillerons si vous résistez plus longtemps.

DELILLE.

Permettez-nous de retourner un instant à notre auberge.

MADAME GUIBERT.

Et point du tout, je vais y envoyer François ; il prendra vos effets. François....

DESROCHES.

Eh non, madame ; c'est aussi pousser trop loin les attentions : ne dérangez pas vos gens ; j'ai moi-même quelques ordres à donner à mon valet.

MADAME GUIBERT.

Vous le voulez ainsi ?

DELILLE.

Nous osons l'exiger à notre tour.

MADAME GUIBERT.

Je craindrais de me rendre importune en insistant. Allez donc, et hâtez-vous de revenir, messieurs.

DESROCHES.

Nous ne perdrons pas un instant, madame.

MADAME GUIBERT.

A votre retour j'aurai l'honneur de vous présenter ma fille.

DELILLE.

Nous brûlons d'admirer ses charmes. Nous revenons dans l'instant, madame.

MADAME GUIBERT, *les reconduisant.*

Je vous en prie, je vous en conjure, messieurs.

SCÈNE VII.

MADAME GUIBERT SEULE.

FLORE, Flore, Flore. Voyez un peu si cette petite fille me répond, et cependant la chose est assez importante. Flore.

SCÈNE VIII.

FLORE, MADAME GUIBERT.

FLORE.

Me voici, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Mais venez donc, mademoiselle, quand on vous appelle.

FLORE.

Mais, ma mère, je donnais à manger à votre serin.

MADAME GUIBERT.

Il s'agit bien de mon serin; voilà de bien plus grandes affaires: écoutez-moi. Vous voilà grande, en âge d'être mariée.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Je n'ai rien négligé pour votre éducation, et vous ferez vraiment honneur à celui qui vous épousera.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, que cette petite ville est un terrain ingrat pour les filles à marier; des originaux, des gens grossiers, des imbécilles, des sots, des mauvais plaisants. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut établir comme il faut une demoiselle. J'avais projeté de vous envoyer passer quelque temps chez mon frère à

Paris, et je ne doute pas que vous n'y eussiez trouvé plus d'un parti convenable.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Grâce au ciel, j'espère que vous n'aurez pas besoin de faire ce voyage. Mon frère est un homme charmant. Le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente.

FLORE.

De trente mille livres de rente, ma mère!

MADAME GUIBERT.

Il vient loger ici avec son ami : c'est un jeune homme très-aimable; il a de l'esprit, des connaissances; il aime la musique, et j'espère que vous aurez beaucoup d'inclination pour lui.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

C'est à vous à développer devant lui toutes vos grâces, tous vos moyens de plaire, à faire briller votre esprit, votre conversation, vos talents, votre éducation.

FLORE.

Oui, ma mère, mon éducation.

MADAME GUIBERT.

Ils vont revenir; il s'agit de faire en sorte que le premier coup d'œil soit à votre avantage. Eh! mais, mon Dieu, comme vous voilà faite; je vous ai défendu de mettre du rouge, excepté pour aller au bal; mais quand on est aussi pâle, et d'ailleurs quand c'est par les conseils de votre

mère, il n'y a pas de mal : attendez, une légère nuance sied si bien aux jeunes personnes.

(Elle met du rouge à sa fille.)

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT, *en mettant du rouge à sa fille.*

Souvenez-vous bien, ma fille, que la décence, la pudeur et la modestie sont la plus belle parure d'une demoiselle, la meilleure dot qu'elle puisse apporter.... Mais comme vous êtes engoncée dans votre corset! mettez-vous à la grecque, puisque c'est la mode; dégagez un peu ce fichu; et ne vous éloignez jamais des principes de vertu et de bon ton que vous avez reçus de votre mère. Votre piano est-il accordé?

FLORE.

Mon Dieu non, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Comment, depuis huit jours que nous attendons!

FLORE.

Monsieur Splimann m'a bien promis qu'il viendrait demain matin.

MADAME GUIBERT.

Bon. Qu'il n'y manque pas. J'arrangerai un petit concert de société où j'inviterai tous nos amis. Ces deux jeunes gens feront leur partie avec Splimann et vous; et François, qui commence à déchiffrer sur la clarinette, fera la sienne.

FLORE.

Comment! notre domestique, ma mère?

MADAME GUIBERT.

En famille, cela passe; et je ne me soucie pas d'inviter

tous ces jeunes gens de l'orchestre de la comédie de Bienfaisance, ils sont moqueurs et goguenards. J'entends nos deux aimables Parisiens; allons, mademoiselle, une contenance agréable, modeste; ne soyez pas honteuse et timide, et sachez parler à propos.

FLORE.

Oui, ma mère.

SCÈNE IX.

FLORE, MADAME GUIBERT, DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Vous voyez, madame, que nous ne nous sommes pas fait attendre.

MADAME GUIBERT.

Vous n'avez encore tardé que trop long-temps, messieurs.

FLORE.

Oui, trop long-temps.

DELILLE.

Notre Dubois va dans l'instant apporter tous nos effets. En vérité, madame, je rougis de l'embarras que nous allons vous causer.

MADAME GUIBERT.

Ne parlez donc pas de cela, je vous en prie, messieurs. Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma fille. (*A Flore.*) Saluez.

DESROCHES.

Ah! mademoiselle.

DELILLE.

Enchanté....

FLORE.

Messieurs.... (*A sa mère.*) Lequel des deux, ma mère ?

MADAME GUIBERT, *à sa fille.*

Le plus jeune, celui qui est à côté de moi. (*Aux deux jeunes gens.*) C'est mon enfant unique. L'espérance de la bien établir a pu seule me consoler de la perte d'un époux que je pleure tous les jours. Je n'ai rien négligé pour perfectionner son éducation ; mais vous sentez que dans une petite ville de province on n'a pas les moyens.... Elle est un peu timide, mais un cœur excellent, un esprit cultivé. (*A sa fille.*) Parlez donc.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT, *à sa fille.*

Taisez-vous donc. Est-ce ainsi qu'on doit répondre ?

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous que je dise ?

MADAME GUIBERT.

Paix. (*Aux deux jeunes gens.*) Mon frère me marque que vous aimez beaucoup la musique ; ma fille a une voix céleste, une méthode exquise : si vous m'aviez fait l'amitié de venir avant dîner, au dessert je l'aurais fait chanter.

DELILLE.

Eh ! qu'importe. Quoique nous ne soyons plus au dessert....

DESROCHES.

Nous serions enchantés d'entendre mademoiselle.

MADAME GUIBERT.

La voilà toute confuse ; c'est que vous l'intimidez : des messieurs de Paris.... Et puis elle a la malheureuse habitude de se faire beaucoup prier.

DELILLE.

Oh ! s'il ne s'agit que de prier..... Mademoiselle, nous vous conjurons, nous vous supplions....

DESROCHES.

Vous n'avez pas besoin d'indulgence, j'en suis sûr, et je me joins à mon ami.

FLORE.

C'est qu'en vérité.... je n'ose.

MADAME GUIBERT.

Osez, mademoiselle.

FLORE.

Eh ! je suis enrhumée, je crois.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce que vous dites donc? Vous avez toujours des rhumes qui vous prennent mal à propos.

FLORE.

Mais, ma mère, que chanterai-je?

MADAME GUIBERT.

Ce qui vous plaira. Allons, tenez-vous droite, et chantez.

FLORE, *toussant.*

Hem.. — hem.... je suis vraiment fort embarrassée.

(En partant tout d'un coup d'un grand éclat de voix.)

Non, non, non, j'ai trop de fierté,
Pour me soumettre à l'esclavage.

MADAME GUIBERT.

Quelle chanson choisissez-vous donc là!

FLORE, *continuant.*

Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut être arrêté.

MADAME GUIBERT.

Ah! bon Dieu! quelle horreur! Mais taisez-vous donc; paix donc, paix donc, je vous en prie. Comment! vous avez trop de fierté pour vous marier? Est-ce qu'une demoiselle doit chanter de ces choses-là? Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là?

FLORE.

Mais, ma mère, c'est de la Belle Arsène.

MADAME GUIBERT.

Votre belle Arsène était une bégueule, et j'espère bien que vous ne suivrez pas son exemple. Et puis, c'est antique.

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous donc que je chante?

MADAME GUIBERT.

Mais, mademoiselle, on chante du nouveau; par exemple,

Oui, c'en est fait, je me marie;

ou bien,

Il faut des époux assortis;

ou bien,

Ah! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur!

DELILLE.

Ah! oui, mademoiselle, celle-là; elle est charmante, et beaucoup plus analogue à la situation.

FLORE *tousse et chante.*

Ah ! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur !
L'amour est vif, il est volage ;
L'hymen seul fait le vrai bonheur.
Oui, la volupté la plus pure,
C'est l'union de deux époux ;
C'est dans l'hymen que la nature
Plaça ses plaisirs les plus doux.
Ah ! que les nœuds du mariage, etc.

DESROCHES.

Comme un ange, mademoiselle, comme un ange!

MADAME GUIBERT.

Oui, comme un ange; comme une sotte. Elle chante ordinairement mille fois mieux. Et puis, elle ne sait pas donner d'expression aux paroles : elles sont si tendres!

FLORE.

Mais, ma mère, ce n'est pas ma faute ; il m'a pris une extinction de voix dans la roulade.

DESROCHES.

Ne grondez pas mademoiselle. On ne chante pas plus agréablement.

DELILLE.

Oh! sans doute. (*A part.*) Attends, je vais t'en dégoûter tout-à-fait. (*Haut.*) Mon ami, la voix de mademoiselle doit te plaire, car elle te rappelle sans doute, comme à moi, la voix d'une personne qui t'est bien chère, ne trouves-tu pas ?

DESROCHES.

Et de qui donc?

DELILLE.

Eh ! mais vraiment, de ta femme.

DESROCHES.

De ma femme !

MADAME GUIBERT.

De sa femme !

FLORE.

Ah ! mon Dieu ! de sa femme !

DESROCHES, *à Delille.*

Qu'est-ce que tu dis donc ?

DELILLE, *bas à Desroches.*

Laisse-moi faire. (*Haut.*) C'est le même timbre, même éclat, la même étendue.

MADAME GUIBERT.

Comment, monsieur, vous êtes marié ?

DESROCHES.

Qui? moi, madame?

DELILLE.

Oui, madame, il est marié. (*Bas à Desroches.*) Dis comme moi. (*Haut.*) Une femme charmante. (*A Desroches.*) J'ai mes raisons pour agir ainsi. (*Haut.*) Il y a six mois qu'il a épousé une jeune veuve. (*A Desroches*). Tu vas voir. (*Haut.*) J'ai été un de ses témoins.

MADAME GUIBERT.

En vérité, monsieur.... je vous en fais mon sincère compliment, et je suis charmée que vous ayez fait un choix.... Laissez-nous, mademoiselle.

DELILLE, *bas à Desroches.*

Sens-tu le motif des politesses. (*Haut.*) Eh quoi ! nous priver sitôt de la vue de votre aimable fille !

MADAME GUIBERT.

Je vous demande pardon, messieurs; mais elle a ses occupations, ses leçons.

FLORE, *à sa mère.*

Mais, ma mère, l'autre n'est peut-être pas marié.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce que vous dites, impertinente? Sortez, vous dis-je.

FLORE.

Ma mère, faudra-t-il prévenir M. Splimann pour le concert de demain?

MADAME GUIBERT.

Un concert! y pensez-vous? est-ce la saison des concerts, quand tout le monde est en vendange?

FLORE, *faisant la révérence.*

Messieurs, j'ai bien l'honneur....

MADAME GUIBERT.

C'est bon, c'est bon, laissez-nous.

(Flore sort.)

SCÈNE X.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES.

DELILLE.

En vérité, on n'est pas plus jolie que votre demoiselle.

MADAME GUIBERT.

Oh! vous êtes trop bons, messieurs. Qu'est-ce qu'une petite provinciale, auprès de vos dames de Paris? Mais, mon Dieu, je pense à une chose; je vous ai proposé indiscrètement un appartement chez moi, et je n'ai pas réfléchi que cet appartement est petit, incommode.

DELILLE.

Qu'est-ce que vous dites-donc, madame? Une vue sur des jardins, sur la rivière, une bibliothèque, des glaces, une armoire, une commode.

MADAME GUIBERT.

Oui; mais une seule chambre avec un cabinet.

DELILLE.

Eh! qu'importe, madame? deux amis; nous y serons fort à notre aise. Il n'y aurait que le cas où mon ami ferait venir sa femme, comme il en avait le projet.

MADAME GUIBERT.

Alors, vous sentez que, malgré toute ma bonne volonté, je ne pourrais pas offrir à madame quelque chose qui fût digne....

DELILLE.

Oh! cela s'entend à merveille.

SCÈNE XI.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, CHARGÉ DE MALLES ET DE VALISES.

DUBOIS.

N'EST-CE pas ici que demeure madame Guibert?

MADAME GUIBERT.

Oui, mon ami, c'est ici.

DUBOIS.

Ah! messieurs, c'est vous? Voilà tous vos effets que j'apporte. Madame, voulez-vous bien m'indiquer l'appartement de ces messieurs?

MADAME GUIBERT.

Tout à l'heure, mon ami; François va vous conduire... François.... Ah! mon Dieu, messieurs.

DESROCHES.

Eh mais! qu'avez-vous donc, madame? vous paraissez fort intriguée.

MADAME GUIBERT.

Je suis en effet fort en peine; c'est François, mon domestique, qui, pendant que vous étiez à votre auberge, m'a appris que cet appartement était encore embarrassé.

DELILLE.

Ah.

DUBOIS.

En attendant que vous soyez décidés, ma foi, je vais me reposer.

(Il se débarrasse des malles et s'assied dessus.)

MADAME GUIBERT.

Non, mon ami, ne quittez pas votre fardeau, parce que tout à l'heure il faudra probablement....

DESROCHES.

Enfin, madame....

MADAME GUIBERT.

Mais je vais mettre ordre à tout cela, et c'est vous qui l'occuperez.

SCÈNE XII.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, madame.

MADAME GUIBERT, *lui faisant signe de dire que non.*

Eh bien! l'appartement de ces messieurs est-il prêt?

FRANÇOIS.

Pas encore, madame.

MADAME GUIBERT, *faisant toujours des signes à François.*

Pas encore! concevez-vous un pareil obstacle? Le voisin Giraud s'obstine donc toujours à me laisser son dépôt de marchandises?

FRANÇOIS.

Le voisin Giraud! son dépôt de marchandises!

MADAME GUIBERT.

Voilà comme on est dupe de sa complaisance. Me sachant cet appartement vacant, il me l'avait emprunté, parce qu'il n'a pas de magasin; et voilà que maintenant il lui faut quatre jours pour déménager. (*En continuant ses signes à François.*) N'est-ce pas là ce que tu m'as dit?

FRANÇOIS.

Oui, oui, madame, quatre jours. Voilà ce que je vous ai dit. (*A part.*) Adieu mes profits.

MADAME GUIBERT.

Mais je n'entends pas cela; c'est bien le moins qu'on soit le maître chez soi, et je vais....

DESROCHES.

Point du tout, madame, et nous ne souffrirons pas....

MADAME GUIBERT.

C'est que je serais désespérée....

DELILLE.

Eh ! mon Dieu, madame, il ne faut pas vous désespérer pour si peu de chose.

SCÈNE XIII.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE.

Eh! bonjour, ma chère madame Guibert; il y a un siècle, en vérité, que je ne vous ai vue, ma toute belle.

DESROCHES.

C'est madame Senneville.

MADAME SENNEVILLE.

Nos deux aimables voyageurs ici! Je m'attendais à les trouver. Et votre charmante fille, où est-elle donc? Que je l'embrasse. On sait déjà dans la ville que c'est chez vous que ces deux messieurs logent. Ah çà, je viens vous engager à dîner pour demain, sans préjudice de l'assemblée à laquelle je vous attends ce soir; vous m'amenerez votre chère Flore; vos deux aimables hôtes m'ont promis. Je sais tout, vous les avez enlevés de vive force de leur auberge, pour ainsi dire. Je vous reconnais là. Vous poussez la courtoisie et la politesse au dernier degré.

MADAME GUIBERT.

Ah! vous êtes trop bonne; mais je suis bien loin de mériter vos éloges.

MADAME SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là, bon Dieu! ma chère?

DELILLE.

C'est que les moyens d'exécution ne répondent pas tout-à-fait aux bonnes intentions de madame.

MADAME SENNEVILLE.

Comment donc?

MADAME GUIBERT.

Je m'étais flattée en effet de pouvoir loger ces messieurs.

MADAME SENNEVILLE.

Et vous ne le pouvez pas?

DELILLE.

Non, madame; le voisin Giraud, un dépôt de marchandises.....

MADAME GUIBERT.

Cela m'afflige à un point que je ne puis exprimer.

DESROCHES.

Il ne faut pas du tout que cela vous afflige, madame; nous allons chercher une autre auberge.

DELILLE.

Oui. Dubois, remporte ces malles.

(Dubois se lève et se met en devoir de remporter les malles.)

MADAME SENNEVILLE.

Arrêtez, mon ami. Je suis persuadée de la réalité de l'obstacle qui empêche madame de vous loger.

MADAME GUIBERT.

J'espère, madame, que personne ne s'avisera de soupçonner qu'il soit supposé.

MADAME SENNEVILLE.

Personne, madame; et moi moins que tout autre; mais permettez-moi de me féliciter de cet accident. Il me donne l'occasion de réparer un manque de civilité dont mon oncle ne cesse de me faire la guerre depuis ce matin.

DELILLE.

Que voulez-vous dire?

MADAME SENNEVILLE.

Que c'est chez moi, messieurs, qu'il faut accepter un logement.

DELILLE.

A merveille! on nous chasse d'un côté, on nous recueille de l'autre.

MADAME SENNEVILLE, *à Desroches.*

Oui, messieurs, chez moi. C'est mon oncle, Ambroise Senneville, le camarade, l'ami du vôtre qui se joint à moi pour vous en prier. Vous ne m'en voulez pas, madame, de chercher à réparer ce que vous n'avez pu exécuter vous-même?

MADAME GUIBERT.

Qui, moi? vous en vouloir, madame; ce serait bien mal me connaître. (*A part.*) L'impertinente!

DESROCHES.

Mais, madame, je ne sais si je dois accepter.....

MADAME SENNEVILLE.

Je n'ai ni voisins, ni dépôt de marchandises; et je me fâcherais si vous hésitiez.

DELILLE.

Ah ! mon ami, qu'as-tu à refuser aux prières d'une jolie femme ?

MADAME SENNEVILLE.

Rien. Il est trop galant pour cela, n'est-il pas vrai ? (*A Dubois.*) Mon ami, portez toutes ces malles chez moi; faites-vous indiquer ma demeure, elle est à deux pas; ma femme de chambre vous montrera l'appartement de vos maîtres.

MADAME GUIBERT.

Mon domestique va vous conduire, mon ami, si madame le permet.

MADAME SENNEVILLE.

Y consentez-vous, madame ? vous êtes trop bonne.

DUBOIS, *reprenant les malles.*

Allons, voilà des malles qui se seront bien promenées dans la ville aujourd'hui.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE.

Eh bien, monsieur, où en êtes-vous avec monsieur Vernon et sa céleste sœur ?

DESROCHES.

Comment, madame, vous savez.....

MADAME GUIBERT.

Quoi donc ?

MADAME SENNEVILLE.

Une aventure, une erreur assez plaisante de monsieur.

DESROCHES.

Et qui vous a appris? ....

MADAME SENNEVILLE.

Vingt personnes. Monsieur Vernon l'a dit à son avocat, l'avocat au procureur, le procureur à l'huissier, l'huissier à son clerc, qui l'a raconté à ma femme de chambre, dont il est amoureux.

DELILLE, *à Desroches.*

Tu vois, mon ami, comme on est sûr du secret dans une petite ville.

MADAME GUIBERT.

Ah! mon Dieu, pourvu qu'ils n'aillent pas raconter ce qui s'est passé ici.

MADAME SENNEVILLE.

Que pourrait-on dire, madame, qui ne fût à votre avantage? et d'ailleurs, en personne prudente, ne vous êtes-vous pas mise depuis long-temps au-dessus des propos des méchants?

MADAME GUIBERT.

C'est une science que d'autres connaissent beaucoup mieux que moi, madame.

MADAME SENNEVILLE.

C'est difficile, madame.

DESROCHES.

Et de grâce, mesdames....

MADAME SENNEVILLE.

Eh! non, elle est toujours à me lancer des mots malins.

Mais nous nous piquons ainsi sans nous brouiller ; n'est-il pas vrai, madame ?

MADAME GUIBERT.

Ah ! sans doute, madame. (*A Delille.*) Je ne peux pas sentir cette femme-là : elle affecte sur tout le monde un air de supériorité qui est insupportoble.

MADAME SENNEVILLE, *à Desroches.*

La pauvre chère femme, comme elle s'enflamme !

SCENE XV.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

MADAME, je viens de conduire à votre porte le valet de ces messieurs. Ne voilà-t-il pas mademoiselle Lucile qui ne veut pas absolument laisser entrer tous ces effets.

MADAME SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là ? Mais mademoiselle Lucile est inimaginable.

DELILLE.

Vous verrez que nous n'allons pas encore nous fixer là.

MADAME SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, messieurs, et je vais laver la tête à ma femme de chambre. Venez avec moi; donnez-moi la main, monsieur Desroches. Mille pardons, ma chère madame, de vous les enlever si promptement; mais il le faut, vous le voyez. Vous ne tarderez pas à venir, ma chère. Je vous attends ce soir, et demain à dîner avec votre aimable fille. N'y manquez pas.

DESROCHES.

Croyez, madame, que nous partons pleins de reconnaissance des politesses dont vous nous avez comblés.

DELILLE.

Vous nous avez trop bien reçus pour que nous ne nous empressions pas de revenir vous voir.

MADAME GUIBERT.

Comment, messieurs ! mais je vous en prie, revenez me voir ; vous serez toujours les bien-venus. (*Elle les reconduit jusqu'à la porte et en revenant dit à Francois.*) François, quand ces gens-là reviendront, ne manquez pas de dire que je n'y suis pas.

FRANÇOIS.

Oui, madame.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une place. Dans le fond la maison de madame Senneville ; sur un côté la maison de M. Riflard. Il fait nuit.

SCÈNE I.

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD.

RIFLARD.

Comment, madame ! il y a une heure que je vous fais des signes, et vous avez l'air de ne pas m'entendre.

MADAME SENNEVILLE.

Mais vous êtes d'une tyrannie ! pouvais-je quitter mademoiselle Remival, qui me racontait la maladie du petit carlin que je lui ai donné ? Que me voulez-vous, monsieur ? Pourquoi me faire quitter la société, le jeu ? Madame Guibert, mademoiselle Vernon vont s'égayer sur notre absence.

RIFLARD.

Savez-vous que je suis très-mécontent. Pourquoi loger chez vous ces deux Parisiens ?

MADAME SENNEVILLE.

C'est pour ainsi dire à vous que je dois leur connaissance.

RIFLARD.

Je ne m'attendais pas que ce petit Desroches se permettrait d'aller sur les brisées d'un homme comme moi.

Je m'attendais encore moins que madame Senneville, une femme que j'estime, que j'aime, que j'ai su distinguer, se permettrait d'écouter les propos et les fadeurs d'un étranger.

MADAME SENNEVILLE.

Moi! où prenez-vous, s'il vous plaît..... De quel droit me parlez-vous ainsi?

RIFLARD.

Au point où nous en sommes, quand je n'attends que la fin de mes vendanges, quand j'ai l'aveu de votre oncle et le vôtre, il m'est bien permis, madame, de parler en mari. C'est en ami d'ailleurs que je parle. Vous vous perdez. Avez-vous remarqué les chuchoteries, les ricanements, les mots à double entente, les regards malins de toute la société? Quant à moi, j'ai le malheur d'être très-violent; je n'ai pas voulu causer de scandale, mais j'ai su ce que j'avais à faire, et monsieur Desroches aura de mes nouvelles dès ce soir.

MADAME SENNEVILLE.

Ah! mon Dieu! vous me faites trembler.

RIFLARD.

Ce n'est rien, madame, rien du tout; une petite précaution que j'ai prise. Revenons à vous. Si vous avez le moindre soin de votre gloire, si vous tenez à un établissement qui nous convient à tous deux, il faut absolument que ces jeunes gens ne logent pas chez vous ce soir.

MADAME SENNEVILLE.

Qu'exigez-vous? mais mon oncle....

RIFLARD.

Votre oncle a eu beaucoup d'humeur en les voyant

arriver. Monsieur Vernon, qui fait de lui ce qu'il veut, en se laissant gagner au piquet, lui a déjà parlé. Madame Guibert, que votre oncle a intérêt de ménager, puisqu'elle est sa cousine au sixième degré, lui a fait sentir toute l'horreur de la conduite de ce petit écervelé. Son ami ne vaut pas mieux, c'est un sournois qui fait l'homme d'esprit, et je n'aime pas qu'on prenne ces airs-là avec moi.

MADAME SENNEVILLE.

Allons, vous êtes tous ligués contre lui. Ce pauvre jeune homme! mais vous voulez que je sois incivile. A la bonne heure. En vérité, cela ne me donne pas une bonne idée de votre caractère.

RIFLARD.

Ah! croyez, belle dame, que c'est l'intérêt que je vous porte, la raison.... Vous ne me refuserez pas un sacrifice vraiment nécessaire, et sur tous les autres points, vous le savez, je me laisse mener comme un enfant, mais j'exige, au nom du plus tendre amour....

(Il lui baise la main.)

MADAME SENNEVILLE.

Prenez donc garde, voici monsieur Vernon.

SCÈNE II.

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD, VERNON.

VERNON.

Ah! vous voilà; j'étais sûr de vous trouver ensemble. Ne craignez rien, mon intention n'est pas de vous causer la moindre peine. Soyons divisés, ennemis entre nous, c'est fort bien; mais unissons-nous contre les étrangers qui viennent se mêler à nos débats; enfin nous sommes chez

nous, et ce petit monsieur.... Je viens vous avertir d'un petit incident qui se prépare; il n'y aura pas d'esclandre; mais toute la société est au fait; quand tout le monde sera retiré, votre oncle est absolument décidé à éconduire poliment ces deux voyageurs, qui ne sont pas faits pour être admis dans une société délicate, véritablement.

MADAME SENNEVILLE.

Que vous ont-ils fait ces pauvres jeunes gens?

VERNON.

Comment, madame! ils sont admis, reçus, fêtés chez madame Guibert, qui est une personne fort ridicule, sans doute, mais il ne s'agit pas de cela présentement, et ils se permettent de se moquer d'elle; ils supposent je ne sais quel mariage.

MADAME SENNEVILLE.

Convenez que ce prétendu mariage est fort gai, et que madame Guibert mérite bien.....

RIFLARD.

Oui, c'est fort gai; mais voulez-vous que je sois leur jouet à mon tour? Nous avons des mœurs dans notre ville, et nous devons être jaloux de conserver notre réputation.

VERNON.

Et cet autre qui fait le railleur; n'y a-t-il pas dans l'auberge de la Poste une belle dame qui se cache à tout le monde, et qui a des entretiens avec lui?

MADAME SENNEVILLE.

En vérité?

VERNON.

Eh! mon Dieu, oui; cela se sait déjà dans toute la ville.

Fi donc ! deux libertins, deux mauvais sujets ; je ne parle pas de la conduite qu'ils ont tenue avec ma sœur, avec moi.

MADAME SENNEVILLE.

Ah ! c'est une horreur. Mademoiselle Vernon est une si bonne personne, et j'aimerais tant à la voir heureuse !

VERNON.

Ma sœur est une folle. Cependant pour cet article soyez tranquille, je ne m'endors pas, je suis en règle, et dès ce soir.....

RIFLARD.

Comment, madame, vous balancez. Décidez-vous. S'ils logent chez vous ce soir, songez-y, vous ne me reverrez plus.

MADAME SENNEVILLE.

Petit despote, vous voulez que je vous le sacrifie, je le vois ; il faut donc absolument que je prenne un parti..... Eh bien ! cela me coûte ; je voudrais en vain vous le dissimuler.

RIFLARD.

Ah ! vous êtes si bonne !

VERNON.

Chut ! voilà l'ami qui s'avance.

SCÈNE III.

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD, VERNON, DELILLE.

DELILLE.

En vérité, madame, rien n'est aimable comme votre réunion. Je vous fais compliment, messieurs, sur le bon

ton qui règne dans votre société ; ce n'est que dans votre ville qu'on trouve cette aménité, ce bon accord, cette indulgence réciproque, et surtout cette hospitalité tant vantée chez les anciens.

VERNON.

Nous nous faisons un devoir, monsieur, de bien accueillir les étrangers qui le méritent.

RIFLARD.

Oui, sans doute ; mais nous savons aussi comment nous devons nous conduire avec ceux qui ne viennent dans notre endroit que pour se moquer de nous.

DELILLE.

Et vous faites parfaitement bien. (*A part.*) Bon ! il se machine encore quelque chose contre nous.

VERNON.

Mais il se fait tard ; il est temps, je crois, de se retirer.

RIFLARD.

Ah ! voilà le reste de la société qui sort de chez madame.

SCÈNE IV.

DELILLE, DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, MADAME GUIBERT, FLORE, MADEMOISELLE VERNON, VERNON, RIFLARD, FRANÇOIS, UNE SERVANTE PORTANT UN FALOT.

MADAME GUIBERT, *arrivant la première, précédée de François, qui porte un falot.*

Je vous assure, mademoiselle, que je vous avais donné deux fiches, je m'en souviens parfaitement.

MADEMOISELLE VERNON.

Je puis vous certifier, madame, que c'est vous qui avez oublié de me les donner ; le coup était assez important ; il y avait long-temps que je l'attendais, et j'étais si contente quand je l'aperçus ! Je ne craignais pas qu'on me l'enlevât, j'étais tout en cœur.

VERNON.

Encore quelque extravagance ! De qui parlez-vous là, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE VERNON.

De quinola, mon frère.

VERNON.

Ah ! passe pour quinola.

MADAME SENNEVILLE.

Eh quoi ! mesdames, vous vous retirez sitôt ?

MADAME GUIBERT.

Sitôt ! il est huit heures et demie tout à l'heure.

MADAME SENNEVILLE.

Je ne veux pas être importune. Vous me permettrez de retourner auprès de mon oncle.

RIFLARD, *à madame Senneville.*

Adieu, belle dame ; croyez certainement. . .

MADAME SENNEVILLE, *bas à Riflard.*

Prenez garde, on nous épie. (*Haut.*) Votre très-humble servante, mesdames ; à demain à trois heures précises, je vous en prie.

(Elle rentre chez elle.)

DESROCHES, *à madame Guibert.*

Voudriez-vous accepter mon bras jusque chez vous, madame ?

MADAME GUIBERT.

Je vous rends grâce, monsieur; nous demeurons à deux pas, et je n'ai besoin du bras de personne. Passez devant nous, François; et vous, mademoiselle, prenez garde à la manière dont vous marchez, je vous en prie.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Votre très-humble servante, mademoiselle Vernon; soyez certaine que je vous ai donné vos deux fiches.

VERNON.

Puisque madame vous le dit, il faut bien que cela soit.

MADEMOISELLE VERNON.

En vérité, on n'a pas plus de guignon que moi. Encore cinquante fiches que je perds, sans compter les cartes que l'on paye fort cher, par parenthèse, chez madame Senneville.

VERNON.

Et pourquoi joues-tu?

MADAME GUIBERT.

Adieu, messieurs; je suis enchantée que vous soyez aussi bien dédommagés, et qu'aucun obstacle n'empêche madame Senneville de vous donner l'asile et les soins que j'ai été forcée de vous refuser.

(Elle sort avec sa fille et François.)

VERNON.

Adieu, messieurs; vous voilà logés irrévocablement. Allons, Suzanne, éclairez-nous.

(Il sort avec sa sœur et la servante.)

RIFLARD.

Bonsoir, messieurs, nous nous reverrons.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE V.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Ils ont l'air de se moquer de moi.

DELILLE.

Eh bien ! monsieur Vernon te déteste, madame Guibert te raille, monsieur Riflard te menace; comment te trouves-tu du séjour de cette ville?

DESROCHES.

Assez mal jusqu'ici; il a fallu m'ennuyer toute la soirée à écouter tous les vieux contes de l'oncle de madame Senneville. Après trois mortelles parties de trictrac, trois vieilles femmes s'emparent de moi pour me faire faire un éternel reversis; et pour m'achever, voilà qu'on me fait jouer à des petits jeux avec un troupeau d'enfants.

DELILLE.

Et as-tu remarqué comme on se parlait bas, comme on nous regardait?

DESROCHES.

Mais en effet; nous avions l'air de deux personnages extraordinaires.

DELILLE.

Mais c'est égal, c'est une ville fort agréable, l'air y est bon, les promenades y sont délicieuses, et le sang y est superbe.

DESROCHES.

Eh bien, moque-toi de moi tant que tu voudras, je ne suis pas fâché de m'y être arrêté. Oui, malgré mademoi-

selle Vernon, mademoiselle Guibert, il suffit que madame Senneville habite ce pays, et que nous logions chez elle... Nous nous sommes promenés dans le jardin avant la nuit.

DELILLE.

Assez tard même; il a fallu vous appeler.

DESROCHES.

C'est elle qui, en regagnant la maison, m'a recommandé de faire la partie de son oncle.

DELILLE.

Preuve que tu es aimé de la nièce.

DESROCHES.

Et tu conviendras qu'elle est bien faite pour me dédommager de tout l'ennui....

DELILLE.

Et tous tes rivaux, Riflard, Vernon?

DESROCHES.

Elle n'a jamais pensé à Riflard, à Vernon, à personne; elle me l'a juré.

DELILLE.

Oh! dès qu'elle te l'a juré.... je n'en crois pas un mot.

DESROCHES.

Ah! te voilà, toujours cherchant à me contrarier.

DELILLE.

Allons, ne te fâche pas; dès que tu le veux, l'oncle est fort amusant, la nièce fort vertueuse.

DESROCHES.

Il n'est pas question de vertu.

DELILLE.

Ne perds pas un temps précieux.

DESROCHES.

Ne rentres-tu pas avec moi?

DELILLE.

Non. On ne soupe pas encore; je vais profiter du moment pour une course, une visite que j'ai à faire.

DESROCHES.

A cette heure, dans une ville que tu ne connais pas? Il faut donc que ta conquête t'occupe beaucoup.... Au surplus, entière liberté, je rentre. Bonne chance dans vos amours, monsieur Delille.

DELILLE.

Bonne chance dans les vôtres, monsieur Desroches.

SCÈNE VI.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHARGÉ DE TOUTES LES MALLES.

DESROCHES.

Eh bien! où vas-tu donc, avec toutes ces malles? Que signifie cet équipage?

DUBOIS.

Cela signifie, monsieur, qu'il faut encore que nous déménagions.

DELILLE.

Bon! je m'en doutais.

DESROCHES.

Comment! que veux-tu dire?

DUBOIS.

La femme de chambre vient de me charger poliment de

tout notre bagage ; et voilà un billet de madame Senneville qui vous expliquera....

DESROCHES.

Un billet ! lisons. (*Il lit.*) « Il eût été bien doux pour « mon oncle et pour moi, monsieur, de pouvoir vous « rendre l'accueil favorable que vos parents m'ont fait à « Paris ; mais cela me devient absolument impossible. Le « soin de ma réputation ne me permet pas de vous garder « plus long-temps dans ma maison. Agréez, je vous prie, « mes excuses et mes regrets ».... Le soin de sa réputation.... En voici bien d'un autre.

DUBOIS.

Ce n'est pas tout, monsieur; voici une lettre qu'un homme d'assez mauvaise tournure m'a remise pour vous.

DESROCHES.

Pour moi ! de quelle part ?

DELILLE.

Voyons, lis.

DESROCHES.

« J'ai cru remarquer que vous regardiez tendrement « madame Senneville ; j'ai déjà donné quelques leçons aux « jeunes étrangers qui se permettaient, en passant dans « notre ville, d'aller sur mes brisées ; et l'intérêt que vous « m'avez inspiré ne me permet pas de retarder plus long-« temps celle dont vous avez besoin. Je vous attends de-« main au lever du soleil, derrière le petit rempart ; j'ai « mon épée et mes pistolets. J'espère que vous me ferez « l'honneur de venir m'y trouver. François Riflard ». — L'impertinent ! j'irai certainement, et c'est moi qui lui donnerai, j'espère, une leçon dont il se souviendra. Mais tu

conviendras qu'il est bien désagréable d'aller se couper la gorge pour une femme qui me chasse de chez elle.

(Dubois tire un autre papier de sa poche et le présente à Desroches.)

DELILLE.

Encore ! et d'où vient celui-là ?

DUBOIS.

C'est un homme noir qui l'a apporté.

Voyons. « L'an mil huit cent un, le, etc., j'ai, Christophe-Hyacinthe de Bon-Aloi, huissier, soussigné, à la « requête de demoiselle Augustine-Catherine, dite Nina « Vernon, fille majeure et nubile.... »

DELILLE.

C'est la sommation de M. Vernon.

DESROCHES.

Mais c'est un enfer que cette petite ville.

DELILLE.

C'est l'asile du bonheur et de la vertu.

DESROCHES.

Tu n'as plus rien à me remettre.

DUBOIS.

Je crois qu'en voilà bien assez comme cela.

DESROCHES.

Fort bien ; nous voilà dans la rue à présent.

DELILLE.

Pourquoi as-tu quitté Paris ?

DESROCHES.

Ah, madame Belmont ! Pourquoi m'avez-vous trahi ?

(Il s'assied sur un banc de pierre et paraît plongé dans la mélancolie.)

DELILLE, *à part.*

A merveille ! il est à nous.

DUBOIS.

Monsieur, voilà Champagne, le valet de votre cousine.

DELILLE.

Occupe Desroches de ton mieux pour me laisser causer avec lui.

(Dubois s'approche de Desroches et l'empêche de voir Champagne.)

SCÈNE VII.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Delille.*

MADAME se désole. Elle sait toutes les aventures de M. Desroches. Elle veut partir cette nuit même. J'ai eu toutes les peines du monde à la décider à vous faire ses adieux. Hâtez-vous de la rejoindre.

DELILLE.

Non.... L'idée est excellente.... Profitons de la circonstance. Tâche d'amener madame Belmont de ce côté.

CHAMPAGNE.

C'est difficile; mais j'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DESROCHES.

ET pour comble de disgrâces, je ne peux pas partir; il faut que je me trouve au rendez-vous de M. Riflard (*A Dubois.*) Eh bien que fais-tu là? Va nous chercher une auberge.

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, j'y vais.

(Il sort.)

DESROCHES.

Demain matin je cours donner une leçon d'armes à Riflard, une leçon de procédés à Vernon, et j'échappe aux bavards, aux plaideurs, aux agnès, aux coquettes, au diable qui me poursuit dans ce maudit pays, en partant à l'instant pour Paris.

DELILLE.

Demain matin je te sers de témoin, et je te souhaite un bon voyage.

DESROCHES.

Comment! bon voyage? ne pars-tu pas avec moi?

DELILLE.

J'aime cette ville, et j'y reste.

DESROCHES.

Tu m'en disais tant de mal, et tu restes!

DELILLE.

Tu m'en disais tant de bien, et tu pars!

DESROCHES.

Mais qui peut te retenir?

DELILLE.

Ne puis-je changer de façon de penser comme toi?

DESROCHES.

Serait-ce, par aventure, cette belle mystérieuse?

DELILLE.

Peut-être.

DESROCHES.

Ah! mon ami, elle te trompe.

DELILLE.

Elle n'est pas de ce pays.

DESROCHES.

Eh! qu'importe? Partout les femmes sont les mêmes.

DELILLE.

Crois qu'il en est plus d'une....

DESROCHES.

Ah! oui. Juge-s'en par mes aventures. J'ai pensé comme toi; madame Belmont m'a trop désabusé; ah! c'est celle-là dont la perfidie m'est la plus douloureuse.

SCÈNE IX.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Delille.*

La voilà, monsieur.

DELILLE.

(*A Champagne.*) Je suis à toi dans l'instant. (*A Desroches.*) Mon cher Desroches, je cours à mon rendez-vous. Dans tous les cas, dis à Dubois de m'attendre à cette place.

(Delille s'éloigne.)

DESROCHES.

Ne tarde pas, je t'en prie. Il est bien heureux! Cette femme mystérieuse a vraiment une jolie tournure, et qui me rappelle....

SCÈNE X.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT.

DESROCHES.

Mais il me semble voir une femme dans l'obscurité.

MADAME BELMONT, *à Desroches.*

Est-ce vous, Delille ?

DESROCHES.

On appelle Delille. Serait-ce, par aventure, cette belle voilée ? Ah! voyons.

MADAME BELMONT.

Pensez-vous encore excuser votre indigne ami ?

DESROCHES.

Ciel! quelle voix!

MADAME BELMONT.

J'ai eu la faiblesse de suivre vos conseils, de marcher sur vos traces; pourquoi? pour être témoin de toutes ses inconséquences.

DESROCHES, *à part.*

Madame Belmont qui m'a suivi! qui m'aime encore! Ah! malheureux; qu'ai-je fait?

MADAME BELMONT.

Et que me reproche-t-il? Je vous ai dit comment il avait été trompé par les apparences. Vous savez que ce jeune officier, cet inconnu qui lui a causé tant d'ombrage, était mon frère, arrivé la veille de l'armée.

DESROCHES.

Votre frère! qu'entends-je ?

MADAME BELMONT.

Que vois-je ? Desroches !

DELILLE, *s'avançant.*

Lui-même, madame, qui reconnaît ses torts. Le voilà entièrement corrigé. Pardonnez-lui, et partons.

DESROCHES.

Mais mon rendez-vous avec Riflard.

DELILLE.

Eh bien, c'est une affaire qu'il faut terminer tout de suite. (*Il frappe à la porte de Riflard.*) Monsieur Riflard, monsieur Riflard, un mot, s'il vous plaît. Il ne peut pas être encore couché.

MADAME BELMONT.

Qu'allez-vous faire ? Je tremble.

SCÈNE XI.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT, RIFLARD, A SA FENÊTRE EN ROBE DE CHAMBRE.

RIFLARD.

Qui frappe ? Ah ! ah ! messieurs, c'est vous ?

DELILLE.

Allons, M. Riflard, vous voulez vous battre avec Desroches ; descendez, il vous attend.

RIFLARD.

Qu'est-ce que vous dites donc ? Je ne me bats jamais au soleil couché ; on risque de s'estropier. Lisez le cartel, c'est pour demain.

DELILLE.

Cela ne se peut pas ; monsieur retourne à Paris pour épouser madame. Les chevaux sont mis, nous partons.

RIFLARD.

Vous partez, il épouse madame, il y a un moyen de s'arranger. Je descends.

DELILLE.

J'en étais sûr.

SCÈNE XII.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT, RIFLARD.

DUBOIS, *arrivant.*

MONSIEUR, il faut absolument que nous couchions à la belle étoile. Pas un coin dans une auberge ; c'est demain le premier jour de la foire.

DELILLE.

A merveille ! nous en partirons plus tôt.

SCÈNE XIII.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMOMT, RIFLARD, EN ROBE DE CHAMBRE ET UN BOUGEOIR A LA MAIN.

RIFLARD.

PERMETTEZ. Vous vous mariez, vous partez ; je n'en veux qu'aux célibataires, je respecte les maris, et je vous fais mon sincère compliment.

DELILLE.

Monsieur Riflard, vous êtes la première personne de cette ville à qui nous ayons parlé, soyez la dernière, et chargez-vous de nos adieux pour tout le monde. Soyez heureux avec madame Senneville ; dites à madame

Guibert que sa fille a trop de talents pour ne pas trouver bientôt un mari ; conseillez à mademoiselle Vernon de se faire dévote ou bel esprit, et conservez toujours cette urbanité, cet esprit sociable et galant, qui distingue votre *endroit*.

SCÈNE XIV.

RIFLARD seul.

Votre très-humble serviteur. Je m'en suis galamment tiré. Nous nous sommes tous bien conduits, et voilà deux Parisiens qui emportent une bonne idée de notre petite ville.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

DUHAUTCOURS,

OU

LE CONTRAT D'UNION,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

FAITE EN SOCIÉTÉ AVEC M. FRANÇOIS CHÉRON.

Représentée pour la première fois le 6 août 1801.





PRÉFACE.

Plusieurs fois je me suis associé avec un ami pour composer un ouvrage. Celui-ci est le seul que je croie devoir placer dans mon recueil, de l'aveu de mon cher et estimable collaborateur.

Il y a quelques années, un journaliste de mauvaise humeur contre moi, faisant un grand éloge de Duhautcours, et trouvant la pièce meilleure que mes autres ouvrages, cherchait à élever des doutes sur mon droit à la propriété de cette comédie. M. Chéron se hâta de répondre. Je l'en remerciai, je l'en remercie encore. Il me rend justice, il sait que, si son droit à la propriété de Duhautcours avait été attaqué, je l'aurais défendu avec le même empressement.

Au moment où nous donnâmes la pièce, quelques négociants de Paris affichaient le plus grand luxe. On ne nous accusera pas cette fois d'avoir placé la scène dans les derniers rangs. Ces négociants faisaient les grands seigneurs. Leurs maisons étaient le rendez-vous de nos généraux, de nos premiers magistrats. Seulement la société, toujours très-nombreuse, était un peu mêlée, comme cela devait être à la suite d'une révolution qui avait déplacé et confondu toutes les classes. Ces négociants, encouragés par le succès de quelques spéculations hardies, croyaient pouvoir acquérir en peu d'années une fortune égale et même supérieure à celle que les négociants prudents et sensés obtenaient jadis par vingt ou trente années de travail. Ces dépenses et cette cupidité en conduisirent plusieurs à des faillites arrangées. C'est ce vice, c'est ce crime (car c'en est un), que nous entreprîmes d'attaquer dans cette comédie.

Suivant quelques critiques, c'est un sujet qui a plus besoin d'être réprimé par la sévérité des lois que par la censure théâtrale. La comédie ne devrait en effet poursuivre que les vices et les ridicules : mais les délits qui, malgré la prévoyance des lois, trouvent moyen de leur échapper, ne deviennent-ils pas du ressort de la comédie ? L'adultère et la banqueroute frauduleuse sont de ce nombre. Malheureusement, l'homme qui trompe ses créanciers n'offre pas des aspects aussi comiques que celui qui séduit la femme de son voisin ou de son ami. Aussi nous reprocha-t-on d'avoir choisi un sujet très-moral, mais dont le fond et les détails sont naturellement sérieux. Nous avons cherché, le plus qu'il nous a été possible, à jeter de la gaieté dans l'ouvrage, et quelquefois, je crois, nous y avons assez bien réussi.

Cet art de préparer une banqueroute n'est pas neuf. En 1687 les comédiens italiens donnèrent un Banqueroutier. Cette pièce imprimée dans le Théâtre italien de Gherardi ne nous a pas été inutile.

Parmi les principaux personnages, on distingua celui de Duhautcours, celui de Franval, celui de madame Durville. Quoique la position de Delorme tourne un peu au drame, on nous sut gré d'avoir opposé au banqueroutier frauduleux un négociant honnête, mais forcé par les circonstances de retarder ses paiements.

On critiqua le personnage de Durville. C'est, dit-on, un homme faible et sans caractère. Les hommes forts, les hommes à caractère sont-ils donc si communs dans le monde ? Ce monde n'est-il pas rempli au contraire d'hommes sans caractère et sans volonté ? Il vaudrait mieux sans doute ne présenter ces personnages que sous un aspect ridicule et comique, comme les grands maîtres n'ont jamais manqué de le faire. Cependant le tableau d'un homme incertain entre

sa conscience et sa cupidité est-il indigne de la scène comique ? Je ne le crois pas.

On critiqua les amours d'Auguste et de mademoiselle Delorme. Ces amours en effet ne servent pas beaucoup à l'action; mais Auguste faisant rougir son oncle par sa probité, et mademoiselle Delorme venant implorer madame Durville au moment où elle est occupée des préparatifs d'une fête, me semblent bien en situation pour faire ressortir le but de l'ouvrage.

On m'a reproché souvent d'introduire trop de personnages. Je n'ai pas fait une pièce où il y ait autant de rôles que dans celle-ci, et personne ne crut y voir un personnage de trop. C'est qu'ici tous sont nécessaires, et que les physionomies sont heureusement trouvées, et heureusement dessinées. Nous avions à représenter une fête et une assemblée de créanciers. Il nous fallait des personnes invitées à la fête, et des créanciers vrais ou supposés; le public s'accorda à trouver de la vérité et de la variété dans tous ces personnages épisodiques, mais bien liés à l'action principale.

La pièce me paraît bien conduite. Les deux premiers actes me semblent comiques. Ce contraste d'une fête avec la préparation d'une banqueroute n'est pas sorti de notre imagination. Cela n'est arrivé que trop fréquemment. Le troisième acte et le cinquième sont plus graves. Mais l'arrivée de Franval au troisième acte me semble bien nouer l'action, et l'idée de faire payer les créanciers par madame Durville, qui profite ainsi de sa séparation de biens, me paraît assez ingénieuse. Notre acte chéri c'est le quatrième. Je crois pouvoir dire franchement, après plusieurs suffrages honorables, que notre assemblée de créanciers est comique, intéressante, et quelquefois effrayante de vérité.

PERSONNAGES.

DURVILLE, négociant.
DUHAUTCOURS.
FRANVAL, commerçant de Marseille.
DELORME, marchand.
AUGUSTE, neveu de Durville.
VALMONT, petit-maître.
CRÉPON, marchand de modes.
FIAMMESCHI, artificier-illuminateur.
MARASCHINI, confiseur.
GRAFF, } Agents de Duhautcours.
LEDOUX, } Agents de Duhautcours.
PRUDENT, } Agents de Duhautcours.
UN VALET.
MADAME DURVILLE.
MADEMOISELLE DELORME.
MADAME FIERVAL.
MADAME VALBELLE.
MADEMOISELLE MINETTE, fille de boutique de Crépon, } Personnages muets.
CRÉANCIERS DE DURVILLE, } Personnages muets.

La scène est à Paris, chez Durville.

DUHAUTCOURS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

CRÉPON, MADEMOISELLE MINETTE, PORTANT UN CARTON DE MODES ET UNE ROBE TRÈS-ÉLÉGANTE.

CRÉPON.

PRENEZ donc garde à ce que vous faites, mademoiselle Minette ; des objets d'art aussi délicats, qui ont besoin de toute leur fraîcheur ! Vous allez les chiffonner. Faites-vous indiquer le cabinet de toilette de madame Durville, et priez mademoiselle Julie d'avertir sa maîtresse que son marchand de modes vient faire son travail avec elle.

(Mademoiselle Minette sort.)

SCÈNE II.

CRÉPON, FIAMMESCHI, ENTRANT ET SE RETOURNANT DU CÔTÉ DE LA COULISSE.

FIAMMESCHI.

DES lampions dans la cour, des verres de couleur dans les bosquets, des lanternes chinoises et des chiffres dans

le kiosque ; surtout rentrez le feu d'artifice sous la remise s'il vient à pleuvoir.

SCÈNE III.

CRÉPON, FIAMMESCHI, MARASCHINI.

MARASCHINI, *entrant du côté opposé, se retournant vers la coulisse.*

Crème, pistache, ananas et vanille ; le grand plateau avec ses quatre groupes, les Aventures de Don Quichotte, les Quatre Parties du Monde, un Parnasse garni de ses Muses, et le Désespoir de Jocrisse en sucre candi.

CRÉPON.

Diantre ! il paraît que monsieur Durville donne une fête magnifique.

MARASCHINI.

Salut à monsieur Crépon, le modiste.

CRÉPON.

Salut à monsieur Maraschini, l'officier glacier, confiseur. Salut à monsieur Fiammeschi l'artificier, lampiste, illuminateur. Vous attendez monsieur Durville ?

MARASCHINI.

C'est la vérité.

CRÉPON.

Pour moi, j'attends madame. Dans notre état nous n'avons affaire qu'aux dames.

MARASCHINI.

Foi d'artiste, le dessert de ce soir me coûtera ving-cinq louis de ma poche ; mais il sera bien, et je suis content. Perché, l'honneur !....

FIAMMESCHI.

Une excellente maison pour nous, messieurs; une fête tous les mois.

MARASCHINI.

Ma monsieur Durville nous doit encore la dernière.

CRÉPON.

Eh quoi! craindriez-vous....

FIAMMESCHI.

La bancarotta!

MARASCHINI.

Mais....

CRÉPON.

Allons donc, un négociant qui fait les plus grandes affaires, qui jouit du plus grand crédit! C'est de l'argent comptant.

MARASCHINI.

On en voit beaucoup par le temps qui court; il s'est lié depuis peu avec monsieur Duhautcours.

CRÉPON.

Eh bien! monsieur Duhautcours, un homme fort aimable: un bon cuisinier, un cabriolet, un entresol meublé dans le dernier goût.

FIAMMESCHI.

Un faiseur d'affaires.

MARASCHINI.

Point d'autre état que celui d'entrepreneur général de toutes les banqueroutes de Paris, et il ne manque pas d'ouvrage.

FIAMMESCHI.

Ah! Santo Gennaro, que me dites-vous là?

MARASCHINI.

C'est lui qui a arrangé le malheur de mon fripon d'associé dans les fêtes champêtres où vous me fournissiez l'illumination et l'artifice.

FIAMMESCHI.

Pas possible.

MARASCHINI.

Un homme perdu de dettes, et qui ne paiera jamais ses créanciers qu'en politesses. Un front d'airain, et puis il a à sa disposition trois ou quatre faux négociants qui se succèdent dans toutes les faillites pour entraîner la masse : aussi quand je vois cet homme-là lancé quelque part, je ne suis pas tranquille.

CRÉPON.

Fi donc, fi donc, monsieur Maraschini; craintes chimériques, injurieuses pour monsieur Durville; un très-galant homme; sa femme est pleine de goût, de grâces.

FIAMMESCHI.

Un très-galant homme, si vous voulez; mais s'il ne me donne pas de l'argent comptant tout à l'heure, je remporte mon décor et mes lampions.

CRÉPON.

Ah! monsieur Fiammeschi, quand on a reçu quelque éducation, peut-on songer à un pareil procédé?

MARASCHINI.

Monsieur Crépon a raison. En ami, j'ai cru devoir vous avertir : tenez-vous sur vos gardes; ma point de scandale.

FIAMMESCHI.

Mais permettez donc; il me doit déjà....

CRÉPON.

Mais quand il vous devrait cent feux d'artifice, on n'en vient pas à ces violences avec les gens qui tiennent un certain état dans le monde. Vous vous nuiriez beaucoup. Dans les beaux arts, il faut savoir attendre et perdre pour se faire une réputation. J'entends monsieur Durville; allons, monsieur Fiammeschi, de la douceur, et laissez vos lampions.

FIAMMESCHI.

Il est bien cruel d'exposer ses fonds....

MARASCHINI.

Eh! mon Dieu, on s'en fait des fonds quand on n'en a plus.

SCÈNE IV.

CRÉPON, FIAMMESCHI, MARASCHINI, DURVILLE, DELORME.

DURVILLE.

Prières inutiles, monsieur Delorme; j'en suis désespéré.

DELORME.

Mais, monsieur, les pertes nombreuses que je viens d'essuyer....

DURVILLE.

Eh! mais, monsieur, dans le commerce on doit prévoir les pertes. Vous êtes venu vous établir dans ma maison, je vous ai loué un très-joli appartement au second, je vous ai aidé de ma bourse, de mon crédit. Aujourd'hui, votre effet est dans les mains de mon huissier, et j'ai pour principe de ne jamais entraver ses opérations. (*A Maraschini et à Fiammeschi.*) Ah! messieurs, je vous salue; je suis à vous dans l'instant. (*A Delorme.*) Il y a sen-

tence et même prise de corps contre vous ; c'est à vous à empêcher.... (*A Maraschini et à Fiammeschi.*) Eh bien ! messieurs, notre fête de ce soir sera-t-elle brillante ?

FIAMMESCHI.

Très-brillante, monsieur Durville.

DELORME.

Je ne rougis pas d'insister. Il s'agit de sauver ma pauvre fille. La faillite du banquier Dorval, qui m'emporte vingt mille francs, un cautionnement indiscrètement signé pour un homme dont la fortune me paraissait assurée, voilà les causes de mon malheur. Pour une modique somme resterez-vous seul impitoyable ? Je vous paierai, monsieur ; je paierai tous mes créanciers. J'ai un ami, un ami respectable, négociant à Marseille, le parrain de ma fille ; il ne m'a jamais rien promis, mais il a toujours fait pour moi plus que je ne lui ai demandé. Je lui ai écrit, et j'espère....

DURVILLE.

Ah ! oui, des amis ! je compterais sur les vôtres, quand j'ose à peine compter sur les miens ! Cela ne me regarde plus, encore une fois monsieur Delorme ; voyez mon huissier. Pardon, mais vous voyez que je suis en affaire.

DELORME.

Eh bien, monsieur, je subirai mon sort ; je ne m'abaisserai plus à vous supplier. Grâce à vous, après trente ans d'une vie honnête et laborieuse, je serai ruiné ; mais le témoignage de ma conscience me restera. Si jamais vous éprouvez les mêmes malheurs, puissiez-vous trouver au fond de votre âme les mêmes consolations !

(Il sort.)

SCÈNE V.

CRÉPON, FIAMMESCHI, MARASCHINI, DURVILLE.

DURVILLE.

Que signifient ces grands airs ? Un petit marchand dont la fille tourne la tête à monsieur mon neveu.... et j'aurais quelques égards pour lui ! Non, parbleu ! Eh bien, mes amis, vous allez vous distinguer, j'espère ; cela peut doubler votre réputation. J'ai tout Paris ce soir.

CRÉPON.

Madame Durville sera mise comme une déesse.

DURVILLE.

Je m'en rapporte à vous, monsieur Crépon ; il est vrai que vos mémoires sont exorbitants. Madame Durville fait une dépense effroyable.

CRÉPON.

Mais elle donne le ton à toutes nos dames.

FIAMMESCHI, *tirant un mémoire de sa poche.*

On ne m'accusera pas d'enfler mes mémoires.

MARASCHINI, *tirant aussi un mémoire..*

Ni moi. Voici celui de la fête de ce soir et celui de la fête du mois dernier.

DURVILLE.

Comment ! on ne vous a pas payés ? Vous ne vous êtes donc pas présentés à la caisse ?

FIAMMESCHI.

Ah ! monsieur, c'est une misère.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, ces choses-là doivent se payer comptant. La caisse est fermée dans ce moment-ci; mais demain matin....

FIAMMESCHI ET MARASCHINI.

Ah! monsieur....

CRÉPON, *bas à Fiammeschi.*

Vous voyez bien que vos inquiétudes n'avaient pas le sens commun.

FIAMMESCHI.

Ainsi demain matin....

DURVILLE.

Oui, mes chers amis. J'attends mon neveu; allez, et que tout se passe ce soir d'une manière convenable.

MARASCHINI.

Vous serez content, monsieur Durville.

FIAMMESCHI.

Et demain matin nous viendrons recevoir vos éloges....

DURVILLE.

Et votre argent.

MARASCHINI.

Voilà ce que c'est. La caisse sera ouverte demain?

DURVILLE.

Oui, oui, elle sera ouverte.

MARASCHINI.

Votre très-humble serviteur, monsieur Durville.

(Il sort avec Fiammeschi.)

CRÉPON.

Pour moi, vous savez que je ne suis pas inquiet; un petit à-compte demain matin; car vous n'imaginez pas les

avances que je suis obligé de faire. Le crédit me tue. J'ai tant perdu avec les actrices.... Je vole à mon poste auprès de votre charmante épouse.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DURVILLE seul.

Tous ces préparatifs m'importunent.... Cette fête à la veille d'un événement.... Et ce Delorme qui vient m'implorer.... Je dois le poursuivre, oui, je le dois.... Plus le moment approche, plus je tremble. Est-il donc si nécessaire d'en venir à cette extrémité? Je n'y pensais pas; Duhautcours est venu me trouver dans un moment de gêne, d'inquiétude; il a redoublé mes craintes, il a flatté mes passions, il m'a proposé.... de manquer.... sur-le-champ il s'est emparé de moi; tout est prêt. Quel métier! qué de dangers! quel jeu terrible que ces spéculations sur la hausse et sur la baisse! J'aurais bien mieux fait d'être un véritable commerçant, un honnête banquier.... Réduire ma dépense! ma foi, non : habitué à l'aisance, à tous les agréments de la vie.... Et puis ma femme! la faire renoncer à ses fêtes! à sa parure! à ses sociétés! Il faudrait des scènes! des querelles! un divorce peut-être!... Mais c'est à mon neveu surtout qu'il faut cacher soigneusement ce qui se prépare.... Le voici; il faut l'effrayer, me brouiller avec lui, c'est le plus sûr.

SCÈNE VII.

DURVILLE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Vous m'avez demandé, mon oncle?

DURVILLE.

Oui, monsieur, j'ai une conversation très-sérieuse à avoir avec vous.

AUGUSTE, *lui remettant des lettres.*

Mon oncle, voici des lettres.

DURVILLE.

C'est bon, je les lirai. Monsieur, lorsque par égard pour mon frère, par amitié pour vous, je consentis à vous admettre dans ma maison, j'ai dû penser que je trouverais le prix de ma conduite dans votre reconnaissance.

AUGUSTE.

Je ne crois pas, mon oncle, avoir trompé votre espoir.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, monsieur. D'abord, admis par moi dans mon intimité, dans ma confiance, vous vous permettez de critiquer mes opérations.

AUGUSTE.

Il ne m'appartient pas sans doute de vous donner des conseils, mon oncle; mais ne serais-je pas coupable, si je vous cachais mes sentiments? Voyez ces vrais négociants, ces banquiers, dont tout Paris, dont toute la France chérit et bénit la fortune, aussi sévères pour le débiteur de mauvaise foi, qu'indulgents pour l'honnête homme victime des circons-

tances, s'unissant ensemble pour relever le crédit, ranimer la confiance, honorer leur patrie chez l'étranger, et la délivrer de cette troupe d'usuriers qui spéculaient sur le malheur des temps; un luxe bien entendu, des spéculations grandes, utiles, l'encouragement de l'agriculture, des arts, des manufactures; voilà leurs titres à l'estime, à la reconnaissance publique. Pouvez-vous me blâmer, mon oncle, quand je n'ai d'autre désir que de vous voir marcher sur les traces de ces hommes vraiment respectables ?

DURVILLE.

Qu'est-ce à dire.... Sachez, monsieur, que le devoir d'un commis, car vous êtes le mien, est de suivre aveuglément les volontés de celui qui l'emploie.

AUGUSTE.

Si vous m'en voulez pour avoir intercédé en faveur de monsieur Delorme auprès de vous ?

DURVILLE.

Ah! voilà ce que j'attendais. Prenez encore le parti de monsieur Delorme.

AUGUSTE.

Riche comme vous l'êtes, pouvez-vous pour une somme....

DURVILLE.

Et qui vous a dit, s'il vous plaît, que j'étais si riche? Avez-vous compté avec moi?

AUGUSTE.

Pardon, mon oncle; mais vos entreprises, vos dépenses, vos fêtes....

DURVILLE.

Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir que je donne

ces fêtes? Ne voyez-vous pas que tous ces bals, ces réunions, ces dépenses sont nécessaires pour augmenter, pour conserver mon crédit? Vous ne vous formez pas du tout en vérité; j'en suis fâché pour vous, mais vous n'entendrez jamais rien au commerce. Revenons à monsieur Delorme, aux reproches nombreux que j'ai à vous faire; ils ont surtout pour objet votre conduite, vos mœurs.

AUGUSTE.

Mes mœurs, mon oncle!

DURVILLE.

Oui, monsieur, vos mœurs. Pourquoi, lorsque j'ai du monde à dîner, vous esquiver toujours au dessert? Lorsqu'à force d'instances, vous voulez bien nous honorer de votre présence, on vous voit debout près de la cheminée, répondant par monosyllabes, et feuilletant je ne sais quelle brochure, comme pour distraire votre ennui.

AUGUSTE.

Ces torts sont réels, sans doute; mais vous parliez de mes mœurs.

DURVILLE.

Précisément. Vous dédaignez ma société pour celle de monsieur Delorme. Quand vous avez refusé une place au spectacle dans la loge de votre tante, on vous aperçoit aux troisièmes avec monsieur et mademoiselle Delorme.

AUGUSTE.

Pourriez-vous blâmer ma liaison avec une famille respectable?

DURVILLE.

Mais est-il aussi respectable le motif qui vous attire chez cet ennuyeux honnête homme? Voilà de nos philosophes

du jour, qui condamnent avec amertume les actions des autres, et qui cherchent à séduire les femmes, les filles de ceux qu'ils appellent leurs amis.

AUGUSTE.

Qui? moi, grand Dieu! la séduire!

DURVILLE.

Et quel serait votre but? Vous ne pouvez pas songer à l'épouser?

AUGUSTE.

Et pourquoi ne songerais-je pas à l'épouser?

DURVILLE.

Plaît-il! mais vous avez donc perdu tout-à-fait la tête? Vous marier à vingt ans, sans état, sans fortune! Et à qui? A la fille d'un petit marchand, d'une intelligence très-bornée, dont les affaires sont considérablement dérangées! Par toute l'autorité que je puis avoir sur vous, monsieur, je vous défends de remettre les pieds chez monsieur Delorme.

AUGUSTE.

Ah! mon oncle, combien vous êtes changé pour moi, depuis que ce monsieur Duhautcours s'est établi votre conseil.

DURVILLE.

Vous en voulez beaucoup à monsieur Duhautcours.

AUGUSTE.

N'est-ce pas lui qui m'a enlevé votre amitié, votre confiance? Ai-je rien fait pour m'en rendre indigne? Et cependant.... mais je vois que je vous irrite; je sors. Si mes assiduités chez monsieur Delorme ne servent qu'à vous aigrir

contre lui, il faudra bien que je cesse de le voir; mais n'est-ce pas me faire cruellement acheter l'asile que vous m'avez offert?

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DURVILLE SEUL.

L'IMPERTINENT! je renverrai ce petit sot à son père; il prend avec moi un ton de remontrance. On dirait que c'est moi qui suis le neveu; voyons ces lettres. (*Il ouvre, et lit les lettres.*) Oh! oh! des faillites à Hambourg, à Livourne, à Londres, et les maisons les mieux famées! Eh bien! voilà des exemples, des exemples qui doivent décider, car enfin aucune d'elles ne m'atteint; mais elles pourraient m'atteindre. Allons, il est de la prudence, il devient nécessaire.... de prévenir un malheur. Mais Duhautcours ne vient pas: il devait être ici de bonne heure; ah! le voilà.

SCÈNE IX.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DURVILLE.

EH! venez donc, venez donc, mon ami; je vous attendais avec impatience.

DUHAUTCOURS.

Je n'ai pas perdu une minute; mon cheval est rendu. J'ai tout négocié, tout est bien disposé, tout est en règle. Votre santé?

DURVILLE.

Ah! bien faible, mon ami. Vous avez placé mes effets?

DUHAUTCOURS.

A quatre-vingt-quinze. Il faut vous ménager, avoir soin de vous.

DURVILLE.

Vous avez raison; mais ces choses-là donnent toujours un peu de souci.

DUHAUTCOURS.

C'est une enfance. Quoi! parce que vous vous arrangez avec vos créanciers, vous allez vous rendre malade? Est-ce que l'on prend garde à ces misères-là aujourd'hui? Voudriez-vous paraître coupable, lorsque vous n'êtes que prévoyant?

DURVILLE.

Mes billets sur Derval?

DUHAUTCOURS, *remettant des papiers et un porte-feuille à Durville.*

Escomptés à trois quarts. Voici les fonds.

DURVILLE.

Et les cinquante mille francs, dont j'ai donné mon acceptation à monsieur Franval, ce négociant de Marseille qu'on attend à Paris.

DUHAUTCOURS.

Cinquante billets de caisse dans ce porte-feuille.

DURVILLE.

Tous nos cafés, nos sucres?

DUHAUTCOURS.

Dans les magasins de Pleinchêne; il me devait cela, je lui ai rendu le même service.

DURVILLE.

Ainsi tout est à couvert.

DUHAUTCOURS.

Ce n'est pas tout; il vous fallait présenter un actif qui fermât la bouche à tous les médisants. J'ai acheté à deux pour cent six cent mille francs de créances sur des négociants ruinés; j'ai eu pour dix mille francs deux millions d'actions sur des corsaires.... qui sont à Londres à l'heure où je vous parle.

DURVILLE.

En vérité! vous êtes un homme unique.

DUHAUTCOURS.

Quelque activité, beaucoup d'habitude des affaires. J'en ai tant fait, à Berlin, à Gênes, partout; j'ai beaucoup voyagé. Il est bien entendu que je figure parmi vos créanciers.

DURVILLE.

Vous?

DUHAUTCOURS.

Je n'en serai pas moins votre agent, votre défenseur; mais cela dépayse les méchants, les curieux; et puis c'est la manière la plus loyale de prendre mes honoraires. Ah! que ne suis-je à votre place! Mais ne fait pas banqueroute qui veut; il faut du crédit; et que je suis fâché de ne vous avoir pas connu plus tôt! nous aurions bien mieux réglé les choses; vous auriez fait les affaires, je vous aurais prêté mon nom; j'aurais tout signé, vous n'auriez jamais été compromis.

DURVILLE.

Mais vous, Duhautcours?

DUHAUTCOURS.

Oh! moi, cela ne tire pas à conséquence; on a, comme cela, un commis prête-nom qui signe et qui disparaît; on a beaucoup perfectionné les différentes manières, parce que c'est si couru dans le monde ce moment-ci....

DURVILLE.

Oui, ce sont les exemples qui m'entraînent.

DUHAUTCOURS.

Dites, qui vous justifient. Pour moi, je me suis fait une conscience là-dessus; ce que ces gens-là perdent avec nous, ils le gagnent avec d'autres; personne n'est dupe.

DURVILLE.

J'ai besoin de me le persuader.

DUHAUTCOURS.

Il n'y a que les sots qui perdent. Quand vous chargez un navire, ne comptez-vous pas sur les avaries? Eh bien! les faillites, les avaries, cela arrive à tout le monde; mais il faut se hâter: voilà tout votre avoir en sûreté. La séparation de biens entre votre femme et vous est terminée; nous ne prendrons pas de notaire. J'ai un ami, un soi-disant homme de loi, je lui fais dresser l'acte, je préviens tous nos gens, et je fixe l'assemblée à demain matin midi.

DURVILLE.

A demain, cela ne se peut pas.

DUHAUTCOURS.

Et pourquoi donc?



DURVILLE.

Je reçois du monde ce soir, beaucoup de monde; ma femme donne une fête.

DUHAUTCOURS.

J'ai cru que vous donniez votre fête tout exprès; c'est une occasion excellente. Elle va doubler votre crédit; vous pouvez faire des affaires d'or d'ici à demain.

DURVILLE.

Oh! non, c'est déjà trop.... J'aime mieux différer.

DUHAUTCOURS.

Impossible. Les affaires de cette nature demandent à être menées chaudement. Il faut emporter d'assaut les signatures pour arriver aux trois quarts en somme.

DURVILLE.

J'aurais voulu me débarrasser de mon neveu. Je le renvoie à son père.

DUHAUTCOURS.

Vous craignez votre neveu? Oh! pour le coup, c'est trop plaisant. Un enfant, un petit jeune homme qui fait le pédagogue avec vous, et qui se permet de me regarder de travers! Craignez plutôt que ce Franval, ce négociant de Marseille, ce créancier de cinquante mille francs n'arrive à Paris avant l'opération. Vous me l'avez peint comme un homme intraitable....

DURVILLE.

Je ne l'ai jamais vu; mais d'après sa correspondance...

DUHAUTCOURS.

Bon! il ne vaut pas mieux qu'un autre, je le parierais;

mais il faut le prévenir. Si vous retardez d'un moment, tout est perdu.

DURVILLE.

Eh bien, j'aime mieux remettre la fête; oui. Ce sera difficile.

DUHAUTCOURS.

Vous avez tort; mais vous le voulez.

DURVILLE.

Le lendemain d'un bal, cela serait d'un scandale!

DUHAUTCOURS.

Allons, les plaisirs après les affaires.

DURVILLE.

Je vais envoyer contre ordre chez toutes les personnes invitées; je ferai entendre raison à ma femme. Mais vous oubliez le point important: à quel taux se font aujourd'hui les....

DUHAUTCOURS.

Les?

DURVILLE.

Oui, les.... Vous m'entendez bien.

DUHAUTCOURS.

Ah! les arrangements? A douze, oui, à douze. C'est dommage que vous ne puissiez pas attendre la fin du mois. Monsieur Desbilans assure qu'ils se feront à dix et même à huit.

DURVILLE.

Ah! c'est trop peu.

DUHAUTCOURS.

Oui, c'est trop peu. Vous donnerez vingt; il faut être honnête.

DURVILLE, *avec un soupir.*

Sans doute.

DUHAUTCOURS.

Oh! je ne m'en chargerais pas autrement. Moi, je suis l'homme de vos créanciers autant que le vôtre.

DURVILLE.

Voilà qui est convenu.

DUHAUTCOURS.

Avec des échéances.

DURVILLE.

Avec des échéances.

DUHAUTCOURS.

Partie en marchandises.

DURVILLE.

Comme cela se pratique.

DUHAUTCOURS.

Mon ami, votre affaire ne souffrira pas la plus petite difficulté.

SCÈNE X.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Entendez-vous, Monsieur Crépon, la plume un peu plus penchée en avant, et cela sera divin, divin... Monsieur, je vous salue. Ah! mon ami, que j'aurai un joli bonnet! sans prétention, mais si élégant, si élégant....

DURVILLE.

Je suis bien aise de vous voir, madame; j'allais passer

chez vous; c'est avec regret que je vous l'annonce, mais la fête ne peut pas avoir lieu ce soir.

MADAME DURVILLE.

Comment! vous plaisantez sans doute!

DURVILLE.

Non, je parle très-sérieusement.

MADAME DURVILLE.

Mais vous perdez donc la tête ! Eh quoi, tous nos amis priés depuis huit jours! les billets d'invitation distribués! les jardins déjà illuminés! et ma jolie parure que personne ne verrait! C'est une horreur que vous ne vous permettrez pas.

DURVILLE.

J'en suis fâché; mais il faut envoyer à l'instant chez tous nos amis, et leur mander qu'une affaire, un événement imprévu ne nous permet pas de les recevoir.

MADAME DURVILLE.

A cette heure-ci, on ne trouvera personne. Vous voulez donc me faire mourir, me rendre malade; je n'oserais plus me montrer nulle part.

DURVILLE.

C'est une affaire qui m'oblige....

MADAME DURVILLE.

Eh! monsieur, faites vos affaires et laissez-moi m'amuser! Vos affaires m'importent fort peu; je dois donner une fête, et je la donnerai. Vous ne voudrez pas, j'espère, me contrarier pour une chose si raisonnable.

DURVILLE.

Encore une fois, madame, j'ai un rendez-vous très-important avec monsieur.

MADAME DURVILLE.

Avec monsieur? Eh bien! monsieur, ne nous fait-il pas l'honneur d'être de la fête? Vous ferez vos affaires dans votre cabinet sans que la compagnie s'aperçoive seulement de votre absence.

DUHAUTCOURS.

Madame a raison.

MADAME DURVILLE.

C'est qu'il serait d'une indécence inouïe de ne pas recevoir les personnes invitées, surtout quand ce sont de certaines personnes : Dumont, le journaliste, qui dit du mal de tout le monde, et que tout le monde s'arrache; la petite Dorlis, qui danse comme Psyché; le petit Précour, qui joue un jeu d'enfer, et qui perd toujours.

DUHAUTCOURS.

Il est certain que voilà des personnes à ménager.

DURVILLE.

Mais, mon ami, vous savez bien....

DUHAUTCOURS.

Je sais que tout peut s'arranger suivant les désirs de madame; nous devons suivre en tout les volontés des dames.

DURVILLE, *à Duhautcours.*

Mais cependant....

DUHAUTCOURS, *à Durville.*

Mais vous êtes un enfant. Donnez votre fête ce soir;

n'ébruitez rien, et demain c'est un malheur imprévu, un véritable coup de tonnerre.

DURVILLE.

Un malheur imprévu !

DUHAUTCOURS.

Eh oui ! cela se fait toujours comme cela.

(Pendant ce dialogue entre Durville et Duhautcours, madame Durville se regarde dans une glace et arrange ses cheveux.)

DURVILLE, *à sa femme.*

Eh bien ! madame, soyez contente, recevez votre monde.

MADAME DURVILLE.

Ah ! il est fort heureux que vous vous rendiez à la raison.

DUHAUTCOURS, *à Durville.*

Un peu plus de résolution. Il faut prendre sur soi. De l'assurance, de la confiance.

DURVILLE.

Eh bien ! ma bonne amie, tu crois donc que ta fête sera bien ?

MADAME DURVILLE.

Charmante ; c'eût été un meurtre d'y renoncer. Mille remercîments, monsieur, d'avoir parlé pour moi.

DUHAUTCOURS.

Je me suis rendu service à moi-même, madame.

SCÈNE XI.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Un coup d'œil à mon plateau, monsieur Durville ; rien n'est si galant : des fleurs, des feuillages, des oiseaux, des groupes et des devises d'une naïveté ! Je m'admire dans mon propre ouvrage.

SCÈNE XII.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MARASCHINI, FIAMMESCHI.

FIAMMESCHI.

Monsieur, votre impertinent jardinier, pour sauver ses légumes, ne veut pas que j'établisse mon temple en feu grégeois sur son potager ; je vous ferai remarquer que cela dérangerait toute ma symétrie.

DURVILLE.

Gardez-vous d'écouter ce maraud. Allons, mes amis, de l'activité, de l'intelligence ; soutenez votre réputation. Des glaces, des liqueurs, des vins de tous pays, monsieur Maraschini ; que ma maison soit brillante ce soir comme un palais enchanté, monsieur Fiammeschi. Mon cher Duhautcours, vous ne tarderez pas à revenir ; je vous attends. Allons voir votre plateau, monsieur Maraschini.

DUHAUTCOURS.

Dans deux minutes je suis de retour.

SCÈNE XIII.

MARASCHINI, FIAMMESCHI.

FIAMMESCHI.

Mais qu'est-ce que vous disiez donc, mon ami ? Vous voyez bien que monsieur Durville est un homme très-solide.

MARASCHINI.

J'avais tort peut-être ; mais je n'aime pas à figurer dans les fêtes où monsieur Dubautcours est invité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE DELORME seule.

Toutes les portes ouvertes! tous les domestiques occupés et vous répondant à peine! tous les préparatifs d'une fête; et c'est le maître de cette maison qui persécute mon père pour une modique somme! Réussirai je dans mon projet? Ah! je le crains bien; il n'y a qu'un seul être dans cette famille qui porte un cœur vraiment sensible. C'est Auguste.

SCÈNE II.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME.

AUGUSTE.

Que vois-je? mademoiselle Delorme chez mon oncle!

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, monsieur Auguste?

AUGUSTE.

Et que venez-vous faire ici, grand Dieu?

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père se désole; il affecte devant moi un air tranquille, mais je lis au fond de son âme. J'ai profité du moment où il est allé chercher, presque sans espoir, de nou-

velles ressources, pour venir à son insçu solliciter encore....

AUGUSTE.

Mon oncle ! Ah ! je crains bien....

MADEMOISELLE DELORME.

Non pas lui ; je n'oserais jamais l'aborder, lui parler ; mais madame Durville m'a témoigné, dans tous les temps, de l'intérêt, de l'affection : peut-être consentirait-elle à parler pour nous à son mari.

AUGUSTE.

Je me garderai bien de vous détourner de ce projet. Je vous seconderai même. Ma tante, je le crois, a un bon cœur ; mais elle est si légère, si frivole, toujours si occupée de sa parure, de ses plaisirs....

MADEMOISELLE DELORME.

Et cependant ce n'est point une grâce si extraordinaire que nous demandons. Que dis-je ? C'est l'intérêt même de monsieur Durville de nous accorder du temps. Il reste à mon père des ressources honorables et sûres dans son travail, dans son intelligence : monsieur Durville sera-t-il plus avancé en les lui enlevant ? Il a des amis, d'ailleurs, monsieur Franval, un fameux négociant de Marseille.

AUGUSTE.

Monsieur Franval, dites-vous ?

MADEMOISELLE DELORME.

C'est mon parrain, c'est notre bienfaiteur.

AUGUSTE.

Mais il est en correspondance avec mon oncle ; il fait beaucoup d'affaires avec monsieur Durville : c'est en effet un

commerçant très-estimé. Ses lettres annoncent la probité la plus sévère.

MADEMOISELLE DELORME.

Eh bien! mon père lui a écrit, il lui a mandé son désastre ; il fera tout pour nous sauver, j'en suis sûre.

AUGUSTE.

Mon oncle a dû recevoir des nouvelles de monsieur Franval ; mais il ne me dit plus rien depuis que monsieur Duhautcours s'est introduit dans la maison : il semble qu'on se cache de moi. Ainsi ce n'est donc que quelques jours à gagner. Comme les malheurs viennent en un instant ! Il y a trois jours, nous étions si gais à ce petit bal chez votre cousine.

MADEMOISELLE DELORME.

Où vous m'avez si cruellement contrariée. Oh! comme je vous gronderais si je n'étais pas si malheureuse !

AUGUSTE.

Du courage! Voici ma tante, nous allons lui parler.

SCÈNE III.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE, *très-parée.*

Ah! vous voilà, Auguste ; je vous cherche partout. Vous avez du goût, je le sais ; dites, ne suis-je pas mise à ravir ?

AUGUSTE.

Ma tante, c'est mademoiselle Delorme.

MADAME DURVILLE.

Mademoiselle Delorme? Eh, bonjour, ma chere voisine.

Vous qui vous y connaissez, n'est-il pas vrai que ce bonnet-là me va à ravir ?

MADEMOISELLE DELORME.

Madame....

MADAME DURVILLE.

Et cette robe, n'est-elle pas du dernier goût ? En vérité, monsieur Crépon s'est surpassé aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ma tante....

MADAME DURVILLE.

Je n'ai pas voulu mettre mes diamants, parce que la simplicité sied toujours mieux quand on est chez soi. Qu'en pensez-vous ?

MADEMOISELLE DELORME.

Madame, je suis descendue exprès pour vous prier....

MADAME DURVILLE.

Je me fais une idée délicieuse de notre fête de ce soir; nous n'aurons jamais eu tant de monde : six tables de bouillote dans le grand salon, et l'on dansera dans la galerie. Mais concevez-vous le caprice de monsieur Durville, qui voulait remettre la fête ? En vérité, cet homme-là ne sait ce qu'il veut. Eh ! mais, mon Dieu ! moi qui n'y ai pas pensé, il faut que vous en soyez, ma petite voisine ; à votre âge on aime la danse. Ne vous inquiétez pas de votre toilette ; une jeune personne, tout lui va : une rose dans les cheveux seulement, et vous serez charmante.

MADEMOISELLE DELORME.

Ah ! madame, nous ne sommes pas en humeur de songer à nos plaisirs.

MADAME DURVILLE.

Comment donc ! qu'avez-vous, je vous prie ? Vous m'inquiétez ; confiez-moi vos peines, ma chère enfant. (*En se regardant à une glace.*) Ah ! le joli bonnet ! mon Dieu ! le joli bonnet ! j'en raffole.

MADEMOISELLE DELORME.

Je venais exprès pour solliciter votre entremise.

MADAME DURVILLE.

Tout ce que vous voudrez, ma chère voisine ; vous savez combien je suis attachée de cœur à vous, à votre cher papa. Comme elle est intéressante cette bonne petite ! n'est-il pas vrai, Auguste ?

AUGUSTE.

Ah ! j'en étais bien sûre, ma tante, que vous ne seriez pas insensible à la situation de mademoiselle. Vous saurez que monsieur Delorme, par une complication de malheurs, se trouve dans le plus grand embarras.

MADAME DURVILLE.

Ah ! mon Dieu ; mais c'est affreux ce que vous m'apprenez là !

MADEMOISELLE DELORME.

Tous ses créanciers, touchés de son infortune, et convaincus de sa probité, lui ont accordé toutes les facilités qu'il a demandées. Il n'en est qu'un seul....

AUGUSTE.

Oui, monsieur Durville, mon oncle, est seul resté inflexible.

MADAME DURVILLE.

Mon mari !

AUGUSTE.

Il y a une sentence, une prise de corps.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père a vainement essayé de l'attendrir.

MADAME DURVILLE.

C'est une barbarie !

AUGUSTE.

Mon oncle l'a repoussé.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père a peut-être un peu trop de fierté. Il est décidé à ne plus tenter de nouveaux efforts. Il m'a défendu même de venir vous voir ; j'ai profité de son absence pour hasarder une dernière démarche auprès de vous.

MADAME DURVILLE.

Et vous avez très-bien fait, mon enfant.

MADEMOISELLE DELORME.

Vous avez eu la bonté de me montrer quelque amitié.

AUGUSTE.

Parlez pour monsieur Delorme à mon oncle.

MADEMOISELLE DELORME.

Obtenez-nous du temps pour nous acquitter, quelques jours seulement.

MADAME DURVILLE.

Écoutez, je ne me mêle jamais des affaires de mon mari. Il m'a fait signer ces jours-ci je ne sais quel acte, une séparation de biens, je crois. Il fait de moi tout ce qu'il veut. Je n'y entends rien : mais ici c'est différent ; c'est une affaire de procédés entre voisins, un acte de justice,

une bonne action que je lui propose ; je lui parlerai, je vais lui parler.

AUGUSTE.

Ah ! ma tante, quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas.... ne vous devra pas mademoiselle ?

MADEMOISELLE DELORME.

Que j'ai bien fait, madame, de m'adresser à vous ! Mais nous n'avons pas de temps à perdre.

MADAME DURVILLE.

Non, vraiment ; tout notre monde ne peut tarder, et quand une fois le bal sera commencé, j'aurai tant d'occupations, tant d'embarras.... Il n'y aura pas moyen de lui parler. Le voici ; vous allez voir comme je vais prendre vos intérêts.

MADEMOISELLE DELORME.

Le voici. Je vous laisse.

MADAME DURVILLE.

Eh non, restez ; je veux que vous soyez témoin de la chaleur avec laquelle je vous défendrai.

AUGUSTE.

Restez, mademoiselle ; votre présence ne peut faire qu'un bon effet auprès de mon oncle.

MADEMOISELLE DELORME.

Ah ! mon Dieu! me voilà toute tremblante.

AUGUSTE.

Songez que vos amis sont là pour vous rassurer ; ma tante, et moi.

MADAME DURVILLE.

Oui, sans doute ; laissez-moi faire, tout ira bien.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE, MONSIEUR DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Venez, venez, monsieur; je suis bien aise de vous voir. J'ai à vous gronder. Est-il permis de se conduire de la sorte avec un voisin, un galant homme dans le malheur?

DURVILLE.

Quoi donc, madame? qui peut m'attirer cette réprimande de votre part?

MADAME DURVILLE.

Comment! monsieur, vous poursuivez avec acharnement ce brave monsieur Delorme! Il faut de l'humanité, monsieur Durville.

DURVILLE.

Permettez-moi de vous dire, madame, que je suis tout aussi humain qu'un autre; mais que vous n'entendez rien aux affaires de commerce, et qu'il ne vous convient pas même de vous en mêler.

MADAME DURVILLE.

D'accord, monsieur. Mais quand une personne aussi intéressante que mademoiselle vient implorer mon appui, certainement je ne le lui refuserai pas; et si j'ai quelque pouvoir sur vous....

DURVILLE.

Mademoiselle, je suis fâché.... (*A sa femme.*) En

vérité, madame, je ne sais à quoi vous songez de m'exposer à une scène aussi désagréable.

AUGUSTE, *à mademoiselle Delorme.*

Du courage.

MADEMOISELLE DELORME.

Monsieur, ne nous accablez pas....

DURVILLE.

Mademoiselle, j'ai déjà usé de tous les ménagements possibles envers monsieur votre père ; il y a un terme à tout, et la sûreté du commerce....

AUGUSTE.

Eh quoi ! mon oncle, oseriez-vous inculper la probité de monsieur Delorme ? Ah ! croyez que, sans les événements malheureux dont il est la victime, dès long-temps il se serait acquitté.

DURVILLE.

Je n'ai pas de conseils à recevoir de vous, monsieur.

MADEMOISELLE DELORME.

N'irritez pas votre oncle, monsieur Auguste.

MADAME DURVILLE.

Allons, monsieur Durville, il y aurait de la barbarie à tourmenter une honnête famille.

DURVILLE.

Eh bien, madame, je verrai, je m'arrangerai. (*A sa femme.*) Je ne vous pardonne pas de m'avoir mis dans un pareil embarras.

SCÈNE V.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE, MONSIEUR DURVILLE, DELORME.

DELORME.

Je vous avais prié, ma fille, de ne plus paraître chez monsieur Durville.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père, j'avais cru que mes prières pourraient obtenir de monsieur....

DELORME.

Je ne veux aucune grâce de monsieur. J'ai épuisé auprès de lui tout ce que la raison, l'honneur et la justice ont pu me fournir de plus puissant; il a été insensible. Nous nous avilirions en ajoutant un mot.

DURVILLE.

Comment! que veut dire ce ton méprisant? Ce langage est assez déplacé dans la bouche d'un homme pour lequel on a eu tous les égards...

MADAME DURVILLE.

Vous avez tort, monsieur Delorme. Eh quoi! lorsque j'intercède pour vous, que je suis sur le point d'obtenir.... Vous voyez, mon enfant, j'ai fait tout ce que j'ai pu, ce n'est pas ma faute. (*Ici on entend des violons.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? Comment, personne n'est arrivé, et les voilà qui commencent leurs contre-danses. Mille pardons si je vous quitte. Ah çà, monsieur Durville, je m'en rapporte à vous; ne tourmentez pas ces braves

gens. (*A mademoiselle Delorme.*) Dites donc à votre papa de ne pas être si fier. Voilà comme on gâte toutes les affaires.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MONSIEUR DURVILLE, DELORME.

DELORME.

Retirons-nous, ma fille; laissons monsieur Durville recevoir sa nombreuse société.

DURVILLE.

Souvenez-vous, monsieur, que demain je peux faire exécuter la sentence.

DELORME.

Disposez de moi comme il vous plaira, monsieur. Prends courage, ma fille; quelque grands que soient nos malheurs, songe que l'honneur nous restera, et que jamais le nom de banqueroutier ne flétrira la mémoire de ton père.

(Il sort avec sa fille.)

SCÈNE VII.

DURVILLE, AUGUSTE.

DURVILLE.

Est-on plus insolent!

AUGUSTE.

J'entends du monde; je vous laisse. Vous vous étiez attendri, mon oncle; de grâce, n'étouffez pas ce premier

mouvement de votre cœur ; et pour une somme qui ne doit être qu'une bagatelle à vos yeux, ne réduisez pas un honnête homme au désespoir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DURVILLE seul.

« JAMAIS le nom de banqueroutier ne flétrira la mé- « moire de ton père. » Ces mots m'ont tout-à-fait déconcerté.

SCÈNE IX.

DURVILLE, VALMONT.

VALMONT.

EH ! bonjour, mon cher Durville ; j'arrive avant tout le monde, et pour cause. Il faut que tu me rendes un grand service.

DURVILLE.

Je suis à toi de tout mon cœur.

VALMONT.

Je le sais; au surplus, en m'obligeant, cela t'arrangera toi-même. Écoute, tu fais valoir ton argent à la bourse, dans les affaires, le commerce : moi je n'y entends rien; je ne joue qu'à la bouillote, au quinze, dans les meilleures maisons. Hier j'ai gagné l'impossible. Tu sais que mon jeu est leste, hardi; mais la fortune est inconstante.... Voilà vingt mille francs que je veux mettre à l'abri. Je les place chez toi.

DURVILLE.

Chez moi !

VALMONT.

Oui, chez toi. Je ne peux pas les placer d'une manière plus avantageuse, plus solide surtout. Tu me les feras valoir.

DURVILLE.

Pardon, mais dans ce moment je n'ai pas besoin de fonds.

VALMONT.

Si fait, si fait; quand on fait des affaires aussi considérables, l'argent ne peut jamais gêner.

DURVILLE.

Mais je ne sais si je dois....

VALMONT.

D'ailleurs, c'est par amitié. Eh bien ! les premiers mois tu me paieras tel intérêt que tu voudras, et tu choisiras un bon moment.... N'en parle à personne, cela me forcerait de payer mes dettes.... J'entends du bruit, on vient; c'est ta femme avec madame Valbelle, madame Fierval; prends ces billets de caisse, et pendant le bal tu me feras un mot de reçu, de quittance, n'est-ce pas ?

(Il lui met dans la main vingt billets de mille francs.)

DURVILLE.

Mais non, je n'accepte pas.

VALMONT.

Prends, prends, te dis-je.

DURVILLE, *prenant les billets presque malgré lui.*

(*A part.*) Oh ! je trouverai le moyen....

SCÈNE X.

DURVILLE, VALMONT; MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL.

MADAME DURVILLE.

C'EST bien joli à vous, mes belles dames, d'arriver ainsi les premières.

MADAME FIERVAL.

Oh! moi, je ne me fais jamais attendre; j'ai été prendre madame chez elle.

MADAME VALBELLE.

Précisément comme j'achevais de m'habiller. Eh! bonsoir, mon cher Durville.

DURVILLE.

Mesdames, je vous présente mes très-humbles hommages.

MADAME FIERVAL.

Bonjour, Valmont. Je me fais une fête de passer la soirée avec vous, ma chère amie.

MADAME VALBELLE.

Il n'est déjà question que de votre bal dans tout Paris.

MADAME DURVILLE.

En vérité, on est bien bon de s'occuper de ces misères.

MADAME VALBELLE.

Nous aurons beaucoup de danseurs?

MADAME FIERVAL.

Et des joueurs?

MADAME VALBELLE.

Et un concert?

MADAME FIERVAL.

Et un feu d'artifice?

MADAME VALBELLE.

Et des illuminations?

MADAME FIERVAL.

C'est charmant!

MADAME DURVILLE.

Et monsieur Fierval, où est-il donc?

MADAME FIERVAL.

Ah! bien oui, comptez sur les maris pour donner la main à leurs femmes. Il viendra à minuit faire son piquet avec monsieur Durville.

MADAME VALBELLE.

Vous êtes bien heureuse, vous, madame Durville, d'avoir un mari galant, empressé; car ce n'est pas à l'aimable Durville que s'adressent nos reproches.

DURVILLE.

Vous êtes bien bonnes, mesdames. (*A part.*) Duhautcours ne vient pas.

MADAME FIERVAL.

Eh! mais, qu'a-t-il donc, le cher Durville? il paraît tout soucieux ce soir.

DURVILLE.

Et non, mesdames, je suis tout entier au bonheur de vous voir.

MADAME FIERVAL.

Vous nous dites cela d'un air bien triste. A propos, vous ne savez pas la nouvelle; Monval manque de je ne sais combien de cent mille francs.

MADAME VALBELLE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DURVILLE.

Je n'en suis pas fâchée pour sa femme.

MADAME FIERVAL.

Oui, elle fait de l'esprit.

VALMONT.

Et son mari des banqueroutes ; quel couple intéressant !

MADAME VALBELLE.

Bon ! cela n'empêchera pas la femme de se montrer dans tous les athénées.

MADAME FIERVAL.

Et le mari à la bourse. Cela est reçu.

VALMONT.

Heureusement que ces choses-là deviennent un peu plus rares. C'était une véritable épidémie.

MADAME FIERVAL.

Eh mais, mon cher Durville, vous faites bien mal les honneurs de chez vous. Seriez-vous pour quelque chose dans la banqueroute de Monval ? Quand vous y perdriez quelque argent, avec votre fortune, votre audace en affaires, votre activité.... Comment trouvez-vous ma garniture ?

MADAME DURVILLE.

Charmante. Ces dames ont raison ; faut-il que les affaires vous poursuivent au milieu de la société ?

DURVILLE.

Mille pardons, me voilà tout à vous. Avez-vous vu la petite pièce nouvelle, aux Variétés ?

MADAME VALBELLE.

Ah ! c'est pitoyable.

MADAME FIERVAL.

Mais comme c'est joué !

VALMONT.

Comme c'est nature !

MADAME FIERVAL.

Je ne sais pas où ils vont chercher tous leurs quolibets.

DURVILLE.

Ils sont fort gais. (*A part.*) Ce Duhautcours, comme il se fait attendre !

VALMONT.

Bon, dans la société on en dit de bien plus forts.

MADAME FIERVAL.

A propos, vous allez demain à Bagatelle; il y a une course, un pari.

MADAME DURVILLE.

Oui, sans doute.

MADAME FIERVAL.

Nous viendrons vous prendre.

MADAME DURVILLE.

Volontiers.

VALMONT.

Ces dames me permettront-elles de les accompagner ?

MADAME FIERVAL.

Oui, on vous le permet. Ainsi donc à midi précis nous sommes à votre porte. Vous serez prête ?

MADAME DURVILLE.

Oh ! je vous le promets.

MADAME FIERVAL.

C'est que tout Paris y sera.

SCÈNE XI.

DURVILLE, VALMONT; MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL; UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

Monsieur Duhautcours..

DURVILLE.

Ah ! le voilà.

MADAME FIERVAL.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Duhautcours ?

MADAME DURVILLE.

Un nouvel ami de mon mari.

MADAME VALBELLE.

Vous ne vous rappelez pas monsieur Duhautcours que nous avons vu chez ce pauvre Monval au dernier bal qu'il nous donna ?

MADAME FIERVAL.

Ah ! oui, un danseur infatigable.

MADAME VALBELLE.

Un beau joueur !

MADAME FIERVAL.

Qui est-ce qui nous disait donc que c'était un fripon ?

MADME VALBELLE.

Bon, bon, des méchants qui s'amusent.

SCÈNE XII.

DURVILLE, VALMONT; MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL; DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Mesdames, j'ai bien l'honneur.... En vérité, mon cher Durville, c'est un cadeau que vous m'avez fait de m'inviter à votre fête; je viens de traverser le jardin, le salon; des jolies femmes partout. Il est impossible de voir une réunion plus complète.

MADAME DURVILLE.

Comment! il y a du monde dans le salon, et moi qui m'amuse ici; mille pardons, mesdames; mais il faut arranger les contre-danses et les parties.

(Elle sort.)

MADAME VALBELLE.

Eh vite! eh vite! que j'aille prendre une place. Le petit Précour, qui m'a priée ce matin, ne me pardonnerait pas de manquer la première contre-danse.

MADAME FIERVAL.

Eh vite! eh vite! une place à la bouillote. J'ai perdu tout mon argent hier.

VALMONT, *offrant la main à madame Valbelle.*

Madame, voulez-vous bien permettre....

DURVILLE.

Vous savez que nous avons à causer ensemble, Duhautcours?

DUHAUTCOURS.

Je suis à vous dans l'instant, mon cher Durville. (*A*

madame Fierval, en lui donnant la main.) Qu'il est heureux pour moi, belle dame, de vous retrouver encore ! ...

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

DURVILLE seul.

Obligé de répondre, de rire, de les provoquer, pour ainsi dire, à la joie, quand je me sens déchiré. (*On entend la musique.*) J'entends la musique. Les voilà qui dansent, qui jouent. Fort bien, mes amis; amusez-vous. Bien, ma femme; soyez toute glorieuse de l'éclat de votre fête, tandis que moi.... seul..... à l'écart....

SCÈNE XIV.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Quelle sottise vous auriez faite de renoncer à votre fête, mon ami ! c'est un coup-d'œil enchanteur, ravissant. Ces lustres, ces femmes, ces plumes, ces paillettes éblouissantes.... Votre salon ressemble à un ballet de l'opéra. Voilà une fête qui vous fera beaucoup d'honneur.

DURVILLE.

Oh ! oui, beaucoup, je le crois. Parlons de notre affaire.

DUHAUTCOURS.

Eh bien ! notre affaire, elle est sûre; nos amis sont prêts, tous les rôles sont distribués. J'ai fait dresser l'acte sous mes yeux, et demain matin....

DURVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr, mon ami, que nous soyons en règle ?

DUHAUTCOURS.

Parfaitement en règle, mon cher; Dieu merci, je sais mon métier, et nous leur faisons un si beau sort : combien y a-t-il de gens qui voudraient trouver vingt pour cent de leurs créances ?

DURVILLE.

Et ce malheureux Valmont, qui me force pour ainsi dire de prendre vingt mille francs qu'il place chez moi.

DUHAUTCOURS.

En vérité ! quand je vous ai dit que cette fête allait doubler votre crédit.

DURVILLE.

Oh ! je vais lui rendre....

DUHAUTCOURS.

Gardez-vous-en bien ; vous feriez soupçonner..., Il les perdrait au jeu. C'est vous seul que je crains, mon cher Durville. Vous n'avez pas de force de caractère, de fermeté. Et ceux qui ont acheté, revendu, centuplé leurs capitaux ; et ceux qui prêtent sur des gages qu'ils vendent, qui ne vivent que de pots-de-vin sur les marchés, et les caissiers qui font valoir, et les dépositaires qui s'enrichissent, et ceux qui ont remboursé avec des assignats ! eh bien ! tous ces gens-là ont fait leurs opérations avec une sécurité de conscience que vous devriez avoir. Songez que vous recevez ce soir vos amis.

DURVILLE.

Allons, puisque le sort est jeté.... Mais ne restons pas plus long-temps ensemble.

SCÈNE XV.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Ah ! mon ami, que viens-je d'apprendre ? Est-il vrai que vous éprouviez des malheurs assez grands pour ressentir de la gêne dans vos négociations ?

DURVILLE.

Qu'est-ce donc ? qui vous a dit....

MADAME DURVILLE.

Personne; mais j'ai cru entendre circuler des mots défavorables : on a l'air de me plaindre. La présence même de monsieur paraît redoubler les inquiétudes.

DUHAUTCOURS.

Ma présence ! En vérité, c'est trop plaisant.

DURVILLE, *à Duhautcours.*

Eh bien ! ma fête double-t-elle mon crédit ?

DUHAUTCOURS.

Ah ! le moyen commence à s'user.

MADAME DURVILLE.

De grâce, rassurez-moi; quelles que soient vos infortunes, croyez que je saurai les supporter.

DURVILLE.

Eh ! mais, mon Dieu ! quel éclat vous faites ! quelles alarmes ! Voulez-vous chasser toute la société ? Je voulais

éviter cette fête. Vous avez tenu à vos idées; maintenant sachez vous contenir.

DUHAUTCOURS.

Monsieur Durville a raison; d'abord il est certain que madame n'a rien à craindre.

DURVILLE.

Notre séparation de biens ne vous met-elle pas à couvert?

DUHAUTCOURS.

Si après cela monsieur Durville est forcé par des causes majeures de transiger avec ses créanciers....

MADAME DURVILLE.

Transiger avec vos créanciers! Eh! mais, mon ami, c'est une faillite!

DUHAUTCOURS.

Que voulez-vous? Les débiteurs ne payent pas.

DURVILLE.

Vous-même, vous m'amenez cette mademoiselle Delorme.

MADAME DURVILLE.

En êtes-vous donc réduit à cette extrémité? N'est-il aucun moyen de conserver votre honneur?

DURVILLE.

Mon honneur!

DUHAUTCOURS.

Croyez-vous donc qu'il soit compromis, parce que Durville est malheureux?

DURVILLE.

Est-ce ma faute, si de tous côtés j'éprouve des pertes affreuses?

DUHAUTCOURS.

Que madame me permette une seule petite réflexion. Voyez autour de nous dans la société, Cléon, Damis, Sainville (*), Monval et tant d'autres : sont-ils déshonorés par leur infortune ? Ne sont-ils pas accueillis, fêtés, recherchés ? Pourquoi ? C'est que le malheur a des droits sacrés, et qu'on respecte en eux l'honorable adversité.

DURVILLE.

Cessez donc, madame, de me gratifier de votre pitié, et de craindre pour mon honneur.

MADAME DURVILLE.

Pardon, mon ami, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser ; mais le mot de faillite est bien cruel, et je tremble que le monde....

DURVILLE.

Mais ma justification est toute prête....

DUHAUTCOURS.

Sans doute ; l'actif est infiniment supérieur au passif.

MADAME DURVILLE.

En ce cas, pourquoi prendre un parti si déterminé ? Demandez des délais.

DUHAUTCOURS.

Des délais ! y pensez-vous, madame ? Il faudrait toujours finir par payer ; et paiera-t-on monsieur ?

(*) On joua la pièce dans une ville de commerce. L'acteur chargé du rôle de Duhautcours, en disant ce mot, eut le malheur de faire un geste qui semblait indiquer plusieurs personnes qui étaient aux premières loges. Apparemment il rencontrait juste, car il fut applaudi par les uns et sifflé par les autres. A la représentation suivante, à ce passage, il se tint les bras croisés. Quelques personnes du parterre lui crièrent : faites des gestes.

DURVILLE.

Point d'inquiétude, ma bonne amie. Tenez, les femmes doivent s'en rapporter à leurs maris. Surtout gardez-vous de laisser paraître le moindre trouble pendant la fête que nous donnons.

SCÈNE XVI.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MADAME FIERVAL.

MADAME FIERVAL.

Eh! mais, mon Dieu! que devenez-vous donc, mes amis? Comment! vous donnez une fête, et vous vous éclipsez! Auriez-vous des chagrins, mon cher Durville?

DURVILLE.

Aucuns, madame, aucuns; je ne fus jamais d'une humeur plus gaie, jamais plus disposé à bien recevoir ma société; n'est-il pas vrai, ma chère amie?

MADAME FIERVAL.

A la bonne heure; pour moi, je suis dans un chagrin épouvantable. Ce petit sot de Précour, que je persécute pour prendre une place.... Il s'assied; du premier coup il a un brelan; il emporte tout mon argent, et il fait charlemagne. J'ai recours à vous, mon cher Durville; il faut que je reprenne ma revanche, et que vous me prêtiez de l'argent.

DURVILLE.

Comment donc, madame, ordonnez, je vous en prie; je vais mettre quelques rouleaux sur la cheminée, une

carte, un crayon; que tous mes amis prennent et s'inscrivent tant qu'il y en aura.

DUHAUTCOURS.

C'est un homme d'or que monsieur Durville. Puisqu'il en est ainsi, je veux risquer une cave à la bouillote.

(Il donne la main à madame Fierval.)

MADAME DURVILLE, *à part.*

Que je m'en veux d'avoir provoqué cette fête !

DURVILLE, *affectant un air gai.*

Allons, mesdames, livrons-nous à la gaieté qu'inspire une aussi aimable réunion !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Cet acte et les suivants se passent le lendemain matin.

SCÈNE I.

CRÉPON, MARASCHINI.

CRÉPON.

Ce que vous m'apprenez là est-il possible, monsieur Maraschini ?

MARASCHINI.

Vous n'avez pas voulu me croire hier au soir, monsieur Crépon, et nous perdons tout ce matin.

CRÉPON.

Et c'est monsieur Durville qui vous a donné lui-même la nouvelle ?

MARASCHINI.

Oui, monsieur, il a déposé son bilan ce matin : banqueroute réglée. C'est une suite de malheurs qui ne finissent plus : des corsaires qui ont été pris par les Anglais ; des banqueroutes qui ont précédé la sienne.

CRÉPON.

Oui, des friponneries, des infamies, des horreurs ; mais, morbleu ! cela ne se passera pas comme cela.

MARASCHINI.

Quand je vous dis que nous autres qui figurons dans les fêtes, nous sommes toujours les précurseurs des accidents.

CRÉPON.

Qu'il fasse perdre à tous ceux qui ont spéculé avec lui, cela m'est fort égal; mais d'honnêtes marchands, d'honnêtes entrepreneurs comme moi, comme vous, cela ne se peut pas; nous devons avoir un privilége.

MARASCHINI.

Ah! bien oui, un privilége pour des glaces et des gazes! ah! par Saint-Marc, cela ne finira-t-il pas? Voilà la douzième en un an, et l'on s'étonne qu'on fasse payer cher ceux qui payent. Monsieur Fiammeschi est allé tenter un dernier effort.

CRÉPON.

Il n'en obtiendra rien; c'est un huissier qu'il faut employer.

MARASCHINI.

Patienza! monsieur Crépon, il ne faut rien précipiter.

SCÈNE II.

CRÉPON, MARASCHINI, FIAMMESCHI.

MARASCHINI.

Eh bien! monsieur Fiammeschi?

FIAMMESCHI.

Niente, absolument, niente. Mais, monsieur Durville, sentez donc la position où je me trouve. Ah! mon cher Fiammeschi, puis-je encore, plus malheureux que vous... Bref, beaucoup de politesses; mais de l'argent, point: et il a fini par me prier de me trouver à une heure à l'assemblée des créanciers. Il m'a chargé de vous y inviter; il désire que vous fassiez entendre raison aux autres, et qu'on accepte les arrangements qu'il doit proposer.

CRÉPON.

Ah! oui, qu'il s'en rapporte à nous; il est temps de faire un exemple, et, pour la sûreté du commerce, il faut poursuivre rigoureusement....

MARASCHINI.

Ses arrangements! quels peuvent-ils être? Des centimes pour des francs. Mais enfin, cet homme a des biens, un mobilier superbe.

CRÉPON.

Il faut tout faire saisir, point de pitié.

FIAMMESCHI.

Eh! non, désabusez-vous. Tous ces biens, tous ces meubles, ce n'est pas à lui.

MARASCHINI.

Et à qui donc?

FIAMMESCHI.

A sa femme; et, comme cela se pratique, séparation de biens entre le mari et la femme.

MARASCHINI.

Ah! mon Dieu! ce Duhautcours n'oublie rien quand il se mêle d'une affaire.

CRÉPON.

Qu'est-ce que vous dites donc? Séparation de biens entre le mari et la femme. Ah! mes amis, je suis sauvé!

MARASCHINI.

Eh! comment donc, s'il vous plaît?

CRÉPON.

Des rubans, du crêpe, des fleurs, du rouge et des ridicules; ce n'est pas pour monsieur, je crois. Il est bien clair que je n'ai affaire qu'à madame.

MARASCHINI.

Mon cher Fiammeschi, est-ce que nous ne pourrions pas faire passer vos lampions et mes glaces sur le compte de madame ?

FIAMMESCHI.

Ah! oui, avec des fripons comme ceux-là !

CRÉPON.

Des fripons! ah, c'est trop fort, monsieur Fiammeschi. J'ai toujours connu monsieur Durville pour un très-galant homme ; j'aime à croire qu'il n'est que malheureux.

FIAMMESCHI.

Fort bien, prenez sa défense, monsieur le marchand de modes, qui n'avez à faire qu'à madame.

CRÉPON.

Croyez, mes bons amis, que je ne suis animé que du désir de vous être utile. Mais tenez, la colère ne mène à rien; vous avez dû l'éprouver dans plus d'une occasion semblable. J'ai un conseil à vous donner : prenez ce qu'il vous offrira ; c'est toujours autant de gagné. Mille pardons si je vous quitte ; faites vos affaires avec monsieur Durville ; je vais faire arrêter mon mémoire par madame.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FIAMMESCHI, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Qu'en dites-vous, monsieur Fiammeschi? Tant qu'il se croit perdu avec nous, il nous conseille de poursuivre avec vi-

gueur ; quand il se voit sauvé, il nous engage à la résignation. Lequel des deux conseils suivrons-nous ?

FIAMMESCHI.

Le premier. Unissons-nous, monsieur Maraschini; mettons-nous en règle, et venons en force à l'assemblée des créanciers.

MARASCHINI.

J'aperçois monsieur Duhautcours. Quand je vous ai dit que c'était lui qui machinait tout cela.

SCÈNE IV.

FIAMMESCHI, MARASCHINI, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Eh ! bonjour, hommes à talents, hommes charmants, aimables gens ; vous nous avez donné hier une fête.... une fête divine. Parbleu, je me propose d'en donner une incessamment, mais plus modeste ; il me faudra seulement de la galanterie, de l'esprit, de la grâce. J'espère bien m'adresser à vous.

MARASCHINI.

Argent comptant, monsieur Duhautcours, et vous pouvez disposer de nous.

FIAMMESCHI.

Sortons, monsieur Maraschini; ma tête se monte; je me ferais justice à moi-même avec ce fripon qui l'est encore plus que l'autre. Au revoir, monsieur Duhautcours; nous nous trouverons à l'assemblée des créanciers à une heure.

MARASCHINI.

Oui, monsieur, nous y serons.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DUHAUTCOURS seul.

C'est unique comme tous ces gens-là ont l'air de m'en vouloir ! Qu'ils ne s'avisent pas de faire les méchants, ou, s'il leur prend fantaisie de manquer à leur tour, ils ne me trouveront plus. J'ai fait avertir Durville ; nous n'avons pas de temps à perdre, et j'ai une autre affaire que je dois entamer ce matin. Ah ! le voilà.

SCÈNE VI.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DURVILLE.

Ah ! c'est vous, Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Allons, mon ami, voici l'instant du courage. Tenez-vous ferme.

DURVILLE.

Je viens d'essuyer un rude assaut avec ce pauvre Fiammeschi ; qu'il m'en a coûté de ne lui pas donner d'argent !

DUHAUTCOURS.

Bon ! ce sont bien ces gens-là qu'il faut plaindre ; ils gagnent plus que vous et moi.

DURVILLE.

Vous serez présent à l'assemblée ?

DUHAUTCOURS.

Parbleu ! Ah çà ! il est bien convenu que je ne fais paraître que trois de nos amis : pour entraîner il ne faut pas

effaroucher. L'homme d'affaires chargé de la rédaction de l'acte, et deux autres, garçons intrépides et dévoués. Mais dites-moi donc, ce petit marchand qui demeure dans votre maison....

DURVILLE.

Delorme?

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

DURVILLE.

Un pauvre diable à qui j'en veux beaucoup. Mais pourquoi cette question?

DUHAUTCOURS.

Je viens de le rencontrer tout à l'heure, et il était avec un homme d'une figure.... une espèce de voyageur qui avait l'air d'arriver à l'instant; il ne m'est pas revenu du tout cet homme là.

DURVILLE.

Et qu'importe!

DUHAUTCOURS.

C'est que ce diable d'homme avait un air de gravité, de brusquerie.... et comme je passais auprès d'eux, ils m'ont regardé avec un air de mépris.....oui, de mépris. Vous sentez bien que je suis au-dessus de cela.

DURVILLE.

Parbleu! il sied bien à monsieur Delorme de prendre ces grands airs avec mes amis, quand il est mon débiteur, quand j'ai eu pour lui tous les égards....

DUHAUTCOURS.

Et puis cet individu, cet étranger a élevé la voix, et

a dit à Delorme, probablement pour que je l'entendisse : Soyez tranquille, mon ami, je me charge de votre affaire ; il faudra bien qu'on vous accorde du temps ; et tenez, les voilà tous les deux.

DURVILLE.

Ah ! oui, je suis bien en humeur de l'écouter.

SCÈNE VII.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, FRANVAL, DELORME.

DURVILLE.

Que veut monsieur Delorme ? vient-il encore.....

DELORME.

Il me semble, monsieur, que depuis hier j'aiassez exprimé l'intention de ne plus avoir recours auprès de vous à des prières aussi inutiles qu'humiliantes. C'est un autre motif qui m'amène.

DURVILLE.

Un autre motif! il n'y a pas d'autre motif, et il ne peut pas y en avoir.

DELORME.

Puisse le trait généreux que je vais vous révéler vous faire rougir de vos procédés envers moi ! Le voilà, monsieur, cet ami si digne de ce beau nom, qui, à la première nouvelle de mon désastre, a abandonné son pays, son état, sa famille, a fait un voyage de deux cents lieues, pour m'arracher au malheur qui me menaçait.

FRANVAL.

Votre fille n'est-elle pas ma filleule? n'êtes-vous pas mon

ami? je vous devais cela. Ce que je fais pour vous, vous l'auriez fait pour moi, n'est-ce pas? Vite des chevaux de poste, et me voilà. La conduite de monsieur Durville avec vous est bien plus faite pour étonner. C'est monsieur, je crois; eh bien! je ne m'en dédis pas. Vous êtes riche, je le savais avant d'arriver à Paris. Le train de votre maison, l'éclat de votre mobilier, ne démentent pas l'opinion que j'avais de votre fortune. Comment se fait-il que vous soyez le plus impitoyable des créanciers de Delorme? et pour combien? pour une somme de deux mille écus. (*A Delorme.*) N'est-ce pas deux mille écus que vous lui devez? (*A Durville.*) Corbleu! cela n'est pas bien. Permettez-moi de vous le dire. Il y a des débiteurs de mauvaise foi, je le sais; il y a des étourdis, des ignorants qui font mal leurs affaires, parce qu'ils n'y entendent rien. Pour ceux-là je vous aiderais à les poursuivre; mais vous avez trop de discernement pour confondre un honnête homme, un bon négociant, avec des fripons ou des imbécilles.

DURVILLE.

Monsieur, j'admire le dévouement avec lequel vous offrez de payer pour monsieur Delorme; mais avant de me blâmer, il faudrait que vous fussiez instruit...

DUHAUTCOURS.

C'est qu'il est inconcevable qu'un inconnu vienne insulter les gens....

FRANVAL.

Moi, je n'insulte personne, et je ne suis pas un inconnu pour monsieur Durville. Je suis Franval.

DURVILLE.

Franval!

FRANVAL.

Commerçant de Marseille.

DUHAUTCOURS, *à Durville.*

Précisément le créancier que je craignais. Allons, mon ami, de la tête et du front. Je suis là.

DURVILLE.

Ah ! monsieur, pardon, si je....

FRANVAL.

Point d'excuse. Je vous ai dit ma façon de penser. Tant mieux pour vous si ma franchise a fait quelque impression sur votre esprit; parlons d'affaires. Je me charge de la dette de Delorme. Vous allez me donner votre acquit de la somme qu'il vous doit, à compte de celle de cinquante mille francs que vous me devez, dont j'ai votre acceptation payable aujourd'hui, et que vous allez me compter sur-le-champ, s'il vous plaît. Dépêchons-nous, j'ai hâte, et j'ai besoin de cet argent pour satisfaire les autres créanciers de mon ami.

DURVILLE.

Monsieur, je suis fâché....

FRANVAL.

De quoi? Cette proposition est simple, et vous ne pouvez, je pense, hésiter.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, monsieur, mais....

FRANVAL.

Comment, il n'y a pas de mais.... donnez-moi cinquante mille francs. Voilà vos billets.

DURVILLE.

Cela n'est plus possible.

FRANVAL.

Comment ?

DURVILLE.

Vous ignorez apparemment....

FRANVAL.

Quoi dónc ?

DURVILLE.

Les malheurs, les pertes, les circonstances m'ont forcé à prendre un parti cruel.

FRANVAL.

Plaît-il ?

DURVILLE.

J'ai déposé mon bilan aujourd'hui.

DELORME.

Ah ! mon Dieu !

FRANVAL.

Vous avez déposé votre bilan !

DUHAUTCOURS.

Oui, monsieur, notre bilan est deposé. C'est le bruit public à présent. Il est étonnant que vous l'ignoriez.

DURVILLE.

Personne ne souffre plus que moi de cette affreuse calamité.

FRANVAL.

Eh bien, remerciez-moi donc, mon cher Delorme, d'avoir fait le voyage pour vous. C'est plutôt à moi à vous remercier ; sans votre accident, je restais à Marseille, et

monsieur que voilà arrangeait si bien ses affaires, que je perdais mes cinquante mille francs.

DELORME.

Quel malheur pour vous!

FRANVAL, *fort en colère.*

Corbleu!... (*S'apaisant tout à coup.*) J'allais me fâcher, cela ne me vaut rien. Ah! vous avez déposé votre bilan. En voilà donc encore une; ce qui m'en plaît, c'est que cela ne vous a pas empêché de donner une fête superbe hier.

DUHAUTCOURS.

C'est une nouvelle affreuse qui nous est arrivée ce matin, un coup de foudre.

FRANVAL.

Pauvres gens! un coup de foudre, cela arrive toujours comme cela. Je ne vous reprocherai pas non plus d'avoir, au moment où vous alliez manquer vous-même, poursuivi avec acharnement un débiteur malheureux qui ne vous demandait que du temps, sans aucun sacrifice dont il eût à rougir. Vous me répondriez que c'est précisément ce qui prouve la nécessité de votre opération.

DUHAUTCOURS.

En effet, comment payer nos créanciers, quand nos débiteurs ne nous payent pas?

FRANVAL.

C'est tout simple. Un seul mot, honnête et malheureux Durville; on verra ce bilan. Avez-vous bien pris toutes vos précautions? Avez vous bien clairement détaillé toutes les pertes, toutes les spéculations malheureuses dont vous êtes la victime?

DUHAUTCOURS.

Nous sommes en règle, monsieur.

FRANVAL.

Je n'en doute pas. Par conséquent il sera facile de suivre la trace des cinquante mille francs que vous avez touchés en mon nom. Les paiements que vous avez faits sont authentiques et clairs.

DURVILLE.

Monsieur, mon homme d'affaires doit être ici à une heure ; il vous rendra tous les comptes que vous désirez.

DUHAUTCOURS.

Je prie monsieur d'observer que c'est à la masse que le compte doit être présenté, et que s'il fallait rendre raison à chacun en particulier, on n'en finirait pas. Comme disait monsieur Durville, nous avons une assemblée de créanciers à une heure ici.

FRANVAL.

A mon tour, monsieur, je vous dirai que je n'ai pas besoin des observations d'un inconnu.

DUHAUTCOURS.

Je ne suis pas un inconnu ; je suis l'agent de monsieur, et de plus son créancier comme vous.

FRANVAL.

Son créancier.... Et c'est vous qui le justifiez...

DUHAUTCOURS.

C'est qu'avant tout je suis son ami ; c'est que je crois à ses malheurs, comme à sa probité, et que j'ai pris l'habitude de me regarder comme très-heureux quand je peux,

dans un moment comme celui-ci, sauver un quart ou un cinquième de mes fonds.

FRANVAL.

Je vous félicite, monsieur, de faire des opérations assez avantageuses pour y perdre impunément les trois quarts de vos avances; mais moi, qui n'ai pas encore pris cette habitude-là...

SCÈNE VIII.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, FRANVAL, DELORME, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que viens-je d'apprendre, mon oncle; serait-il vrai? Vous suspendez vos paiements? Vous manquez?

DURVILLE.

Hélas! il n'est que trop vrai, mon cher neveu.

AUGUSTE.

Cela ne se peut pas, mon oncle; vous avez de quoi faire face à tous vos engagements.

FRANVAL.

Ah! ah!

DURVILLE.

Et d'où sauriez-vous....

AUGUSTE.

Je le sais. N'est-ce pas moi qui suis chargé de toute votre correspondance? Hier encore je me félicitais de la situation de vos affaires.

DUHAUTCOURS.

Oh! l'imbécille jeune homme!

FRANVAL.

Et que diable aussi, pourquoi ne lui faites-vous pas sa leçon, mon confrère le créancier?

DURVILLE.

Croyez-vous donc être dans la confidence de toutes mes opérations?

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute; c'est à un jeune étourdi comme vous que monsieur Durville ira confier des entreprises délicates!

FRANVAL.

Fi donc! vous êtes trop jeune, mon ami, trop ingénu pour qu'on vous emploie dans des opérations délicates, comme dit monsieur.

DURVILLE.

Ah! mon neveu, si vous connaissiez le malheur affreux dont je viens de recevoir la nouvelle.

AUGUSTE.

Un malheur! en est-il un seul qui puisse vous réduire à cette extrémité? C'est une honte dont vous ne vous couvrirez pas.

DUHAUTCOURS.

Il va tout perdre.

DURVILLE.

Monsieur, quel ton singulier prenez-vous donc avec moi?

AUGUSTE.

Quelles mesures aurais-je encore à garder? Ne suis-je pas votre neveu, votre ami. . . .

FRANVAL.

Il a du feu, le jeune homme.

DELORME.

C'est ce neveu de monsieur Durville....

FRANVAL.

Dont ta fille m'a déjà parlé ; un sujet qui s'annonce fort bien. Je t'en félicite pour ma filleule. Messieurs, j'en suis fâché pour vous ; mais plus ce jeune homme m'inspire d'estime et de confiance, plus il me donne mauvaise opinion de vous.

DELORME.

Franval, monsieur Durville m'a fait bien du mal ; mais jusqu'ici je n'ai jamais douté de sa probité ; loin de l'accuser, je le plains d'être entouré de conseillers perfides et méchants.

DUHAUTCOURS.

Trop honnête ; c'est à moi que ceci s'adresse.

DURVILLE.

Il ne me manquait plus que la pitié de monsieur Delorme.

DELORME.

Non, monsieur Durville n'est point un malhonnête homme.

FRANVAL.

Mais il est en bon train de le devenir ; c'est un service à lui rendre que d'empêcher sa première sottise. Je m'en charge. A une heure, ici, l'assemblée des créanciers. Sans adieu, messieurs. Touchez là, jeune homme. Ta fille n'avait pas tort de me faire l'éloge d'Auguste : c'est votre nom, je crois. Vous êtes un brave. Je ne m'en dédis pas, Delorme ; je me charge de ton affaire auprès de tes créanciers. Mes cinquante mille francs ne sont pas encore perdus.

(Il sort.)

AUGUSTE, *le suivant.*

Ah! messieurs; mon cher Delorme, c'est vous que j'implore. Que monsieur Franval ne précipite point ses démarches.

DELORME.

Vous m'avez trop bien servi dans mes malheurs pour que les vôtres me soient étrangers.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, AUGUSTE.

DUHAUTCOURS, *à Durville.*

Tout ceci ne m'épouvante pas; mais à quelque prix que ce soit, éloignez votre neveu.

DURVILLE, *à Duhautcours.*

Vous avez raison, il nous perdrait.

AUGUSTE, *revenant à son oncle.*

Mon oncle, au nom de tout ce que vous avez de cher, pour votre intérêt, pour votre gloire, abjurez un projet aussi honteux. Je suis jeune, j'aurai quelque fortune, disposez de moi; tout ce que je puis espérer, tout ce que je puis acquérir par mon travail, par mon industrie, je le consacre à vous sauver l'honneur.

DURVILLE, *avec dureté.*

Monsieur.... (*Se radoucissant.*) Eh! mon cher neveu, crois-tu que je ne souffre pas plus que toi.....

DUHAUTCOURS.

Quelqu'injurieux soupçons que vous ayez pu concevoir sur mon compte, je vous rends justice, monsieur; j'ap-

précie des sentiments aussi délicats. Croyez-vous qu'en véritable ami de monsieur Durville je n'aie pas cherché avec lui les moyens. . . . Mais la nécessité. . .

AUGUSTE.

N'avez-vous pas des ressources? Ne pouvez-vous obtenir du temps?

DURVILLE.

Impossible; des lettres de change; des paiements déjà retardés. Tout m'accable à la fois.

AUGUSTE.

N'avez-vous pas des amis?

DURVILLE.

Des amis! oui, il en est un surtout, l'honnête et riche Forlis. Vingt fois il a désiré l'occasion de m'obliger.

DUHAUTCOURS.

Un homme sûr. Je le connais, il vous tiendra parole.

AUGUSTE.

Eh bien!

DURVILLE.

Il est absent.

DUHAUTCOURS.

A sa campagne; je la connais. Un séjour délicieux. (*A part.*) Bien trouvé.

DURVILLE.

A cinq lieues de Paris.

DUHAUTCOURS.

Quitter Paris, cela aurait l'air d'une fuite.

AUGUSTE.

Un mot de votre main, et j'y vole.

DUHAUTCOURS.

Ecrivez, écrivez.

DURVILLE, *s'asseyant et écrivant.*

Eh bien ! soit.

AUGUSTE.

Je vous rapporte la réponse avant la fatale assemblée ; vous la retardez jusqu'à mon retour.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, nous la retardons. (*A part.*) Nous l'avançons, au contraire.

DURVILLE, *toujours écrivant.*

(*A part.*) Qu'il m'en coûte de le tromper !

DUHAUTCOURS, *à Auguste.*

Si vous saviez combien je vous estime, brave jeune homme ; mais ne soyez donc pas si prompt à soupçonner les gens. Eh ! mon Dieu ! dans tout ceci, nous ne voulons que l'avantage de tout le monde !

DURVILLE, *remettant la lettre à son neveu.*

Tiens, ne perds pas de temps : de mon côté je vais....

DUHAUTCOURS.

Oui, nous allons frapper à toutes les portes. Je commence à être un peu plus tranquille : tout ira bien. Votre oncle va donner ses ordres pour qu'on vous selle un cheval. Bon voyage, mon jeune et intéressant ami ; venez, mon cher Durville.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

AUGUSTE seul.

Je pars.... Mon oncle ne peut pas me tromper : non, il ne le peut pas; et ce Duhautcours lui-même, je l'ai jugé peut-être trop sévèrement.

SCENE XI.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME.

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, monsieur Auguste, je vous cherchais. Vous me voyez dans une ivresse, dans un ravissement. Monsieur Franval est arrivé, les affaires de mon père prennent une excellente tournure. Il me tardait de vous faire partager ma joie.

AUGUSTE.

Je la partage bien sincèrement, mademoiselle; mais permettez....

MADEMOISELLE DELORME.

Eh! mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc? Vous m'inquiétez....

AUGUSTE.

Ah! mademoiselle, je le vois, vous ignorez le cruel événement....

MADEMOISELLE DELORME.

Quel événement?

AUGUSTE.

Pardon, il faut que je vous quitte....

MADEMOISELLE DELORME.

Un seul mot, expliquez-moi.....

SCÈNE XII.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Vous voilà, Auguste, ma bonne voisine. Vous me voyez dans une inquiétude... Monsieur Durville a eu beau chercher à me rassurer hier, me parler de cette séparation de biens....

AUGUSTE.

Ah! ma tante, renoncez à cette séparation officieuse, à cette précaution funeste. Tous les biens ne sont-ils pas à mon oncle? N'appartiennent-ils pas à ses créanciers? Mais je n'ai pas un instant à perdre, je pars, et j'espère encore.... Ma tante, réfléchissez au conseil que je vous donne. (*A mademoiselle Delorme en sortant.*) Adieu, mademoiselle.

SCÈNE XIII.

MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME.

MADAME DURVILLE.

Oui. Mon neveu a raison; plût au ciel que monsieur Durville eût toujours suivi ses conseils!

SCÈNE XIV.

MESDAMES DURVILLE, FIERVAL, VALBELLE; MADEMOISELLE DELORME.

MADAME FIERVAL.

Nous voilà. Vite, vite, partons.

MADAME VALBELLE.

Eh quoi, ma chère amie, vous n'êtes pas prête ?

MADAME FIERVAL.

Eh! mon Dieu! dépêchez-vous donc, nous n'arriverons jamais assez tôt.

MADAME VALBELLE.

Il y a déjà un monde sur la route du bois de Boulogne.

MADAME FIERVAL.

Et il fait un temps superbe.

MADAME VALBELLE.

Oh! nous allons passer une matinée délicieuse.

MADAME DURVILLE.

Excusez-moi, mesdames; mais il m'est impossible.... Dans la situation où je suis... je ne me sens pas bien. Mille pardons, encore une fois; mais il faut que je vous quitte. Ne m'abandonnez pas, ma chère voisine.

(Elle sort avec mademoiselle Delorme.)

SCÈNE XV.

MADAME FIERVAL, MADAME VALBELLE.

MADAME VALBELLE.

Y CONCEVEZ-vous quelque chose ?

MADAME FIERVAL.

Mais c'est d'une impolitesse !

MADAME VALBELLE.

Il se passe quelque chose d'extraordinaire dans cette maison.

MADAME FIERVAL.

Est-ce que la nouvelle qu'on m'a dite hier sur monsieur Durville aurait quelque fondement ?

MADAME VALBELLE.

Eh quoi donc ?

MADAME FIERVAL.

Ah ! des choses affreuses, horribles !

MADAME VALBELLE.

En vérité. Et qu'est-ce donc, bon Dieu ! ma chère amie?

SCÈNE XVI.

MESDAMES FIERVAL, VALBELLE; VALMONT.

VALMONT.

Ah ! mesdames, votre valet de tout mon cœur. Vous voyez que je suis exact au rendez-vous. Où est donc madame Durville ?

MADAME FIERVAL.

Elle nous a laissées tout d'un coup; elle ne vient pas avec nous.

VALMONT.

Et pourquoi donc ?

MADAME FIERVAL.

Vous ne savez donc rien ? On me l'avait dit tout bas hier à l'oreille ; je ne voulais pas le croire. Durville est ruiné.

MADAME VALBELLE.

Ruiné !

VALMONT.

Ruiné !

MADAME FIERVAL.

Il a fait de mauvaises affaires ; il va manquer.

VALMONT.

Ah ! mon Dieu ! et mes vingt mille francs ! Mille pardons, mesdames ; mais une affaire importante ne me permet pas de vous accompagner. Je cours chez mon avoué. Ce serait une friponnerie.... Votre valet de tout mon cœur. J'aurais bien mieux fait de les risquer au jeu. Au désespoir, mesdames.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

MESDAMES FIERVAL, VALBELLE.

MADAME VALBELLE.

Eh bien ! il nous laisse là ; eh mais, écoutez donc, écoutez donc. La tête tourne-t-elle à tout le monde ?

MADAME FIERVAL.

Qu'en dites-vous, ma chère amie ? Mais cela commence à devenir plaisant : il faudra que nous allions toutes seules à Bagatelle.

MADAME VALBELLE.

Cette pauvre petite madame Durville.

MADAME FIERVAL.

Ah ! cela me fait un mal !

MADAME VALBELLE.

C'était une si bonne petite femme !

MADAME FIERVAL.

Elle se mettait si bien !

MADAME VALBELLE.

Cela va gâter toute ma matinée ; cependant il faut bien prendre notre parti. On nous attend.

MADAME FIERVAL.

Oui, sans doute ; mais c'est affreux, en vérité.

MADAME VALBELLE.

Je reviendrai la voir, la consoler.

MADAME FIERVAL.

Vous ferez bien. Il ne faut pas abandonner ses amis dans le malheur. Allons à Bagatelle.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF.

DUHAUTCOURS.

Or çà, vous savez vos rôles, le moment approche, recordons-nous. (*A Ledoux.*) Toi, tu es l'homme chargé de rédiger l'acte, un de ces parasites de palais qui se font appeler hommes de loi, comme jadis les laquais s'appelaient bourgeois de Paris. Tu lis ton papier : à toutes les questions, à tous les reproches qu'on te fait, tu ne réponds autre chose sinon que tu as été mandé pour préparer un contrat d'union, et que tu es absolument étranger aux intérêts des parties.... Froid, impudent et laconique, voilà ton personnage.

LEDOUX.

C'est entendu.

DUHAUTCOURS, *à Prudent et à Graff.*

Vous autres, vous êtes deux créanciers ; je vous ai expédié vos titres. (*A Graff.*) Toi, un gros négociant important, suffisant, tu as beaucoup d'humeur d'abord, tu suis la colère des autres ; tu te consultes, tu t'apaises, tu signes le premier, et dans ta colère comme dans ta résignation tu ne laisses échapper que des monosyllabes.

GRAFF.

Que des monosyllabes.

DUHAUTCOURS, *à Prudent.*

Toi, tu me ferais quelque bévue. Tu es sourd.

PRUDENT.

Ah! je suis sourd.... J'étais bègue l'autre fois.

DUHAUTCOURS.

Tu es sourd aujourd'hui. (*Lui donnant un cornet.*) Voilà un cornet à l'aide duquel tu n'entends rien, même quand on crie; tu prends l'acte, tu le lis attentivement, tu balances, et tu signes après Graff. Point de confusion, point de fausse démarche, point de bavardage. C'est Durville que je crains le plus. Il est aussi incertain dans le mal que dans le bien L'arrivée de ce Franval l'a tout-à-fait déconcerté. Je tremble qu'il ne lui survienne quelque retour de vertu. L'assemblée sera chaude. (*A un valet qui entre.*) Ecoute, toi, Michel, tu te tiendras à cette porte. Dès que tu entendras disputer dans ce salon, ne manque pas d'accourir tout effrayé, annonce à Durville qu'il vient de prendre à sa femme un évanouissement; il te suivra, et je reste maître du champ de bataille. (*Le valet sort.*) J'entends du bruit; voilà nos gens: allons, messieurs, attention à vos rôles, et méritez l'honneur que je vous fais en vous employant dans des affaires difficiles.

SCÈNE II.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, AUTRES CRÉANCIERS.

DUHAUTCOURS, *allant au-devant d'eux.*

DONNEZ-VOUS la peine d'entrer, messieurs; monsieur Durville va paraître dans l'instant. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

MARASCHINI.

Nous asseoir! Il est poli.

DUHAUTCOURS.

Voilà un siége, M. Graff.

GRAFF.

Mille remercîments, monsieur Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Vous restez debout, monsieur Fiammeschi?

FIAMMESCHI.

Oui, monsieur, c'est mon habitude. (*A Maraschini.*) Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur Graff, comme il l'appelle?

MARASCHINI.

Un de ses bons amis qui fait son état d'être créancier; je le parierais sans le connaître.

FIAMMESCHI.

Vous croyez. . . . Il a l'air d'un saint.

DUHAUTCOURS.

C'est une circonstance bien fâcheuse qui nous rassemble, messieurs.

GRAFF.

Ah! certainement, bien fâcheuse!

DUHAUTCOURS.

Qui se serait douté hier, monsieur Fiammeschi, pendant qu'on admirait votre feu d'artifice, que ce matin nous nous trouverions ici comme créanciers de monsieur Derville ?

MARASCHINI.

Créancier, vous !

DUHAUTCOURS.

Hélas ! oui, mon cher Maraschini, j'y suis comme vous, et c'est dur pour moi qui ne suis pas avancé ; eh bien, je n'ai pas eu le courage d'en vouloir à Durville. Il avait un air si pénétré.... Oh ! cet événement-ci le tuera ; et sa femme.... En vérité, cela tire des larmes des yeux.

GRAFF.

Cependant il est bien cruel de perdre....

FIAMMESCHI.

Eh bien ! entendez-vous quelque chose à cet homme-là ? Le voilà qui pleure à présent.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, ces événements-là sont faits pour inspirer des réflexions.... Quand on pense à l'instabilité des fortunes, on est tenté d'aller s'enfuir dans un désert. Car il est incroyable.... Ah ! voilà monsieur Durville.

SCÈNE III.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, AUTRES CRÉANCIERS, DURVILLE.

DURVILLE.

MESSIEURS, j'ai bien l'honneur... Vous voyez un homme désespéré.

DUHAUTCOURS.

Mon ami, j'ai dit à ces messieurs tout ce qu'il était possible.... Nous voilà, je crois, tous à peu près rassemblés.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, monsieur Franval n'est pas ici.

DUHAUTCOURS.

C'est sa faute, il a été averti, il viendra; pourvu qu'il soit ici pour signer, d'ailleurs.

SCÈNE IV.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, DURVILLE, VALMONT, AUTRES CRÉANCIERS.

VALMONT.

AH! vous voilà, monsieur Durville.

DURVILLE.

Ciel! Valmont.

VALMONT.

Est-il une conduite plus affreuse que la vôtre?

DUHAUTCOURS.

Épargnez-le, mon cher Valmont, il est assez malheureux.

VALMONT.

Que je l'épargne, et les vingt mille francs que je lui ai confiés hier!

DUHAUTCOURS.

Mais aussi, vous le forcez, pour ainsi dire; je sais que c'est malgré lui...

VALMONT.

Il devait donc me prévenir....

DUHAUTCOURS.

De quoi ? C'est ce matin que l'orage s'est déclaré.

VALMONT.

Il devait donc me les rendre à l'instant; il devait m'excepter.

DURVILLE.

Oh ! je le voudrais de bon cœur.

MARASCHINI.

Mais nous ne le souffririons pas, nous autres.

FIAMMESCHI.

Non, parbleu !

VALMONT.

Pourquoi donc cela, messieurs ? C'est une affaire de confiance de ma part.

FIAMMESCHI.

C'est égal.

VALMONT.

Il ne peut pas encore avoir employé mes vingt mille francs.

FIAMMESCHI.

Tant mieux ; ils retourneront à la masse.

GRAFF.

C'est cela ; à la masse.

DUHAUTCOURS.

J'en suis désespéré pour vous, mon cher Valmont; mais il est certain que nous avons tous autant de droits que vous.

VALMONT.

Autant de droits que moi ? Cela ne se peut pas.

MARASCHINI.

Comment ! cela ne se peut pas !

FIAMMESCHI.

Je vous trouve plaisant, monsieur, de prétendre...

PRUDENT, *à Valmont.*

Faites-moi l'amitié de me dire, monsieur; de quoi s'agit-il?

VALMONT.

Et laissez-moi donc. Est-ce que vous ne l'entendez pas, de quoi il s'agit?

DUHAUTCOURS.

Précisément; c'est qu'il ne l'entend pas. Il est sourd, le pauvre cher homme.

VALMONT.

Eh! oui, je le vois, je parle à des sourds; monsienr Durville, surtout.... Mais cela ne se passera pas comme cela, morbleu!

MARASCHINI.

Eh bien! nous verrons! Ah! nos droits sont aussi sacrés que les vôtres.

GRAFF.

Aussi sacrés.

FIAMMESCHI.

Il y a toujours, comme cela, des gens qui veulent des préférences; mais nous ne le souffrirons pas.

DUHAUTCOURS.

Doucement, doucement, messieurs, entendons-nous.

DURVILLE, *à part.*

Quel supplice!

SCÈNE V.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, DURVILLE, VALMONT, FRANVAL, AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

Eh bien! qu'est-ce? on se dispute déjà!

DURVILLE.

C'est monsieur Franval.

FRANVAL.

Du calme, du sang-froid, messieurs; les gens à qui nous avons affaire n'en manquent jamais. Nous en avons besoin pour déjouer leurs manœuvres.

GRAFF.

Oui, pour les déjouer.

MARASCHINI.

C'est cela; chacun fera valoir ses droits à son tour.

FIAMMESCHI.

Du silence, et procédons à notre affaire.

VALMONT.

(Tout le monde s'assied.)

Il faut convenir qu'il est bien cruel....

DUHAUTCOURS.

Comme je vous le disais, messieurs, ce n'est pas sans la plus vive douleur que monsieur Durville....

FRANVAL.

Il y a sans doute quelqu'un ici chargé de nous présenter l'état de situation de notre débiteur.

DUHAUTCOURS.

Oui, vraiment, monsieur Ledoux, homme de loi que voilà.

FRANVAL.

Faites, je vous prie, qu'il remplisse son ministère; ce n'est pas pour entendre les phrases de monsieur que nous sommes réunis.

DUHAUTCOURS.

Il me semble qu'il est bien permis à l'amitié....

MARASCHINI.

Ce monsieur-là a raison.

FIAMMESCHI.

Et ses phrases valent bien les vôtres. Un homme de mérite!

GRAFF.

En effet... c'est juste.

DURVILLE.

Je vous sais gré de votre zèle, mon ami.... mais puisqu'il déplaît à ces messieurs. (*A Ledoux.*) Lisez, je vous prie, monsieur, l'acte que vous avez rédigé.

LEDOUX.

C'est un simple projet. (*Lisant.*) « Par-devant les no-« taires publics, etc. » (*S'interrompant.*) L'acte définitif sera par-devant notaire. « Furent présents Antoine Dur-« ville, d'une part; et.... tels et tels.... vos noms, « prénoms et qualités, etc. tous créanciers dudit Durville, « d'autre part; lequel Antoine Durville a exposé à sesdits « créanciers que des spéculations malheureuses, des « pertes multipliées et imprévues avaient été précédem-« ment supportées par lui avec courage et résignation, et « qu'il avait vu s'évanouir sans se plaindre plus de la moi-« tié de sa fortune.

MARASCHINI.

Et si vous aviez perdu la moitié de votre fortune, pourquoi donniez-vous des fêtes?

DUHAUTCOURS.

C'est style de notaire, mon cher Maraschini; n'interrompez donc pas.

LEDOUX, *continuant.*

« Mais que, 1° les divers intérêts qu'il avait sur diffé-
« rents corsaires se trouvant anéantis par la prise desdits
« corsaires.

FIAMMESCHI.

Oui, style de corsaire.

LEDOUX, *continuant.*

« 2° Plusieurs faillites qu'il vient d'éprouver coup sur
« coup sur les places de Vienne, Hambourg, Cadix, et
« autres villes commerçantes de l'Europe, lui ayant enlevé
« le reste de ses moyens, il se voit réduit à réclamer l'in-
« dulgence de ses créanciers.

FRANVAL.

Un moment. Je demande....

LEDOUX, *continuant.*

« En conséquence....

FRANVAL.

C'est tout simple, des corsaires, des faillites, des malheurs, c'est le protocole ordinaire de tous les actes de cette sorte; on en déguise les phrases, mais le fonds est toujours le même.

DUHAUTCOURS.

Il est incroyable que l'on interrompe ainsi un officier public; je réclame, moi, la continuation de la lecture.

FRANVAL.

Ne vous fâchez pas, honnête homme ; je demande seulement où sont les titres, les preuves, les pièces justificatives de toutes ces allégations ?

FIAMMESCHI.

Voilà ce que c'est; il parle bien : et que me font à moi vos spéculations et vos corsaires ? Voilà le mémoire de mes illuminations, et il me faut de l'argent.

MARASCHINI.

Comme à moi; et puisque monsieur est un homme de justice, j'espère qu'il me fera payer.

GRAFF.

Il est certain que nous ne devons pas entrer....

VALMONT.

Vous ne me prouverez pas que mes vingt mille francs aient été placés sur vos corsaires.

PRUDENT.

On se dispute, je crois.

DUHAUTCOURS.

On vous les fournira les preuves ; mais remarquez donc que ceci n'est qu'un simple projet d'acte que vous allez signer, en cas que...

DURVILLE.

Ah ! mes amis, je voudrais de grand cœur vous satisfaire; mais tout ne doit-il pas être égal entre mes créanciers?

DUHAUTCOURS.

La paix, mes amis, la paix ; entendons-nous, point de bruit. Si l'on met le feu dans l'affaire, si l'on dispute au lieu de se rapprocher, nous perdons tout.

SCÈNE VI.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, AUTRES CRÉANCIERS, DURVILLE, VALMONT, FRANVAL, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, madame se trouve mal. Les cris qu'elle vient d'entendre lui font craindre que vous ne soyez exposé à quelque danger. Elle s'est troublée, elle s'est évanouie, elle vous appelle.

DURVILLE.

Ah! grand Dieu! j'y vais. Vous voyez, messieurs, qu'il m'est impossible de rester. Remplacez-moi, mon cher Duhautcours, dans ce cruel moment. Vous connaissez mes intentions; elles sont de satisfaire tout le monde, autant que je pourrai. Mille pardons encore une fois, messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, VALMONT, FRANVAL, AUTRES CRÉANCIERS.

VALMONT.

Sa femme qui se trouve mal! je le crois bien.

MARASCHINI.

Bon! elle se trouve mal comme moi; c'est un jeu.

DUHAUTCOURS.

Il est certain que de pareilles clameurs sont bien faites

pour effrayer. On devrait bien au moins ménager la délicatesse et la sensibilité des femmes.

FRANVAL.

Eh! monsieur, nous savons aussi-bien que vous ce que l'on doit aux femmes de ménagements et d'égards; mais on n'en doit pas aux fripons. Achevez votre lecture, monsieur, voyons toute l'étendue des malheurs de monsieur Durville.

LEDOUX, *continuant.*

« En conséquence, ledit Antoine Durville a fait le ta-
« bleau de sa situation présente, tant en actif qu'en passif;
« duquel il résulte que l'actif montant à un million neuf
« cent cinquante-sept mille trois cent soixante-douze francs
« quatre-vingt-dix-sept centimes...

MARASCHINI.

Mais qu'ai-je besoin de tous vos millions? C'est trois mille francs que vous me devez.

LEDOUX, *continuant.*

« Et le passif à celle d'un million....

FRANVAL.

Allons au fait. Quelles sont les propositions qu'on nous fait?

LEDOUX.

Vingt pour cent du montant des susdites créances, tant en capital qu'intérêts.

GRAFF.

Ah! vingt pour cent; c'est trop peu aussi.

MARASCHINI.

Vingt pour cent! j'aurais vingt francs pour cent francs. J'aimerais mieux rien.

(Il se lève.)

VALMONT, *se levant.*

Je ne signerai pas cela.

FIAMMESCHI, *se levant.*

Ni moi.

FRANVAL, *se levant.*

Vingt pour cent! Morbleu, et vous osez, monsieur, vous rendre l'interprète....

LEDOUX, *toujours assis.*

Monsieur, je n'y suis pour rien.

DUHAUTCOURS, *se levant.*

Eh bien, oui, vingt pour cent, c'est fort dur; mais nous devons nous trouver très-heureux; car enfin combien y en a-t-il qui ne donnent que quinze, douze, cinq, ou rien; et d'après la connaissance que j'ai de ses affaires, je ne sais comment il fera pour les réaliser les vingt pour cent. Est-ce sa faute si les meilleurs banquiers de Hambourg, de Vienne et de Cadix ont cessé leurs paiements? Est-ce sa faute si des corsaires excellents voiliers, vifs comme des oiseaux, sont maintenant dans les ports de Plimouth ou de Liverpool? Est ce sa faute, si ses débiteurs, monsieur Delorme, par exemple, lui enlèvent tout son avoir? Combien ne vous citerai-je pas de créanciers qui ont accepté beaucoup moins sans mot dire; et pourquoi? C'est parce qu'on sait fort bien qu'on finit par tout perdre, lorsque la justice s'empare de ces sortes d'affaires. Oui, messieurs, c'est pour votre intérêt, pour le mien que je

vous parle. Je le répète, si la chicane se mêle dans tout ceci, vos créances seront réduites à zéro, encore si vous n'en êtes pas pour vos frais. Signez donc, hâtez-vous de signer ces propositions que je soutiens loyales, et défiez-vous des boute-feux qui ne cherchent à vous séduire que pour vous tromper et pour embrouiller les affaires.

GRAFF.

Il y a du bon dans ce qu'il vient de dire.

FRANVAL.

Ne croyez pas à la colère de cet homme-là ; elle est fausse, elle est calculée ; il se fâche à froid, j'en réponds. Eh quoi ! il y a vingt ans que je travaille, il me faut encore travailler dix ans pour assurer un état à mes enfants, et des nouveaux venus comme ceux-ci feraient leur fortune en six mois, et au premier revers ils en seraient quittes pour présenter un bilan imaginaire, et ruiner les vrais et honnêtes commerçants! Cela ne sera pas, croyez-moi. Quand vous devriez tout perdre avec monsieur Durville, pour votre honneur, pour l'honneur et la sûreté du commerce; que dis-je ? pour votre intérêt particulier à vous tous, qui avez journellement besoin de confiance et de crédit, gardez-vous de signer cet acte où tout me paraît allégué et rien prouvé : car si vous laissez passer encore celle-ci, qui vous répondra que l'impunité ne va pas les multiplier d'une manière effrayante ? Vous perdrez tout aujourd'hui, mais vous vous sauverez pour la suite. Mais non, vous ne perdrez rien. La justice, la chicane, comme monsieur l'appelle, n'est pas si âpre qu'il voudrait vous le faire croire : elle a des formes, des lenteurs salutaires

dont il est vrai que des fripons adroits abusent trop souvent ; mais croyez qu'ils ne triomphent que par la faiblesse et l'insouciance des honnêtes gens. Quand un homme juste et ferme a le courage et la volonté de leur tenir tête, croyez qu'il parvient facilement à les démasquer, et je serai cet homme-là, moi.

MARASCHINI.

Bien, brave homme. Je vous donnerai ma procuration.

FIAMMESCHI.

Et moi la mienne.

DUHAUTCOURS, *d'un ton doucereux.*

Souffrez, mes bons amis, que je vous fasse entendre quelques paroles de paix. Je rends justice aux sentiments de monsieur, ils sont purs et honnêtes; mais croyez-moi, finissez cette affaire-là. Monsieur Durville ne craint pas l'examen sévère dont on le menace. Calculez qu'il est jeune, qu'il peut tout réparer, et que peut-être dans quelques années nous le verrons faire tout-à-fait honneur à ses engagements. Pour le moment vous vous obstineriez en vain ; le plus sûr est de signer.

GRAFF.

Ma foi, oui, je crois que vous avez raison; je n'aime pas les procès.

(Il s'approche pour signer avec Prudent, et tous deux lisent l'acte tout bas.)

DUHAUTCOURS.

Ni moi; c'est ce qui m'a fait signer le premier.

FRANVAL.

Tu as beau changer de ton, hypocrite, tour à tour colère et doucereux.

DUHAUTCOURS.

Les injures ne m'ont jamais effrayé ; elles ne prouvent rien que les torts de ceux qui les disent. Ces messieurs, en signant, répondent sans réplique à vos déclamations.

FRANVAL.

Quelles sont ces gens-là ?

DUHAUTCOURS.

Ce sont des gens qui vous valent bien. Monsieur Graff, négociant, Irlandais d'origine, qui sait ce qu'on doit au malheur, à qui il est dû, par compte arrêté, quatre-vingt-deux mille francs ; monsieur Prudent, un honnête marchand qui a le malheur d'être sourd, mais à qui il n'en est pas moins dû vingt-cinq mille trois cent francs. Qu'avez-vous à leur opposer ? Voilà leurs titres. Ils sont clairs et authentiques.

FRANVAL.

Je n'ai pas besoin de les regarder ; ils sont faux.

GRAFF.

Faux !

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce à dire ? ils sont faux !

PRUDENT.

Je n'entends pas.

FRANVAL.

Oui, je le répète, ils sont faux. Ah ! si ces créances étaient légitimes, ces gens-là signeraient-ils aussi tranquillement la perte de leur fortune ? Leurs femmes, leurs enfants ne se seraient-ils pas présentés à leur pensée? Voyez si le moindre trouble paraît sur leur physionomie.

GRAFF.

Monsieur, vous m'insultez, et je ne crois pas mériter... Vous parlez de femme, d'enfants; je suis garçon, et ma fortune est assez *conséquente* certainement pour que je sois au-dessus d'une pareille misère.

DUHAUTCOURS, *à Graff.*

Tais-toi donc.

FRANVAL.

Ta fortune! Fourbe imbécille, apprends à mieux jouer ton rôle.

GRAFF.

Qu'est-ce que c'est, monsieur? des propos? Sachez que je ne les aime pas. Au surplus, chacun est maître de se conduire comme il l'entend. Vous êtes créancier, je le suis aussi; vous ne voulez pas signer, j'ai signé; tant mieux pour vous ou pour moi, n'est-ce pas? Et je vous souhaite le bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, MARASCHINI, VALMONT, FIAMMESCHI; AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

CHOISISSEZ donc un peu mieux vos agents.

DUHAUTCOURS.

Vaines paroles que tout cela! c'est la majorité qui fait la loi; les trois quarts en somme, c'est clair. Encore une fois, signez, c'est ce que vous avez de mieux à faire, et après cela nous serons les meilleurs amis du monde.

VALMONT.

C'est une caverne, je le vois; mais il faut en finir.

(Il signe.)

FRANVAL.

Eh! quoi! vous aussi, vous signez?... Mais c'est une friponnerie.

VALMONT.

Je le vois aussi-bien que vous; mais que gagnerais-je à être entêté? Des procès, des tribunaux, ma foi non; cela me servira de leçon. C'en est fait, je ne place plus mon argent chez un ami.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, MARASCHINI, FIAMMESCHI, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

Et voilà les lâches qui, en composant avec les fripons, sont plus nuisibles aux honnêtes gens que les fripons eux-mêmes.

MARASCHINI.

Puisque monsieur Duhautcours croit que monsieur Durville paiera quelque jour, je vais lui faire une bonne proposition, moi. Je lui donne ma créance pour la moitié de ce qu'elle vaut.

FIAMMESCHI.

C'est bien dur; mais c'est égal, va pour les cinquante pour cent.

DUHAUTCOURS.

Je le voudrais, je ferais une très-bonne opération, mais je perds déjà beaucoup moi-même; cependant je vous

donne ma parole d'honneur que si vous signez, sous quelques jours peut-être je fais votre affaire.

FRANVAL.

Et pourquoi donc feriez-vous un pareil sacrifice? Vos créances sont sacrées. On vous en refuse la moitié; je suis moins difficile, je les prends pour la totalité.

MARASCHINI.

Vrai?

FIAMMESCHI.

Ah çà! ne plaisantez-vous pas?

FRANVAL.

Non, certes; donnez-moi vos billets, vos mémoires, mes amis.

FIAMMESCHI.

Ah! monsieur, c'est trop beau; mais tenez, vous êtes un galant homme, nous nous en rapportons à tout ce que vous ferez.

FRANVAL.

C'est à moi que vous aurez à faire, messieurs. Si tout le monde me ressemblait, vous n'auriez pas si beau jeu. Je vous attaque tous au criminel.

PRUDENT.

Au criminel!

FRANVAL.

Ah! ah! vous entendez à présent, monsieur le sourd.

LEDOUX.

Moi, je n'y suis pour rien.

DUHAUTCOURS.

Mais, permettez donc, mes amis, monsieur Franval, voulez-vous afficher monsieur Durville? Est-ce sa faute?

MARASCHINI.

Cela ne me regarde plus.

FIAMMESCHI.

C'est à ce galant homme que vous avez à faire, il vous répondra.

MARASCHINI.

Et nous le soutiendrons. (*A Franval.*) J'ai des renseignements exacts sur le compte et sur les créanciers de ce Duhautcours.

FRANVAL.

Vous me les donnerez.

FIAMMESCHI, *à Franval.*

C'est lui seul qui entraîne monsieur Durville, qui était une excellente paye.

FRANVAL.

Suivez-moi, sortons, mes amis; au revoir, monsieur Duhautcours, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

(Il sort avec Maraschini et les autres créanciers.)

FIAMMESCHI.

Oui, monsieur, vous aurez de nos nouvelles.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, ET AUTRES CRÉANCIERS.

DUHAUTCOURS.

Ce Franval est un diable; il nous perdrait, il faut un sacrifice. Mais avec sa sévère probité.... bon! bon! cinquante billets de caisse font faire bien des réflexions.

LEDOUX.

Mais permettez donc.

PRUDENT.

Ceci devient inquiétant.

LEDOUX.

Au criminel !

DUHAUTCOURS.

Quoi! cela vous fait peur !

LEDOUX.

Il est fort désagréable pour un galant homme, qui gagne loyalement son argent, de s'entendre dire des choses aussi dures.

PRUDENT.

Si je n'avais été sourd, il ne m'aurait pas insulté impunément.

DUHAUTCOURS.

Votre affaire ne me devient-elle pas personnelle? Suivez-moi, les honnêtes gens ne m'ont jamais fait peur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FRANVAL, DELORME, MARASCHINI.

FRANVAL, *une lettre à la main.*

Oui, j'aime à le croire avec vous, monsieur Durville n'est point encore tout-à-fait un malhonnête homme; aussi vous voyez que je n'hésite pas à me rendre au rendez-vous qu'il demande : sa femme, son neveu méritent tout notre intérêt. C'est donc contre ce Duhautcours que nous devons réunir tous nos efforts; si nous pouvons l'écarter du contrat d'union, monsieur Durville perd à jamais l'espérance de parvenir aux trois quarts en somme.

MARASCHINI.

Eh bien, monsieur, tous les créanciers s'en rapportent à vous, vous êtes leur homme. Nous serons trop heureux de parvenir à être payés, grâce à un sacrifice supporté par toute la masse. Je vous l'ai dit, je connais, moi, tous les créanciers de ce Duhautcours; il y a des billets, des obligations, des lettres de change, des prises de corps; nous aurons cela pour rien.

FRANVAL.

Allez donc, mon cher Delorme, avec monsieur Maraschini. Je vous ai confié les fonds nécessaires; je vous connais autant d'intelligence que de probité. Tous ces gens-là,

dont la plupart attendent depuis dix ans, doivent être raisonnables et se trouver très-heureux.

DELORME.

Soyez tranquille, je remplirai scrupuleusement vos intentions. La faiblesse de Durville, la bonté de sa femme, la délicatesse de son neveu, méritent sans doute que nous ne négligions aucun effort pour lui sauver l'honneur et le ramener à la probité.

MARASCHINI.

Avant une heure vous serez content.

SCÈNE II.

FRANVAL, RELISANT LA LETTRE.

« Durville a l'honneur de saluer monsieur Franval,
« et le supplie de se donner la peine de passer chez lui
« dans l'instant. » Que peut-il me vouloir? Se repentirait-il déjà?... Oui, Delorme a raison, cet homme est entraîné.... Et sans cet infâme agent....

SCÈNE III.

DUHAUTCOURS, FRANVAL.

DUHAUTCOURS, *arrivant avec empressement.*

Me voici, monsieur.

FRANVAL, *avec dédain.*

Ce n'est pas vous que j'attends; c'est monsieur Durville qui m'a écrit, et que je veux bien consentir à entendre.

DUHAUTCOURS.

Monsieur Durville ne viendra pas, monsieur, c'est moi...

FRANVAL.

Vous! que me voulez-vous?

DUHAUTCOURS.

Je vois que les malheurs de Durville vous ont aigri à un point.... On ne sort pas des affaires aussi facilement que l'on voudrait. J'aime la paix, surtout entre mes amis... Et vous avez développé tant d'énergie, tant de probité dans cette assemblée, que j'en crains véritablement les suites.

FRANVAL.

Pour monsieur Durville, ou pour vous?

DUHAUTCOURS.

Pour l'honnête et respectable monsieur Franval.

FRANVAL.

Au fait.

DUHAUTCOURS.

J'ai une proposition à vous faire.

FRANVAL.

Parlez.

DUHAUTCOURS.

C'est cinquante mille francs qui vous sont dus?

FRANVAL.

Oui, cinquante mille francs.

DUHAUTCOURS.

Je connais un homme fort riche, un honnête homme, un ami de Durville, qui est pénétré de cet événement; il me le disait encore ce matin. Il ne serait pas éloigné de venir au secours de Durville; mais il faudrait qu'on fût raisonnable.

FRANVAL.

Eh bien! que cet honnête homme fasse des propositions aux créanciers.

DUHAUTCOURS.

Aux créanciers! ce n'est pas cela; vous entendez bien qu'il ne peut pas avoir affaire à toute la masse, mais à quelques-uns, aux honnêtes gens, à vous, par exemple.

FRANVAL.

Ah! fort bien.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, vous trouver compris dans un arrangement comme celui-là! quand vos fonds n'ont passé entre les mains de Durville que depuis quelques jours; oh! cela est cruel! Je conviens qu'il est dur de voir perdre les autres, mais enfin chacun pour soi, d'abord.

FRANVAL.

C'est la morale universelle.

DUHAUTCOURS.

Ah! mon Dieu, oui. Ce galant homme, cet ami de Durville, parlait donc ce matin de vous offrir....

FRANVAL.

Combien?

DUHAUTCOURS.

Mais au lieu de vingt, trente pour cent.

FRANVAL.

Trente pour cent!

DUHAUTCOURS.

C'est bien peu, mais il faut de l'humanité. Ah! si vous aviez vu ce pauvre Durville avant cette fatale assemblée, il vous aurait fait pitié comme à moi; il avait un air égaré. Je tremble que cet homme-là ne se porte à quelqu'extrémité.

FRANVAL.

Trente pour cent!

DUHAUTCOURS, *à part.*

Bon! il entre en négociation. (*Haut.*) Et si nous pouvions vous faire avoir cinquante....

FRANVAL.

Cinquante! je perdrais vingt-cinq mille francs!

DUHAUTCOURS, *à part.*

A merveille! (*Haut.*) Peut-être ne les perdriez-vous pas; car enfin Durville et moi réunissant toutes nos autres ressources....

FRANVAL.

Vous pourriez me compléter les trois quarts.

DUHAUTCOURS.

Je n'oserais vous le promettre, mais nous y ferions nos efforts.

FRANVAL.

Je vous vois venir; pour peu que j'insiste, vous allez m'offrir la totalité de ma créance.

DUHAUTCOURS.

Je le voudrais, mais je n'ose.

FRANVAL.

Je n'en veux pas. Créancier de Durville, je dois partager le sort de tous ses créanciers; je le partagerai, et ce court entretien achève de me prouver qu'il ne sera pas si malheureux que vous auriez voulu le rendre. Que voulez-vous? Il y a des goûts bizarres dans le monde: Vous avez affaire à un homme qui ne veut pas de l'argent que vous lui offrez; cela vous dérange peut-être, c'est dommage. Sans adieu, monsieur Duhautcours; dites à monsieur Durville que j'aurai bientôt le plaisir de le voir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DUHAUTCOURS seul.

Qui diable se serait imaginé que dans un siècle où tout se vend, un homme serait assez dupe pour refuser cinquante mille francs? Il a raison, j'allais les lui offrir. Allons, il faut prendre un parti; car s'il est aussi actif que ridiculement honnête...

SCÈNE V.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Ah! vous voilà, mon ami; eh bien! le temps se brouille. Ce Franval, ces maudits créanciers.... Il ne vous reste plus qu'une ressource...

DURVILLE.

Laquelle?

DUHAUTCOURS.

De disparaître pour laisser passer l'orage.

DURVILLE.

Que dites-vous? Fuir! abandonner ma femme!

DUHAUTCOURS.

Vous laisserez sur votre secrétaire un billet qui la tranquillisera; il circulera des bruits de désespoir, de suicide; vos affaires s'arrangeront, et vous reparaîtrez.

DURVILLE.

Fugitif! déshonoré! sans amis!

DUHAUTCOURS.

Songez donc que je vous accompagne.

DURVILLE.

Non. Je ne fuirai pas.

DUHAUTCOURS.

Qu'allez-vous faire?

DURVILLE.

Je ne sais encore; mais je ne fuirai pas. Vous m'avez poussé sur le bord de l'abîme, mais vous ne m'entraînerez pas avec vous. Je reste.

DUHAUTCOURS.

Mais pensez donc....

DURVILLE.

Laissez-moi. J'ai eu la faiblesse de vous écouter; je me suis interdit le droit de vous faire des reproches; mais c'est vous qui m'avez perdu.

(Il s'assied.)

DUHAUTCOURS, *à part.*

Oui dà, monsieur Durville, je m'y attendais. Un beau mouvement de remords, et vous vous tirerez d'affaire en me sacrifiant; non pas, s'il vous plaît. (*Haut.*) Ainsi, vous vous décidez à payer?

DURVILLE.

Oui, je paierai tout.

DUHAUTCOURS.

Vous paierez tout... Vous ferez bien, et je suis enchanté pour ma part....

DURVILLE.

Pour votre part?

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, j'y gagne.

DURVILLE.

Comment?

DUHAUTCOURS.

Ne suis-je pas votre créancier ?

DURVILLE.

O ciel!

DUHAUTCOURS.

D'une somme assez considérable. Je me contentais de vingt pour cent, j'aurai tout.

DURVILLE.

Mais vous savez trop bien....

DUHAUTCOURS.

Ne dites donc pas cela, ou tâchez de le prouver contre votre signature. Je voulais faire vos affaires ; vous ne le voulez pas, je dois songer aux miennes.

DURVILLE.

Misérable! malheureux!

DUHAUTCOURS.

Point de colère, point d'injures, calculez que je n'ai rien à perdre, et que vous avez tout à ménager. Vous m'avez embarqué dans une mauvaise affaire, il faut que je m'en tire honnêtement. Je vous laisse à vos réflexions, et je reviens avec mon titre.

SCÈNE VI.

DURVIRLE seul.

J'aurais dû le connaître. Point de preuves, pas même une contre-lettre... De quoi puis-je me plaindre? Que me fait-il que je n'aie tenté de faire aux autres? Allons, il est peut-être temps encore d'écouter la voix de l'honneur. Mais la honte de révéler... Ah! qu'il me soulagerait d'un grand poids, celui qui m'arracherait un aveu. Franval!

Delorme... tous deux sévères et déjà victimes de ma cupidité.... Ma femme! elle m'est sincèrement attachée... Mais c'est à moi qu'elle doit ses chagrins... ses défauts, peut-être... Ai-je encore quelques droits à son indulgence, à sa pitié.... (*Tirant un porte-feuille de sa poche.*) La voilà cette fortune à laquelle j'ai sacrifié mon honneur, mon repos, ma conscience! Je la possède et je suis le plus à plaindre des hommes!

SCÈNE VII.

DURVILLE, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Il est seul. Approchons. Mon ami.

DURVILLE.

C'est vous, madame?

MADAME DURVILLE.

Durville, est-ce ainsi que vous devriez me recevoir?

DURVILLE.

Pardon; je sens mes torts.

MADAME DURVILLE.

Nous sommes sans doute bien à plaindre; mais j'en juge par le mien, ton cœur n'a aucune action blâmable à se reprocher.

DURVILLE, *à part.*

Ciel! j'allais lui avouer.... Malheureux Durville, en es-tu venu au point de rougir même aux yeux de ta femme?

MADAME DURVILLE.

Mon ami, tu le sais, dans toutes les occasions importantes je me suis toujours laissé guider par toi. Aujour-

d'hui permets-moi d'avoir une volonté. Tu me parlais hier de cette séparation de biens entre nous.

DURVILLE.

Eh bien?

MADAME DURVILLE.

Permets-moi d'y renoncer. Je le dois, et tu dois y consentir; je suis trop heureuse, si au prix de quelqu'aisance je peux t'épargner de nouveaux malheurs.

DURVILLE.

Ma bonne amie, ce sacrifice de ta part, ton amitié, ta confiance ont déjà versé un baume salutaire sur mes blessures. Tu m'encourages. Non, ne renonce pas à cette séparation; rends-la utile au contraire à mes créanciers. Charge-toi de les payer, et joins à ta fortune ce porte-feuille... (*Il lui remet un porte-feuille.*) Il contient huit cent mille francs.

MADAME DURVILLE.

Huit cent mille francs! Et qui a pu te procurer cette somme?

DURVILLE.

Fais-en l'usage que je te prescris, et de grâce ne m'interroge pas.

SCÈNE VIII.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOILELLE DELORME.

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, madame, monsieur.... j'accours pour vous dire moi-même... J'avais toujours pensé que mon parrain, monsieur Franval, était un bonhomme malgré sa brusquerie.

MADAME DURVILLE.

Que dites-vous?

DURVILLE.

Monsieur Franval?

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père lui a vanté la droiture naturelle de monsieur Durville; moi, je ne lui ai parlé que de vous; j'ai osé dire un mot de monsieur Auguste. Il nous a promis de ne rien entreprendre contre monsieur Durville sans vous avoir vue.

DURVILLE.

Monsieur Franval doit avoir toute ma confiance, comme il a celle de tous mes créanciers; c'est entre ses mains que tu dois déposer ce porte-feuille.

SCÈNE IX.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL.

DURVILLE.

Monsieur, je suis bien aise de vous voir.

FRANVAL.

Tant mieux, c'est bon signe. C'est madame Durville. On m'a fait votre éloge, madame; et j'ai besoin de votre appui pour décider monsieur Durville à se conduire comme il le doit. Il est à peu près prouvé que, malgré vos corsaires, vos créanciers irlandais, et votre sourd qui entend si bien les vérités qu'on lui dit, vos malheurs ne sont pas aussi grands que vous voudriez le faire croire.

DURVILLE.

Monsieur....

FRANVAL.

Il en coûte de s'avouer ces choses-là à soi-même; il doit en coûter bien plus de les avouer à d'autres; mais nous sommes seuls. Votre femme, mademoiselle Delorme qui prend le plus vif intérêt à votre famille, et moi, qui ne demande pas mieux que de vous rendre mon estime.... Le moment est favorable. Si vous le laissez échapper, vous êtes perdu, vous voilà condamné à passer pour le complice de Duhautcours. Chassez ce perfide conseiller; déclarez que vos paiements sont ouverts, annullez ce projet de transaction qui n'a pas le sens commun. Alors je me charge d'arranger votre affaire avec vos créanciers; vous recouvrez leur estime, et vous pourrez regarder en face les fripons, et saluer les honnêtes gens sans les obliger à détourner la tête.

MADAME DURVILLE.

Eh quoi! monsieur, pouvez-vous soupçonner mon mari?

FRANVAL.

Oui, madame; ce Duhautcours a porté monsieur Durville à des choses qu'il n'aurait pas dû faire. Quand il n'y aurait que cette séparation de biens entre vous....

MADAME DURVILLE.

Eh bien! monsieur, permettez-moi de profiter de cette séparation que vous nous reprochez peut-être avec justice. Je me charge de toutes les dettes de mon mari; soyez mon interprète auprès de tous ses créanciers. Je vous confie ce porte-feuille. Il renferme huit cent mille francs.

FRANVAL.

Que dites-vous, madame? Expliquez-moi...

DURVILLE, *vivement.*

Acceptez, monsieur, le dépôt qu'elle vous offre.

FRANVAL.

Je vous entends; c'est ce Duhautcours qui vous entraînait. Je ne m'étais pas trompé, et sans doute le traître ne s'est pas oublié.

DURVILLE.

J'ai eu la faiblesse de lui donner un titre de soixante mille francs.

FRANVAL.

Je l'avais prévu.... Soixante mille francs! c'est beaucoup!

DURVILLE.

Trop heureux encore de me délivrer à ce prix de ce misérable.

FRANVAL, *lui prenant la main.*

Bien! j'aime à vous voir dans ces sentiments. Ne perdez pas courage pourtant.

SCÈNE X.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Eh quoi! mon oncle, avez-vous pu vous jouer ainsi de ma crédulité? M'envoyer chez un homme absent. J'ai précipité mon retour...

FRANVAL.

Paix! jeune homme, votre oncle est malheureux! Il reconnaît ses torts; songeons à le sauver des embûches de

ce Duhautcours qui le poursuit pour une fausse dette de soixante mille francs.

AUGUSTE.

Le scélérat ! je vais le trouver.

FRANVAL.

Laissez-moi le soin de terminer cette affaire. J'attends Delorme et j'espère.... Ah! le voilà.

SCÈNE XI.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARASCHINI.

DELORME.

Voila tous les papiers, tous les titres. J'ai trouvé des gens enchantés, qui vous comblent de bénédictions.

FRANVAL, *examinant les papiers.*

Bon! tout est comme je le désire. J'admire comme un fripon sans crédit parvient encore à abuser autant de monde.

DURVILLE.

Mais, expliquez-moi....

FRANVAL.

Vous le saurez.

DELORME.

Il était temps que j'arrivasse ; Duhautcours marche sur mes pas.

DURVILLE.

Oser encore se montrer devant moi !

AUGUSTE.

J'ai peine à me contenir.

MADAME DURVILLE.

Je tremble.

MADEMOISELLE DELORME.

Laissez faire monsieur Franval.

FRANVAL.

Oui. Je l'attends de pied ferme.

SCÈNE XII.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARASCHINI, DUHAUTCOURS, LEDOUX.

DUHAUTCOURS.

Mille pardons, messieurs, si je vous dérange. Ah! monsieur Franval! Il sait sans doute, comme moi, que monsieur Durville, ayant apparemment trouvé de nouvelles ressources, se décide à payer tout; il est bien naturel que chacun se mette en règle. Voici monsieur Ledoux: c'était votre homme d'affaires tantôt; c'est le mien à présent. J'ai pensé que sa présence pourrait amener une conciliation. (*Présentant un papier.*) Voici mon titre, il est paré.

DURVILLE.

Tu sais trop bien, perfide....

FRANVAL.

Laissez-moi répondre : monsieur Ledoux est votre homme d'affaires; je suis celui de monsieur Durville.

DUHAUTCOURS.

Monsieur, il ne pouvait placer ses intérêts en de meilleures mains.

FRANVAL, *prenant le papier.*

Voyons ce titre de soixante mille francs. Oui, il est en règle, il faut vous payer.

DUHAUTCOURS.

C'est trop juste.

FRANVAL.

Mais vous, monsieur Duhautcours, n'avez-vous pas quelques créanciers? N'avez-vous pas souscrit quelques billets dans votre vie?

DUHAUTCOURS.

Oui, comme tout le monde. Mais revenons à notre affaire avec monsieur Durville. J'ai mes moyens pour payer mes dettes.

FRANVAL.

Ah! vous avez vos moyens! Moi, j'ai là pour vous payer quelques billets....

DUHAUTCOURS.

Oh! des billets, de l'argent, de bon papier, de bonnes signatures... Moi, je suis rond en affaires.

FRANVAL, *remettant à Duhautcours une partie des papiers que Délorme lui a apportés.*

Fort bien, de bonnes signatures. Vous ne refuserez pas celle-ci.

DUHAUTCOURS, *examinant les papiers.*

Qu'est-ce que c'est que ça? Je ne connais pas ça.

FRANVAL.

Votre signature!

DUHAUTCOURS.

Cela ne vaut rien. C'est-à-dire, c'est bon, mais...

FRANVAL.

Eh bien ! reprenez votre titre ; poursuivez monsieur Durville, et c'est à moi, à moi seul que vous aurez affaire. J'ai réuni, j'ai acquis tous vos billets à moins de vingt pour cent, et j'ai fait des heureux encore.

DUHAUTCOURS.

C'est charmant, je suis enchanté pour ces bonnes gens... Vous avez bien fait de les payer.

FRANVAL, *montrant le reste des papiers à Duhautcours.*

Ce n'est pas tout : voilà une prise de corps contre vous. Souvenez-vous que je reste créancier d'une somme assez considérable, et que je saurai vous trouver.

DUHAUTCOURS, *à part, déchirant ses billets.*

Je suis pris. Un par corps. C'est déterminant. (*Haut.*) Que je m'applaudis de voir que les honnêtes gens aient quelquefois autant d'adresse et de finesse. . . . .

(Il remet son titre à Durville.)

FRANVAL.

Que les fripons.

DUHAUTCOURS.

Je suis votre très-humble serviteur.

(Il sort avec Ledoux.)

SCÈNE XIII.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Mais un moment, cette prise de corps appartient à tous les créanciers de monsieur Durville, et nous ne l'en tenons pas quitte.

FRANVAL.

Laissez ce misérable, il n'échappera pas à la vigilance des lois. Que cette somme de soixante mille francs que vous vous décidiez à payer soit la dot de ces deux jeunes gens. N'y consentez-vous pas?

DURVILLE.

Oui, sans doute. C'est à toi, mon cher neveu, à te mettre à la tête de ma maison ; elle ne changera pas de nom, puisque tu portes le mien.

AUGUSTE.

Que dites-vous, mon oncle? pourquoi ne pas continuer le commerce?

DURVILLE.

Je me dois cette justice à moi-même. N'oublie pas la terrible leçon que ton oncle te donne aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ah! mon oncle, puissiez-vous oublier les reproches trop vifs....

FRANVAL.

Nous ensevelirons cette affaire dans le plus profond silence. Puissent tous les vrais commerçants ne s'éloigner jamais de ces principes! Respect au malheur; indulgence au repentir; guerre éternelle aux fripons.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES

PROVINCIAUX

A PARIS,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 11 janvier 1802.

> Que de choses oubliées ! que d'autres seulement indiquées ! que d'autres sur lesquelles il faut se taire ! ACTE II, SCÈNE I.



PRÉFACE.

Après le succès de la Petite Ville, plusieurs personnes m'engagèrent à faire la Grande Ville; j'eus la faiblesse de céder à ce conseil, et je fis cette pièce irrégulière et bizarre. Je crois cependant avoir dans quelques parties surmonté la difficulté du sujet, et, dans les trois premiers actes surtout, avoir mis de la vérité et quelqu'esprit d'observation.

La pièce avait vivement piqué la curiosité; elle s'appelait la Grande Ville, ou les Provinciaux à Paris. Elle était en cinq actes; on avait persuadé aux bonnes gens que j'avais voulu peindre tous les Parisiens comme des fripons ou des imbécilles; il y eut aux trois premières représentations des luttes assez vives entre ceux qui voulaient applaudir et ceux qui voulaient siffler. Je supprimai le premier titre, je retranchai un acte où quelques censeurs avaient cru voir des personnalités. Grâce à ces changements, la pièce resta long-temps au théâtre, elle amusait à la représentation, et j'étais sûr d'attirer le public en donnant le même jour les Provinciaux à Paris et la Petite Ville.

A la troisième représentation, je m'aperçus, presque au moment de commencer, qu'une des actrices n'était pas encore arrivée. La salle était pleine, une partie des spectateurs témoignait d'avance des intentions hostiles. J'étais fort agité, fort inquiet. L'absence de cette actrice redoublait encore mon anxiété. On m'indiqua la maison où je pourrais la trouver

J'allai moi-même la chercher. A peine hors de cette salle déjà si tumultueuse, je me sentis frappé du calme qui régnait autour de moi. Je vis, en traversant les boulevards, beaucoup de personnes qui allaient tranquillement à leurs affaires ou à leurs plaisirs, sans se douter seulement qu'il existât une pièce intitulée, la Grande Ville ou les Provinciaux à Paris. Je pensai alors qu'à l'exception des grands génies vraiment créateurs, un auteur, quel qu'il soit, peut faire une très-bonne ou une très-mauvaise pièce, sans que sa gloire ou sa honte sorte d'un cercle très-étroit. Cette réflexion contribua à me donner de la philosophie pendant la représentation qui fut fort orageuse.

Je ne sais si les autres auteurs me ressemblent; mais il m'est toujours arrivé de regarder la pièce que j'allais donner comme ce que j'avais fait de mieux. La représentation est venue trop souvent détruire cette flatteuse erreur. Ici je m'avouais bien à moi-même que ma comédie était irrégulière; mais je la croyais étincelante d'esprit, de traits et de gaieté. Je me félicitais d'avoir choisi un sujet vaste, immense, pour ainsi dire, croyant l'avoir embrassé dans toute son étendue. Aujourd'hui je suis obligé de reconnaître que mon tableau est bien loin d'être complet, qu'il est souvent mesquin et rétréci; que Dorval et son grand laquais sont des aigrefins bien usés au théâtre, qui d'ailleurs agissent dans la pièce d'une manière extravagante et invraisemblable; que le petit musicien Lambert et Jean, son vertueux commissionnaire, les anges gardiens de mes provinciaux, sont mal imaginés et mal placés; que la pièce est mal conduite et sans intérêt, qu'elle offre enfin le défaut de la Petite Ville, trois intrigues au lieu d'une.

Voila les nombreuses concessions que je me crois obligé de

faire à mes critiques. Mais aussi je crois pouvoir dire que, voulant faire la Grande Ville, j'ai été assez heureusement inspiré en prenant pour base de la pièce l'arrivée à Paris d'un père et de ses deux enfants qui, tout enivrés d'un héritage immense et inattendu, viennent chercher dans la grande ville des plaisirs, de grands mariages, et de la considération (*). Je crois pouvoir dire que les rôles de monsieur, madame et mademoiselle Malfilard sont d'une grande vérité; que les personnages de Frémin père et fils offrent des détails assez piquants; que la scène de la nourrice, qui vient démasquer madame Vercour, est assez neuve et assez hardie, et qu'enfin le rôle de cette fausse marquise polonaise a bien la couleur du temps où je donnai la pièce. Il y avait alors plus d'un intrigant, plus d'une intrigante qui jamais n'avaient quitté Paris, et disaient avoir été ruinés par leur émigration.

C'est une idée bizarre que celle de cette lanterne magique que j'appelle Panorama moral, et dont les tableaux représentent une partie de ce que je n'ai pu mettre en action. C'est un épisode où je ne me borne pas à sortir de ma pièce; je prends le ton de la comédie satirique, et c'est pour ainsi dire une comédie d'un autre genre que je place dans ma comédie; mais si jamais on n'a vu de lanterne magique comme la mienne, je crois qu'on a vu et qu'on voit encore une grande partie des choses que j'y décris. Je crois que, voulant faire la Grande Ville, il me fallait cette lanterne magique ou un cadre épisodique du même genre pour placer tout ce que j'avais à dire. Je crois que l'exécution en est assez heureuse, surtout en rétablissant

(*) Cette idée est puisée dans une comédie anglaise intitulée le Voyage de Londres.

à l'impression ce que j'avais cru devoir retrancher à la représentation (*).

Dans mes nombreux détails sur les mœurs parisiennes, j'ai mis souvent à contribution La Bruyère et le Tableau de Paris de M. Mercier. Nous avons conservé quelques habitudes de nos pères, et le fond des cœurs n'a pas changé.

Dix jours avant la première représentation, je fus entraîné, je ne sais comment, à lire la pièce dans une maison qui donnait alors le ton à tout Paris. Je comptais lire devant vingt ou trente personnes. C'était déjà un grand tort; un auteur prudent ne lit qu'à ses amis. Mais quelle fut ma surprise quand après le dîner je vis arriver cent ou cent cinquante personnes, les femmes les plus élégantes, des généraux, des sénateurs, des juges, des poëtes et un cardinal. Je fus tenté de m'enfuir. Je crus qu'en sortant je m'exposerais encore bien plus aux quolibets et au ridicule. Je pris mon parti, je cherchai à ne pas paraître trop décontenancé, et je lus fort rapidement. Mais quelle école! la maîtresse de la maison se souciait fort peu de l'auteur et de sa pièce, et n'avait songé qu'à donner une soirée où le jeu et la danse ne fussent pas en première ligne; parmi les autres, de l'indifférence, de la malice, des amitiés fausses ou froides, des applaudissements de politesse, des compliments exagérés en face, des critiques amères en arrière, pas un conseil, et le cardinal qu'on avait placé à côté de moi parce qu'il était un peu sourd, et qui avait dormi pendant les trois derniers actes se réveillant pour me dire : « Monsieur, voilà une

(*) Cette idée d'une lanterne magique n'est pas neuve. Sous le titre même de la lanterne magique, on a joué, il y a trente ans, chez Audinot, une petite comédie fort spirituelle.

bien jolie comédie ; a-t-elle déjà été jouée ? » J'aurais dû essayer de mettre cette lecture en scène pour compléter le tableau de la Grande Ville. Malheureusement, j'y aurais joué le plus mauvais rôle.

PERSONNAGES.

GAULARD, riche cultivateur.
GEORGES GAULARD, son fils.
FANCHETTE GAULARD, sa fille.
LAMBERT, musicien.
MADAME DUPRÉ, maitresse d'hôtel garni dans le quartier Saint-Honoré.
DORVAL, homme riche en apparence.
LAUNAY, son valet.
MANETTE ROBIN, soi-disant madame Vercour.
MALFILARD, habitant du Marais.
MADAME MALFILARD, sa femme.
MADEMOISELLE MALFILARD, leur fille, âgée de treize ans.
MADAME ROUGET, paysanne.
FRÉMIN, maître d'hôtel garni au faubourg Saint-Germain.
FRÉMIN fils.
JEAN, petit savoyard commissionnaire.
JÉROME, auteur d'une nouvelle lanterne magique.
UN LOUEUR DE CARROSSES. } personnages muets.
VOISINS ET VOISINES de madame Dupré, } personnages muets.

La scène est à Paris.

LES PROVINCIAUX
A PARIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle basse d'un hôtel garni donnant sur la rue.

SCÈNE I.

LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES.

(Au lever du rideau, Lambert est assis et lit un journal.)

GAULARD, *entrant en scène.*

JARNI, que cette ville-ci est grande !

(On entend crier en dehors, gare ! gare donc !)

GEORGES, *entrant en scène et se retournant du côté de la porte.*

Mais prenez donc garde ; vous avez manqué de m'écraser. Comme ils vont, ces cabriolets !

FANCHETTE, *entrant en scène un petit papier imprimé à la main, et faisant des révérences à la femme qui le lui a donné dans la rue.*

Madame, je vous suis bien obligée.

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur ?



FANCHETTE.

Un petit papier imprimé qu'une femme vient de me donner, et elle en distribue de semblables à toutes celles qui passent dans la rue.

GEORGES, *prenant le papier.*

Ah! ah! (*Il lit.*) « Avis à l'usage du beau sexe. Eau de « beauté, végétale, merveilleuse et incomparable pour « relever et conserver la blancheur du teint. »

FANCHETTE.

Se moque-t-elle de moi? Je n'ai pas besoin de son eau de beauté.

GAULARD.

Laissons cela. Nous voilà à Paris, et dans le quartier Saint-Honoré. Il ne doit pas être encore tard. (*Il cherche sa montre.*) Eh bien, où est-elle donc?

GEORGES.

Vous avez perdu votre montre, mon père?

GAULARD.

Perdu! je gage que c'est ce monsieur si empressé à donner la main à ta sœur qui l'aura trouvée?

FANCHETTE.

Ce monsieur si poli?

GAULARD.

Oh! oui, poli. On me l'avait bien dit qu'il ne manquait pas de fripons à Paris. N'en pleurons pas, elle n'était que d'argent. Je vois au jour que nous pouvons encore aller à quelque spectacle, à l'opéra, par exemple.

SCÈNE II.

LAMBERT, TOUJOURS ASSIS, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES, JEAN, UN COMMISSIONNAIRE CHARGÉ DE MALLES ET DE VALISES.

JEAN.

PAR ici, par ici, camarade; c'est à monsieur tous ces paquets?

GAULARD.

Oui, mon ami; Marie, qui arrivera après-demain avec la carriole, apportera le reste.

JEAN.

En attendant que vous ayez choisi un appartement, je vais les déposer dans la salle commune.

GAULARD.

C'est bon, c'est bon. Tenez, vous paierez le commissionnaire, et vous boirez tous deux à ma santé.

(Il lui donne un écu.)

JEAN.

Nous n'y manquerons pas, monsieur. (*A Lambert.*) Une jolie fille, ma foi, qui nous arrive là. Regardez donc, monsieur Lambert.

LAMBERT.

Tu t'y connais, Jean; elle est fort bien, en effet.

(Jean sort avec le commissionnaire.)

SCÈNE III.

LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES.

GAULARD.

Or çà, ce monsieur qui lit là près d'une table est probablement le maître de la maison. (*Il s'approche de Lambert qui se lève.*) Pardon, monsieur, si je vous dérange; mais je m'en vais vous dire : ma cousine Ursule Gaulard, la fabricante de dentelles, qui fait souvent le voyage de Paris, et qui descend toujours dans votre maison, m'en a parlé comme d'un des meilleurs hôtels garnis; c'est ce qui m'a décidé. Oh ! elle m'a bien enseigné votre local; une salle par bas donnant sur la rue; moi, je suis Pierre Gaulard, cultivateur, bourgeois de Ligny, gros bourg qui est quasiment une petite ville, sur la route de Strasbourg. Voilà Georges Gaulard, mon fils, qui est un garçon d'esprit, qui a fait ses études à l'école centrale de Nancy, et Fanchette Gaulard, ma fille, qui est gentille et bien élevée. Comme nous venons de faire un gros héritage, nous voulons nous fixer à Paris....

LAMBERT.

Vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas le maître de la maison; je suis un des locataires de madame Dupré, l'hôtesse, qui est absente pour le moment. J'ai vu souvent ici votre cousine, elle m'a parlé de vous, et ses discours m'ont intéressé d'avance à toute votre famille. Un seul mot. Ne dites pas comme cela vos affaires au premier venu.

GAULARD.

Comment! parce que je dis que je viens de faire un gros héritage....

LAMBERT.

Il y a des gens bien adroits dans Paris, et vous pouviez vous adresser à quelqu'un qui aurait cherché à abuser de votre indiscrétion.

(Il se rassied et continue sa lecture.)

GEORGES.

Il est original cet homme-là.

GAULARD.

Il nous prend pour ces imbécilles de province qui viennent se faire moquer d'eux dans la grande ville.

FANCHETTE.

Ce jeune homme n'est pas obligé de savoir qu'on ne se laisse pas attraper aisément dans notre famille, et le conseil qu'il nous donne annonce la bonté de son cœur.

GAULARD.

A la bonne heure; mais il devrait se connaître en physionomies.

LAMBERT, *à part.*

Il paraît que toute la famille est douée d'une bonne dose d'amour-propre.

GAULARD.

Eh bien! qu'as-tu donc, Georges? Tu parais tout rêveur.

FANCHETTE.

Ah dame! il songe peut-être à cette pauvre Julienne.

GEORGES.

Oh! oui, elle m'aimait bien.

GAULARD.

Allons, ne lui parle pas de cela. Georges est raisonnable, il sait bien qu'il ne doit plus y penser.

(On entend plusieurs voix en dehors.)

Ah! mon Dieu! prenez donc garde! arrêtez donc, arrêtez; là, voilà la voiture renversée.

FANCHETTE.

Qu'est-ce donc que cela?

LAMBERT.

Encore quelque accident. On ne voit que cela dans cette rue-ci.

GAULARD.

Quel tapage dans ce Paris!

SCÈNE IV.

LAMBERT, JEAN, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

LAMBERT.

Qu'est-ce donc, Jean?

JEAN.

Un fiacre, qu'une voiture à trois lanternes a renversé; il y avait une femme dedans.

LAMBERT.

Ah! mon Dieu! je vole à son secours.

(Il sort.)

JEAN.

Restez, il n'y a pas de mal, pas seulement une égratignure. Le monsieur qui était dans la voiture, le laquais qui était derrière, se sont précipités pour voler au se-

cours de la dame, et madame Dupré, qui rentrait, a prié la dame de venir se reposer un instant chez elle. Tenez, les voilà.

SCÈNE V.

MESDAMES DUPRÉ, VERCOUR; LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES; VOISINS ET VOISINES.

MADAME DUPRÉ.

ENTREZ, madame, entrez; eh! vite, Suzanne, Jeau, un verre d'eau, de l'eau de Cologne; allez me chercher mon flacon garni en or dans ma chambre à coucher.

FANCHETTE, *tirant un flacon de sa poche.*

Attendez, j'en ai acheté un dans l'auberge de Meaux.

LAMBERT.

Voilà un siége, madame.

GAULARD.

Cette pauvre petite dame!

GEORGES.

Elle paraît bien intéressante.

MADAME VERCOUR.

Ah! mon Dieu! messieurs et mesdames, mille pardons de la peine; ce n'est rien, je n'ai eu que beaucoup de frayeur.

MADAME DUPRÉ.

Cela a-t-il le sens commun d'aller avec cette vitesse, et quand il pleut encore! le pavé est si glissant!

SCÈNE VI.

MESDAMES DUPRÉ, VERCOUR; LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES, DORVAL; VOISINS ET VOISINES.

DORVAL.

Que je suis honteux! que je suis désespéré! madame n'est pas blessée? Ce maudit cocher! je lui ai dit vingt fois.... J'étais si pressé, je lui avais recommandé de brûler le pavé; le maraud est si adroit ordinairement.

SCÈNE VII.

MESDAMES DUPRÉ, VERCOUR; LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES, DORVAL, LAUNAY; VOISINS ET VOISINES.

LAUNAY, *entrant en scène, fermant son parapluie.*

C'est ce coquin de fiacre aussi qui ne sait pas se ranger; et les chevaux de monsieur sont si vifs!

MADAME VERCOUR.

Encore une fois, ce n'est rien; je demande seulement la permission à madame de me reposer quelques instants.

MADAME DUPRÉ.

Comment, madame! je vous en prie.

DORVAL.

Je ne sortirai pas que madame ne soit entièrement remise.

MADAME VERCOUR.

Plût au ciel que je n'eusse jamais éprouvé de plus grands malheurs!

GEORGES.

Vous avez eu des malheurs, madame?

MADAME VERCOUR.

Hélas ! vous m'avez rendu un grand service, en me permettant d'entrer chez vous, madame. Il est si dur pour une femme d'être la victime d'un accident au milieu d'une rue.

MADAME DUPRÉ.

Je conçois; les marchandes qui quittent leur comptoir, les ouvriers, les enfants qui accourent; celle-ci qui vous offre un verre d'eau, celle-là qui invective le cocher, et puis un certain air de malignité, de curiosité, qui se mêle à tout cet empressement (*).

GAULARD.

Au fait, tout cela prouve le bon cœur des gens de Paris. Or çà, puisqu'au total, il n'est pas arrivé d'accident, ces messieurs et madame me permettront bien de songer à nos affaires, d'autant plus que nous ne laissons pas que d'être pressés. Madame est la maîtresse de la maison; comme je le disais tout à l'heure à monsieur votre locataire, je viens loger chez vous.

MADAME DUPRÉ.

Monsieur, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites. Ma maison est fort agréablement située, dans le quartier des plaisirs et des affaires, à la proximité des spectacles,

(*) On verra souvent dans le cours de la pièce des tirades semblables à celle-ci, où j'essaye de peindre ce qui se passe tous les jours à Paris. Voulant faire la Grande Ville, je croyais ne devoir laisser échapper aucune occasion de compléter mon tableau; mais ces tirades, que je trouve assez justes dans ce qu'elles expriment, sont souvent, comme ici, amenées d'une manière peu naturelle.

des promenades et de la bourse, un restaurateur connu, une table d'hôte bien servie et bien composée; quel appartement désire monsieur ?

GAULARD.

Ma foi, madame, votre plus beau, votre meilleur, en attendant que j'aie acheté quelque hôtel à ma fantaisie.

MADAME DUPRÉ.

Monsieur sera content du premier; il est bien distribué; il donne sur la rue, des meubles charmants, la jouissance du jardin.

GAULARD.

Bon! c'est ce qu'il me faut; car afin que vous le sachiez, Pierre Gaulard (c'est mon nom) vient de recueillir un héritage de quelques cent mille livres de rente.

DORVAL, *à part.*

De quelques cent mille livres de rente!

LAUNAY, *à part.*

Diable!

MADAME VERCOUR.

(*A part.*) Ah! (*Haut.*) Hélas!

MADAME DUPRÉ.

Monsieur, je suis bien enchantée d'avoir un locataire...

LAMBERT.

Voilà un homme bien empressé d'apprendre à tout le monde qu'il est riche.

GAULARD.

Vous entendez bien qu'avec une fortune on n'est pas tenté de rester au pays; avec cela, que je me suis toujours senti déplacé au milieu de ces paysans et de ces bourgeois

de petite ville, et que j'ai donné une éducation à mes enfants qui leur a profité : si bien donc que je viens tout exprès à Paris pour m'y établir dans l'opulence, y pousser mon fils dans quelque grande place, et y marier ma fille comme il faut; et je crois bien qu'avec leur gentillesse, leur esprit, et un petit patrimoine de quelques cent mille écus chacun, ils ne sont faits pour manquer ni l'un ni l'autre.

DORVAL, *à part.*

Une héritière de trois cent mille livres! comme cela m'arrondirait ma fortune.

LAUNAY, *à part.*

Une dot de cent mille écus! ah! que ne suis-je encore dans les affaires?

MADAME VERCOUR.

Bon jeune homme! comme il a l'air franc et ingénu!

LAMBERT, *à Gaulard.*

Indiscret! savez-vous quelles sont les gens devant qui vous parlez?

GAULARD.

Et qu'est-ce que cela me fait? Pardine, je ne dis pas de mal; je n'ai pas à rougir de ma fortune; elle est légitime. C'est un fruit d'hérédité. C'est Christophe Gaulard, mon aîné, qui a passé aux îles, et qui y est mort sans enfants.

FANCHETTE.

Un bien brave homme que mon oncle Christophe.

GEORGES.

Et il n'a volé personne, afin que vous le sachiez.

DORVAL, *passant à la droite de Gaulard.*

Nous n'avons pas douté un instant que la source de votre fortune ne fût honorable. Votre franchise et celle de vos aimables enfants sont faites pour inspirer, dès le premier moment, le plus vif intérêt.

MADAME VERCOUR.

Oui, le plus vif intérêt. En vérité, je suis tentée de m'applaudir de l'accident qui m'a fait entrer dans cette maison.

LAUNAY, *à part.*

Ah! que ne puis-je placer mon mot!

GAULARD.

Messieurs et madame.... certainement.... voilà des gens bien polis.

DORVAL.

Vous arrivez à Paris, vous avez besoin d'amis, de connaissances; je jouis d'un certain crédit, d'une certaine considération auprès des gens en place, des ministres; si je puis vous être utile, disposez de moi, je vous en prie.

GAULARD.

Monsieur, voilà des sentiments.... (*A ses enfants.*) Cet homme-là a un air capable qui me donne une fière idée de lui.

DORVAL.

Mon nom est Dorval; je demeure à la Chaussée d'Antin; mais j'aurai l'honneur de vous revoir, excusez. Madame est entièrement revenue de sa frayeur; mille pardons, encore une fois, madame, de la maladresse de mon cocher. J'ai des visites très-importantes à faire ce soir. Il est quelquefois gênant de tenir un état dans le monde, de ne

pouvoir disposer de soi. Il faut que je vous quitte. Touchez là, brave homme, vous m'avez inspiré beaucoup d'estime.

(Au moment où il va faire signe à Launay de le suivre, Launay l'interrompt.)

LAUNAY.

Je vous suis.

GAULARD, *à Dorval en le reconduisant.*

Ah! monsieur, c'est nous-mêmes.... Me voilà déjà une bonne protection. Il en faut à Paris.

SCÈNE VIII.

MESDAMES DUPRÉ, VERCOUR; LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, LAUNAY; VOISINS ET VOISINES.

LAUNAY, *à part.*

Pourquoi n'essaierais-je pas? A Paris si l'on n'est que ce qu'on peut dans un quartier, on est ce qu'on veut dans un autre. (*Haut.*) Il m'est impossible de rester plus long-temps que monsieur; j'en suis désespéré. Permettez-vous, madame, que je laisse mon parapluie chez vous? Le temps s'est remis au beau, et il n'y a rien de si sot qu'un homme avec un parapluie quand il ne pleut pas. (*En cherchant ses mots.*) Je me nomme Launay... de Saint-André... je loge... au faubourg Saint-Germain. Je suis très-répandu dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, et j'espère que j'aurai le bonheur de vous rencontrer dans le monde. Votre valet de tout mon cœur.

(Il sort.)

FANCHETTE.

Quelle jolie tournure! quelle différence entre ce jeune homme et tous nos gens de Bar et de Ligny!

SCÈNE IX.

MESDAMES DUPRÉ, VERCOUR; LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE; VOISINS ET VOISINES.

MADAME VERCOUR.

Quelque grands que soient mes malheurs, je ne peux m'empêcher de prendre part à votre heureuse situation. Et moi aussi j'étais née pour être heureuse. Une naissance illustre, des biens considérables, des parents estimés; et des événements cruels ont tout dissipé; mais mon éducation, une certaine force de caractère, et peut-être quelque philosophie, m'ont aidée à supporter tous mes maux. Ils finiront bientôt, j'espère. Un gouvernement juste et équitable doit inspirer toute confiance aux malheureux.

GEORGES, *à part.*

Quelque ci-devant duchesse, quelque ci-devant marquise, je le parierais.

MADAME VERCOUR.

Recevez toutes mes excuses pour la peine que je vous ai donnée, tous mes remercîments pour les soins que vous m'avez prodigués. Je n'ose prier une famille aussi intéressante de venir visiter une infortunée.

GEORGES.

Pourquoi donc, madame? Oh! quand on porte un cœur sensible....

MADAME VERCOUR.

Je demeure au Marais chez d'honnêtes gens, dans un réduit bien simple, bien modeste; peut-être un jour, mon cher frère, mon seul et unique protecteur (car je suis orpheline), me sera-t-il enfin rendu? Il est si cruel pour une jeune personne de se voir seule, abandonnée dans une grande ville; mais mon devoir, le désir de rendre à mon frère son état, son existence, m'en imposent la dure et honorable nécessité.

GEORGES.

Vous avez un frère, madame?

MADAME VERCOUR.

Saint-Albe de Vercour, mon aîné de deux ans, un jeune homme charmant, plein d'esprit, fait pour aller à tout. La calomnie s'est attachée à ses pas. Obligé de fuir, de se cacher.... Mais, pardon, je ne m'aperçois pas que je deviens importune; vons arrivez, vous devez être fatigués. Moi-même, j'ai quelques affaires, j'ai prié qu'on m'envoyât chercher une autre voiture; je vous quitte, nous nous reverrons, j'espère; dans tous les cas, je n'oublierai jamais l'intérêt que vous avez témoigné à la malheureuse Henriette de Vercour.

GEORGES, *lui donnant la main.*

Ah! madame, permettez....

SCÈNE X.

MADAME DUPRÉ, LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE; VOISINS ET VOISINES.

LAMBERT, *à part.*

De l'importance, de la fatuité, de faux malheurs, excellentes ressources pour monter la tête de ces bonnes gens.

GAULARD.

Pardi! voilà un accident qui est arrivé tout à point pour nous. Dis donc, ma fille, cet homme dont la voiture a renversé l'autre, et qui demeure à la Chaussée d'Antin....

FANCHETTE.

Et ce jeune homme qui est entré dans cette chambre presque en même temps que lui, et qui a laissé son parapluie....

SCÈNE XI.

MADAME DUPRÉ, LAMBERT, GAULARD, FANCHETTE, GEORGES, JEAN.

GEORGES.

Ah! l'aimable femme, mon père! Elle cherche à cacher ce qu'elle est; mais ce n'est pas à moi qu'on en impose. C'est une connaissance que nous devons cultiver, parce qu'enfin on se doit aux malheureux d'abord, et puis c'est qu'il est toujours honorable d'avoir des amis parmi les gens comme il faut.

GAULARD.

Oui, parbleu! mais voyons, madame, notre appartement.

MADAME DUPRÉ.

Quand il vous plaira, messieurs et mademoiselle.

JEAN.

J'ai déjà eu soin d'y faire porter tous les paquets: en attendant que monsieur ait monté sa maison, s'il avait besoin de mon petit ministère, je suis le domestique commun

de l'hôtel, indépendamment de ce que je suis l'homme de confiance de monsieur Lambert que voilà, et qui vous rendra bon témoignage de moi, et puis ramoneur, décrotteur et commissionnaire, je suis toujours là au coin de la rue, en face de la porte. C'est commode quand on veut me trouver.

GAULARD.

Eh bien, c'est bon, mon petit ami. Ah çà, si nous voulons sortir ce soir, il faut un peu songer à notre toilette.

FANCHETTE.

Oh! pour ce soir, nous resterons comme nous sommes; mais pour demain matin, je vous en prie, un coiffeur, une marchande de modes, une couturière.

GEORGES.

Un tailleur, un perruquier, des bottes, un chapeau; je ne veux pas outrer la mode, mais il faut être mis comme tout le monde.

FANCHETTE.

Comme tout le monde, mon frère, fi donc! Oh! je saurai bien prendre un petit air distingué.

GAULARD.

Et pour ce soir un grand souper, des mets délicats, du bon vin; on ne soupe plus à Paris; mais moi je n'en ai pas encore perdu l'habitude, et demain, dès le grand matin, une voiture à notre porte, et puis des livres: c'est ma passion à moi que la lecture; les romans nouveaux, les journaux, les petites affiches, les papiers où ceux qui veulent acheter peuvent faire connaissance avec ceux qui veulent vendre.

JEAN.

Soyez tranquille, monsieur, vous aurez tout ce que vous demandez.

MADAME DUPRÉ.

Oui, monsieur, rapportez-vous-en à nous. Donnez-vous la peine de passer, c'est par-là.

(Elle sort avec Gaulard et ses enfants.)

SCÈNE XII.

JEAN, LAMBERT.

LAMBERT.

Jean, cet homme au ton suffisant, important, protecteur, qui s'est emparé du père, c'est le maître de l'équipage à trois lanternes. Cette belle dame au ton sentimental et langoureux, qui a tant parlé d'un frère et de malheurs qui peut-être n'ont jamais existé, c'est la dame qui était dans la voiture renversée; mais ce beau jeune homme, en habit gris, qui m'a bien l'air d'un vaurien, et qui s'est donné tant de petites grâces, quel est-il?

JEAN.

Ah! je ne sais pas.

LAMBERT.

Tu m'avais parlé d'un laquais qui s'était précipité de derrière la voiture?

JEAN.

Ah! ce n'est pas lui; ce jeune homme nous a parlé d'un logement qu'il occupe au faubourg Saint-Germain. Au reste, je n'ai pas remarqué, il est entré tant de monde; mais vous voyez, ces nouveaux venus viennent de me donner pas mal de commissions.

LAMBERT.

C'est bon, va, mon garçon.

JEAN.

Ah! Dieu merci, ce ne sera pas long; je suis alerte, et je vous ai bientôt arpenté les quatre coins de Paris.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAMBERT seul.

Je le parierais, ces bonnes gens vont se trouver dupes d'intrigants, pour devenir peut-être intrigants à leur tour. Quel dommage! le père et le fils ont l'air si francs, si honnêtes.... Et la jeune personne! la jeune personne est charmante!

SCÈNE XIV.

LAMBERT, MADAME DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ.

Ils sont enchantés, ravis, émerveillés de leur appartement; voilà une bonne aubaine qui m'arrive, monsieur Lambert, et ces gens-là feront de la dépense chez moi.

LAMBERT.

Mais que dites-vous des trois personnages que l'accident du fiacre renversé a fait entrer chez vous?

MADAME DUPRÉ.

Et que voulez-vous que j'en dise?

LAMBERT.

Je ne les connais pas; mais avez vous remarqué leur enthousiasme à la nouvelle de la fortune de notre cam-

pagnard? ces gens-là veulent tendre des piéges à vos nouveaux locataires.

MADAME DUPRÉ.

Vous croyez? Eh! mais, écoutez-donc; cela se pourrait bien.

LAMBERT.

C'est ce que nous ne devons pas souffrir, madame Dupré; c'est ce que tous les honnêtes gens doivent empêcher.

MADAME DUPRÉ.

Allons, ne voilà-t-il pas votre singulier caractère; pourquoi vous mêler de ce qui ne vous regarde pas? vous avez de l'esprit, vous êtes aussi rangé qu'il est permis à un jeune homme de l'être; vous payez exactement votre loyer; vous composez de très-jolis airs; tout le monde s'accorde à dire que vous êtes un excellent musicien, un des premiers maîtres de violon de Paris; il ne tiendrait qu'à vous de faire un chemin rapide; mais on dirait que vous ne le voulez pas. On vous invite à diner, vous ne savez flatter ni le maître de la maison, ni son cuisinier; qu'il arrive une dispute dans la rue, vous descendez les escaliers quatre à quatre, pour prendre le parti de celui que vous croyez opprimé; ce n'est pas comme cela qu'on parvient, mon ami: vous auriez ma foi bien affaire dans Paris, si vous vouliez empêcher tous les fripons de berner tous les sots qu'ils rencontrent.

LAMBERT.

Que voulez-vous, madame Dupré? Je suis ainsi fait; chacun prend son plaisir où il le trouve.

MADAME DUPRÉ.

Encore, si vous aviez quelque intérêt à faire le don Quichotte; par exemple, ici, si vous aviez quelques vues sur la demoiselle, je vous seconderais si vous le vouliez; car je vous aime malgré vos défauts: mais je gage que vous n'y pensez seulement pas.

LAMBERT.

Le joli cadeau à lui proposer, qu'un pauvre petit musicien, qui gagne et dépense joyeusement de trois à quatre mille francs par an, qui a la perspective de mourir de faim quelque jour, et jusqu'ici assez libertin, quoique vous lui fassiez l'honneur de l'appeler garçon rangé!

MADAME DUPRÉ.

A votre aise, monsieur Lambert. Tenez, voilà vos protégés; tâchez de leur donner de la prudence et de la circonspection; je vais à mes affaires. Je suis le contraire de vous, moi; j'aime mieux m'occuper des miennes que de celles des autres. A propos, qu'est-ce que vous faites de Jean, le petit commissionnaire qui vous sert de domestique? Vous me le gâtez; ne voilà-t-il pas qu'il se mêle aussi de faire le philosophe avec ses petits camarades? Vous lui montrez la lecture et la musique, c'est fort bien; mais il ne faut pas qu'il oublie son état et ses commissions.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LAMBERT, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

GAULARD.

Comment, diable! il n'y a pas d'opéra aujourd'hui? C'est fâcheux; si j'avais su cela, j'aurais invité ce

monsieur à la voiture aux trois lanternes à souper avec nous.

FANCHETTE.

Nous aurions prié ce jeune homme si aimable, si prévenant, de nous conduire quelque part.

GEORGES.

Ou plutôt cette dame si intéressante par ses malheurs et sa beauté.

LAMBERT.

Soyez tranquilles, bonnes gens, vous les reverrez assez tôt ces honnêtes personnages.

GAULARD.

Mais je l'espère bien.

GEORGES.

Eh mais! que diable avez-vous donc, s'il vous plaît, monsieur, contre eux et contre nous? Je ne sais, vous avez l'air de nous prendre pour des imbécilles : pendant que tout ce monde était ici, vous affectiez de ricaner à chaque parole; ce ne sont pas là vos affaires; nous ne vous connaissons pas.

GAULARD.

Mon fils a raison : nous ne vous connaissons pas, et cette affectation avec laquelle vous cherchez à nous mettre en garde contre des personnes qui ne nous font que des politesses, pourrait donner à penser des choses....

LAMBERT.

Je n'ai d'autre intérêt, dans tout ceci, que celui de vous être utile. D'autres vous tiendront le même langage, sans qu'il soit aussi vrai. Il est fâcheux que les honnêtes gens et les fripons soient obligés de s'annoncer de la même ma-

nière : mais enfin cela est ainsi. Permettez-moi donc de vous donner quelques conseils, vous les suivrez si vous voulez : dans tous les cas j'aurai fait ce que je crois devoir faire.

FANCHETTE, *à son père.*

Il parle en honnête homme.

LAMBERT.

Vous venez de recueillir un gros héritage ; vous viviez content dans votre pays : tout à coup il vous a paru un théâtre trop étroit pour vos richesses ; voilà que le désir de venir vous établir à Paris s'empare de vous, et sans connaître personne dans cette grande ville, vous arrivez avec votre argent pour y jouer un grand rôle, avancer votre fils et marier votre fille. Eh! mes amis, vous n'avez pas été élevés pour ce pays ; vous n'êtes pas faits pour habiter ce séjour si attrayant, si dangereux, si difficile à connaître. Croyez-moi, profitez de votre voyage ; voyez les spectacles, les promenades ; jouissez de tous les agréments de cette ville ; mais n'y restez pas. Retournez habiter votre pays. Il serait ridicule aux habitants de Paris d'aller chercher l'ennui et l'inutilité en province ; il est ridicule aux habitants de la campagne de venir chercher leur ruine et la corruption de leurs mœurs à Paris. Maintenant jugez-moi : ceux qui vous engagent à vous fixer ici, on peut les soupçonner de vouloir profiter de votre inexpérience ; de quel but caché peut-on soupçonner celui qui vous conseille de vous éloigner ?

FANCHETTE.

C'est assez bien raisonné.

GAULARD.

Monsieur, en effet, je ne puis vous croire d'autre motif que.... Cependant quand vous connaîtrez le mérite de mon fils, de ma fille, et peut-être sans vanité, mon tact et mon discernement....

FANCHETTE.

Mais vous, monsieur, qui paraissez vous intéresser à nous, qui êtes-vous, s'il vous plaît?

GAULARD.

C'est cela; car encore est-il bon de savoir à qui l'on parle.

LAMBERT.

Je me nomme Lambert; je suis le fils d'un homme qui a été assez riche. J'aurais pu l'être moi-même, mais j'ai toujours préféré l'indépendance aux affaires. Tout n'est pas bénéfice dans la fortune, et les soins qu'elle entraîne corrompent bien les jouissances qu'elle procure. J'avais appris la musique pour mon agrément, je me suis vu forcé d'en faire mon état. Je loge dans cette maison garnie, au quatrième. C'est là qu'il faut monter à Paris, quand on veut avoir de la vue. Si vous aviez un ami, un parent auprès de vous qui pût vous aider de ses conseils, vous servir de guide, je me croirais indiscret en me mêlant de vos affaires; mais vous êtes seuls, sans lumières, sans appui, tout nouvellement débarqués dans cette grande ville; le simple intérêt de l'humanité doit suffire à un honnête homme pour qu'il s'attache à vous. Mon âge et celui de monsieur votre fils se rapprochent; nous ne sommes pas encore amis, mais j'aime à croire que nous le deviendrons.

GEORGES.

Monsieur, je ne sais pas résister quand on m'attaque du côté du cœur; j'accepte l'amitié que vous me proposez.

FANCHETTE.

Il a de l'esprit, ce jeune homme-là.

GAULARD.

Beaucoup, beaucoup.

FANCHETTE.

Moi, qui brûle d'apprendre la musique, il pourra me donner des leçons.

GAULARD.

C'est ça. Certainement cet autre jeune homme à la jolie tournure est aimable, et probablement fort à son aise; ce monsieur à la voiture jouit sans doute d'un grand crédit; cette dame si malheureuse finira par rentrer dans tous ses biens; mais l'esprit n'a jamais tort, et celui-ci, quoique pauvre, sans éclat, sans malheurs à raconter, m'intéresse presque autant que les autres. J'aime la philosophie et les philosophes, moi.

LAMBERT.

Et tout à l'heure vous me regardiez comme un original, peut-être comme un homme suspect, n'est-ce pas?

GAULARD.

C'est la vérité, ma foi.

LAMBERT.

Et tout d'un coup me voilà votre ami.

GAULARD.

Oui, ma foi, notre ami.

LAMBERT.

Eh bien, cette facilité de votre part me fait trembler pour vous.

GAULARD.

Oh ! que n'ayez pas peur, je suis fin.

GEORGES.

Et moi donc ?

FANCHETTE.

Et moi ?

LAMBERT, *à part.*

Fort bien; ces bonnes gens ont entre eux une physionomie, un caractère de famille qui me divertit.

GAULARD.

Or çà, notre nouvel ami, puisque vous croyez le séjour de Paris si dangereux pour nous, vous qui ne l'avez jamais quitté, vous devez bien le connaître : dites-nous un peu ce que c'est que Paris? Ne nous parlez pas des bâtiments, des promenades, ça se voit par soi-même; mais les mœurs, les habitudes. C'est ce qu'il est bon de connaître avant de se lancer.

FANCHETTE.

Oui, faites-nous le portrait de tous les gens de Paris.

GEORGES.

C'est ça, en deux mots, le tableau de Paris.

LAMBERT.

En deux mots! que de livres déjà faits sur Paris! et comment vous peindre ce rendez-vous général de toutes les industries, de tous les talents, de toutes les intrigues, de toutes les ambitions, de tous les vices, de toutes les vertus! ce mélange de tous les caractères, de toutes les for-

tunes, des plus sublimes connaissances et de la plus complète ignorance? C'est ici que les hommes à talents de toute la France viennent se perfectionner : c'est ici que les imbécilles de tous les pays viennent apporter leur ridicule admiration en spectacle aux Parisiens. Des hommes de bien font des associations de bienfaisance ; des fripons inventent une nouvelle manière de banqueroute ; c'est le foyer perpétuel de toutes les passions. Tel qui serait tranquille, honnête, rangé dans son pays, devient libertin, joueur et turbulent à Paris. C'est un assemblage de défiance et de crédulité, de sottise et d'esprit, de délicatesse et de friponnerie ; ceux-ci occupés de leurs affaires, ceux-là de leurs plaisirs, ceux-ci de rien du tout ; ceux-là faisant leurs affaires des plaisirs des autres ; des mendiants, des millionnaires : et tout ce que je vous dis n'est rien auprès de ce que vous verrez.

GAULARD.

Jarni ! comme vous en débitez.

GEORGES.

Quel plaisir de voir tout cela par soi-même !

FANCHETTE.

Comme nous allons nous divertir ! quel dommage que la nuit approche ! nous ne pourrons rien voir aujourd'hui.

LAMBERT.

Il n'y a pas de nuit à Paris, mademoiselle ; voilà l'heure où l'on se met à table chez les gens comme il faut. Les marchands allument leurs quinquets et la police ses réverbères. Les petits-maîtres et les élégantes vont promener leurs grâces et leur ennui chez les glaciers et dans les fêtes champêtres. Les boutiques se ferment, les filous, les patrouilles

et les falots parcourent la ville; et déjà les habitants des campagnes voisines apportent leurs tributs à la grande cité; et depuis long-temps les laborieux artisans font retentir le voisinage de leurs chansons, lorsque le joueur regagne son asile en méditant le long des quais de sinistres projets.

JÉRÔME, *criant dans la coulisse.*

Le grand et nouveau panorama moral, philosophique, complet et portatif.

GEORGES.

Qu'est-ce que c'est que cela?

LAMBERT.

Parbleu! il ne pouvait pas venir plus à propos. (*Appelant par la fenêtre.*) Eh! l'homme! l'homme au panorama!

JÉRÔME, *en dehors.*

M'y voilà, monsieur, m'y voilà.

LAMBERT.

Vous voulez connaître Paris, c'est-à-dire les mœurs, les caractères des gens qui l'habitent; c'est une lanterne magique d'un nouveau genre qui parcourt les rues depuis quelques jours, et qui vous instruira mieux que tout ce que je pourrais vous dire.

FANCHETTE.

Une lanterne magique! oh! nous savons ce que c'est.

GEORGES.

Nous en avons vu plus d'une au pays.

LAMBERT.

Vous ne connaissez pas celle-ci; elle n'a pas tant de prétentions que les autres. Vous n'y verrez ni la création du

monde, ni l'histoire universelle en abrégé. L'auteur s'est borné à peindre les habitants de Paris; il n'a pas tout embrassé, mais il y a des tableaux assez vrais et assez curieux.

SCÈNE XVI.

LAMBERT, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, MADAME DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ.

COMMENT, monsieur Lambert, est-ce vous qui avez demandé la lanterne magique?

LAMBERT.

Ces messieurs et mademoiselle veulent voir les curiosités de Paris; il faut commencer par quelque chose. Tenez, voilà l'homme avec sa salle de spectacle sur son dos.

SCÈNE XVII.

LAMBERT, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, MADAME DUPRÉ, JÉROME, JEAN.

JEAN.

PAR ici, par ici, la lanterne magique; oh! quel plaisir!

JÉRÔME.

La révérence très-humble à toute l'honorable société.

LAMBERT.

Allons, brave homme, en action; vous devez faire de bonnes affaires avec votre panorama moral?

JÉRÔME.

La nouveauté fait quelque chose, mais cela ne durera

pas, j'en ai peur. Dans toutes les maisons où l'on m'appelle les papas et les mamans n'aiment pas à se voir peints au naturel devant leurs enfants.

LAMBERT.

Bon! vos portraits seraient donc plus frappants que ceux de la comédie, où personne ne se reconnaît?

JÉRÔME.

J'ai bien peur d'être obligé d'en revenir à monsieur le soleil et à madame la lune. Mais indiquez-moi le local, je vous prie, afin que je puisse tout préparer.

MADAME DUPRÉ.

Mais ici, il sera fort bien; il faut qu'il se rafraîchisse auparavant.

JEAN.

C'est ça : par ici, brave homme; venez avec moi.

(Il sort avec Jérôme et madame Dupré.)

SCÈNE XVIII.

GAULARD, GEORGES, LAMBERT, FANCHETTE.

GAULARD.

Parbleu! vous êtes un drôle de corps avec votre palo... paro... comment dit-il donc?

GEORGES.

Panorama moral, mon père, c'est-à-dire coup-d'œil général; c'est un mot qui vient du grec.

GAULARD.

Tiens! ils mettent du grec dans leur lanterne magique.

LAMBERT.

Ils en mettent partout. Au fait, que feriez-vous de votre soirée ?

FANCHETTE.

Monsieur a raison, il faut bien l'employer à quelque chose.

GAULARD.

Allons, puisque nous ne pouvons pas voir l'opéra ce soir, voyons la lanterne magique.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle préparée pour la lanterne magique.

SCÈNE I.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, LAMBERT, MADAME DUPRÉ, JEAN, JÉROME.

(Jérôme est debout près de la toile de la lanterne magique, une baguette la main; les autres sont rangés en demi-cercle autour de la lanterne magique.)

JÉRÔME.

Le diable boiteux enlevait le toit des maisons; sans avoir sa puissance, nous nous servons d'un procédé à peu près semblable.

(On voit sur la toile une grande maison à cinq étages.)

Voyez-vous cette grande et haute maison située dans le quartier le plus fréquenté de Paris, et qui renferme à elle seule plus d'habitants que certains villages de France; à l'entresol, maison de prêt; au premier, maison de jeu; au second, d'un côté, un procureur, de l'autre, un avocat; au troisième, une diseuse de bonne aventure et le père noble d'un théâtre des boulevards; au quatrième, un peintre en portraits et un journaliste; au cinquième, des savoyards et des domestiques. Le mur de devant va disparaître, et vous laissera voir successivement ce qui se passe dans chaque appartement, dans chaque chambre, à chaque étage.

GAULARD.

Ah! mon Dieu! c'est l'arche de Noé que cette maison-là.

JÉRÔME.

Voilà la maison de prêt. (*La toile change, et représente la maison de prêt.*) Voyez ce magasin bizarre; des diamants, des chemises, des couverts d'argent, une mauvaise armoire, un vieil habit galonné, des montres, des tableaux enfumés, le jupon de la grisette près des dentelles de la femme en équipage; voyez avec quelle arrogance ces commis-priseurs écoutent, accueillent, éconduisent cette file de soixante à quatre-vingts personnes qui attendent chacun leur tour pour emprunter douze francs, six livres, un écu; voyez avec quelle politesse la maîtresse de la maison a fait asseoir cette femme élégante qui dépose pour vingt-cinq mille francs de diamants; voyez ce porteur d'eau qui apporte sa montre d'argent pour aller boire; ce freluquet qui apporte le portrait de sa maîtresse pour savoir ce qu'en vaut l'entourage; voyez entre cet entresol et le premier où l'on joue quelle perpétuelle correspondance! C'est ainsi que se rapprochent tous ceux qui ont besoin les uns des autres, que les huissiers se logent près des procureurs, les apothicaires près des médecins, les marchands de vin près des teinturiers; pourquoi faut-il que toutes les rues soient favorables aux maisons de prêt?

GAULARD.

C'est vrai ça, au moins; j'ai compté dix lombards de la diligence ici.

JÉRÔME.

L'un vient de perdre son dernier écu, et il va mettre sa

boîte d'or en gage pour suivre sa martingale ; l'autre vient de gagner un paroli, et il va retirer sa bague montée en rubis ; voyez quelle importance dans sa tournure, quel mépris pour ceux qui n'ont pas eu l'esprit de deviner la bonne couleur. Transportez-vous dans les salons de la maison de jeu. (*La toile change, et représente la maison de jeu.*) Ici la roulette, là le trente-un, là le pair et l'impair, aimables inventions du diable ; celui qui s'est sauvé à une table va se perdre à l'autre, personne n'échappe. Il n'y a pas d'enseigne à cette maison, mais hélas ! elle n'est que trop connue. Un coup-d'œil à ces honnêtes gens qui gagnent trente-six francs par jour pour siéger deux heures dans un tripot, répéter cinquante fois d'une voix claire : Faites votre jeu, le jeu est fait. Suivez les joueurs, voyez avec quelle adresse ce curieux sait s'approprier cet écu oublié par ce joueur trop distrait, et qui en trois coups s'est quintuplé ; vive la présence d'esprit de l'un et le défaut de mémoire de l'autre. Voyez avec quelle nonchalance et quel orgueil ce millionnaire perd ses billets de caisse et ses rouleaux ; voyez avec quelle fureur ce commis aux barrières voit partir son dernier écu.

GAULARD.

Eh mais ! attendez donc, c'est un paysan qui est là près du banquier, tirant à chaque coup une pièce de cent sous de sa bourse de cuir.

JÉRÔME.

Il était venu payer ses fermages à son propriétaire, et tandis qu'il perd son argent à Paris, sa fille lit des romans, sa femme remarque que le garçon de charrue est un joli

garçon ; c'est comme la procureuse avec le maître clerc, et voilà comme l'air de la grande ville gagne la campagne, et comme la corruption du centre s'étend jusqu'aux extrémités; les amateurs trouveront des roulettes à cinq sous dans les faubourgs.

FANCHETTE.

Georges, mon frère, ne va pas dans ces maisons-là, je t'en prie.

GEORGES.

Fi donc! ma sœur.

JÉRÔME.

Nous montons au second, et nous voilà dans l'étude du procureur. (*La toile représente d'un côté l'appartement de l'avocat, de l'autre celui du procureur.*) Jadis c'était la brillante jeunesse de Paris qui composait la cléricature; aujourd'hui ce sont de vieux recors. Un seul jeune homme est mis là par ses parents, et tandis que ses vieux compagnons s'évertuent à grossoyer, il achève une pièce en mauvais vaudevilles pour un petit théâtre, et par mégarde il vient d'écrire son dernier calembour sur une feuille de papier timbré.

GAULARD.

Et que dira le procureur quand il verra cette nouvelle manière d'exploit?

JÉRÔME.

Que fait le procureur, tandis qu'on barbouille à son profit dans son étude? Le voilà qui joue à la bouillote chez son voisin l'avocat. Celui-ci vient de faire fermer sa porte au client pour lequel il doit plaider le lendemain, et il passera à jouer une bonne partie de la nuit. C'est égal, il n'en

parlera pas moins trois heures le lendemain à l'audience, sans s'arrêter ; et les clercs et les vendeuses de journaux du palais ne l'en traiteront pas moins de nouveau Démosthènes. Voyez le médecin et le notaire qui oublient leurs affaires et leurs malades pour aller jouer chez l'avocat. Chez l'un on dit aux clients que monsieur est à un inventaire.

GAULARD.

Et les malades sont peut-être trop heureux qu'on ne trouve pas l'autre chez lui.

(La toile change et représente d'un côté l'appartement de la tireuse de cartes, et de l'autre celui du comédien.)

JÉRÔME.

Quelle foule de femmes chez cette sorcière au troisième, et la rusée, qui a un coffre-fort, s'est bien gardée de renoncer à son galetas, à ses chaises de paille, à sa table vermoulue. C'est le fard de sa boutique : avec de beaux meubles elle perdrait son crédit. Voyez ces deux femmes dans la douleur. Quelle affectation dans celle-ci! quelle vérité dans celle-là! L'une est inquiète de la santé de son mari ; l'autre est inquiète de son petit carlin, qui a une indigestion de pralines. Voyez cette femme avec des bésicles, la démarche libre, le regard assuré, négligée et presque malpropre dans sa parure. C'est une femme homme de lettres, elle fait des livres, elle est hardie, tranchante, romanesque, athée, et tremble devant une tireuse de cartes.

FANCHETTE.

Et que fait donc cet homme qui parle tout seul et qui

roule des yeux comme un possédé dans la chambre voisine?

JÉRÔME.

C'est le comédien des boulevards, qui cherche une inflexion de voix bien paternelle pour une tragédie en pantomime dialoguée; depuis six mois on en doit donner incessamment la première représentation. Vous pourrez voir, par vos yeux, tous les divers gouvernements dramatiques de la grande ville. Ici on danse, on chante, on parle; là on ne parle pas, on ne chante pas, on danse et on gesticule; ici on chante en déclamant, là on déclame en chantant, là on chante en hurlant; tous se nuisent, tous se détestent, tous s'embrassent. Parlez-moi de cette troupe de marionnettes en bois qu'on fait mouvoir avec des fils. Là, point de cabales, point de maladies réelles ou supposées, point de caprices aux dames, point de maîtresses aux amoureux, point de café pour les pères nobles, point de cotteries de famille; vous n'êtes pas obligé d'engager le père, la mère, l'oncle et la petite sœur, pour avoir le mari et la femme.

(La toile change et représente la chambre du journaliste et celle du peintre en portraits.)

FANCHETTE.

En voilà un qui écrit bien rapidement là-haut dans son cabinet.

JÉRÔME.

C'est un journaliste qui fait l'extrait d'une pièce nouvelle. C'est lui qui a inventé et qui répète tous les matins cette phrase si agréable à l'amour-propre. Dire que cette pièce a été jouée par les premiers acteurs de ce théâtre, c'est

dire qu'elle a été jouée avec cet ensemble qui commande l'admiration. Quelle tâche il a entreprise en voulant faire l'éloge de tous les gens de lettres de Paris! On en compte six mille six cent soixante-trois.

GAULARD.

Ah! mon Dieu! mais c'est une armée.

JÉRÔME.

Celui-ci a fait dix romans, celui-là une charade, celui-là un opéra, celui-là un almanach, poëtes épiques, poëtes lyriques, poëtes comiques, vaudevillistes, madrigalistes, épigrammatistes, poëtes de devises, poëtes de fêtes et de bouquets, poëtes de pont-neuf et des faubourgs; ceux-ci mettent de la poésie dans leur prose, ceux-là mettent de la prose dans leurs vers, et chacun a son lycée, son musée, où il est un grand homme.

GAULARD.

Eh bien! tant mieux si cela les amuse.

JÉRÔME.

Voyez ces peintres qui jouent à la mouche pour savoir qui paiera la collation, qui trichent, qui rient, qui se racontent les prétentions de leurs modèles, la vertu de cette jeune femme qui fait faire une copie du portrait qu'elle destine à son mari, la jeunesse de cette vieille qui se fait peindre sans fichu; mais en voilà assez sur cette maison; regardez seulement en passant ces domestiques et ces servantes rassemblés autour de la cheminée d'une cuisine pour s'égayer aux dépens de leurs maîtres, et se révéler les secrets des familles. La maison disparaît et fait place au jardin du Palais-Royal.

(La toile représente le jardin du Palais-Royal.)

GAULARD.

Ah! c'est surtout ce que je suis curieux de voir.

GEORGES.

On nous en a tant parlé.

JÉRÔME.

Voyez ces boutiques, ces cafés, ces salles de vente, ces larges enseignes en lettres d'or, barrant les arcades; ces affiches bleues, rouges, jaunes, tapissant les murs; ces cadres de miniatures sur la porte des allées, la grand'mère en robe à plis près de sa fille en polonaise, près de sa petite fille en tunique qui porte son petit garçon en mameluck; la perruque à trois marteaux de quatre-vingt-six, près de la grosse catogan de quatre-vingt-neuf, de la Titus de l'an sept, des favoris et du pet-en-l'air de l'an dix; ces Italiens aux regards vifs, cet Allemand à la cocarde noire, cet Anglais à l'œil observateur, ce gros financier, ce pâle rentier, ce Turc à la grande culotte, ces politiques qui se chauffent au soleil, ce petit bossu si plein d'esprit, ce joli homme si imbécille : a-t-on menti quand on a dit que Paris était le rendez-vous de l'univers, et que ce jardin était le rendez-vous de tout Paris?

FANCHETTE.

Quelle foule, bon Dieu! c'est comme chez nous à la sortie de vêpres.

JÉRÔME.

Voyez ces bonnes d'enfants laissant jouer imprudemment les petites filles pour causer avec les laquais leurs amants. Voyez cet homme dont l'habit est un peu mûr, c'est un

dîneur en ville. Jadis leur costume était connu : habit noir, bas de soie blancs, habiles à éviter les ruisseaux; ils découpent, ils dévorent, et payent leur écot en compliments et en couplets d'emprunt. On dit même que depuis quelque temps, quelques-uns ont trouvé le moyen de dîner une bonne partie de la journée, en partant à une heure du faubourg Saint-Marceau, descendant à deux heures au Marais, gagnant à trois heures la rue Saint Denis, à quatre heures la rue Saint-Honoré, et finissant à six heures à la Chaussée d'Antin.

GAULARD.

Jarni! voilà des gens d'un furieux appétit.

JÉRÔME.

Remarquez ce marchand qui vous mesure du drap avec un mètre que le tourneur a fait trop court par distraction. Pourquoi faut-il que dans tous les états les honnêtes gens fassent exception? et cependant il paye ses lettres de change à l'échéance. C'est ainsi qu'on se fait une vertu d'état, que la cuisinière ne vole pas dans un secrétaire, mais fait danser l'anse du panier; que celui-ci paye ses dettes et triche au jeu; que celui-là se met à couvert à l'aide d'un prête-nom, et que depuis le plus austère honnête homme, les consciences vont toujours en s'élargissant, jusqu'à celle du voleur de grand chemin qui a aussi ses scrupules. Voici l'heure de la bourse. Si vous étiez dans les rues voisines, vous verriez cette file de carrosses, de fiacres, de cabriolets, de gens à pied. Depuis six heures du matin, ces agents de change et ces courtiers ont fait les quatre coins de Paris, le calepin barbouillé de notes sur

Hambourg, sur Londres, sur Cadix, les poches pleines d'échantillons de sucre, de café, de riz, de cacao.

GAULARD.

Ce sont des boutiques ambulantes que ces gens-là.

JÉRÔME.

Les voyez-vous aller et venir, s'interroger d'un air inquiet. Plus loin sont les profanes, les petits agioteurs qui exercent sans patentes. Ceux-là vont à pied, et sont plus actifs que les chevaux de leurs confrères. Ils vendent, achètent, et revendent des maisons, des terres, des contrats, donnent de l'argent pour du papier; plus souvent du papier pour de l'argent : six heures sonnent, les voilà chez les restaurateurs; il y a dans les quartiers les plus riches des misères qui font saigner le cœur, et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion (*). Comment concevoir qu'on puisse mourir de faim, quand on choisit sur une carte de restaurateur composée de soixante et dix-huit articles ?

FANCHETTE.

Ce jardin est vraiment curieux; vous m'y menerez, n'est-ce pas, mon père ?

LAMBERT.

Les honnêtes femmes, mademoiselle, osent à peine le traverser rapidement en plein jour, et jamais seules encore.

FANCHETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc ? J'y aperçois des femmes très-bien mises qui se promènent.

(*) Cette phrase est plus qu'imitée de La Bruyère.

LAMBERT.

Que de choses oubliées! que d'autres seulement indiquées! que d'autres sur lesquelles il faut se taire!

JÉRÔME.

Ici, grand changement de décoration. Nous voilà sur le quai Saint-Bernard. (*La toile représente le quai Saint-Bernard.*) Voyez quelle activité parmi ce peuple et sur la rivière; voyez ces forêts entières, ces bateaux de vin, de blé, ces productions de tous les départements qui viennent s'engloutir dans la capitale : voyez sur les deux rives ces charlatans, les uns à pied qui vendent la pierre à détacher, les autres en cabriolet qui vendent le vulnéraire, voyez ces cafés pour le peuple, ces guinguettes où l'on danse. Voyez la grosse marchande de fruits près de la maigre et sèche couturière, le frêle perruquier près du robuste portefaix, entendez-les raisonner sur la politique. Voyez le coche d'Auxerre qui approche avec les nourrices et les marchands de vin; voyez sur le tillac ce jeune provincial à la mine éventée qui mesure de loin les tours de Notre-Dame, et voyez les fripons qui l'attendent sur le rivage. Nous voici au chapitre des pièges tendus par les intrigants aux nouveaux débarqués.

JEAN.

Madame, voilà ce monsieur dont la voiture a renversé l'autre tantôt.

GAULARD.

Monsieur Dorval?

LAMBERT.

Voilà un homme qui arrive précisément à son chapitre.

GAULARD.

Eh! vite, vite, bonhomme, serrez votre lanterne magique, votre panorama.

FANCHETTE.

Eh! pourquoi donc cela, mon père? c'est si divertissant.

GAULARD.

Fi donc! nous occuper d'une lanterne magique devant un homme qui a une voiture, qui parle aux ministres, qui peut donner de l'avancement à votre frère, et un mari à vous, peut-être, ma fille?

GEORGES.

Mon père a raison, il y a de quoi se faire moquer.

FANCHETTE.

Ah! le voilà.

SCÈNE II.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, LAMBERT, MADAME DUPRÉ, JEAN ET JÉROME, DORVAL.

DORVAL.

Que je ne vous dérange pas, je vous en prie.

GAULARD.

Nous déranger, vous, monsieur! jamais; c'est que nous nous amusions....

GEORGES.

Oui, ne sachant que faire de notre soirée, nous avons eu l'enfantillage....

DORVAL.

Il n'en faut pas rougir; vous voyez la lanterne magique

GAULARD.

C'est madame Dupré que voilà, et monsieur Lambert le musicien, qui ont été bien aises.... (*En donnant de l'argent à Jérôme.*) Tenez, bonhomme, voilà pour votre peine, nous verrons le reste une autre fois....

JÉRÔME.

Bien obligé, mon bon monsieur ; d'abord il y a tous les jours de nouveaux tableaux, parce que j'en prends partout où j'en trouve, et je crois faire honneur aux personnes en les choisissant pour modèles.

GAULARD.

Eh bien, quoi ! n'allez-vous pas me faire jouer un rôle dans votre lanterne magique ?

JÉROME.

Oh ! monsieur, il ne faut pas que cela vous fâche ; comme je parle de tout le monde, il faut bien que vous soyez comme les autres. La révérence très-humble, messieurs et mesdames. (*Il sort en criant*) Voilà le grand panorama moral, philosophique, complet et portatif.

SCÈNE III.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, LAMBERT, MADAME DUPRÉ, JEAN, DORVAL.

GAULARD.

Oui ; va, va, avec ton panorama.

LAMBERT.

Il y a bien des vérités pourtant.

GAULARD.

Mais il y a bien des mensonges aussi ; et puis, c'est si

enfant ! Ah ! peut-on regretter un pareil spectacle, quand on a le bonheur de se trouver avec un homme qui.... Enfin, monsieur, votre visite nous fait trop d'honneur certainement.... Bref, monsieur, mon fils, ma fille et moi, nous sommes si reconnaissants. (*A Georges.*) Parle donc, toi, Georges.

GEORGES.

Oui, monsieur, nous vous assurons que jamais... (*A Fanchette.*) Salue donc, ma sœur.

FANCHETTE.

Monsieur me permettra-t-il de lui présenter mes respects ?

DORVAL.

Ne vous épuisez pas en politesses, mes amis..., pardonnez-moi ce titre qu'il m'est doux de vous donner. Après avoir terminé mes affaires, je n'ai pas voulu passer la soirée sans vous revoir. Malheureusement je n'ai qu'un moment à vous donner.

LAMBERT, *à part.*

Et je gagerais que la dame intéressante et le beau jeune homme à l'habit gris ne tarderont pas à reparaître.

DORVAL.

Ne pourrions-nous être seuls ?

GAULARD.

Oui, certainement. Pardon, monsieur Lambert, madame Dupré ; mais il s'agit peut-être d'affaires très-importantes, très-délicates.

MADAME DUPRÉ.

Nous vous laissons, monsieur.

LAMBERT, *à Gaulard.*

N'oubliez pas que le panorama en est resté au chapitre des piéges tendus par les intrigants aux nouveaux débarqués.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DORVAL, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

GAULARD.

Mes enfants ne sont pas de trop; voulez-vous qu'ils se retirent.

DORVAL.

Je suis enchanté qu'ils restent; en deux mots, comme je vous l'ai dit, vous m'avez inspiré beaucoup d'estime. Je sors de chez un ambassadeur étranger à qui j'ai parlé de vous.

GEORGES.

Vous avez parlé de nous à un ambassadeur étranger?

FANCHETTE.

Quel honneur! nous voilà lancés!

GAULARD.

Quand je vous ai dit que c'était un homme comme il faut.

DORVAL.

J'ai vanté les charmes de votre aimable fille.

FANCHETTE.

Oh! les charmes! monsieur, c'est trop honnête de votre part.

DORVAL.

Les qualités, les grâces, l'esprit de monsieur votre fils.

GEORGES.

Ah ! monsieur, il ne fallait pas.... En vérité, je suis confus....

DORVAL.

Faire l'éloge des enfants, c'était faire celui du père. Or, il est question dans ce moment d'une entreprise grande, utile et sûre. Vous avez des fonds à placer, j'ai pensé à vous. Nous sommes dans le siècle des découvertes; celle-ci peut devenir aussi précieuse à l'humanité qu'honorable et avantageuse à ses auteurs et ses protecteurs.

GAULARD.

Et qu'est-ce donc, s'il vous plaît ?

DORVAL.

Demain dans la matinée je vous reverrai. Il me sera permis d'entrer dans de plus amples détails ; pour ce soir je n'ai voulu que vous prévenir. Il pourrait se présenter d'autres occasions qui, à coup sûr, ne peuvent pas valoir.... Je suis moi-même un des intéressés. C'est une affaire qui peut procurer un état à ce jeune homme, un mari à cette aimable enfant.

FANCHETTE.

Un mari !

DORVAL.

Et un mari considéré ; non pas de ces jeunes gens étourdis, légers, volages, plus habiles à manger une dot qu'à augmenter la fortune de leur épouse.

FANCHETTE.

Il me semble pourtant qu'un peu de jeunesse ne nuirait pas.

GAULARD.

Qu'est-ce que vous dites donc là, mademoiselle? Ne faut-il pas s'en rapporter à vos petits caprices?

DORVAL.

Ne la contrariez pas, ami Gaulard, je vous en prie. Les jeunes gens sont bien intéressants, sans doute; mais les orages des passions.... Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un vieillard, mais enfin un homme raisonnable, de mon âge, si vous voulez.... A quarante ans on n'est pas vieux.

GAULARD.

Comment donc! j'en aurai cinquante-cinq à la veille de Noël, et je ne me crois pas vieux, et je suis vert encore.

DORVAL.

Et vous ne seriez pas embarrassé de plaire à quelque belle, si vous vouliez.

GEORGES.

Ah! par exemple, je voudrais bien voir mon père amoureux.

GAULARD.

Allons donc, il y a long-temps que je n'y pense plus. C'est à vous, jeunes gens, à nous remplacer.

DORVAL.

Enfin, mes amis, nous parlerons de tout cela demain; je me sauve: on m'attend à un thé chez une dame de la plus haute distinction.

GAULARD.

Ah! je vous en prie, parlez encore de nous, mon cher ami.... Je vous demande pardon de la liberté.

DORVAL.

Eh ! pourquoi donc ? Croyez que vous avez en moi, non pas un protecteur, mais un véritable ami. Restez donc, je vous en prie ; n'allez pas plus loin.

GAULARD.

C'est parce que vous l'ordonnez....

DORVAL.

Oui, sans doute, je vous en prie ; je n'ai pas besoin de vous recommander le secret. Vous sentez l'importance.... Je vous salue de tout mon cœur.

SCÈNE V.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

GAULARD.

L'AIMABLE homme, l'aimable homme, mes enfants ! la belle connaissance que nous avons faite dès notre arrivée ! Sais-tu qu'il regardait ta sœur avec des yeux.... Il en tient pour toi, ma Fanchette. C'est l'homme qu'il te faut, mon enfant.

FANCHETTE.

A moi, mon père !

GEORGES.

En vérité, mon père, vous êtes d'une pétulance, d'une jeunesse pour votre âge ; il faut réfléchir, examiner....

GAULARD.

N'allez-vous pas vouloir morigéner votre père, mon fils ! Je dis qu'un homme qui veut nous intéresser dans une découverte précieuse à l'humanité, qui a parlé de nous

chez un ambassadeur étranger, et qui regarde votre sœur avec des yeux de bienveillance....

FANCHETTE.

Ah! mon père, voilà ce jeune homme qui est entré tantôt ici au moment de l'accident.

GAULARD.

Est-il possible? Eh oui, vraiment, c'est lui-même.

SCÈNE VI.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, LAUNAY.

LAUNAY.

J'entre sans me faire annoncer; mille pardons, je venais chercher mon parapluie. Trop heureux que ce léger motif me permette de présenter mes hommages à l'aimable Fanchette; vous voyez, je n'ai pas oublié votre nom: bonsoir au cher papa; touchez là, jeune ami. Ne vous étonnez pas de l'amitié que je vous témoigne. Vous êtes de Ligny, je suis presque de votre pays.

GAULARD.

De Bar-sur-Ornain peut-être?

LAUNAY.

Précisément.

GAULARD.

Vous vous nommez?

LAUNAY.

Launay de Saint-André.

GAULARD.

Il y a des Launay à Bar, de bons bourgeois.

LAUNAY.

D'honnêtes gens au moins. Depuis tantôt je n'ai pensé qu'à vous. N'avez-vous pas manifesté le désir d'acheter une maison, un hôtel? Comme je vous le disais, je loge au faubourg Saint-Germain; c'est le pays des hôtels. Celui que j'habite serait peut-être votre affaire.

GAULARD.

Il est à vendre?

LAUNAY.

Non pas. Il est occupé par un restaurateur qui tient une espèce de maison garnie. Je suis dans mes meubles cependant, et il ne faudrait pas témoigner l'envie d'acheter.... Faites une chose, acceptez demain à dîner chez moi sans façon, et, sous prétexte de louer un appartement, vous examinerez....

GAULARD.

C'est que demain nous voudrions courir, voir....

LAUNAY.

Rien n'empêche: je viendrai vous prendre, et je me ferai un plaisir, un devoir de vous conduire. Il y a précisément pour demain une fête champêtre magnifique annoncée depuis long-temps. Je veux que la belle Fanchette soit l'objet de l'admiration générale.

FANCHETTE.

Ah! monsieur, auprès de toutes ces belles dames de Paris....

LAUNAY.

Vous êtes faite pour les éclipser.

GEORGES.

Ah ! mon père, voici cette dame dont la voiture a été renversée.

GAULARD.

Comment ! elle aussi. Nous sommes des personnages bien importants. Tout le monde nous rend visite.

SCÈNE VII.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, LAUNAY, MADAME VERCOUR.

MADAME VERCOUR.

Vous m'avez témoigné tant d'intérêt, lors de mon accident, que je n'ai pu résister au désir de vous en témoigner ma reconnaissance.

GEORGES.

Ah ! madame, nous n'avons fait que céder au mouvement de notre cœur. Convenez, mon père, que cette femme-là est charmante.

MADAME VERCOUR.

C'est peut-être abuser un peu trop du tendre intérêt que j'ai cru vous avoir inspiré ; mais si l'asile d'une infortunée ne vous effraie pas, j'oserais vous prier de venir prendre demain un dîner frugal chez celle que vous avez si généreusement secourue.

GAULARD.

Madame, en vérité....

LAUNAY, *à part.*

La dame malheureuse a-t-elle aussi ses projets? (*Haut.*) Au désespoir, madame; mais la priorité m'est trop chère

pour que je puisse me décider à en faire le sacrifice. C'est chez moi que l'honnête famille doit dîner demain.

FANCHETTE.

Oui. Monsieur nous avait invités.... N'est-il pas vrai, mon père ?

MADAME VERCOUR.

Je reconnais bien la fatale étoile qui me poursuit partout. (*A part.*) Cet homme-là m'est suspect. (*Haut.*) Cela m'afflige à un point.... Je me faisais une fête de vous recevoir. Ah ! au milieu des peines dont il est accablé, mon cœur a tant besoin de consolations.

GEORGES.

Ah ! madame, croyez.... Voyez ; vous avez affecté la sensibilité de madame.

MADAME VERCOUR.

Oui, un refus m'est bien sensible, surtout de la part des gens que j'estime. Eh bien, s'il m'était permis de vous recevoir demain de bonne heure à déjeuner.

GAULARD.

Ah ! c'est que demain, comme je disais.....

GEORGES.

Eh ! mon père, nous aurons tout le temps de voir ce qu'il faut voir ; songez que les instances de madame méritent bien.... Comment ! une femme de qualité, une femme malheureuse qui nous fait l'honneur de nous inviter, vous la refuseriez ? Vous n'y pensez pas. Oui, madame, nous aurons l'honneur de nous rendre à votre aimable invitation.

MADAME VERCOUR.

Ah! vous me soulagez d'un grand fardeau; me voilà plus contente. Bientôt, j'espère, mon aimable frère et moi nous pourrons vous mieux recevoir. (*Lui donnant son adresse.*) Voici mon adresse. Je loge au Marais chez monsieur Malfilard. Monsieur Malfilard est un ancien marchand de draps, un bourgeois fort borné, aussi tranquille que son quartier; sa femme est curieuse et babillarde; leur petite fille, qui a douze ans, est fort maligne pour son âge: ce sont de fort honnêtes gens. (*Bas à Georges en montrant Launay.*) Quel est donc ce monsieur? Il regarde bien tendrement mademoiselle votre sœur.

GEORGES.

En effet.

LAUNAY, *à Fanchette.*

Connaissez-vous cette femme? elle paraît fort intéressante; mais les coquettes de Paris sont si adroites.

FANCHETTE.

Vous croiriez....

MADAME VERCOUR, *à Georges.*

Votre sœur est charmante; c'est tout votre portrait, et en pensant à mon aimable frère.... Les malheureux aiment à se repaître de chimères.

GEORGES.

Ah! madame, quels que soient ces projets....

GAULARD.

Qu'on est heureux, dès son arrivée, de trouver tant de gens qui s'intéressent à vous....

SCÈNE VIII.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, LAUNAY, MADAME VERCOUR, LAMBERT.

GAULARD.

Eh ! venez donc, venez donc, mon cher Lambert; l'amitié que vous nous avez témoignée me fait croire que vous nous verrez avec plaisir entourés d'amis, de bons amis. Vous savez bien d'abord ce monsieur avec qui vous nous avez laissés, et qui nous a dit des choses.... et puis voilà monsieur et madame.

LAMBERT.

Qu'avais-je dit?

GAULARD.

Vous les connaissez; c'est madame à qui il est arrivé tantôt cet accident; c'est monsieur qui est entré pour voler à son secours, et qui se trouve quasiment de notre pays. Eh bien ! nous allons demain déjeuner chez madame, dîner chez monsieur.....

LAMBERT.

Vous connaissiez donc déjà ces personnes ?

GAULARD.

Eh ! mon Dieu non ! c'est charmant. Ce n'est qu'à Paris qu'on fait si vite connaissance.

LAUNAY.

Ah ! c'est qu'il y a des sentiments qui vous commandent. D'ailleurs je suis assez connu; fils d'un bon bourgeois de province, je mène à Paris une vie indépendante, agréable et studieuse à la fois. On peut s'informer du jeune

Launay de Saint-André ; je ne crains, grâce au ciel, ni la médisance, ni la calomnie.

LAMBERT.

On se connaît si peu dans Paris. Si vous vouli eznous donner quelques autres éclaircissements....

LAUNAY.

Pardon, mais je suis horriblement pressé. (*A Georges.*) Je me fais une fête, mon jeune ami, de former une liaison particulière avec vous ; à demain donc, mes bons, mes chers amis. Ne restez pas trop long-temps chez madame, je viendrai vous prendre ici ; je sors.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, MADAME VERCOUR, LAMBERT.

LAMBERT.

Vous voyez bien que cet homme-là cherche à s'envelopper d'un mystère....

MADAME VERCOUR.

Et d'une manière assez maladroite même.

LAMBERT.

Vous ne lui ressemblez pas, madame, et si nous osions nous permettre....

MADAME VERCOUR.

Vous avez bien raison, mais il est des secrets qu'on ne peut révéler, quelque honorable que puisse en être le motif. (*Comme à part.*) Je crains même de m'être trahie. (*Haut.*) A demain de bonne heure, songez que je vous

attends, et qu'un quart d'heure de retard serait un siècle pour votre amie.

(*Elle sort; Georges lui donne la main.*)

SCÈNE X.

GAULARD, FANCHETTE, LAMBERT.

LAMBERT.

Vous voyez bien que ces gens-là ne peuvent avoir que de mauvaises intentions.

FANCHETTE.

Pourquoi donc être défiant comme cela? Cette femme m'a vraiment attendrie en me parlant de ses malheurs, et ce monsieur Launay de Saint-André me paraît fort aimable.

GAULARD, *à Lambert.*

Ecoutez; sans adopter tout-à-fait vos idées, vous entendez bien que je ne me laisse pas plus prendre que d'autres par de belles paroles; et Dieu merci, je suis toujours là pour veiller sur mes enfants. Par exemple, il y a cet autre, ce monsieur Dorval qui les a précédés; oh! cela c'est bien différent, c'est du solide, je m'y connais, c'est un homme du grand monde.

LAMBERT.

Qui vaut peut-être encore moins que les deux autres.

FANCHETTE.

Vous ne croyez à la sincérité de personne.

SCÈNE XI.

GAULARD, FANCHETTE, LAMBERT, GEORGES.

GEORGES.

Permettez-moi de vous dire, monsieur Lambert, que vous vous êtes conduit d'une manière très-inconséquente, très-cruelle envers cette pauvre madame Vercour ; car enfin elle m'a tout dit pendant que je la reconduisais. Si vous saviez quel cœur vous avez blessé, quelle femme vous avez outragée par vos soupçons !

LAMBERT.

Et que vous a-t-elle donc dit, de grâce ?

GEORGES.

Permettez-moi de vous le cacher ; vous n'avez pas une assez bonne opinion d'elle ; c'est son secret d'ailleurs, et elle m'a prié en pleurant de ne pas vous le révéler.

GAULARD.

Eh bien ! quelle est-elle donc cette femme ? dis mon fils.

FANCHETTE.

Dis-nous, mon frère ?

LAMBERT, *s'éloignant.*

Oh ! parlez, parlez, que je ne vous gêne pas. (*A part.*) Pauvres bonnes gens, j'ai été confiant comme eux.

GEORGES, *à son père et à sa sœur.*

Une marquise polonaise, dont la famille est venue s'établir en France avec le roi Stanislas ; son frère était colonel d'un régiment étranger.

GAULARD.

Pas possible !

GEORGES.

Ils vont rentrer dans tous leurs biens, et si le frère ressemble à la sœur, c'est le mari qu'il faut à Fanchette.

GAULARD.

Oh! te voilà, toi, toujours leste dans tes résolutions.

FANCHETTE.

Tu disposes de moi comme cela.

SCÈNE XII.

GAULARD, FANCHETTE, LAMBERT, GEORGES, MADAME DUPRÉ, JEAN.

MADAME DUPRÉ.

MONSIEUR, j'ai fait servir le souper dans votre salle à manger.

GAULARD.

Bon! je me sens appétit. Venez avec nous, M. Lambert. Sans rancune; nous sommes de bonnes gens, vous avez de l'amitié pour nous, et cela vous excuse.

GEORGES.

C'est cela. Moi, je ne vous en veux pas; mais en vérité vous avez tort.

GAULARD.

Ma foi! pour notre première soirée, nous devons nous féliciter.

LAMBERT.

Oui, votre fils manque d'être écrasé; on vous vole votre montre; un accident vous envoie trois personnes inconnues qui se font vos amis.....

GAULARD.

Et qui méritent de l'être, je le parierais. Une femme charmante, un jeune homme aimable, un protecteur en crédit, et puis ce panorama moral, qui est fort divertissant, et qui me donne une fière idée des autres spectacles. En vérité, tout cela me rajeunit; l'air de Paris est bon pour moi, et le peu de femmes que j'ai aperçues ont une certaine tournure, un certain air, qui me ferait regretter de n'être plus à votre âge, mes enfants. Allons souper; demain il fera jour, et nous ne nous coucherons pas sans avoir vu le Louvre, les Tuileries, la grande revue des quintidis, la Colonne, les Télégraphes, les Apollons et les Vénus du Belvédère, l'Opéra, les Éléphans et la Samaritaine.

SCÈNE XIII.

LAMBERT, JEAN, MADAME DUPRÉ.

LAMBERT.

Écoute, Jean, tu es un bon garçon. Ces braves gens sont entourés d'inconnus, que j'ai de fortes raisons de croire des intrigants; il faut que tu m'aides à les connaître. Commençons par cette madame Vercour. Invente, imagine quelque moyen de les précéder, de savoir ce que c'est que cette femme, ses moyens d'existence, sa conduite; tu as de l'esprit, de la vivacité; à quelque prix que ce soit, il faut que tu sois chez elle avant eux.

JEAN.

Soyez tranquille; dussé-je entrer par la cheminée, je saurai me glisser dans la maison.

MADAME DUPRÉ.

Allons, vous allez encore vous embarquer dans une affaire qui vous est absolument étrangère.

LAMBERT.

Que voulez-vous? c'est mon humeur, madame Dupré. Quand je vois deux fripons qui se tendent des piéges, je ris et je les laisse faire; quand je vois un fripon qui cherche à tromper un honnête homme, au risque de me compromettre, je cherche à sauver l'honnête homme.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon.

La scène se passe chez Malfilard, au Marais.

SCÈNE I.

MALFILARD, EN ROBE DE CHAMBRE, MADAME ET MADEMOISELLE MALFILARD.

(Ils sont assis.)

MADEMOILELLE MALFILARD.

Mais enfin quelle est-elle cette madame Vercour?

MADAME MALFILARD.

Oui, quelle est-elle? Voilà quinze jours qu'elle loge dans votre maison, monsieur Malfilard; tous les matins au marché on tourmente ma cuisinière pour savoir ce que.c'est; tous les soirs dans notre société vous savez qu'on interrompt le boston ou le loto pour me faire des questions.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Hier au jardin de l'Arsenal la petite Mirville m'a encore répété qu'il y avait sans doute quelque mystère caché là-dessous.

MALFILARD.

Eh bien! eh bien! elle est venue me louer un petit appartement au troisième; elle m'a payé son terme; laissons-la vivre à sa fantaisie et vivons à la nôtre.

MADAME MALFILARD.

Oui, à votre fantaisie, qui est bien la plus nonchalante, la plus paresseuse. Quand nous étions marchands de draps, rue Saint-Denis, près l'Apport Paris, vous ne vous mêliez pas plus de votre commerce ! Il me semble vous voir dans votre boutique, vous promenant toute la journée en robe de chambre, les mains derrière le dos, et c'était la pauvre femme qui avait tout l'embarras du commerce, et de la correspondance, et du ménage, et de la tenue des livres, et du réveil, et de la bonne conduite des garçons de boutique ; et depuis que nous avons acheté cette maison au Marais où nous demeurons, qu'avez-vous à faire ? Vous lever à huit heures, être une heure à lire votre journal, une heure à déjeuner, une heure à faire votre toilette, niaiser dans le jardin, dans la maison, chez les voisins, faire un tour de promenade pour gagner de l'appétit, dîner, aller prendre votre demi-tasse au café Turc sur les boulevards, faire une partie de dames, revenir jouer au loto, vous coucher, et recommencer le lendemain. Vous êtes bien un véritable bourgeois de Paris. Je ne vous ai vu sortir de votre apathie que dans le temps de la garde nationale. Parce que vous étiez sergent-major et que vous aviez des épaulettes de capitaine, vous affectiez de passer devant tous les corps-de-garde pour qu'on vous portât les armes.

MALFILARD.

La paix, ma femme ! la paix ! je vous en prie. Depuis vingt ans que nous sommes mariés, je me suis fait à vos reproches ; c'est pour ainsi dire une espèce de réveil-matin

que je me suis accoutuméà entendre sonner tous les jours; mais, je vous en prie, ne poussez pas plus loin votre humeur.

MADEMOISELLE MALFILARD.

C'est qu'en vérité, mon papa, vous ne savez pas vous mettre à notre place. Comment! voilà une femme qui vient loger dans notre maison, qui me fait des politesses toutes les fois que je passe sur l'escalier, qui me dit, bonjour, mon petit cœur; et nous ne pouvons pas savoir qui elle est.

MADAME MALFILARD.

Personne ne vient la voir; elle ne voit personne dans le quartier, et vous ne voulez pas que nous séchions d'impatience. Enfin elle est jeune encore, elle est jolie; en venant louer l'appartement, elle nous a parlé d'un frère qu'on ne voit pas. Elle doit avoir quelques parents, quelques amis, quelques connaissances.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Et nous serions si aises de pouvoir jaser!

MALFILARD.

Tu es bien la petite fille la plus espiègle!..... Elle m'amuse avec son babil.

MADAME MALFILARD.

Fort bien, encouragez-la; vous me l'avez gâtée cette enfant; elle est curieuse, rapporteuse, médisante, coquette, éveillée et maligne. Eh bien, mademoiselle, votre leçon de clavecin, faut-il que ce soit moi qui la prenne à votre place?

MADEMOILELLE MALFILARD.

Tenez, maman, ne vous fâchez pas; mais si vous vou-

liez m'exempter de ma leçon aujourd'hui, et me laisser agir à ma fantaisie, je gage qu'avant dîner je vous dis ce que c'est que cette madame Vercour. D'abord elle a envoyé chercher un bonnet hier chez le marchand mercier de la rue Saint-Paul, dont la femme fait des modes qui valent celles de la rue de la Féronnerie ; j'ai su cela par Suzanne notre cuisinière, et puis elle a demandé en rentrant si vous étiez visible ; et puis elle a demandé plus de crême que de coutume à la laitière ; donc elle a quelque chose à vous dire, elle veut vous voir, elle attend quelques personnes à déjeuner ; c'est clair, n'est-il pas vrai ? et puis elle a reçu une lettre de la petite poste ; moi, je sais tout cela.

MALFILARD.

Rien ne lui échappe à cette enfant là

MADAME MALFILARD.

Elle a raison ; embrasse-moi. Je te gronde quelquefois, parce que tu le mérites ; mais tu es bien la plus aimable enfant que je connaisse.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Tenez, justement c'est elle. Quand je vous ai dit qu'elle viendrait vous voir ce matin.

SCÈNE II.

MALFILARD, MADAME ET MADEMOISELLE MALFILARD, MADAME VERCOUR.

MADAME VERCOUR.

Mille pardons si je vous dérange de si bonne heure, mes chers voisins ; mais il était trop tard pour que je vous parlasse hier au soir.

MADAME MALFILARD.

Enchantée de vous voir, ma chère voisine; donnez un siége, Pauline.

MADAME VERCOUR.

Ne vous dérangez pas, je vous en prie, mon petit cœur. Il faut que je remonte chez moi; seriez-vous assez aimables, mes chers voisins, pour me faire l'amitié de déjeuner chez moi ce matin.

MADAME MALFILARD.

Chez vous, madame?

MADAME VERCOUR.

Il y a long-temps que je désirais vous recevoir. J'ai fait mes efforts pour vous procurer une société agréable.

MADAME MALFILARD.

Vous avez d'autres personnes que nous à déjeuner?

MADAME VERCOUR.

De bonnes gens arrivés d'hier, qui viennent se fixer à Paris; il y a le père et les deux enfants; une honnête famille. Le jeune homme surtout est vraiment intéressant.

MADAME MALFILARD.

Le jeune homme, madame!

MADAME VERCOUR.

Comme vous le savez, je suis très-étroitement logée, et je voudrais vous prier de me prêter votre salon pour les recevoir, et ne les faire monter chez moi que pour déjeuner.

MADAME MALFILARD.

Trop heureuse, madame....

MADAME VERCOUR.

Vous m'avez témoigné tant d'amitié, que je pousserai l'indiscrétion jusqu'à vous prier de me prêter du linge et de l'argenterie ; ce sont de ces petits services....

MALFILARD.

Qui ne se refusent jamais.

MADAME MALFILARD.

C'est que madame a peu d'argenterie ?

MADAME VERCOUR.

Hélas ! si vous saviez ce que j'ai souffert, vous vous attendririez, madame.

MADAME MALFILARD.

Ah ! ne m'en parlez pas, madame ; je m'attendris déjà.

MADAME VERCOUR.

Pardon, si je vous quitte.... un seul mot, je vous prie, je viens de recevoir une lettre : elle m'annonce qu'une femme doit venir me voir ce matin, et il est pour moi de la plus extrême importance....

MADAME MALFILARD.

Quoi donc ?

MADAME VERCOUR.

C'est-à-dire que je ne serais pas bien aise qu'elle vît les personnes que j'attends.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Pourquoi donc ?

MADAME MALFILARD.

Paix donc, mademoiselle ; est-il bien de vouloir pénétrer les secrets des personnes ? Si madame croit pouvoir

les dire, elle connaît notre discrétion, elle s'empressera de nous les révéler.

MADAME VERCOUR.

Oh ! sans doute, et demain.... après demain.... quelque jour, je vous révélerai.... au fait, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine.... Vous m'obligerez donc de me faire avertir dès que cette femme paraîtra, afin que je puisse lui parler seule.

MADAME MALFILARD.

Oui, sans doute, madame.

MADAME VERCOUR.

Elle est très-facile à reconnaître, c'est une femme de campagne.

MADEMOISELLE MALFILARD.

C'est peut-être la fermière d'une terre de madame ?

MADAME VERCOUR.

Je ne suis plus assez heureuse pour avoir des terres, des fermiers; mais il est inutile de s'appesantir sur des chagrins qui peut-être sont sur le point de finir. Monsieur Gaulard, c'est le nom du respectable père de famille que j'attends avec ses enfants, ne va pas tarder à venir, sans doute. Faites-moi l'amitié de les recevoir; je suis honteuse de la liberté que j'ai prise en vous empruntant....

MADAME MALFILARD.

Comment donc, madame ? mais vous me désobligeriez agissant autrement.

MADAME VERCOUR.

Ah ! vous êtes trop bonne. Je ne vous dis pas adieu.

SCÈNE III.

MALFILARD, MADAME MALFILARD, MADEMOISELLE MALFILARD.

MADAME MALFIEARD.

C'EST fort agréable, prêter son linge, ses couverts !

MALFILARD.

Allons, ne te fâche pas, cela se fait tous les jours entre voisins.

MADAME MALFILARD.

Oui, et pour la première visite qu'elle nous fait, elle nous emprunte jusqu'à notre appartement.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Enfin, voilà quelque chose. Elle est venue nous voir au moins; et puis voilà des provinciaux avec qui elle a fait connaissance hier, qu'elle invite à déjeuner aujourd'hui, et puis son frère, dont elle parle toujours, et puis une femme de campagne qu'elle attend, et qu'elle veut voir seule, et qu'il faut dérober surtout aux yeux des personnes qui viennent chez elle.

MADAME MALFILARD.

Mais quelle peut être cette femme de campagne qu'elle attend ?

MADEMOISELLE MALFILARD.

Dame ! c'est peut-être sa nourrice.

MADAME MALFILARD.

Une de ses parentes, sa mère peut-être.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Il y a quelque chose là-dessous enfin.

MADAME MALFILARD.

Et je ne sais pas, en y réfléchissant, si nous avons bien fait d'accepter son invitation; moi, je n'aime pas à me lier sans connaître.

MALFILARD.

Allons, ne vous voilà-t-il pas, madame Malfilard, toujours haute et défiante! Nous ne pouvons pas décemment ne pas nous rendre à l'invitation; enfin cette femme m'a payé son terme.

MADAME MALFILARD.

Eh qui vous parle, monsieur Malfilard, de ne pas nous trouver au déjeuner? au contraire, il y faut aller; et si nous nous apercevons que cela ne nous convient pas, nous aurons bientôt rompu.

MALFILARD.

Oh! rompre! ce n'est pas cela, il faut des ménagements. Au surplus, laissez faire la petite, elle aura bientôt découvert....

MADEMOISELLE MALFILARD.

Oh! je vous en réponds, mon papa.

MADAME MALFILARD.

Fort bien, vous faites l'éloge de l'esprit de votre fille aux dépens de celui de votre femme.

MALFILARD.

Ne te fâche pas, mon cœur, tu es une femme de mérite, je le sais. (*A sa fille.*) Et vous êtes une petite sotte, entendez-vous. (*Il fait à sa fille un signe d'intelligence.*) N'est-ce pas que notre petite est vraiment gentille?

MADAME MALFILARD.

Répétez-le-lui sans cesse, de peur qu'elle l'oublie.

MALFILARD.

Allons, je vais m'habiller. Cela me contrarie d'aller déjeuner en ville.

MADEMOISELLE MALFILARD.

En ville, mon papa? Mais vous ne sortirez pas de chez vous.

MALFILARD.

C'est égal, je n'aime pas à voir ma journée dérangée; il fait beau; mais j'espère en être quitte d'assez bonne heure pour aller faire mon tour de boulevard. (*A sa fille.*) Embrasse-moi, mon enfant. (*A sa femme en s'en allant.*) Elle ne vivra pas, cette enfant-là, j'en ai peur; elle a trop d'esprit.

MADAME MALFILARD, *à sa fille en s'en allant.*

Je m'en vais, avec votre bonne, donner tout ce qui est nécessaire à cette belle dame. Restez là, et si l'on me demande, ne manquez pas de m'avertir, entendez-vous.

MADEMOISELLE MALFILAD.

Oui, maman.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE MALFILARD seule.

Elle fait la méchante; mais en la flattant j'en fais ce que je veux. Nous allons donc savoir enfin ce que c'est que cette madame Vercour. Ah! voilà sans doute les personnes qu'elle attend. Oh! les drôles de figures avec qui elle va nous faire déjeuner.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE MALFILARD, GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

GAULARD.

Enfin nous y voilà; j'ai cru que nous n'arriverions jamais. Que de détours, que de rues qui se croisent, et quelle différence entre le quartier que nous quittons et celui où nous sommes! quel tapage là-bas! ici quelle tranquillité!

FANCHETTE.

En vérité, ce quartier ressemble à la grande rue de Ligny.

GEORGES.

Chut! n'allons pas dire du mal de ce quartier devant les personnes qui l'habitent; il ne faut pas les mortifier.

GAULARD.

Tu as raison.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Ces messieurs et mademoiselle sont sans doute les personnes que madame Vercour attend à déjeuner?

GEORGES.

Précisément, mademoiselle. (*A part à son père.*) Voilà sans doute la petite fille babillarde et curieuse dont elle nous a parlé.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous en prie. Je cours avertir madame Vercour. Vous êtes ici chez monsieur Malfilard, le propriétaire de la maison. Madame

Vercour nous a emprunté notre appartement pour vous recevoir. Il paraît qu'elle fait le plus grand cas de vous; c'est tout simple. Dans l'instant vous l'allez voir; votre très-humble servante.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE.

GEORGES.

COMME elle est méchaute, cette petite fille-là! qu'a-t-elle besoin de nous dire que madame Vercour emprunte l'appartement de son père. Cela ne prouve que le désir de nous bien recevoir.

FANCHETTE.

Il faut convenir, mon frère, que cette femme t'occupe beaucoup.

GAULARD.

Enfin, mon fils, j'ai confiance en ton esprit, ta finesse et ton instinct naturel; il ne faudrait pas que notre liaison avec elle pût nous éloigner de ce monsieur Dorval.

GEORGES.

Mais si elle rentre dans ses biens, si son frère revient?

FANCHETTE.

Tu me parles toujours de ce frère, que nous ne connaissons pas.

GEORGES.

Chut! on vient.

GAULARD.

C'est sans doute madame Malfilard, la mère de cette petite peste.

SCÈNE VII.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, MADAME MALFILARD.

MADAME MALFILARD.

Combien j'ai d'obligations à madame Vercour, messieurs et mademoiselle, de me procurer l'occasion de vous voir.

GAULARD.

C'est nous, madame, qui sommes réellement reconnaissants....

MADAME MALFILARD.

Comment cette belle demoiselle se trouve-t-elle de l'air de Paris ?

FANCHETTE.

Mais fort bien, madame.

MADAME MALFILARD.

Me préserve le ciel de vouloir déprimer les autres quartiers de Paris ; mais à la Chaussée d'Antin tant de grand monde, au faubourg Saint-Marceau tant de petit peuple, le faubourg Saint-Germain est un désert, dans l'île Saint-Louis on meurt d'ennui ; c'est ici l'asile du repos, de l'antique probité, des plaisirs honnêtes ; nous avons un théâtre.

FANCHETTE.

Il paraît que madame connaît bien son Paris ?

MADAME MALFILARD.

Je ne l'ai jamais quitté, mademoiselle, que pour aller à Saint-Cloud voir les cascades, et à Saint-Denis voir le trésor. Ah ! voilà monsieur Malfilard.

SCÈNE VIII.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, MADAME ET MONSIEUR MALFILARD, HABILLÉ.

MALFILARD.

Votre très-humble serviteur, messieurs et mademoiselle.... Enchanté de ce que.... Il fait bien beau aujourd'hui.

GAULARD.

Mais oui.

MALFILARD.

Nous ne tarderons pas à avoir de l'eau; je le sens à mon rhumatisme. Je porte mon thermomètre avec moi.

GEORGES.

Cela ne laisse pas que d'avoir son agrément.

MALFILARD.

Cela serait-il bon pour les biens de la terre? Vous devez savoir cela, vous autres messieurs?

GAULARD.

Ah! dame! les foins sont faits et rentrés, et une goutte d'eau ne nuirait pas aux grains.

MALFILARD.

Monsieur, c'est une bien belle chose que la campagne; n'est-il pas vrai?

MADAME MALFILARD, *à part.*

La jolie conversation.

GAULARD.

Oh! sans doute.

MALFILARD.

C'est que j'ai voyagé, moi, messieurs; j'ai vu la mer; j'ai fait le voyage de Paris à Dieppe tout exprès. C'est un voyage que tous les bourgeois de Paris, un peu aisés, doivent faire une fois dans leur vie. La diligence a marché toute la nuit; eh bien, je vous réponds que je n'ai presque pas eu peur des voleurs; il est vrai qu'il faisait clair de lune.

GAULARD.

Il paraît, monsieur, que vous jouissez d'une certaine estime dans Paris ?

MALFILARD.

Je suis notable, monsieur; j'ai été trois fois juré. C'est tout simple; comme jadis les marchands de draps étaient les premiers des six corps, et qu'ayant été syndic de ma communauté, je pouvais prétendre à être quartinier, et par suite échevin.

MADAME MALFILARD.

C'est que la place d'échevin donnait des lettres de noblesse.

MALFILARD.

Je devais être sur la liste départementale; mais il y a eu une cabale contre moi; un des scrutateurs de ma série. Comme il avait demeuré vingt-cinq ans en face de moi, et que je faisais plus de commerce que lui....

GEORGES.

Ah! voilà madame Vercour.

SCÈNE IX.

GAULARD, GEORGES, FANCHETTE, MADAME MALFILARD, MALFILARD, MADAME VERCOUR, MADEMOISELLE MALFILARD.

MADAME VERCOUR.

Eh! bonjour, mes aimables convives; que je m'en veux d'avoir tardé si long-temps à embrasser ma charmante et jeune amie!

FANCHETTE.

Madame.

GEORGES.

Ah! madame, que j'avais d'impatience....

MADAME VERCOUR.

Ah! Georges.

GEORGES.

Vous soupirez, madame?

MADAME VERCOUR.

Hélas! c'est habitude chez moi.

GEORGES.

Ah! madame. (*A part.*) Cette femme-là m'adore.

MADAME VERCOUR.

Remerciez, je vous en prie, ces bons voisins qui ont la complaisance de me prêter leur appartement pour que je puisse vous recevoir comme je le désire. Je suis logée si petitement!

GEORGES, *bas à son père.*

Obligée d'emprunter un logement pour recevoir ses amis! une marquise polonaise!

MADAME VERCOUR.

Mais le déjeuner doit être prêt.

MALFILARD.

Oui, allons déjeuner.

GEORGES, *donnant la main à madame Vercour.*

Ah! madame, qu'il serait heureux celui qui pourrait vous rendre l'éclat dont vous avez brillé.

(Il sort avec madame Vercour.)

GAULARD, *présentant la main à madame Malfilard.*

Voulez-vous bien permettre, madame? Une femme bien intéressante.

MADAME MALFILARD.

Ah! oui, bien intéressante! Restez là, Pauline, jusqu'à ce que votre bonne soit revenue.

(Elle sort avec Gaulard.)

MADEMOISELLE MALFILARD.

Oui, maman.

MALFILARD, *à Fanchette.*

C'est donc à moi, ma belle demoiselle, qu'est réservé le bonheur de vous donner la main.

FANCHETTE.

Vous êtes bien honnête, monsieur.

(Elle sort avec Malfilard.)

MADEMOISELLE MALFILARD *seule.*

Eh bien, c'est aimable! me laisser là tandis que tout le monde va déjeuner.

SCÈNE X.

MADEMOISELLE MALFILARD, JEAN.

MADEMOISELLE MALFILARD.

...s, qu'est-ce que c'est donc que ce petit garçon ...tre ici d'un air si délibéré?



JEAN, *à part.*

C'est bien ici que je les ai vus entrer; allons, un peu de hardiesse.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Que demandez-vous, mon petit ami?

JEAN.

Ah! mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

MADEMOISELLE MALFILARD.

C'est bon, c'est bon; mais ce n'est pas des révérences.... Qui vous amène? voyons, parlez.

JEAN.

Mademoiselle, c'est au sujet d'une dame qui habite dans cette maison.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Depuis peu peut-être?

JEAN.

Mais, oui, je crois.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Madame Vercour, peut-être?

JEAN.

Justement, c'est son nom.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Et vous la connaissez apparemment?

JEAN.

Mais, oui, mademoiselle, un peu.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Ah! fort bien, et dites moi, quelle est-elle cette femme-là? D'où vient-elle? est-elle riche? est-elle fille? est-elle femme? est-elle veuve?

JEAN, *à part.*

Tiens, moi qui viens pour interroger, ne voilà-t-il pas qu'on m'interroge?

MADEMOISELLE MALFILARD.

Mais répondez donc?

JEAN.

Ma foi, mademoiselle, vous m'en demandez plus que je n'en sais.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Ah! j'entends, vous venez de la part de cette femme dont elle a reçu une lettre ce matin par la petite poste.

JEAN.

Justement.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Et dites-moi? qu'est-ce que c'est que cette femme qui lui a écrit, et dont elle attend la visite?

JEAN, *à part.*

De la curiosité, bon! (*Haut.*) Pardon, mademoiselle, mais je suis pressé; faites-moi parler, je vous prie, à madame Vercour.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Un moment, dites-moi? Vous n'avez pas de lettre à lui remettre?

JEAN.

Pardon, mademoiselle, mais c'est mon secret.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Bon! vous faites le discret avec moi; je suis au fait. Il faut qu'elle parle seule avec cette femme, elle a du monde à déjeuner, et il ne faut pas surtout que les personnes invitées voient cette femme; n'est-il pas vrai?

JEAN.

Diable ! non, il ne faut pas. (*A part.*) Bon !

MADEMOISELLE MALFILARD.

Cette femme ne serait-elle pas sa mère ?

JEAN.

Oh ! je ne dis pas....

MADEMOISELLE MALFILARD.

Non, sans doute, mais cela se devine ; mais comment arranger cela ? C'est une espèce de paysanne qu'elle attend, et elle nous a fait entendre qu'elle était née dans l'opulence.

JEAN.

Oh ! cela n'empêche pas.

MADEMOISELLE MALFILARD.

J'entends du bruit ; attendez en bas ; j'irai vous avertir dès que madame Vercour pourra vous parler.

JEAN.

Bien obligé, mademoiselle. (*A part.*) Une paysanne qu'elle attend ; je la guette, et dès qu'elle arrive je l'amène ici sur-le-champ. (*Haut.*) Je vous en prie, mademoiselle, n'allez dire à personne que c'est par moi que vous savez ce que vous savez.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Pour qui donc me prenez vous ? Bien le bonjour, mon petit ami.

JEAN.

Je vous salue, mademoiselle.

(Il sort.)

MADEMOISELLE MALFILARD.

C'est le père avec sa fille. Eh ! vite, allons redire à maman tout ce que j'ai découvert.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, GAULARD.

FANCHETTE.

Pourquoi donc quittez-vous la compagnie, mon père?

GAULARD.

C'est que toute cette famille Malfilard n'est pas fort amusante.

FANCHETTE.

Mais madame Vercour?

GAULARD.

Oh! c'est une héroïne. As-tu entendu toutes les aventures qu'elle vient de nous raconter?

FANCHETTE.

Il faudrait pourtant bien ne pas rester long-temps ici. Ce M. Launay de Saint-André qui doit venir nous prendre à notre hôtel.

GAULARD.

Ah! dame! j'ai laissé ton frère avec madame Vercour dans un petit carré de cinquante où soixante pieds de long, où l'on étouffe entre quatre murs d'une hauteur démesurée, que ce Malfilard appelle son jardin, et qu'il a fait arranger à l'anglaise avec un temple, un pont et un petit bois. Entre nous, je crois que ton frère en tient pour cette femme-là.

FANCHETTE.

Comment! vous êtes à vous en apercevoir?

GAULARD.

Oh! tu entends bien que je ne suis pas homme à laisser faire une sottise à mon fils, et que je m'informerai auparavant.... ah! le voilà.

SCÈNE XII.

FANCHETTE, GAULARD, GEORGES.

GEORGES, *accourant.*

Ah ! mon père, ah ! ma sœur ! quelle femme ! elle m'adore, c'en est fait, je suis fixé pour la vie ; il faut que je l'épouse, il faut que ma sœur épouse son frère.

GAULARD.

Mais écoute donc, Georges ; avant tout, ne faut-il pas prendre des informations ?

GEORGES.

Des informations ? Ah ! mon père ! je rougirais d'avoir cette odieuse pensée ! une si belle bouche peut-elle mentir ? Ah ! sans vanité, je ne suis pas homme à me laisser abuser ; mais quand c'est le cœur qui parle, il y a de certaines choses, de certains mots, un certain son de voix qui commande et qui mérite la confiance.

GAULARD.

Il est certain qu'il y a des choses.....

GEORGES.

Elle est sortie un instant, pour aller chez un notaire chercher un papier important. Elle aura besoin de quelques démarches de ma part, de quelqu'argent peut-être, pour obtenir enfin qu'on rende justice à son frère. Oh ! je lui prodiguerai mon temps, ma fortune ; rendre service aux infortunés, ah ! c'est le plus bel emploi qu'on puisse faire de ses richesses.

GAULARD.

Allons, il est fou.

SCÈNE XIII.

FANCHETTE, GAULARD, GEORGES, MALFILARD, MADAME MALFILARD, MADEMOISELLE MALFILARD, JEAN, MADAME ROUGET.

JEAN, *à madame Rouget.*

ENTREZ, entrez par-ici, bonne femme. Madame Vercour est sortie, vous l'attendrez.

MADAME ROUGET.

Eh bien, eh bien, que veut dire ceci? Cette petite ne veut pas que j'entre, le petit garçon me pousse dans la chambre. C'est à madame Vercour que je veux parler.

GEORGES.

Que veut-on à ma chère madame Vercour?

GAULARD.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce train-là?

MADAME ROUGET.

Eh bien! où est-elle donc, cette belle demoiselle? je ne la vois pas.

MADAME MALFILARD.

Elle va rentrer. Voilà des personnes qui s'intéressent à elle. Ce jeune homme surtout.

GEORGES.

Ah! sans doute.

MADAME ROUGET.

Ah! fort bien. C'est monsieur Jolivet, l'étudiant en médecine peut-être.

GEORGES.

L'étudiant en médecine?

MADAME ROUGET.

Eh! oui, le père de l'enfant.

MADAME MALFILARD.

Le père de l'enfant! Sortez, mademoiselle.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Mais, maman....

MADAME MALFILARD.

Sortez.

(Malfilard fait sortir sa fille.)

MADAME ROUGET, *à Georges.*

Ah! je suis bien aise de vous voir. Si je suis en colère contre la belle Manette, je le suis encore bien plus contre vous. C'est une infamie, c'est une horreur! N'avez-vous pas de honte de n'être pas encore venu voir une seule fois votre enfant, depuis six mois qu'il est chez nous?

GAULARD.

Comment, son enfant!

MADAME ROUGET.

Et les mois de nourrice, s'il vous plaît, qui me les paiera, si ce n'est vous, si ce n'est le père? Je ne l'abandonnerai certainement pas la pauvre petite créature; mais enfin toute peine mérite salaire, et si pauvres que vous soyez tous les deux, vous pouvez bien faire un effort pour votre enfant.

GAULARD.

Mais cette bonne femme radote assurément.

GEORGES.

Quel diable de conte venez-vous donc me faire?

MADAME ROUGET.

Des contes! ah! je ne fais pas de contes; je suis con-

nue, Dieu merci, et tous les honnêtes gens qui m'écoutent peuvent prendre des informations au bureau des nourrices, rue de Grammont, sur Jeanne-Marguerite Beaujeu, femme légitime de Pierre Rouget, journalier à Montereau. Fi! vous devriez rougir de honte. Après avoir séduit cette malheureuse fille... car la sage-femme m'a tout raconté dans le temps; l'avoir enlevée de chez ses parents, l'abandonner encore à elle-même, et la forcer de mener une conduite....

GEORGES.

Qui? moi! j'ai séduit quelqu'un?

MADAME ROUGET.

Manette Robin, la fille de Jérôme Robin, marchand quincaillier au faubourg Saint-Marceau.

GEORGES.

Et qu'est-ce que c'est que votre Manette Robin?

MADAME ROUGET.

Et pardine, votre madame Vercour, peut-être.

GEORGES.

Ah! mon Dieu!

MADAME MALFILARD.

La marquise polonaise, fille d'un quincaillier au faubourg Saint-Marceau.

MALFILARD.

C'est unique! comme il y a des gens qui en font accroire.

MADAME ROUGET.

Voilà le fruit de la belle éducation que son père lui a donnée; la laisser seule dans cette boutique, et tous les jeunes gens qui fréquentaient chez lui, et qui prêtaient à

la demoiselle des livres de féerie, de chevalerie; et puis cette servante qui la laissait promener toute seule au Jardin des Plantes. L'en voilà bien récompensé le pauvre cher homme!

GEORGES.

Ah çà! mais ce frère, qui avait été soi-disant colonel d'un régiment étranger?

MADAME ROUGET.

Et pardine! vous savez mieux que moi qu'il y a deux frères, deux petits marmots qui vont à l'école, et qui promettent de se conduire aussi mal que leur sœur aînée.

GAULARD.

Pardi! mon fils Georges, il faut convenir que tu allais faire un beau mariage!

GEORGES.

Je n'en reviens pas.

MADAME ROUGET.

Qu'est-ce que vous dites donc, avec votre air d'abattement?

MADAME MALFILARD.

C'est qu'il faut vous dire la vérité, madame Rouget; monsieur n'est ni étudiant en médecine, ni le père de l'enfant.

MADAME ROUGET.

Ah! mon Dieu! Et vous me laissez jaser ainsi tout à mon aise. C'est la colère qui m'a emportée. Oh! elle ne me le pardonnera pas. Ah! mon Dieu! que je suis fâchée!

GAULARD.

Eh non ! ne vous fâchez pas, ma bonne, vous nous avez rendu un service....

JEAN, *accourant.*

Voilà madame Vercour.

GEORGES.

Madame Vercour ?

MADAME MALFILARD.

Ah ! oui, madame Vercour ! Manette Robin.

SCÈNE XIV.

FANCHETTE, GAULARD, GEORGES, MALFILARD, MADAME ET MADEMOISELLE MALFILARD, JEAN, MESDAMES ROUGET ET VERCOUR.

MADAME VERCOUR.

Manette Robin ! je suis perdue !

(Elle se sauve.)

SCÈNE XV.

FANCHETTE, GAULARD, GEORGES, MALFILARD, MADAME ET MADEMOISELLE MALFILARD, JEAN, MADAME ROUGET.

MADAME ROUGET.

Eh bien ! elle s'en va toute confuse.

MALFILARD.

Elle remonte sans doute chez elle pour préparer son déménagement.

MADAME MALFILARD.

C'est pourtant vous, monsieur Malfilard, qui m'avez fait louer à mademoiselle Manette.

MALFILARD.

Mais écoutez donc, ma femme, est-ce ma faute?

MADAME ROUGET.

Je la suis. Je conçois qu'elle doit être furieuse; la pauvre femme! elle est bien moins coupable que son scélérat de séducteur. Mais aussi pourquoi vouloir tromper les autres parce qu'elle a commencé par être trompée? Au surplus, je tâcherai de réparer tout cela : j'irai trouver le père; je le réconcilierai avec sa fille; on oubliera tout ce qui s'est passé, et elle finira peut-être par trouver un honnête homme qui ne saura rien, ou qui fera semblant de ne rien savoir, et je suis la très-humble servante de toute la compagnie.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

FANCHETTE, GAULARD, GEORGES, MALFILARD, MADAME ET MADEMOISELLE MALFILARD, JEAN.

GAULARD.

COMMENT est il possible, Georges, toi qui as de l'esprit, toi qui es si fin, si clairvoyant, que tu aies donné dans un panneau comme celui-là?

FANCHETTE.

Et ce frère dont il voulait faire mon mari?

GAULARD.

Il nous aurait fait épouser toute la famille.

GEORGES.

Ah! ma pauvre Julienne!

SCÈNE XVII.

FANCHETTE, GAULARD, GEORGES, MALFILARD, MADAME MALFILARD, JEAN, MADEMOISELLE MALFILARD.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Monsieur Gaulard, il y a en bas, dans une voiture, un monsieur qui vient vous prendre. Il a été vous chercher à votre hôtel, où on lui a donné notre adresse.

FANCHETTE.

Ah! oui, monsieur Launay de Saint-André.

MADEMOISELLE MALFILARD.

Précisément, c'est son nom.

GAULARD.

Allons, je le rejoins. Messieurs et madame, nous avons bien des excuses à vous demander pour la scène qui s'est passée.

GEORGES.

Et elle m'a tant troublé.... j'ai besoin de respirer librement. Non, je n'en reviens pas.

GAULARD.

Messieurs et madame, recevez nos adieux; j'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir.

MALFILARD.

C'est nous-mêmes, monsieur, qui serons enchantés....

GAULARD.

Allons, venez, mes enfants.

(Ils sortent.)

JEAN, *à part.*

Je grimpe derrière la voiture, et je sais ce que c'est que ce monsieur Launay de Saint-André.

SCÈNE XVIII.

MALFILARD, MADAME ET MADEMOISELLE MALFILARD.

MADAME MALFILARD.

VOILA des gens qui ne sont pas quittes des tours qu'on joue aux nouveaux débarqués.

MALFILARD.

Voilà encore un appartement pour lequel il me faut chercher un locataire.

MADAME MALFILARD.

Ah! mon Dieu! et mon linge et mes couverts!

(Elle sort précipitamment avec sa fille.)

MALFILARD, *tirant sa montre.*

C'est juste; je crois que j'aurai le temps de faire un tour de boulevard.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un riche salon.

La scène se passe chez Frémin, au faubourg Saint-Germain.

SCÈNE I.

LAUNAY, UN LOUEUR DE CARROSSES.

LAUNAY.

Ainsi, monsieur Robert, nous nous séparons très contents l'un de l'autre; vous êtes payé de votre cabriolet pour quinze jours, et moi je vous regarde comme le premier loueur de carrosses de Paris. Ne perdez pas de temps, car il me tarde d'avoir mon cabriolet.

(Robert sort.)

SCÈNE II.

LAUNAY seul.

Bonne idée que j'ai eue de me donner un cabriolet; cela éblouit les dupes et dépayse les gens d'esprit. (*Tirant sa montre.*) Trois heures. Mes bonnes gens ne seront pas ici de sitôt, je les ai laissés au Muséum, et il leur faut du temps s'ils veulent tout voir. Le portrait de cette femme que je dois avoir l'air de sacrifier, le voilà. (*Il tire une tabatière de sa poche.*) J'ai donné ma démission de ma place ce matin. Cet appartement est bien ce qu'il me faut.

Le loyer est payé pour quinze jours; grâce à mes petites économies, j'ai de quoi faire figure encore quelque temps. Au fait, de quoi s'agit-il? de leur dérober la connaissance de quelques particularités de ma vie, de quelques circonstances.... d'état. Eh bien! nous voilà dans le faubourg Saint-Germain, et si je peux parvenir à les faire loger dans cette maison... ce Paris est si grand, on y voit tous les jours tant de nouvelles figures! Je suis donc un jeune homme de province, à qui ses parents font une riche pension. Je parle raison au père, je parle sensibilité au fils, je tourne la tête à la fille; on me croit, on m'estime, on m'adore et j'épouse. Epouser! c'est un peu fort; mais j'en tire au moins quelque bonne somme. Quant à monsieur Dorval, je ne crois pas qu'il y songe. Ah! voilà monsieur Frémin, le propriétaire de cette maison; il est passablement bavard.

SCÈNE III.

LAUNAY, FRÉMIN.

FRÉMIN.

Puis-je demander à mon nouveau locataire s'il est content de son appartement?

LAUNAY.

Enchanté, monsieur Frémin; mais prenez donc garde; ne vous ai-je pas recommandé de dire que j'occupais cet appartement depuis un an?

FRÉMIN.

Ah! pardon; comme aussi de cacher que les meubles font partie du loyer, et de faire croire qu'ils sont à vous; je n'y serai plus pris.

LAUNAY.

Je vous l'ai dit, j'attends un parent éloigné, un homme de province qui vient dîner chez moi avec ses enfants, et j'ai le plus grand intérêt à lui cacher....

FRÉMIN.

J'entends parfaitement, quelque espiéglerie, quelque folle dépense qu'il faut cacher au bonhomme ; nous connaissons cela. N'ai-je pas un fils, un fort joli sujet, qui me fait donner au diable quelquefois : sa mère me l'a gâté. Elle aimait le luxe, la dépense, la pauvre défunte. Ne voulait-elle pas des diamants et un carrosse, parce que sa voisine, la femme du libraire, avait des dentelles et un cabriolet; et une maison de campagne à Pantin, parce que sa cousine avait loué deux chambres à Belleville. Au surplus, monsieur sera content de la maison, et il verra qu'au faubourg Saint-Germain on peut être servi avec autant de délicatesse et d'élégance que dans le centre; il faut passer un peu d'amour-propre aux artistes.

LAUNAY.

Parbleu! les cuisiniers! on sait qu'ils n'en manquent pas.

FRÉMIN.

Et puis ce quartier-ci va reprendre; voilà la paix, et je dois faire ma fortune avec les Anglais. Considérez donc : un grand hôtel donnant sur deux rues; d'un côté un café, un restaurateur, excellente spéculation dans un temps où toutes les affaires qui ne se font pas par les femmes se font par les dîners; de l'autre, des appartements superbes, où l'on est en garni comme si on était dans ses meubles. Il y

a des gens qui disent que je suis un peu cher, mais il faut être cher pour avoir la vogue.

LAUNAY.

C'est cela, monsieur Frémin, et si je peux décider mon parent à prendre un appartement dans votre maison....

FRÉMIN.

Monsieur, vous me ferez honneur et plaisir. Je venais donc dire à monsieur que j'ai trouvé son affaire. Vous m'avez demandé un jokei tout de suite; il vient de se présenter chez la crémière en face un petit garçon d'une très-jolie figure.

LAUNAY.

Bon, c'est ce qu'il me faut. Ce coquin de Saint-Jean me volait, je l'ai renvoyé. Les grands laquais sont si mauvais sujets, si fripons, si libertins; j'aime mieux un petit garçon bien espiègle, bien alerte.

FRÉMIN.

La crémière en répond, et je dois avoir confiance en elle; une personne distinguée dans son état.

LAUNAY.

Comme vous dans le vôtre. Amenez-le-moi, monsieur Frémin.

FRÉMIN.

Je vous demande aussi la permission de vous présenter mon fils; il fait la société de toutes les personnes qui habitent chez moi. C'est un jeune homme charmant, dont j'ai tant soigné l'éducation. Il a d'abord fait ses études jusqu'en cinquième, et puis je lui ai donné des maîtres de toutes façons; maître de danse, maître de mathématiques : il a dans

ce moment-ci un maître de violon qui est dans un des premiers théâtres. Vous savez que les mathématiques et la musique sont les sciences à la mode; c'est qu'il est tout à la fois homme aimable et homme de lettres; il fait des calembours et l'article spectacle et modes dans un journal très en vogue. Il m'a déjà coûté bien de l'argent; mais quand les parents en gagnent, dit-il, c'est pour que les enfants en dépensent. Oh! il a des principes; mais pardon, je babille, et j'oublie que je peux vous gêner; dans l'instant, monsieur, je vous présente votre petit jokei.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LAUNAY seul.

Diable! d'après le portrait que monsieur Frémin me fait de son fils, il pourrait me nuire auprès de la jeune personne; tenons-nous sur nos gardes. Ah! sans cette mauvaise affaire qui m'arriva il y a quinze jours, et qui m'a forcé de prendre un parti.... Allons, je suis joli garçon; grâce à la manière de se vêtir, les états ne sont plus distingués, j'ai toujours été mis très-proprement, très-élégamment même. Un grain d'insolence, de recherche et de fatuité de plus, et je peux figurer encore parmi les aimables de la société. D'ailleurs, si je viens à échouer, j'ai de la philosophie, et je peux trouver d'autres occasions de brusquer la fortune.

SCÈNE V.

LAUNAY, FRÉMIN, JEAN, EN REDINGOTE DE JOKEI.

FRÉMIN.

ENTREZ, entrez, mon petit ami, c'est au service de monsieur Launay de Saint-André que je vous place.

JEAN, *à part.*

Du front, il n'a pas pu me remarquer assez pour me reconnaître, et puis avec cette redingote qu'un de mes amis m'a prêtée....

LAUNAY.

C'est donc là le petit jokei que vous m'avez retenu?

FRÉMIN.

Oui, monsieur.

LAUNAY.

Il est gentil! tu t'appelles?

JEAN.

Guillaume.

LAUNAY.

Ton âge?

JEAN.

Treize ans et demi.

LAUNAY.

As-tu servi?

JEAN.

Comme jokei dans six maisons.

LAUNAY.

Anglais?

JEAN.

De Vaugirard.

LAUNAY.

Il est naïf. Ne dis pas cela devant le monde. Tu es de Douvres, et tu t'appelles Williams. Entends-tu ?

JEAN.

Yés, monsieur.

LAUNAY.

Il se formera. Le témoignage de monsieur Frémin me suffit. Cinquante écus, ma défroque et quelques profits : cela te convient-il ?

JEAN.

Je suis à vous.

LAUNAY.

Tu es avec un maître qui connaît le service. Écoute, je te passe d'être libertin, gourmand, babillard, curieux, impertinent même, cela me divertira, pourvu que tu sois propre, exact, empressé, complaisant.

JEAN.

Je me ferai un devoir, monsieur, de me régler sur mon maître.

FRÉMIN.

J'espère que le maître et le valet n'auront qu'à se féliciter l'un de l'autre : pardon, j'entends, je crois, mon fils qui revient en cabriolet. Il me tarde de vous le présenter. Allons, Guillaume ou Williams plutôt, tâchez de bien contenter votre nouveau maître.

(Il sort.)

JEAN.

Ah ! monsieur Frémin, certainement....

SCÈNE VI.

LAUNAY, JEAN.

LAUNAY, *à part.*

Fort bien, un appartement, un cabriolet, un jokei, il ne me manque plus rien. C'est le petit musicien qui les suit partout que je crains le plus; tâchons de le consigner sans qu'il y paraisse. (*Haut.*) Or ça, Williams, moi je suis un bon maître qui ne demande pas mieux qu'on s'attache à lui, et pour te le prouver, je veux te mettre tout d'un coup dans ma confidence. Je vais me marier, mon garçon.

JEAN.

J'aime les noces.

LAUNAY.

J'épouse une jeune personne toute charmante et riche immensément.

JEAN.

J'entends, c'est d'accord.

LAUNAY.

A peu près. Le père, la jeune personne et son frère sont pour moi.

JEAN.

Et que vous faut-il de plus?

LAUNAY.

Il y a un soi-disant ami de la famille.

JEAN.

Qui cherche à vous nuire?

LAUNAY.

Oh! non, je ne le crois pas, je ne le crains pas. Écoute,

toute la famille doit venir dîner aujourd'hui chez moi ; je veux faire en sorte, par amitié pour monsieur Frémin, qu'ils prennent un appartement dans cette maison. J'entends que personne ne puisse leur parler sans mon aveu. Ainsi ne manque pas d'éconduire tous ceux qui se présenteront. Si l'on parvient jusqu'à eux sans que je le sache, je m'en prends à toi, et je te chasse.

JEAN.

C'est entendu.

LAUNAY.

Autre chose. J'ai une cousine, une veuve charmante, madame Saint-Phar, que ma famille voudrait me faire épouser, dont on m'a fait accepter le portrait que voilà. (*Il lui montre sa boîte.*) Elle pourrait venir....

JEAN.

La voilà consignée comme les autres.

LAUNAY.

Surtout ne parle pas de cette femme devant les bonnes gens que j'attends.

JEAN.

Fi donc, monsieur.

LAUNAY, *à part.*

Il ne manquera pas de leur en parler, c'est ce que je veux. J'entends monsieur Frémin qui revient avec son fils. Allons, range cette chambre, occupe-toi du service, et n'oublie pas les ordres que je t'ai donnés.

SCÈNE VII.

LAUNAY, JEAN, FRÉMIN PÈRE, FRÉMIN FILS.

FRÉMIN père.

MONSIEUR, voulez-vous bien permettre que je vous présente mon fils; ce mauvais sujet dont je vous ai parlé, qui, parce qu'il est aimable....

FRÉMIN fils.

Enchanté, ravi, charmé, extasié, sur ma parole, de pouvoir faire connaissance avec un homme aussi estimable que monsieur.

LAUNAY.

Monsieur, votre tournure ne dément pas la bonne opinion que monsieur votre père m'a donnée de vous. (*A part.*) Quelle sotte caricature! il ne me nuira pas près de la jeune personne.

FRÉMIN fils.

C'est inimaginable, mon père, comme je me suis amusé au bois de Boulogne; il y avait des chevaux, des amazones, des carriks, des bokeis, une poussière; c'était angélique, divin....

FRÉMIN père.

Il va de pair avec le fils du grand seigneur dont j'ai été vingt ans le maître d'hôtel: oh! moi, je ne cache pas ce que j'ai été.

LAUNAY.

Voilà comme il faut être quand on est arrivé....

FRÉMIN fils.

A propos, j'ai rencontré ce pauvre Saint-Hilaire; il m'a

dit qu'il viendrait un de ces jours se griser chez vous. Il veut voir si vous avez encore des vins de la cave de son père.

FRÉMIN père.

Oh ! que oui.

LAUNAY.

Parbleu! les bons vins des bonnes années, ils ne s'usent jamais chez vous.

FRÉMIN fils.

Mon père m'a dit, monsieur, que vous attendiez une famille de province à dîner. Il faut les mystifier, qu'en dites-vous ? Je suis un excellent compère; c'est moi qui donne la réplique à tous les plaisants qui vont dîner dans les bonnes maisons.

FRÉMIN père.

Comment, mon fils? Mystifier des gens qui peuvent prendre un appartement chez moi ?

LAUNAY.

Oh ! non, il ne faut pas, ils sont si bonnes gens.

FRÉMIN fils.

Mais c'est incroyable; plus je regarde monsieur, plus je m'imagine l'avoir vu quelque part.

LAUNAY.

Moi, monsieur ?

FRÉMIN fils.

Oh ! non, ce n'est pas vous, sans doute; mais il y a comme cela des ressemblances malheureuses....

FRÉMIN père.

Où donc, mon fils ?

FRÉMIN fils.

Ne me pressez pas, mon père, je le dirais, et cela fâcherait monsieur. Derrière une voiture : je me trompe, sans doute.

JEAN, *à part.*

Ah! ah!

LAUNAY.

Probablement. Laissons cela. Ne pourrais-je pas donner un coup-d'œil à vos appartements avant l'arrivée de mes convives, parce que s'il s'en trouvait un qui leur convînt....

FRÉMIN père.

Avec le plus grand plaisir. Voilà une très-bonne pratique qui m'arrive là ; cet homme-là me fera louer toute ma maison. Par-ici, monsieur ; venez avec moi, mon fils.

LAUNAY.

Williams, ne manquez pas de m'avertir si l'on me demande.

JEAN.

Non, monsieur.

FRÉMIN fils.

Mon maître de violon ne peut tarder. Voilà son heure.

FRÉMIN père.

Eh bien, vous êtes à lui dans l'instant.

SCÈNE VIII.

JEAN SEUL.

A merveille, me voilà introduit près du personnage ; il ne s'agit plus maintenant que d'avertir monsieur Lambert. Me trompé-je ? Eh non ! vraiment, c'est lui-même.

SCÈNE IX.

JEAN, LAMBERT.

LAMBERT.

COMMENT, toi ici, Jean? et par quel hasard?

JEAN.

Et vous même, monsieur, qu'y venez-vous faire?

LAMBERT.

Eh mais vraiment, mon métier; donner une leçon au fils du maître de la maison.

JEAN.

Quoi! c'est vous qui seriez ce maître de violon qu'on attend?

LAMBERT.

Oui sans doute; mais toi, que veut dire ce nouvel habillement?

JEAN.

C'est ici qu'habite ce beau monsieur Launay de Saint-André à la piste duquel vous m'avez lancé. Il avait besoin d'un jokei, je me suis présenté, j'ai été agréé. L'honnête famille n'est pas encore arrivée, mais elle ne tardera pas.

LAMBERT.

Fort bien. Je ne quitte pas la maison. Toi, tâche de t'informer, de savoir....

JEAN.

Laissez-moi faire, j'ai déjà quelques indices.... Chut, j'entends mon nouveau maître qui revient.

SCÈNE X.

JEAN, LAMBERT, LAUNAY, FRÉMIN PÈRE, FRÉMIN FILS.

JEAN, *élevant la voix.*

Nous n'avons que faire de vous ici, monsieur, allez donner vos leçons ailleurs; c'est ici l'appartement de mon maître, de monsieur de Saint-André.

LAUNAY, *à part.*

Ciel! c'est ce Lambert.

FRÉMIN père.

Eh! c'est le maître de musique de mon fils.

LAMBERT, *bas à Jean.*

Que veux-tu dire?

JEAN, *de même.*

Voyons, que voulez-vous? Mon maître est un homme d'honneur, entendez-vous, incapable de vouloir tromper d'honnêtes gens.

FRÉMIN père.

Doucement, doucement donc, s'il vous plaît, monsieur le jokei; ne le prenez pas sur un ton si haut avec un artiste estimable qui me fait l'amitié de donner des leçons à mon fils.

LAUNAY.

Comment! c'est monsieur Lambert qui est le maître de musique de monsieur votre fils?

FRÉMIN fils.

Vous le connaissez?

LAUNAY.

Beaucoup, enchanté de vous voir. (*A part.*) Que le diable t'emporte, maudit artiste. (*Haut.*) Un peu plus bas, s'il vous plaît, Williams ; que signifie le ton que vous prenez avec mes amis ?

JEAN.

Mais c'est vous qui m'avez recommandé...

LAUNAY.

Plaît-il ? Apprenez à connaître vos gens et sortez. Votre place est à l'antichambre, entendez-vous.

JEAN.

Mais voyez donc, on me gronde parce que j'ai trop de zèle.

(Jean sort.)

SCÈNE XI.

LAMBERT, LAUNAY; FRÉMIN PÈRE, FRÉMIN FILS.

LAUNAY.

Que je vous dois d'excuses, monsieur Lambert, pour mon impertinent jokei ; c'est un enfant.

LAMBERT.

Qui ne sait pas exécuter les ordres qu'on lui donne.

LAUNAY.

Voilà ce que c'est. Que je m'applaudis que le hasard nous ait ainsi rassemblés ! Vous le savez, j'attends à dîner des personnes de votre connaissance, l'honnête Gaulard et ses enfants.

FRÉMIN père.

Ah! fort bien, il faudra un couvert de plus pour monsieur Lambert, n'est-ce pas?

LAUNAY.

Un couvert de plus? oui, monsieur Frémin. (*A part.*) Oh le bourreau! (*Haut.*) J'étais si étourdi ce matin que je n'ai pas pensé... le hasard me sert bien et me permet de réparer mon incivilité. (*A part.*) Dans quelle maison me suis-je fourré?

FRÉMIN père.

Eh bien, monsieur, vous avez vu cet appartement; je me flatte qu'il conviendra à vos amis.

LAUNAY.

Il est superbe, sans doute, monsieur Frémin; nous verrons, nous y songerons. Mais ne donnez-vous pas votre leçon de musique à monsieur Frémin fils?

LAMBERT.

Puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer ici, je demanderai la permission à monsieur Frémin de remettre la leçon à demain.

FRÉMIN fils.

Volontiers, volontiers; je m'en vais toujours vous donner un cachet.

LAMBERT.

Non pas, s'il vous plaît; je ne veux m'occuper, avec monsieur Launay de Saint-André, que du soin de bien recevoir l'honnête famille.

LAUNAY.

Mais c'est que vous auriez le temps avant leur arrivée...

LAMBERT.

Non, je n'aurais pas le temps, car il me semble que je les entends. Allons, monsieur Launay de Saint-André, disputons-nous à qui des deux fera mieux les honneurs de Paris à ces bonnes gens. Riche, aimable, vous avez bien des avantages sur moi.

LAUNAY.

Et pourquoi nous disputer ? soyons plutôt d'accord.

SCÈNE XII.

LAMBERT, LAUNAY, FRÉMIN PÈRE, FRÉMIN FILS, GEORGES, FANCHETTE.

LAUNAY.

Entrez, entrez, mes chers amis.

GEORGES.

Messieurs, j'ai bien l'honneur,...

FRÉMIN fils, *lorgnant Fanchette.*

Elle est jolie cette petite; mais pas le moindre maintien.

FANCHETTE.

Que vois-je ? monsieur Lambert !

LAMBERT.

Seriez-vous fâchée de me voir, mademoiselle ? Monsieur Launay, qui connaît mon amitié pour vous, m'a fait l'honneur de m'inviter.

LAUNAY.

Oui, c'est moi qui ai prié monsieur. Où est donc le cher papa ?

FANCHETTE.

Vous savez bien ce Muséum, ce salon de tableaux où vous nous avez conduits, où il y avait tant de monde, tant d'étrangers, tant de jeunes gens avec des lorgnettes? eh bien! il y avait là une femme qui parlait, qui parlait..... Mon père s'est approché d'elle, et elle s'est mise à causer en ricanant avec quelques personnes, et puis elle a répondu à mon père en souriant, et mon père a prié mon frère de prendre les devants avec moi, en disant qu'il allait nous suivre, et nous voilà.

LAUNAY.

Voici messieurs Frémin père et fils, les propriétaires de cette maison.

FRÉMIN père.

Monsieur et mademoiselle, j'ai l'honneur....

FRÉMNI fils.

Enchanté....

FANCHETTE.

C'est nous-mêmes, monsieur... Mais elle ne finit donc pas cette ville. Voilà un nouveau quartier et d'un genre tout différent. De longues rues toutes droites, avec de grandes portes cochères; les portiers devant les maisons, faisant la conversation avec leurs voisins, presque pas de boutiques; ma foi, c'est presque aussi triste qu'au Marais.

FRÉMIN père.

Oh! triste, c'est bon pour la partie du Luxembourg où il n'y a que les rentiers et les politiques du café Procope; mais si vous traversiez la rue du Bacq de onze heures à quatre, vous verriez tous ces commis qui se rendent à

leurs bureaux, toutes ces solliciteuses de places en cabriolet. Oh! notre quartier en vaut d'autres; mais pardon, ma maison a tant de détails. Je vous laisse mon fils.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAMBERT, LAUNAY, GEORGES, FANCHETTE, FRÉMIN FILS.

LAUNAY.

Eh mais! qu'a-t-il donc votre cher frère? il paraît tout rêveur.

FANCHETTE.

Ah! dame! il est encore tout confus. Cette madame Vercour! c'est bien fait pour rendre un peu pensif.

FRÉMIN fils.

Comment! est-ce qu'il serait déjà arrivé quelque aventure à ce pauvre jeune homme? Ah! contez-moi donc cela.

GEORGES.

Qui? moi, monsieur! ah! puissé-je l'oublier au contraire. Je tremble que tout le monde ne sache ce qui m'est arrivé.

FRÉMIN fils.

Tant mieux si vous faites parler de vous. Je veux vous former; vous m'intéressez. Il n'y a qu'un Paris dans le monde: les provinciaux nous traitent de badauds, ils vous parlent du voyage de Saint-Cloud par mer et par terre; ils vous citent le Parisien qui demande sur quel arbre croît le blé; tout cela est exagéré. De quel pays êtes-vous?

GEORGES.

De Ligny, sur la route de Strasbourg.

FRÉMIN fils.

Ah! oui, on passe par Orléans, par Fontainebleau, n'est-ce pas? Y a-t-il des jolies femmes, des cabriolets, un spectacle?

LAMBERT.

Allons, formez-vous mutuellement: si monsieur est neuf sur les manières de Paris, vous n'êtes pas très-fort sur la géographie.

FRÉMIN fils.

Il est original mon maître.

LAUNAY, *à Fanchette.*

Laissons le cher frère causer avec ces messieurs; vous devez être fatiguée.

(Il présente un fauteuil.)

FANCHETTE, *s'asseyant.*

Un peu.

FRÉMIN fils, *à Georges.*

Enfin, mon cher, il faut marquer dans Paris: ayez comme moi des chevaux, des maîtresses, donnez à dîner, jouez gros jeu, prêtez de l'argent; quelques aventures, un duel au bois de Boulogne.

FANCHETTE.

Ah! mon Dieu! un duel!

LAMBERT.

N'ayez pas peur, mademoiselle, la plupart de ces duels-là finissent par un déjeuner.

LAUNAY, *prenant du tabac.*

Oui, on est généreux, et quand on a fait ses preuves comme moi.....

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce portrait que vous avez sur cette boîte ?

LAUNAY.

Oh! rien, mademoiselle.

FANCHETTE, *prenant la boîte.*

Montrez, montrez donc; elle est jolie cette femme-là.

LAUNAY.

Hier encore je la trouvais charmante.

FANCHETTE.

Hier! et quelle est-elle donc cette femme-là?

LAUNAY.

Une cousine à moi, que toute ma famille voudrait me faire épouser.

FANCHETTE.

Et vous?

LAUNAY.

Ah! mademoiselle... hier encore j'aurais vu ce mariage avec plaisir; mais aujourd'hui....

FANCHETTE.

Eh bien?

LAMBERT, *à Fanchette.*

Ne trouvez-vous pas étonnant que le cher papa n'arrive pas.... Ah! le voici.

SCÈNE XIV.

LAMBERT, LAUNAY, GEORGES, FANCHETTE, GAULARD.

GEORGES.

Ah! vous voilà, mon père, vous êtes donc resté bien long-temps avec cette dame?

GAULARD.

Moi! il y a long-temps, ma foi, que je l'ai quittée; c'est que je me suis perdu dans ces quartiers.... Vous, Lambert, ici! eh bien! je suis bien aise de vous voir; j'ai à causer avec vous. Ah çà! vous m'attendiez; me voilà, il est temps de dîner; je me sens un appétit de tous les diables.

FRÉMIN fils.

On voit bien que monsieur vient de son pays. Dans quelle bonne maison de Paris dîne-t-on avant cinq ou six heures?

LAUNAY.

Si vous vouliez faire un tour de jardin avant de vous mettre à table, vous verriez comme monsieur Frémin en a tiré parti.

GAULARD.

C'est cela; allez, mes enfants. (*A Lambert.*) Restez, mon cher Lambert, il faut que je vous parle.

LAMBERT.

A moi?

FRÉMIN fils.

Venez avec moi, monsieur Georges Gaulard; je veux

qu'avant trois jours le provincial ait tout-à-fait disparu, et qu'on reconnaisse en vous le jeune homme à la mode.

GEORGES.

J'avais de bonnes dispositions, mais je crains bien que mon aventure de ce matin ne me retarde pour long-temps.

GAULARD.

Allons, allons, égaye-toi un peu, Georges.

(Georges et Fremin sortent.)

FANCHETTE, *à Gaulard.*

Ah! mon père, si vous saviez.... ce monsieur de Saint-André, qui était sur le point d'épouser une jeune veuve charmante, dont il ne veut plus aujourd'hui.

GAULARD.

Bon!

FANCHETTE.

Non pas qu'il me l'ait dit positivement, mais il me l'a fait entendre avec tant de finesse. (*A Launay qui s'approche.*) Montrez, montrez donc le portrait à mon père. Oh! c'est vraiment une belle femme.

LAUNAY, *montrant sa boîte.*

Tout le monde la trouve telle; mais moi....

GAULARD, *voyant le portrait.*

Que vois-je?

LAUNAY.

Qu'avez-vous donc? vous la connaissez?

GAULARD.

Qui? moi? pas du tout: comment nommez-vous cette dame?

LAUNAY.

Madame de Saint-Phar; son mari a été tué en Italie.

GAULARD.

Ah ! madame de Saint-Phar.... Eh bien ! allez, mes enfants, promenez-vous ; je vous rejoins dans l'instant.

SCÈNE XV.

GAULARD, LAMBERT.

GAULARD.

Enfin, nous voilà seul. Il me tardait qu'ils fussent partis. Mon cher ami, vous ne me connaissez que d'hier ; mais vous devez voir que je suis un bonhomme ; entre nous, j'ai une manie ; quand j'ai quelque chose qui m'occupe, il faut que j'en puisse jaser avec quelqu'un ; or c'est vous, mon cher Lambert, que je choisis pour mon confident. Vous ne devinez pas pourquoi mes enfants m'ont précédé de si long-temps dans ce logis ?

LAMBERT.

Non. Pourquoi ?

GAULARD.

C'est que....

LAMBERT.

C'est que....

GAULARD.

Je suis amoureux, mon ami.

LAMBERT.

Vous ?

GAULARD.

Et j'ai lieu de croire que je suis aimé.

LAMBERT, *à part.*

Allons, la famille toute entière a la tête frappée.

GAULARD.

Et en vérité vous me voyez dans une ivresse, dans un délire! non, je n'étais pas si content le jour que je fis ma première déclaration à ma pauvre défunte, que j'aimais pourtant de tout mon cœur.

LAMBERT.

Comment, vous, monsieur Gaulard, à votre âge!

GAULARD.

Cela vous étonne, et moi aussi. Tant que j'ai habité mon village, ma foi je n'y pensais plus; comme je vous disais, c'est l'air de Paris, il me rajeunit, et puis, ma foi, je ne m'attendais pas à la rencontre cent fois heureuse....

LAMBERT.

Ah! c'est une rencontre.

GAULARD.

Une femme céleste, divine.

LAMBERT.

Jeune et belle, sans doute?

GAULARD.

Ah! oui, belle, jeune, beaucoup plus que moi; mais une femme raisonnable, telle qu'il me la faut, et de l'esprit.... un esprit! c'est ce que j'aime avant tout. C'est dans cette galerie de tableaux, où monsieur Saint-André nous a conduits. Elle a été fort malheureuse avec son premier mari.

LAMBERT.

Ah! elle est veuve?

GAULARD.

Veuve. Son mari était donc un ignorant, un.... Com-

ment l'a-t-elle appelé déjà devant moi? un vandale, oui, un vandale, employé dans je ne sais quel bureau, un petit génie, qui n'était pas capable d'apprécier son mérite; au lieu qu'avec moi.... une femme d'esprit! c'est bien honorable au moins.

LAMBERT.

Comment! vous songeriez à l'épouser?

GAULARD.

Oh! je ne dis pas; mais c'est que l'esprit a toujours eu tant d'attraits pour moi; n'en parlez pas à mes enfants. Vous entendez bien que l'amour ne m'empêchera pas d'être bon père; d'ailleurs mon ange aura pour eux le cœur d'une mère; mais voyez-vous, j'ai pensé qu'il ne fallait pas que des enfants sussent que leur père est amoureux, d'abord pour la décence, pour l'exemple, et puis c'est que les petits drôles sont capables de se moquer de leur père. Je me suis donc promené très-long-temps avec elle dans les Tuileries; eh! que les moments m'ont semblé courts; cependant nous devons nous retrouver ce soir.

LAMBERT.

Un rendez-vous?

GAULARD.

Oui, mon cher, un rendez-vous, cela n'est-il pas enivrant, délicieux? et où ce rendez-vous? A cette fête champêtre où tout Paris doit se rendre. On dit que dans ces jardins on peut aller et venir sans crainte d'être aperçu, rencontré. Mais qu'avez-vous donc? vous paraissez tout interdit; est-ce que vous blâmeriez mon amour?

LAMBERT.

Moi, j'aime mieux vous voir amoureux que joueur.

GAULARD.

Ah ! fi donc, joueur ! c'est le plaisir des âmes sèches, froides; au lieu que l'amour : ah ! l'amour.... On joue tous les soirs chez elle.

LAMBERT.

Ah ! fort bien, et elle connaît votre fortune ?

GAULARD.

Parbleu ! mais vous ne savez pas; il vient de manquer de nous arriver un accident.... j'ai failli me trahir devant tout le monde.

LAMBERT.

Comment donc ?

GAULARD.

Ce portrait que monsieur Launay nous a montré de cette femme, de cette cousine qu'il sacrifie à ma fille....

LAMBERT.

Eh bien ?

GAULARD.

Il ressemble trait pour trait.....

LAMBERT.

A qui donc ?

GAULARD.

A l'objet.... Mais ce n'est pas elle.

LAMBERT.

Comment ! ce n'est pas elle ?

GAULARD.

Non; le nom de sa dame est Saint-Phar, et le nom de la mienne est Volnis; c'est unique, comme il y a des gens

qui se ressemblent. Or çà, si nous restions plus long-temps ensemble, on ne saurait que penser : je rejoins mes enfants; vous allez venir, n'est-ce pas ? Motus surtout, et à ce soir.

LAMBERT.

Soyez tranquille.

SCÈNE XVI.

GAULARD, LAMBERT, JEAN.

JEAN.

VOILA monsieur Dorval.

GAULARD.

Monsieur Dorval ici ! je cours à sa rencontre.

(Gaulard sort.)

SCÈNE XVII.

LAMBERT, JEAN.

LAMBERT.

MONSIEUR Dorval, Jean ! et comment se fait-il....

JEAN.

Il faut opposer tous ces gens-là les uns aux autres, m'avez-vous dit tantôt. J'ai appris, par mes informations, que ce Launay de Saint-André n'était ici que de ce matin, et vite j'ai couru chez nous. Je me doutais que ce monsieur Dorval y viendrait. Je suis arrivé comme il demandait des renseignements à madame Dupré; moi, pour la frime, je lui ai fait entendre que les bonnes gens avaient déménagé, et qu'ils logeaient chez monsieur Frémin, et vite il s'est décidé; j'ai pris les devants pour vous avertir.

Le voilà avec monsieur Gaulard qu'il aura rencontré dans la cour probablement.

SCÈNE XVIII.

LAMBERT, JEAN, GAULARD, DORVAL.

GAULARD.

COMMENT, c'est vous, monsieur Dorval? Ah! que je m'applaudis de vous avoir rencontré! (*A Jean.*) Écoute donc, petit, va-t'en vite prévenir mes enfants que je les demande; ils seront ravis comme moi de pouvoir présenter leurs hommages à leur honorable protecteur.

DORVAL.

Vous avez donc pris un logement chez Frémin?

GAULARD.

Point du tout, monsieur, nous sommes venus dîner chez un de nos amis, qui occupe précisément l'appartement où nous nous trouvons.

DORVAL.

En ce cas je suis un indiscret; j'ai cru entrer chez vous et non chez un inconnu. C'est monsieur peut-être?

LAMBERT.

Moi, monsieur? Je ne donne pas à dîner.

GAULARD.

Mais il n'en a pas moins de mérite. Oh! il faut que vous protégiez aussi le cher Lambert. C'est un artiste qui....

DORVAL.

Il suffit que vous vous intéressiez à lui. Mais je sors.

GAULARD.

Restez donc.

SCÈNE XIX.

LAMBERT, JEAN, GAULARD, DORVAL, FRÉMIN FILS, GEORGES, FANCHETTE.

FRÉMIN fils.

Oui, mon cher, la manière italienne est céleste pour le chant, et le café Hardy est le plus renommé de l'Europe pour les déjeuners à la fourchette.

GAULARD.

Venez donc, venez donc, mademoiselle, venez saluer monsieur Dorval, et faites politesse à un homme qui, sous tous les rapports, convient mieux que tout autre à la famille.

FANCHETTE.

Mais, mon père. . . .

GAULARD.

Mon père ! mon père ! paix, mademoiselle !

DORVAL.

J'ai vu vos aimables enfants, me voilà content. Faites mes excuses, je vous prie, au maître de cet appartement.

GAULARD.

Restez donc, je ne suis pas fâché qu'il voie que nous avons des connaissances dignes d'être citées.

DORVAL.

Pardon; mais je ne le connais pas.

SCÈNE XX.

LAMBERT, GAULARD, DORVAL, FRÉMIN FILS, JEAN, GEORGES, FANCHETTE, LAUNAY.

LAUNAY.

C'EST bon, c'est bon, monsieur Frémin, nous allons passer dans la salle à manger. (*A Gaulard.*) On m'a dit qu'il était arrivé un de vos amis; il faut qu'il me fasse l'amitié de dîner avec nous. (*Apercevant Dorval.*) O ciel! que vois-je?

DORVAL, *apercevant Launay.*

Comment, coquin, c'est toi?

GAULARD.

Coquin!

FANCHETTE.

Ah! mon Dieu!

LAMBERT.

Et quel est-il cet homme que vous apostrophez?

DORVAL.

Et parbleu! c'est mon valet.

FANCHETTE.

O ciel! un valet!

FRÉMIN fils, *en lorgnant Launay.*

Ah! c'est précieux!

DORVAL.

Je ne m'étonne plus que le maraud m'ait demandé son compte ce matin.

LAUNAY.

Monsieur.... Ce n'est pas.... Croyez.... La circons-

tance.... Je n'étais pas né.... Il n'y a que quinze jours que je suis valet.... Je m'embourbe de plus en plus.

GEORGES.

Eh bien ! ma sœur, à ton tour : comment se fait-il, toi qui as tant d'esprit, et qui devais être éclairée par l'aventure de ton frère ?

FANCHETTE.

Ah ! monsieur Lambert.

GAULARD.

Mais je ne reviens pas de l'insolence de ce drôle-là.

DORVAL.

Sortez.

LAUNAY.

Que je sorte, monsieur ! je suis chez moi ; je ne suis plus à vous. Je vois votre projet ; vous voudriez épouser mademoiselle ; je vous en empêcherai. Vous êtes ruiné et marié.

DORVAL.

Moi ?

LAUNAY, *à Gaulard.*

Oui, monsieur, marié ; voilà le portrait de votre femme. Je vous ai dit qu'elle s'appelait Saint-Phar ; dans le monde, elle se fait appeler madame de Volnis ; monsieur vous dira qu'elle s'appelle madame Dorval, c'est son véritable nom ; le divorce n'est pas encore prononcé, et je suis votre valet de tout mon cœur.

(Il sort.)

GAULARD.

Volnis, Saint-Phar, madame Dorval, votre femme : que de noms ! oh ! pour le coup je n'en reviens pas. Eh quoi !

le mari se dit garçon et a l'air de rechercher ma fille, la femme se dit veuve et écoute mes déclarations.

DORVAL.

Comment! (*A part.*) Allons, je n'ai plus rien à faire auprès d'eux. (*A Gaulard.*) Eh! quoi, papa Gaulard, vous vouliez épouser ma femme; touchez là, vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir. Je vous souhaite bien le bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

LAMBERT, GAULARD, FRÉMIN FILS, GEORGES, FANCHETTE, JEAN.

GAULARD.

PARDINE, nous n'avons qu'à nous féliciter de notre voyage. Mon fils, ma fille et moi, nous avons donné dans de beaux piéges. Allons dîner, et sur-le-champ je repars pour Ligny.

LAMBERT.

Vous trouverez en foule dans Paris des hommes honnêtes, des femmes estimables; mais ils méritent bien qu'on se donne la peine de les chercher, et vous avez la preuve, par votre expérience, que ce sont toujours les fripons qui se jettent à la tête des gens.

FIN DU QUATRIÈME ACTE ET DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.









